



HAL
open science

L'écocritique dans les romans "Globalia" et "Amour à l'Ancienne Ligne"

Uliana Gancea

► **To cite this version:**

Uliana Gancea. L'écocritique dans les romans "Globalia" et "Amour à l'Ancienne Ligne". Littératures. Université Paris-Est, 2014. Français. NNT : 2014PEST0008 . tel-01163420

HAL Id: tel-01163420

<https://theses.hal.science/tel-01163420>

Submitted on 12 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS-EST, CRÉTEIL VAL DE MARNE

ECOLE DOCTORALE CULTURE ET SOCIÉTÉS

Lettres, Idées, Savoirs (LIS) – EA 4395

THÈSE DE DOCTORAT

(Littératures comparés)

Uliana GANCEA

L'écocritique dans les romans Globalia de Jean-Christophe Rufin et

Amor en la Línea Vieja de Walter Rojas Pérez

Thèse dirigée par Pr Papa Samba DIOP

Soutenue le 4 octobre, 2014

Jury:

Pr Romuald FONKOUA

Pr Anthony MANGEON

Tous droits réservés © Uliana Gancea 2014

Thèse de doctorat d'Université Paris-Est

ECOLE DOCTORALE CULTURE ET SOCIÉTÉS

Lettres, Idées, Savoirs (LIS) – EA 4395

L'écocritique dans les romans Globalia de Jean-Christophe Rufin et

Amor en la Línea Vieja de Walter Rojas Pérez

Uliana GANCEA

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon illustre professeur, M. Papa Samba Diop pour sa disponibilité, sa compréhension et ses précieux conseils qui m'ont permis de mener à bien ce travail, ainsi que tous ceux qui ont été à côté de moi pendant des heures infinies pour réviser la thèse, chapitre par chapitre, les conseils de grande valeur qu'ils m'ont donné afin de diriger à bon port le bateau de ma recherche académique. Je suis complètement fier d'avoir eu un éminent directeur dont les conseils m'ont permis de clarifier mon objectif professionnel.

Je ne manquerai pas de remercier l'écrivain Walter Rojas Pérez pour les sages conseils littéraires et l'aide permanente d'interpréter de la meilleure forme possible le message qu'il a voulu transmettre dans sa majestueuse œuvre littéraire.

Finalement, aucun mot n'est assez fort pour exprimer ma gratitude à ma famille qui n'a jamais perdu la confiance en moi et qui m'a toujours encouragé de suivre mon but et mon rêve.

PRÉCIS

I – Résumé en français

La présente thèse est une étude écocritique où l'on analyse l'environnement¹ dans les romans: Globalia (2004), écrit par l'écrivain français Jean-Christophe Rufin et Amor en la Línea Vieja (Amour sur l'Ancienne Ligne) (2007), écrit par le Costaricien Walter Rojas Pérez. Cette investigation examine l'expression de la conscience écologique, représentée à partir de l'optique de chaque romancier non seulement dans des périodes différentes (2004/2007), mais aussi dans des endroits distincts. Ici sont analysées les visions singulières de l'Homme en relation avec la campagne et la ville, accompagnées d'une structure politique corrompue où l'on observe l'inégalité de correspondances qui influence le déséquilibre écologique, affectant les systèmes naturels², anthropiques³ et l'être humain. Les romans étudiés ne reflètent pas l'image de la nature vue comme «enfer vert», au contraire, le naturel traduit le portrait d'une Mère qui fournit tout le nécessaire pour la survie des êtres vivants. C'est pour cela que les postulats de dénonciation critiquent l'abus que l'être humain fait contre l'environnement, le déboisement de la forêt, la contamination des bassins hydrographiques, l'utilisation indistincte des produits agrochimiques, la pollution de l'air et de la terre avec des résidus industriels tirés comme décharges à ciel ouvert, tout en se transformant en éléments destructifs qui raccourcissent la vie des êtres vivants sur la Planète Verte.

¹ L'environnement comprend l'ensemble d'éléments abiotiques (l'énergie solaire, le sol, l'eau et l'aire) et biotiques (les organismes vifs) qui habitent la Terre, vue comme soutien et foyer des êtres vifs.

² L'écosystème naturel indique l'habitat où le biotique et l'abiotique se trouvent en équilibre, loin de l'intervention de l'homme.

³ L'écosystème anthropique représente l'écosystème naturel transformé par l'être humain.

Dans les deux romans les auteurs accusent l'exploitation insoutenable des ressources naturelles par l'homme conquérant de la nature qui sert aux buts globalisateurs de l'industrialisation. Les textes enregistrent une série de scènes qui critiquent la pratique du développement non-durable et où le paupérisé dévaste la nature et se soumet au pouvoir économique par la nécessité de survivre, pour se transformer finalement en «des-gens», vivre comme les ordures recyclées et se nourrir des déchets de l'industrialisation. La pauvreté globale est telle que les «trois quarts de la population mondiale vivent dans le Tiers Monde, ce qui représente plus de deux tiers du secteur de la surface de la terre» (Stokke 19).

La Terre incarne l'être vivant qui appartient à un écosystème universel et, pour se maintenir robuste, elle a besoin de son espace soutenable, dans un milieu écologique sain. La stabilité de la planète est d'importance suprême pour le reste des espèces qui la cohabitent. Voici le discours écocritique que les romanciers Rufin et Rojas Pérez souhaitent transmettre dans le but de perpétuer la viabilité terrestre, de sorte que toute espèce prenne plaisir au nectar qui la maintient vigoureuse. La dénonciation des romanciers cherche à éveiller la conscience pour maintenir l'équilibre écologique sur la Planète Verte. De la même manière, le discours environnementaliste-littéraire va au-delà de la frontière terrestre, tout en arrivant à des mondes cosmiques et universalisés de la Terre, comme celui qui apparaît dans le roman Globalia. L'analyse écocritique dans Amor en la Línea Vieja fait transparaître une réalité cosmologique définie depuis une dimension inextricable qui cherche à recréer la bonne interrelation entre toutes les espèces. Ce monde terrestre-universel offre l'occasion de coexister avec la société interplanétaire où les espèces maintiennent une racine commune. Tant Globalia comme Amor en la Línea Vieja donnent aux nouvelles générations le message écocritique suivant: elles sont dédiées à sauver l'habitat global.

Mots et expressions clés:

écocritique *environnement* *littérature verte* *développement durable*

Jean-Christophe Rufin *Walter Rojas Pérez* *Globalia* *mondialisation*

globalisation *écologie humaine* *nature* *contamination*

Amor en la Línea Vieja

II – Résumé en anglais

The ecocriticism in the novels Globalia and Amor en la Línea Vieja

The following study analyzes the environment in the novels: Globalia (2004), written by the French novelist Jean-Christophe Rufin and Amor en la Línea Vieja (Love at the Old Rail) (2007), written by the Costa Rican author Walter Rojas Pérez. This research examines the expression of ecological consciousness represented from the authors' perspectives both in different periods of time (2004/2007) and distinctive places. Below are analyzed the peculiar visions of the Mankind in relationship with the country and the city, accompanied by a corrupt political structure where the inequality of connections influences the ecological unbalance, affecting the natural, anthropic, and human beings' ecosystems. The novels here studied do not reflect the image of nature viewed as «a green hell»; nonetheless, the natural aspects depict the portrait of a Mother furnishing all the necessary for the humankind's survival. Thus, the denunciation premises criticize the abuse committed by mankind against the environment, the deforestation of woods, the contamination of hydrographic basins, the indistinct use of agrochemical products, air and land pollution with industrial residue dumped outside as garbage; most likely destructive elements which shorten humankind's life on the Blue Planet.

Both novels accuse the unsustainable exploitation of natural resources by the human conqueror of nature and who serves the globalization goals of the industrialization. This unsustainable development favors the ecological imbalance which leads to the disappearance of uncountable species dying without having ever been studied, taking away the opportunity to the future generations to have even known them.

The texts register how the economically poor human beings devastate the nature and give into the economic power for the need to survive, and to finally become “un-people”. Global

poverty is such that “three quarters of the world population live in the Third World, which stands for more than two thirds of the earth’s surface” (Stokke 19). The lucky ones, supported by certain people in power, manipulate the citizens by means of transnational companies, and – using the excuse of modernization- they steal nature’s resources. Therefore, when these living beings stop serving the petty interests of the rich, they are laid off without any benefits, directly affecting their human ecology and that of their families; consequently, the underprivileged have no other alternative but to join certain at-risk settlements, live as recycled garbage, and eat from the industrialization’s waste.

The Earth embodies a living being that pertains to a universal ecosystem and which requires its own sustainable space, within a healthy ecological environment. The planet’s stability is of supreme importance to the rest of the species that live together on it. This is the ecocritical discourse that the novelists Rufin and Rojas Pérez desire to transmit, hoping to perpetuate the terrestrial viability that all species could enjoy the nectar which maintains it strong. The novelists’ denunciation awakens the consciousness for preserving the Blue Planet’s ecological balance. Moreover, the environmental-literary discourse goes beyond the terrestrial frontiers, getting to the Earth’s cosmic and universal worlds, as the one that appears in the novel Globalia. A defined cosmological reality surges in Amorn en la Línea Vieja, when –from an inextricable point of vegetation on Earth- one may go through a tunnel onto another dimension where friendly beings interact with each other. On that terrestrial-universal world, the vegetation resembles the one known on Earth, and where the characters Ion and Elena welcome Nuria as member of their family, thus giving Nuria the opportunity to coexist with an interplanetary society of common root species. Both Globalia and Amor en la Línea Vieja pass on to the new generations a clear ecocritical message: they are dedicated to save the global habitat.

Keywords:

ecocriticism *environment* *green literature* *sustainable development*
Walter Rojas Pérez *globalization* *human ecology* *Jean-Christophe Rufin*
Globalia *nature* *contamination* *Amor en la Línea Vieja*

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	2
PRÉCIS	3
CHAPITRE I : INTRODUCTION	10
1.1 La tradition littéraire écocritique	16
A. La tradition littéraire écocritique à travers la littérature francophone	16
B. La tradition littéraire écocritique à travers la littérature latino-américaine	42
1.2 La théorie écocritique	50
1.3 L'organisation de la thèse	65
CHAPITRE II : L'ENVIRONNEMENT DANS le roman <u>Amor en la Línea Vieja</u>	70
2.1 Expression d'une conscience écologique	70
2.2 La vision de l'homme dans ses relations avec la campagne et la ville	94
2.3 Postulats révélés comme dénonciation	127
CHAPITRE III: L'ENVIRONNEMENT DANS le roman <u>Globalia</u>	154
3.1 Expression d'une conscience écologique	154
3.2 La vision de l'homme dans ses relations avec la campagne et la ville	187
3.3 Postulats révélés comme dénonciation	248
CONCLUSION	306
NOTES	318
BIBLIOGRAPHIE	338

CHAPITRE I

INTRODUCTION

La présente thèse «*L'écocritique dans les romans Globalia (2004) de Jean-Christophe Rufin et Amor en la Línea Vieja⁴ (2007) de Walter Rojas Pérez*» porte sur le discours écologique enregistré dans les textes de la narrative contemporaine, analysés à partir de l'approche écocritique. Les romans cités seront examinés à partir d'une perspective interdisciplinaire où convergent les points théoriques des philosophes qui condensent la pensée écocritique. Des données philosophiques, politiques, économiques, anthropologiques, sociologiques, biologiques, hydriques et d'autres sources environnementales soutiendront le cadre théorique de la thèse qui propose un discours déconstructif, comme celui recommandé par le philosophe français Jacques Derrida, dès que cette grille de lecture apporte une réinterprétation du texte littéraire en vue d'une perspective suprêmement multi-aspectuelle. Ma vision sera imprégnée des pensées d'autres savants qui aideront à donner une meilleure conception à l'hybridité de ce travail littéraire. La représentation théorique sera vue comme le condiment qui rend la soupe beaucoup plus savoureuse lorsque dégustée dans les meilleurs banquets ou bien comme l'air frais et pur qui rend la matinée plus plaisante. La pensée écocritique sera alors un amalgame d'idées aperçues à partir du passé vers un présent qui essaie d'élucider la réalité d'un futur global. Cela ne signifie pas que l'auteur dispose de la vérité absolue dans sa recherche; au contraire, la réflexion me rappelle la pensée de mon professeur de philosophie Manuel Segura qui disait à propos de l'art de la réinterprétation: «la vérité dépend de chaque personne, car ce n'est pas la même chose lorsqu'on voit la pâture avec les yeux d'une vache que si elle est vue avec les yeux d'un cheval»; cela indique que chaque théoricien ou penseur exprime son point de vue en

⁴ La majorité des romans, ainsi que les textes de théorie et critique littéraire en espagnol et en anglais représentent une traduction propre en français, dû au manque d'une traduction officielle du livre ou bien au manque d'accès à une version en français. À voir la bibliographie finale pour les détails de la version utilisée.

dépendance de sa propre perception de l'univers. Alors, on ne peut pas parler de l'environnement dans les romans sans faire la connexion avec les autres sciences qui participent et influencent le sujet, et collaborent à son développement. L'homme sait bien que l'essence naturelle de son environnement devient constamment de plus en plus anthropique dès que l'homme cherche à créer pour soi-même un espace plus confortable et, par conséquent, il varie l'ordre environnemental.

L'apparition du sentiment «le tien et le mien», tel que l'appelle l'écrivain anglais Raymond Williams dans son œuvre La campagne et la ville, donne naissance au divisionnisme entre les êtres vivants, et c'est exactement cet élan qui met en rapport les facteurs sociaux, culturels, politiques, économiques, littéraires et philosophiques dans l'étude des romans. Dans La théorie et l'esthétique du roman, le russe Mikhaïl Bakhtine fait suite à cette pensée, en affirmant que le discours littéraire est déjà subjectif par excellence puisqu'il ne peut pas être neutre étant donné que le texte apporte une voix individuelle pour décrire une réalité immédiate représentée par la pensée et les expériences intrinsèques de chaque auteur. Appuyé par cette cosmovision du monde, Bakhtine offre une méthode semblable à celle du russe Mikhaïl Khrapchenko. D'autre part, le franco-bulgare Tzvetan Todorov signale que Bakhtine croit en l'hybridation de la pensée originelle depuis longtemps parce que «chaque discours entre en dialogue avec les discours précédents, mais qui se réfèrent au même objet, ainsi que les discours futurs» (8). Par la suite, Todorov indique que, dans la pensée littéraire, il y a un mélange d'idées qui met en rapport les sciences humaines avec les naturelles.

La même hybridation littéraire se réaffirme dans la contemporanéité avec le théoricien mexicain Néstor García Canclini qui, en analysant les débats sur l'hybridation de l'Amérique latine, démontre dans son essai Cultures Hybrides que l'étude écologique maintient sa

multidisciplinarité avec les autres sciences. Récemment, Canclini dans son œuvre Les latino-américains cherchent leur place dans ce siècle transmet de nouveau le découragement des citoyens régnant dans les pays hispano-américains. Cette démoralisation ronge le cœur des habitants du Tiers Monde qui témoignent comment leurs dirigeants

[...] vendent le patrimoine, les chefs d'entreprise qui emportent leurs investissements, et dans plusieurs pays, plus de dix pourcent ont répondu à la question en émigrant [...] Il y a trois manières principales pour lesquelles nous nous globalisons: comme producteurs culturels, comme migrants et comme débiteurs. (Première page de couverture)

Eduardo Galeano continue cette plaidoirie sur les inégalités sociales dans Les veines ouvertes de l'Amérique Latine en disant qu'en Amérique il y a un colonialisme déguisé, commandé par les libéraux qui se sont servis avec inégalité des richesses naturelles des nations américaines. Ces divergences sociales avaient été déjà remarquées par José Carlos Mariátegui dans son volume Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne; puis, un groupe d'auteurs péruviens, déçus par les désaccords au Pérou, publient Dans quel moment le Pérou s'est nui. D'autre part, dans Les Rivières Profondes et L'eau et d'autres histoires aborigènes José María Arguedas démontre que «l'humiliation et l'exploitation» font partie d'une réalité andine et par conséquent elle est latino-américaine.

Il n'y a pas de doute qu'en Amérique et dans le reste du monde que les temps changent et que l'on laisse dans la littérature une grande quantité de mémoires qui sont le témoignage d'une nature décadente, soumise par les désirs de pouvoir et de richesse. Dans Terre des Incas, L. Clark Keating raconte le changement abrupt auquel est soumis l'Empire Inca par les conquérants européens et les nouveaux colonisateurs; un panorama semblable à celui du

malheur du continent est raconté par Victor W. Bonn Hagen qui dans ses trois œuvres Les Incas, Les Mayas y Les Aztèques transparaît le déclin des cultures autochtones en Amérique. On raconte comment à l'arrivée de l'impérialiste européen en Amérique on invente des excuses pour soumettre l'aborigène américain; subséquemment, pour réduire le natif en esclavage et lui voler ses ressources, toute action est valide. Certains ont accordé leur soutien aux indigènes, cherchant leur protection, comme dans le cas des débats faits par Bartolomé de Las Casas qui porte ce débat cruel jusqu'aux juridictions de la couronne espagnole dans la ville de Valladolid en Espagne. Récemment cette polémique a été compilée par Walter Rojas Pérez dans son livre José Martí: el indio, el negro y el entorno revolucionario.

Parfois, quand on parle de l'autochtone Américain, on croit que jusqu'à l'arrivée des Espagnols au continent américain, les autochtones vivaient de manière retardée alors que, en réalité:

En ce qui est de l'aspect matériel, ils étaient parvenus un remarquable degré de progrès, malgré leur isolement du reste du monde, comme le démontrent les œuvres d'architecture, les chemins des Incas du Pérou, les Aztèques du Mexique et les Mayas du Yucatan et du Guatemala. (Popol Vuh 9)

L'excuse du conquérant était de dissimuler la véritable capacité et l'organisation de l'autochtone pour que la Couronne permette le massacre des natifs. C'est un fait qu'à l'arrivée de l'envahisseur européen les Mayas déjà «possédaient des connaissances précises des mouvements des astres, un calendrier parfait et une aptitude surprenante pour les travaux littéraires et artistiques» (9). Sans doute que, si le conquérant pouvait convaincre la Couronne que les indigènes étaient des êtres sans âme, cela facilitait la conquête et l'usage des natifs comme bêtes de somme pour satisfaire les désirs de pouvoir et la richesse des envahisseurs. La brutalité de la

conquête n'est plus un secret puisque ces guerres «ont été suprêmement destructives. L'opulente ville de Mexico ou le Tenochtitlán a été dévastée par les vainqueurs. La capitale des Quichés du Guatemala, appelée Uatlán ou Gumarcaah a péri entre les flammes avec ses rois, et ses habitants ont été réduits en esclavage» (9). Les habitants de cette région disposaient d'une société bien développée qui a transmis les expériences vécues à travers l'écriture:

En utilisant ses signes et caractères, ils écrivaient les données du commerce, de leurs nouvelles chronologiques, géographiques et historiques [...] Ils ont inventé une écriture hiéroglyphique, déchiffrée partiellement. Certains de ces livres écrits dans un système graphique original sont heureusement conservés dans les bibliothèques européennes. (10)

Rigoberta Menchú⁵ reprend le discours indigène écrit au sujet de la réalité de son environnement et les cultures ancestrales des indigènes guatémaltèques. Dans les histoires trouvées dans La petite fille de Chimel, Menchú raconte au lecteur, à partir du présent, le passé vécu par ses ancêtres qui appréciaient la beauté exubérante de l'entourage, richesses que les conquérants européens n'ont pas pu emporter bien qu'ils les aient massacrés pour longtemps. Ils

⁵ Rigoberta Menchú est activiste Maya-Quiché, née le 9 janvier, 1959 dans un pauvre foyer de Chimel, circonscription d'Uspantán qui fait partie du département de Quiché au Guatemala. Dès son enfance, elle a vécu les répressions, les différences raciales et sociales du gouvernement. Elle a passé son enfance dans la récolte du café sur la côte pacifique, lieu où tous les adultes et enfants étaient obligés par les propriétaires de terrains de travailler des heures supplémentaires, pour que le contexte l'empêche d'aller à l'école et recevoir une éducation appropriée. Dès son adolescence, Menchú se compromet avec les urgentes réformes qui puissent entraîner des changements favorables des droits civils des indigènes, ainsi que pour tous les citoyens du monde. Ses parents et deux frères ont été massacrés pour se soulever contre le régime au pouvoir qui violait constamment les droits civils. Puis, elle s'incorpore aux groupes opposants jusqu'en 1981 quand elle participe à la grande démonstration de Tegucigalpa. Cette opposition frontale contre le gouvernement l'oblige à se réfugier au Mexique d'où elle continue la lutte contre les répressions du gouvernement contre le peuple indigène. Menchú révèle cette souffrance dans une interview avec l'anthropologue Elizabeth Burgos Debray. Rassemblant ces informations, Menchú s'inspire à écrire le livre Je m'appelle Rigoberta Menchú: et ainsi est née ma conscience. En 1986 Menchú retourne au Guatemala et s'incorpore dans les luttes de classe en faveur des droits civils de la région, la nation et tous les autochtones et paysans. D'autres livres d'écologie humaine de Menchú sont représentés par les autobiographies: Moi, Rigoberta Menchú: Une femme indienne au Guatemala (1984), Traversant les frontières: Une autobiographie (1998), Rigoberta, la petite-fille des Mayas (1998). S'ajoute à l'héritage critique, le film Quand les montagnes tremblent narré par elle-même au sujet des difficultés d'être indigène. Pour sa lutte invincible et en reconnaissance de son travail, Rigoberta Menchú reçoit en 1992 le Prix Nobel de la Paix.

n'ont pas pu enlever la grandeur de l'indigène puisqu'elle reste vivante dans la terre, les espèces animales et végétales, les eaux, le soleil, l'air et dans chaque coin de leurs cœurs. Pour Menchú, les conquérants du passé ne représentent pas le problème; ce sont les néolibéraux du présent qui, en utilisant différentes excuses, coincent les paysans autochtones et prennent contrôle de leurs terres, en leur niant le droit à une écologie humaine saine.

En utilisant un profil philosophique-littéraire pareil, le roman Amor en la Línea Vieja reprend l'espace où les produits chimiques outragent la nature, alors que la liberté du paysan est compromise lorsqu'il est obligé de travailler des heures supplémentaires. Le travailleur ne peut pas protester, car —s'il le fait— il finit en prison, comme dans le cas des grévistes de l'exploitation fruitière Borzone où l'administration publique est contrôlée par une classe dominante qui limite les libertés civiles et sert le pouvoir transnational. Dans ses œuvres théoriques Costa Rica violada et Tripulantes de la nave Tierra o conquistadores? Rojas Pérez assure que les impérialistes européens sont partis, toutefois de nos jours les nations latino-américaines souffrent d'un nouveau colonialisme masqué par les groupes au pouvoir qui, à leur tour, sont complices et font partie du transnationalisme globalisé. Sur le même sujet, cependant de manière futuriste, Rufin conçoit le roman Globalia. Dans ce monde globalisé on fait croire au citoyen dans l'existence de droits civils quand en réalité il est manipulé; d'ailleurs, autant l'Homme que la Nature se transforment en victimes d'intérêts créés par les gouvernements corrompus. Les romanciers laissent sentir qu'au long de l'histoire il y a eu et il y existera toujours une certaine forme de contrôle pour que l'Homme succombe ensemble avec la nature qui l'entoure, victime de la violence. Il y aura toujours un conquérant et un conquis tant que l'Homme ne changera pas son état intérieur ou qu'il y ait des causes externes qui l'obligent à changer.

1.1 La tradition littéraire écocritique

A. La tradition littéraire écocritique à travers la littérature francophone

En s'établissant comme un mouvement critique-littéraire assez nouveau, l'écocritique déploie sa pensée depuis que les grands sages, à travers le temps, éternisent leurs réflexions en écrivant noir sur blanc leurs inquiétudes pour l'environnement et les espèces qui y cohabitent. Aujourd'hui, plus que jamais, l'écocritique est convaincue qu'à travers la littérature on peut instruire et éveiller la conscience écologique du lecteur pour compiler et estimer des textes étudiés auparavant d'un autre point de vue, ainsi que pour soutenir la nouvelle création littéraire qui recrée des liaisons plus fortes avec la planète et ses habitants, une littérature qui fait la promotion non pas seulement d'acte artistique, mais aussi qui sert comme thermomètre à l'état concourant du milieu environnant. De cette façon, le discours écocritique, interdisciplinaire par excellence, donne voix et pouvoir à tous les composants qui forment la chaîne de vie, puisqu'il fournit une connaissance vaste du monde extérieur où l'environnement "naturel" (vu traditionnellement comme un encadrement) devient, d'une certaine manière, le protagoniste. La révolution industrielle et bourgeoise en Europe annihile les portions de nature sauvage qui pouvaient persister; toutefois, dans ce contexte naturaliste apparaissent de grands auteurs francophones qui se distinguent comme de véritables pionniers de la pensée écocritique moderne, en faisant vivre dans leurs œuvres l'amour pour la terre, l'eau, les plantes et les animaux.

Jusqu'au XVIIIème siècle, la France se caractérise par une longue tradition d'études géographiques du pays; toutefois, à la fin du XVIIIème siècle on enregistre un paradigme causé par l'ancienne cartographie, ce qui cause une crise qui prend assez longtemps à se résoudre. Au début du XIXème siècle, un grand nombre de géographes se réunissent dans des sociétés,

comme par exemple la Société de Géographie de Paris, fondée en 1821; cependant l'importance de la connaissance géographique du pays commence à être prise au sérieux en 1870, lorsqu'on attribue l'échec de la France contre la Prusse au manque de connaissances géographiques des officiers de l'armée française. Cela incite l'étude prudente de la géographie du pays et son incorporation au programme éducatif dans les écoles primaires, secondaires et par conséquent pour la formation d'enseignants dans les universités.

Dans ce processus au hasard, le XIX^{ème} siècle illustre Elisée Reclus⁶ qui ressort par son grand idéalisme, la lutte pour la justice et l'égalité sociale et le travail irremplaçable comme géographe, parmi lesquels on souligne aujourd'hui les livres L'Homme et la Terre (1905, publication posthume), Histoire d'un ruisseau (1862) et Histoire d'une Montagne (1873). Pour Reclus, l'Histoire c'est l'histoire de tous et de tout: de la nature, des animaux, de l'être humain vu dans l'immensité de l'univers. Reclus imagine une réconciliation duelle du civilisé et du sauvage: des êtres humains à travers l'espace et, en même temps, des hommes à travers le temps. Ainsi se reflète cette pensée dans l'œuvre L'Homme et la Terre:

[...] pouvoir un jour étudier l'Homme dans la succession des âges comme je l'avais observé dans divers contrées du globe et d'établir les conclusions sociologiques auxquelles j'avais été conduit. [...] un nouveau livre où seraient exposées les conditions du sol, du climat, de toute l'ambiance dans lesquelles les événements de l'histoire se sont accomplis, où se montrerait l'accord des Hommes

⁶ Elisée Reclus (1830-1907) est un éminent géographe, théoricien et poète français. Il est le frère d'Onésime Reclus, prestigieux géographe français qui a inventé le mot "francophonie". Anarchiste convaincu, Elisée Reclus participe dans la Commune de Paris en 1871 et il est obligé de quitter la France, raison pour laquelle il commence le voyage de l'exile. Vers la fin de sa vie, il est nommé directeur de l'Institut de Géographie de l'Université de Bruxelles. Il est l'auteur d'une œuvre considérable qui conserve aujourd'hui l'intérêt du public et qui a été traduite en plusieurs langues.

et de la Terre, où les agissements des peuples s'expliqueraient, de cause à effet, par leur harmonie avec l'évolution de la planète. (1-2)

Pendant sa longue profession, Reclus n'arrive pas à formuler une définition théorique du concept de paysage, toutefois il utilise fréquemment ce terme, parce qu'on suppose qu'il embrasse la notion "inventée" par l'allemand Alexander von Humbolt⁷. Bien qu'il n'emploie pas le terme de "paysage historique", Reclus fait allusion à l'idée qu'il y a des composants dans l'histoire de l'être humain qui peuvent être imaginés par les sédiments que ceux-ci ont laissés dans la physionomie existante du paysage. Il se réfère premièrement aux pays de l'Europe en affirmant qu'ici les restes de la nature sauvage sont assez rares, et où les chroniques historiques expliquent les phases d'interaction humaine avec le territoire et leurs dérivations à long terme:

[...] nous pouvons reconnaître le lien intime qui rattache la succession des faits humains à l'action des forces telluriques: il nous est permis de poursuivre dans le temps chaque période de la vie des peuples correspondant au changement des milieux, d'observer l'action combinée de la Nature et de l'Homme lui-même, réagissant sur la Terre qui l'a formé. [...] C'est l'observation de la Terre qui nous explique les événements de l'Histoire, et celle-ci nous ramène à son tour vers une étude plus approfondie de la planète, vers une solidarité plus consciente de notre individu, à la fois si petit et si grand avec l'immense univers. (4)

Reclus avertit que les conditions historiques et sociales changent la physionomie de la Terre dès que la société change son paysage et qu'à son époque, l'expansion du bétail provoque l'extension des terrains fourragers:

⁷ Alexander von Humbolt suggère définir les surfaces de la planète en correspondance avec le type de végétation représentée dans la proximité de l'espace. D'où le fait qu'on parle aujourd'hui d'une "nature méditerranéenne", etc. Humbolt est le fondateur de la géographie botanique à partir du concept physiologique (Besse, 2000, 110-111.)

L'ancienne —marche— ne distingue plus des contrées voisines par les institutions et les mœurs des habitants. De même le bocage et la Vendée du Nord ne peuvent manquer de se transformer pour devenir de plus en plus semblables aux campagnes environnantes. (496)

En donnant du charme à la narration, mais à la fois en parlant en langage scientifique, Reclus associe l'art, l'esthétique et la science pour procurer l'image du paysage pittoresque et celle de l'émancipation humaine. Les livres Histoire d'un Ruisseau et Histoire d'une Montagne, bien qu'ils proposent un modèle général de montagne ou de rivière, ils représentent l'espace européen: Ruisseau a été écrit en Normandie lorsque l'auteur observait les rivières d'Andelle, tandis que Montagne a été écrit en Suisse, inspiré par les pics alpins qui lui ont servi de modèle.

Dans Ruisseau, le personnage principal le constitue une simple rivière universelle que le lecteur suit son chemin et qui —au fur et à mesure que le temps coule— reflète l'humanité dans ses eaux. Reclus transforme sa prose dans un poème profond qui émotionne avec la beauté de l'eau et traite directement des problèmes futurs, comme la responsabilité de l'homme vers la terre; ainsi, l'auteur prédit, dès lors, de grandes pollutions et guerre pour le pouvoir du monde. Par le style et sa tonalité, c'est une œuvre plutôt méditative que scientifique, en invitant le lecteur non seulement à observer le ruisseau, mais aussi à l'écouter et le sentir.

Dans Montagne, le narrateur-voyageur se déplace vers les hauteurs à cause de la déception expérimentée dans sa vie et dit:

J'avais quitté la région des grandes villes, des fumées et du bruit; derrière moi étaient restés ennemis et faux amis. Pour la première fois depuis longtemps, j'éprouvai un mouvement de joie réelle. Mon pas devint plus allègre, mon regard

plus assuré. Je m'arrêtais pour aspirer avec volupté l'air pur descendu de la montagne. (3)

Reclus critique la nécessité humaine de dévaster son espace naturel avec un progrès évasif et il prévoit avec discernement le chambardement de la pureté de la haute montagne européenne. Le savant fait un grand éloge de comment la montagne influence moralement l'homme; pour cette évocation il est considéré un des fondateurs de la "pédagogie libertaire" puisqu'il cultive la valeur du paysage dans l'enseignement, en affirmant que:

La véritable école doit être la nature libre, avec ses beaux paysages que l'on contemple, ses lois que l'on étudie sur le vif, mais aussi ses obstacles qu'il faut surmonter. Ce n'est pas dans les étroites salles aux fenêtres grillées que l'on fera des hommes courageux et purs. (248)

Au début du XX^{ème} siècle, l'œuvre de Paul Claudel⁸ excelle en considérant les préjudices provoqués par la société industrielle sur l'environnement; ses approches écologiques prennent forme dans le cadre d'une théologie cosmique où l'auteur met l'être humain dans une relation renforcée avec la nature, observée à partir de l'approche biblique qui établit l'homme au milieu de la nature. De là, de nos jours, son œuvre est qualifiée comme des "Conversations Écologiques" et inclue le sujet écologique dans une perspective théologique-cosmique où le salut de l'Homme est vu dans une solide interdépendance avec les espèces de la nature, puisque —à l'arrivée au monde— l'Homme ne naît pas seul, mais en compagnie de tout l'univers (Au milieu des vitraux de l'Apocalypse). Appelé aussi prophète écologique, Claudel critique fortement le productivisme industriel dès les années 1930; pour cette raison, il interroge

⁸ Paul Claudel (1868-1955) est poète, dramaturge, essayiste et diplomate français, membre de l'Académie Française qui a cultivé dans son œuvre la foi chrétienne.

impartialement la répercussion de l'activité manufacturière sur l'environnement, le qualifiant comme capable de

[...] dévorer toute la création avec ses dents de fer? Les animaux, les plantes, les forêts qu'elle transforme en papier, l'air dont elle fait de l'engrais, la terre de tous côtés qu'elle exploite et dont elle arrache les entrailles minérales. Et partout autour de nous que de détritits, que de décombres, que d'ossements, que de matériaux sucés que nous foulons sous nos pieds! Toute la nature souillée et abîmée avec nos affiches, nos usines et nos pompes à essence! (125-126)

La décadence de la société moderne et les conséquences du soi-disant "développement" résonnent dans le texte de Claudel jusqu'à ce qu'il devient un leitmotiv. Pour lui, les machines modernes, en opposition totale avec l'Antiquité, représentent la figure de l'Anti-Christ, puisqu'elle transforme leur milieu environnant et attrape l'être humain dans ses griffes économiques, contrôlées par le matérialisme:

Les Grecs et les Romains se contentaient de simulacres de bois, de bronze et de pierre. Nos simulacres peuvent voir, entendre, parler, se mouvoir, déterminer avec une justesse impeccable des séries d'action immenses et compliquées... Une machine a quelques-uns des attributs de la divinité, pouvoir illimité, l'exécution parfaite et irrésistible, la connaissance infaillible, un enchaînement de causes et d'effets en elle aussi impersonnel et aussi catégorique que le Destin. (126)

Claudel rappelle à l'homme que les autres espèces qui l'entourent font partie intégrante du même environnement; c'est pour cela qu'il critique la perte de communication entre l'homme et la biosphère. Dans "Les animaux malades de l'homme" il analyse vigoureusement la mécanisation des animaux, sœurs et frères liés à l'origine de la vie et destinés par la Création à

faire “l’alliance entre l’homme et la terre.” De cette façon, Claudel fait histoire dans le monde francophone en proclamant l’égalité de droits pour les autres espèces et en accusant l’homme de génocide spirituel en faveur du délire de consommation de la société libérale:

Maintenant une vache est un laboratoire vivant qu’on nourrit paire un bout et qu’on trait, à l’électricité, paire l’autre. Le cochon est un produit sélectionné qui fournit une qualité de lard conforme au *standard*. La poule errante et aventureuse est incarcérée et gavée scientifiquement. Sa ponte est devenue mathématique. Chaque espèce est élevée à part et en série. Sont-ce encore des animaux, des créatures de Dieu, des frères et des sœurs de l’homme, des significations de la Sagesse divine que l’on doit traiter avec respect? Qu’a-t-on fait de ces pauvres serviteurs? L’homme les a cruellement licenciés. Il n’y a plus de liens entre eux et nous. Et ceux qu’il a gardés, il leur a enlevé l’âme. Ce sont des machines, il a abaissé la brute au-dessous d’elle-même. Et voilà la Cinquième Plaie: Tous les animaux sont morts, il n’y en a plus avec l’homme. (127-128)

Dans “L’Envahissement par le ciment armé” Claudel aborde le ciment comme matériel de construction omniprésent qui pratiquement reconstruit l’image paysagiste, esthétique et architecturale du monde moderne. Sans faire de mystères, le critique compare l’être humain avec les termites destructrices et signale: “comme toutes les termitières sont pareilles, toutes les *hommières* se ressembleront”; par conséquent, on voit chez l’homme une main destructrice qui défait son propre écosystème, ainsi que celui des autres vies. En les prenant séparément, Claudel reconstruit la signification originale des éléments: l’eau, le sable et la chaux que l’homme les ramasse et les transforme en un composant mort et immeuble; ainsi, le ciment devient

l'équivalent du corps et de l'esprit qui "ne sont plus qu'un bloc compact maintenu par des tenons de métal."

L'essai "L'Alchimie maudite de l'argent" considère comment la valeur du papier-monnaie prend contrôle de la société libérale. Les pensées de Claudel se font écho à travers le dialogue entre père et fille sur un fragment de l'Apocalypse. Claudel est convaincu que, malheureusement, le principe de la nouvelle civilisation est une formule numérique qui transforme les valeurs humaines et se répercute dans l'utilisation non-durable des ressources naturelles, en voyant celles-ci seulement comme des éléments productifs:

[...] la foi ne se pratique plus qu'au niveau du sol et elle s'appelle crédit, incorporé dans la monnaie [...] Par on ne sait quelle effrayante aventure, ce qui ne devait servir qu'à l'échange complètement envahi la valeur à échanger. Il ne faut donc pas dire seulement que dans le monde moderne l'échelle des valeurs a été bouleversée. Il faut dire qu'elle a été anéantie, puisque l'appareil de mesure et d'échange a envahi la valeur qu'il devait servir à mesurer et à échanger. (191)

La même période enregistre la contribution profonde de l'auteur Jean Giono d'origine piémontaise qui, dans ses œuvres, accentue la relation de l'Homme envers la Nature, où la Nature prend le rôle du personnage principal dans la première étape de son œuvre, tandis que, pendant la seconde étape, il dirige son attention vers la condition de l'être humain dans le monde. Son œuvre trace clairement l'image d'un auteur complètement amoureux et consacré à la nature qui —par son analyse persistante et la personnification du tableau naturel— invite, tel que le fait Jean-Jacques Rousseau durant le XVIIIème siècle, au retour à la vie saine, en harmonie avec la nature. Dans Triomphe de la vie, Giono prend des images représentatives de la vie moderne à Marseille pour dénoncer la décadence cosmopolite d'une civilisation "technicienne et urbaine"

en l'accusant d'avoir tué "à chaque pas le monde naturel" (671); ce qui fait qu'il conclut: "Si le progrès est une marche en avant, le progrès est le triomphe de la mort" (688).

Le roman Regain résume, en grande partie, la pensée nostalgique du retour à la terre natale et organique pour "the rustification of the modern" (Golan 10) où l'auteur raconte l'histoire de Panturle, paysan d'Aubignane, un petit village provençal qui se dépeuplait et qui était presque au point de disparaître jusqu'à ce que Panturle rencontre Arsule et, dès qu'ils tombent amoureux, il laisse la chasse d'animaux et ensemble ils commencent à cultiver la terre. Toutefois, ce n'est pas un grain simple, mais plutôt un grain natif "le blé de notre race, du blé habitué à la fantaisie de notre terre et de notre saison" (Regain 140) qui puisse résister aux orages de la zone. Giono non pas seulement éveille la conscience du lecteur, mais il apporte aussi une leçon écologique précieuse où la fiction littéraire revivifie et donne des formes nouvelles à l'histoire d'un peuple à travers le souffle profond "de cette terra grasse, pleine d'air et qui porte la graine. C'est une terre de beaucoup de volonté" (185). La fécondité de la terre resurgit en parallèle avec la grossesse d'Arsule, ce qui établit une relation sacrée entre l'humain et le naturel en rassemblant les deux éléments. Richard Golsan affirme que cette étroite relation "n'est qu'une sorte d'extension, d'excroissance de cette terre" (92) que Giono décrit artistiquement à travers l'utilisation de métaphores et d'images de style:

Le Panturle est un homme énorme. On dirait un morceau de bois qui marche. Au gros de l'été, quand il se fait un couvre-nuque avec des feuilles du figuier, qu'il a les mains pleines d'herbe et qu'il se redresse, les bras écartés, pour regarder la terre, c'est un arbre. Sa chemise pend en lambeaux comme une écorce. Il a une grande lèvre épaisse et difforme comme un poivron rouge. (17)

Dans Les Terrasses d'île d'Elbe il admet que les enseignements de planter des arbres, transmises par son père depuis son enfance ont eu un impact profond dans sa pensée et les relations que l'auteur lui-même développera postérieurement avec son environnement:

Mon père était cordonnier, je l'ai assez dit; il était pauvre. [...] Bien entendu, nous n'avions pas de terre, pas des sous pour acheter des arbres à planter, et nous plantions joyeusement des arbres. Je dis nous, car j'avais six à sept ans et j'accompagnais mon père dans ses promenades. Il portait dans sa poche un petit sac qui contenait des glands. [...] À certains endroits des collines, quelques replats, devant une belle vue, dans des vallons près des fontaines, le long d'un sentier, mon père faisait un trou avec sa canne et enterrait un gland, ou deux, ou trois, ou cinq, ou gratification, disposés dans bosquets, en carrés ou en quinconces. C'était une joie sans égale: joie de le faire, joie d'imaginer la suite que la nature allait donner à ces gestes simples. (35-36)

En 1953 la revue nord américaine *The Reader's Digest* demande à Giono de rédiger une histoire sur un personnage réel qui serait inoubliable, ce qui inspire la création de la fameuse histoire "L'homme qui plantait des arbres". Elzéard Bouffier consacre les derniers trente ans de sa vie à planter des arbres dans une zone désertique des Alpes qui avait été abandonnée après être déboisée. Avec un profond dévouement et un amour pour la terre, Elzéard Bouffier arrive à planter des milliers d'arbres et, en reboisant la zone, il la transforme en un paradis qui reçoit finalement la protection de l'État. La générosité du personnage envers la nature et en conséquence au bénéfice de l'humanité, sert comme symbole à faire revivre l'environnement où tous les éléments de la nature (la terre, l'eau et l'air) fusionnent sous l'image de l'arbre comme allégorie de la vie:

Quand je réfléchis qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources physiques et moraux, à suffi pour faire surgir du désert ce pays de Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable. Mais, quand je fais le compte de tout ce qu'il à fallu constance dans la grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette oeuvre digne de Dieu. (52)

Pour faire comprendre la trame narrative au lecteur, Giono insère la problématique du manque d'eau dans la région: "À cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses" (10). Cela lui permet d'expliquer le fait qu' "Il avait jugé que ce pays se mourait par manque d'arbres. Il ajouta que, n'ayant pas d'occupations très importants, il avait résolu de remédier à cet état de choses" (22). Quelques années plus tard, après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, l'auteur retourne dans le secteur et trouve qu'alors que l'humanité y a semé mort et destruction, le pauvre berger a continué de propager la vie végétale par sa tâche:

Il avait suivi son idée, et les hêtres qui m'arrivaient aux épaules, répandus à de vue, en témoignaient. Les chênes étaient drus et avaient dépassé l'âge où ils étaient à la merci des rongeurs; [...] Il me montra d'admirables bosquets de bouleaux qui dataient de cinq ans, c'est-à-dire de 1915, l'époque où je combattais à Verdun. (29)

Toutefois, la présence d'arbres ouvre un espace propice pour la naissance des ruisseaux et on reprend le cycle de la vie: "en redescendant par le village, je vis couler de l'eau dans des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec [...] C'était la plus formidable opération de réaction qu'il m'ait été donné de voir" (30).

Avec “L’homme qui plantait des arbres”, Giono s’inscrit dans la liste des auteurs qui prennent des pas fermes dans la lutte pour la protection de l’environnement, puisqu’au-delà de la signification et de l’apport artistique-littéraire, la création de l’histoire érige un courant émouvant qui inspire une grande série de projets de reboisement autour du monde⁹. En 1982 l’auteur autorise la publication intégrale du texte dans la revue *Harrowsmith* pour ensuite en faire don à l’Humanité. Aujourd’hui, l’histoire introduit de grands sujets écologiques comme la déforestation des forêts, le manque d’eau et propose des modèles concrets que chaque citoyen pourrait mettre en pratique pour promouvoir un style de vie saine et soutenable.

Romain Gary s’ajoute à la liste des auteurs-fondateurs de l’écocritique francophone avec la publication de son roman Les racines du ciel qui lui fait gagner en 1956 le prix Goncourt. Le récit dénonce les braconniers d’éléphants dans la région du Tchad, l’ex-l’Afrique Équatoriale Française dans les années 1950. Par la voix de Morel qui essaie de sauvegarder les éléphants des massacres fomentés par les trafiquants d’ivoire, l’auteur revendique la dignité de ces animaux à travers la préservation des espèces et la création de réserves et de parcs naturels.

⁹ Après de grandes controverses vis-à-vis de la vraisemblance du personnage, en 1957 Giono écrit une lettre explicatrice au *Conservateur des Eaux et Forêts de Digne*, M. Valdeyron:

Cher Monsieur,

*Navré de vous décevoir, mais Elzéard Bouffier est un personnage inventé. Le but était de faire aimer l’arbre ou plus exactement faire aimer à planter des arbres (ce qui est depuis toujours une de mes idées les plus chères). Or si j’en juge par le résultat, le but a été atteint par ce personnage imaginaire. Le texte que vous avez lu dans *Trees and Life* a été traduit en Danois, Finlandais, Suédois, Norvégien, Anglais, Allemand, Russe, Tchécoslovaque, Hongrois, Espagnol, Italien, Yddish, Polonais. J’ai donné mes droits gratuitement pour toutes les reproductions. Un américain est venu me voir dernièrement pour me demander l’autorisation de faire tirer ce texte à 100 000 exemplaires pour les répandre gratuitement en Amérique (ce que j’ai bien entendu accepté). L’Université de Zagreb en fait une traduction en yougoslave. C’est un de mes textes dont je suis le plus fier. Il ne me rapporte pas un centime et c’est pourquoi il accomplit ce pour quoi il a été écrit. J’aimerais vous rencontrer, s’il vous est possible, pour parler précisément de l’utilisation pratique de ce texte. Je crois qu’il est temps qu’on fasse une « politique de l’arbre » bien que le mot politique semble bien mal adapté.*

Très cordialement,

Jean Giono.

En 1967 Bernard Clavel publie le livre L'arbre qui chante, œuvre qui compte une belle histoire de deux enfants Isabel et Gérard qui habitent avec leurs grands-parents au pied de la montagne et mènent une vie saine en communion avec la nature. Un jour, Vincendon, un ami des grands-parents, leur rend visite et il leur promet de faire chanter l'arbre d'érable que le grand-père veut couper. Ce n'est que vers la fin de l'œuvre que le lecteur découvre que le visiteur était un fabricant d'instruments musicaux de cordes et que le violon qu'il construit continuera à propager la chanson de l'arbre célèbre. Cependant, la chanson des mots, le paysage magnifique, le respect et le dévouement au travail construisent et donnent une forme symbolique à l'histoire de l'arbre pour finalement transposer la mélodie éternelle et énigmatique de l'érable. Pour cette raison, la signification de l'arbre transcende les barrières entre la vie et la mort, puisque le violon lui donne voix, rythme et vie; c'est un arbre supposé mort, mais qui vit dans l'esprit de l'homme à travers la symphonie. Il est alors que la transformation de l'arbre en instrument musical continue à nourrir la vie de celui qui l'écoute; l'auteur agit de la même manière dans son œuvre car, bien qu'il meure physiquement, il continue à nourrir le cœur de ses lecteurs. En effet, l'arbre n'est pas mort puisqu'il continue à vivre à travers la musique, alors que l'auteur vit à travers ses œuvres. Par conséquent, l'œuvre projette une leçon pédagogique d'amour pour la nature où l'être humain mène une vie simple avec son environnement.

L'interaction avec la nature et surtout l'amour pour la campagne et les animaux tracent, dès son enfance, une thématique littéraire environnementaliste qui distingue l'œuvre de la célèbre écrivaine française Colette qui, au contraire des images traditionnelles, recourt à des études botaniques pour donner forme à un style unique. Le monde artistique-littéraire de Colette révèle un univers presque parfait où les personnes coexistent harmonieusement avec les autres éléments de la nature, les plantes et les animaux. Comme défenseur infatigable des animaux,

l'auteur casse les barrières entre l'espèce humaine et le reste, lorsqu'il signale dans Les Vrilles de la vigne:

C'est une bête comme vous, et moi. [...] Toutes trois nous rentrons poudrées, moi la petite bull et la bergère flamande [...] Il a neigé dans les plis de nos robes [...] Loin de tous les yeux, nous avons galopé, aboyé, happé la neige au vol, goûté sa suavité de sorbet vanillé et poussiéreux. (91-96)

Dans Dialogues de bêtes (1904), Colette transfère le pouvoir de la parole à deux animaux, Toby-chien et Kiki-la-Doucette qui révèlent les différences entre les deux animaux domestiques et critiquent la société humaine par le biais de ses propriétaires, en y incluant leurs opinions:

Peut-être. Les Deux-Pattes —ni toi— n'entendent rien à l'égoïsme, à celui des Chats... Ils baptisent ainsi, pêle-mêle, l'instinct de préservation, la pudique réserve, la dignité, le renoncement fatigué qui nous vient l'impossibilité d'être compris par eux. Chien peu distingué, mais dénué de parti pris, me comprendras-tu mieux? Le chat est un hôte et non un jouet. En vérité, je ne sais en quel temps nous vivons! Les Deux-Pattes, Lui et Elle, ont-ils seuls le droit de s'attrister, de se réjouir, de laper d'assiettes, de gronder, de promener de paire la maison unit humeur capricieuse? (43)

Tel, en incorporant les animaux, l'auteur reconstruit une mythologie personnelle du paradis perdu où le monde littéraire sert de refuge au développement de tout être. De là, l'auteur suggère une vraisemblance qui doit focaliser dans l'essence des choses pour que le monde "domestique", le "civilisé" et le "sauvage" coexistent plaisamment, ainsi que le décrit le bénéfice d'une bonne sieste:

Et puis, je ne sais comment, tout languit à mes yeux, se voile et s'éloigne... Je veux me relever, gagner mon cousin, mais déjà mes rêves me séparent du monde... C'est l'heure bienheureuse où tout disparaît avec Elle, où la maison se repose et respire lentement. Je gis au fond d'un noir et doux sommeil. (99)

D'autres romans de Colette comme Prison et Paradis (1932), La Chatte (1933), Chats (1936), Julie de Carneihan (1941) incitent également une relation de courtoisie et respect envers le monde naturel et animal.

Considéré par les critiques littéraires comme auteur régionaliste ou animaliste, la présente étude considère Maurice Genevoix plutôt comme un grand amant et un dévot de la nature et des espèces animales et végétales qui n'ont pas une voix assez forte devant l'être humain égoïste et indigne. Maurice Genevoix exprime dans son œuvre l'amour pour la nature et la vie à la campagne. L'auteur consacre une grande partie de son œuvre à l'exaltation de la forêt et à ses animaux qui, à travers la plume de l'écrivain, prennent voix, s'expriment et ouvrent le chemin vers une meilleure compréhension que les autres espèces de la nature font partie intégrante du même paysage où l'être humain vit. La majorité de ses histoires présentent l'homme comme un être égoïste, conquérant, désireux de tout posséder; c'est ainsi le cas du chasseur Bonavent qui se met à dépouiller l'ancienne grande forêt dont personne connaissait la fin (La forêt perdue). La forêt, où "chaque arbre est comme une colonne d'église" et le cerf "comme un dieu" sortira à se défendre dans cette croisade entreprise par l'homme, pour que finalement de cette forêt infinie il ne reste que "cette ligne bleue, là-bas, la forêt".

Le roman Raboliot (1925), le plus célèbre de Maurice Genevoix, raconte l'histoire de Pierre Fouques, appelé Raboliot, bûcheron qui mène une vie totalement consacrée à la chasse illégale. Par sa description admirable de la nature, ses habitants, les champs et forêts de Sologne,

le livre est considéré un hymne à la nature; ainsi, en 1925, il est récompensé avec le Prix Goncourt.

En 1938 Genevoix publie La dernière harde, roman qui encadre le sujet de retrouvailles entre l'Homme et un cerf où la forêt sert de nouveau de décor, tandis que la voix des animaux fournit la vraisemblance des faits et encourage le lecteur à entrer dans la peau du cerf, à comprendre le monde et la vie à travers la perspective de la bête; pour l'obtenir, l'auteur prend la voix du cerf pour éprouver chaque haleine ("Il y eut d'abord un soupir, un souffle exhalé d'une poitrine"), chaque moment de ses peines notoires ("un frisson froid lui horripilait l'échine") ou échappatoires ("une détente passa dans ses muscles"). En introduisant le cerf comme personnage principal, le lecteur se transforme en faon et à la fois se sent comme tel: il brame, lutte, souffre et se cache quand il est chassé par le braconnier.

Indiscutablement, toute son œuvre expose avec une grande nostalgie la nécessité de retourner à la nature et adopter un style de vie associé à un développement durable où chaque espèce a une fonction égale et une voix propre dans la nature. Paysage, hommes, faune et flore, rivières, vent, air, tous les éléments se rejoignent dans l'œuvre de Genevoix pour se réjouir de la vie et de la création littéraire.

Appelé l'auteur de la terre, Henri Pourrat (1887-1959) plaide pour le "retour à la nature" où il invite le lecteur universel à retourner à la campagne, à découvrir et à comprendre l'esprit de la biosphère et du paysan-même, en y voyant l'héritier d'une culture millénaire d'interaction avec la nature, l'usage soutenable et soigné de toutes les ressources provenant de l'écosystème naturel. Pourrat réunit sagement ces connaissances, archaïques pour certaines personnes, et il les transpose en discours littéraire, dirigé à la contemporanéité et qui est caractérisé de cette façon: "Cette langue paysanne, régionale, archaïque par rapport à la langue commune a des éléments

communs avec la langue littéraire écrite” (Parent 161). Certains critiques littéraires ont erronément classé son œuvre sous la catégorie de biotope médiéval, tout en ignorant son explication constante qui affirme que, en ranimant la tradition et la culture orales, l’auteur vise à reformuler les paramètres moraux et pratiques de toute la société moderne. Pour cette raison, Pourrat explique:

Il ne s’agit pas d’un retour au passé, il s’agit d’un retour à la fraîcheur. Toucher terre! Aujourd’hui, moins encore que jadis et naguère, on ne peut se passer des prés de la marguerite, des bois de la fougère, de la montagne d’où regarder d’autres montagnes, là-bas couleur du temps. Nature reste le maître-mot de tous les arts et de l’art de vivre. (Toucher terre 18)

De cette façon, l’œuvre de Pourrat témoigne non seulement du milieu social, du lieu et du temps vécus, mais aussi reconstruit un processus historique, culturel, artistique tout en valorisant ce que représentent ses pensées et considérations vers la terre qui l’a vu naître: “C’est toujours de la terre qu’est venu dans la fraîcheur tout nouveau, on peut même dire tout ordre, tout style, tout classicisme véritable. Toujours il faut revenir toucher terre” (Toucher terre 121).

Du point de vue politique et historique, on a attribué à Pourrat l’inspiration du sujet du retour à la terre dans l’idéologie du régime français de Vichy qui incite la diminution de la production industrielle et le retour à l’époque préindustrielle: “Si tout repart de la terre, ce peut être une vraie renaissance” (Vent de Mers 108). De là, Pourrat insiste pour que la redirection et la rééducation de la France s’inspire d’un devoir moral et culturel qui consiste à découvrir la vie rurale dans son environnement propre: le village, la région, le travail agricole, ses traditions culturelles et religieuses (Faure). Par conséquent, le discours de la terre se transforme en sujet préféré pour Pourrat:

Ce qui reste plus sûr que des vérités démontrées, c'est que:

Tout ce qui est fait pour le paysan refait le pays.

On ne refait un pays qu'en lui refaisant des paysans. (Vent de Mers 157)

La peur de la décadence, la modernisation, l'industrialisation mènent Pourrat à créer la critique à la mécanisation qui, dès lors, entraînait de grands changements environnementaux.

Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947), auteur suisse d'expression française, consacre une grande partie de sa maturité à l'écriture sur la relation de l'être humain avec la nature, et l'affectivité subtile devant les grandes beautés naturelles de la Suisse pour ainsi sensibiliser le lecteur sur la défense de la nature, du paysage et de la vie champêtre. Inspiré par l'écroulement duquel est apparu le lac de Derborence, en 1934 il publie le roman Derborence destiné à représenter les correspondances entre l'homme et la montagne vues de l'espace alpestre valaisan.

L'auteur lui-même explique le chant mystérieux:

Derborence, le mot chante doux; il vous chante doux et un peu triste dans la tête.

Il commence assez dur et marqué, puis hésite et retombe, pendant qu'on se le chante encore, Derborence, et finit à vide, comme s'il voulait signifier par là la ruine, l'isolement, l'oubli. (28)

Chez Ramuz la terre est représentée à travers des images de montagne: "[...] il y a les montagnes. Il n'y a en a pas seulement une, ni deux, ni dix, mais des centaines; elles sont rangées en demi-cercles comme une guirlande de fleurs suspendue dans le bas du ciel" (54). La montagne possède sa vie propre, symbolisée par la couleur verte: "le vert signifie l'herbe et l'herbe veut dire la vie" (112). Toutefois, le romancier s'imagine comment la nature se venge et se couvre rapidement de pierres. D'autre côté, l'auteur rend hommage au travailleur campagnard qui sait apprécier "la bonne terre d'en bas". Toutefois, pour Ramuz, tout comme pour Pourrat "toucher terre" et

retourner à la campagne pour se ré-enraciner lui manque ; seulement de cette façon pourra-t-il construire les nouvelles bases de l'histoire.

La relation que Ramuz possède avec le pays recrée une affinité premièrement avec la terre et les éléments de base de la nature. De la même façon que la montagne, l'eau aussi prend vie et, pour que le lecteur s'y identifie et la comprenne mieux, le créateur la personnifie: "Je la sentais bouger vivante entre mes mains, quand je les levais verticalement et elle vivait là, et moi j'allais vivre par elle" (179). Cependant, bien qu'on sache que l'eau, autant que le pain sont d'une importance suprême pour la survie de l'être humain, le personnage d'Antoine fait l'éloge de l'importance de l'air lorsque, en étant suffoqué sous les roches qui l'écrasent, il sent que celui-ci lui manque; pour cette raison, il transmet son expérience propre au lecteur :

'Il te faut économiser l'air'; [...] Je me disais que je n'en aurais peut-être plus pour bien longtemps; [...] parce que, vous pensez bien, si l'air aussi avait manqué et pas seulement l'espace et la lumière, mais l'air... [...] parce que l'air c'est au commencement de nous, c'est plus important encore que le pain et l'eau. (175-176)

De cette manière, Ramuz donne pleinement voix à la nature qui vit, s'exprime et prend forme à travers les autres espèces non-humaines qui maintiennent une relation étroite les unes et les autres et forment donc une belle communauté. L'auteur suggère que si l'homme veut utiliser les ressources naturelles, il doit d'abord apprendre à les partager de manière égale avec le reste de la grande communauté Terre.

Robert Hainard (1906-1999), auteur, sculpteur, peintre et philosophe de la nature, incarne une des figures suisses les plus célèbres et louée du XXème siècle pour son redoutable travail artistique et littéraire qui donne voix à la nature sauvage et dénonce la destruction de

l'environnement à cause des expansions économiques, démographiques et du contrôle du pouvoir. Avec la publication de son livre Nature et mécanisme en 1946, Hainard exerce une grande influence dans la pensée écologiste francophone en exigeant que l'humanité occupe et utilise un espace minimal pour ainsi laisser aux autres espèces vivantes l'écosystème dont elles ont besoin. Sa pensée dénonce le développement de l'agriculture et du bétail pour créer une véritable catastrophe contre la nature où l'agriculteur se transforme en principal déprédateur de l'environnement en étendant son espace et diminuant celui des autres êtres. Adeptes d'une civilisation qui promeut hautement l'utilisation de la technologie, Hainard soutient l'idée d'une population humaine restreinte entourée d'une nature sauvage étendue, thématique qui devient un leitmotiv à travers son œuvre. Pour cela il explique que: "La nature, c'est le monde agissant par lui-même. [...] Elle s'oppose à la civilisation, mais comme la lumière s'oppose à l'ombre, comme le noir s'oppose au blanc dans le dessin: pour la mettre en valeur" (Nature et mécanisme).

À cette liste on pourrait ajouter d'autres auteurs francophones, comme le français Alphonse Daudet (1840-1897), le provençal Paul Arène (1843-1896), l'italien-provençal Henri Bosco (1888-1976), le provençal Max Philippe Delavouët (1920-1990). Tous ces auteurs et beaucoup d'autres ont consacré leurs vies et leurs talents à écrire au sujet de la Nature et ont transmis l'idée que celle-ci représente non seulement de la matière première à laquelle les êtres humains peuvent donner des formes distinctes, mais aussi Elle représente une chaîne de vie de laquelle dépend la survie de toutes les espèces vivantes qui cohabitent sur la Terre. Toutefois, le XXIème siècle s'ouvre avec une explosion de conscience écocritique avec l'idée que l'écologie devrait être une préoccupation transversale. De cette façon, des auteurs comme Vercors (Les animaux dénaturés), Alice Audouin (Ecolocash: une écologie de circonstance), le

martiniquais Patrick Chamoiseau (Les Neufs Conciences du Malfini), la basque-française Marie Darrieussecq (Truisme), la française Marie de la Montluel (Mélusine de détrit), Edgar Morin (L'An I de l'ère écologique), certains en dramatisant, d'autres en dédramatisant le message écologique pour le faire accessible au public, transforment l'écriture en instrument informatif qui leur permet de toucher la conscience du lecteur et le laisser évaluer l'impact des actes des êtres humains sur environnement.

Ancien élève de l'anthropologue structuraliste Claude Lévi-Strauss, Philippe Descola passe trois ans en compagnie des indigènes Achuar de l'Amazonie équatorienne pour étudier leurs relations avec les espèces de la nature environnante, ainsi que leurs relations entre eux-mêmes. Descola réunit ses expériences dans le livre intitulé La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar (1986) et retrace la cosmovision unique des Achuar d'attribuer à la nature des caractéristiques humaines: « Les hommes et la plupart des plantes, des animaux et des météores sont des personnes (*aents*) dotées d'une âme (*wakan*) et d'une vie autonome » (120). D'après Descola, les Achuar ajustent leurs pratiques en corrélation avec la maison, le jardin, la forêt et la rivière. Toutefois, dans sa publication Par-delà Nature et Culture (2005) Descola approfondit ses recherches et dépeint les interactions des Achuar à partir de quatre ontologies: l'animisme, le totémisme, l'analogisme et le naturalisme. Par cela, l'érudit annule la dualité nature/culture tout en disant que les deux termes représentent une création sociale et par conséquent, il propose de parler plutôt d'«une écologie de relations» où les espèces humaines et les non-humaines ne soient plus vues de manières distinctes, mais comme un tout continuum.

D'autre côté, l'interprétation de la critique écologique, appelée écocritique, ne reçoit pas une grande popularité dans le monde francophone. Kerry Whiteside dans son étude Divided

Natures: French Contributions to Political Ecology explique que les différences entre la pensée politique-écologique française et l'anglophone résident dans le fait que l'école française nie la nécessité de ré-centraliser (de manière bio-centrique, éco-centrique, anthropocentrique) la nouvelle morale humaine pour veiller sur la nature, en disant que celle-ci et l'être humain ont toujours été inter-reliés. Ce qui paraît être question de changement politique représente plutôt la "gallicization" du mouvement écologiste importé des Etats-Unis d'Amérique. En prenant comme exemple la loi de protection de monuments historiques en France (1887), on établit la protection de l'environnement comme monuments naturels. Correctement ou pas, le fait projette l'image de l'homme (émetteur) qui manipule le cadre, tandis que le reste des espèces (récepteur) restent toujours l'objet ou les marionnettes de l'action humaine. Toutefois, ce contexte manque d'intercommunication, puisque "le monument naturel" dispose de signification esthétique sous le regard de l'être humain, que celui-ci veuille l'admirer ou s'en réjouir, et non pas dans la complexité existentielle du monde vivant de toutes les autres espèces qui le conforment.

Larrère explique que, toutefois, les artistes et les auteurs du paysage influencent la pensée française en étendant la préoccupation pour l'environnement comme patrimoine culturel. À cause de cela, en 1963 —par préoccupation d'ordre esthétique— la France fonde son premier parc national¹⁰ dans le parc de la Vanoise, mais cette fois-ci le parc est vu de nouveau comme

¹⁰ Les premiers espaces réglementés apparaissent pendant l'époque féodale quand les grands seigneurs imposent des limites à l'accès et l'usage des ressources naturelles rapportées à la chasse et la pêche pour stratégiquement préserver les réserves des maîtres. Le XIX^{ème} siècle met les premières bases juridiques pour réglementer "l'usage de la nature", comme par exemple "la série forestière artistique" qui protège l'exploitation des arbres possédant des qualités spécifiques. Ainsi, inspirée par la création du Parc National de Yellow Stone en 1872 aux Etats Unis, la France prend l'expérience et le modèle américain pour créer un concept propre de parc national avec une "zone centrale", un secteur où la réglementation stricte doit permettre d'assurer la protection du patrimoine naturel et une autre "zone périphérique" où les communes sont partenaires du développement durable du parc. Le 2 mai, 1930 s'établit la loi de protection des monuments naturels et lieux de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire et pictural. Vers la fin de la Seconde Guerre Mondiale, la France est un des rares pays qui ne possèdent pas une législation claire de protection de parcs nationaux, à l'exception de celles se référant à l'Eau, les Forêts, la Ligue de Protection des Oiseaux (LPO) et la Société Nationale de Protection de la Nature (SNPN). Le 27 novembre, 1946 s'institue par décret le Conseil national de la protection de la nature, ayant le but de définir le statut de parcs nationaux en France. Le 22 juillet, 1960, le Ministère de l'Agriculture élabore la loi qui encadre les parcs nationaux

paysage et non pas du point de vue environnemental. Par conséquent, la France n'a aucune branche philosophique qui opère avec le nom d'environnement, toutefois plusieurs savants traduisent dans leurs œuvres la question écologique, comme par exemple Philippe Descola, José Bové, Félix Guattari, Bruno Latour, Catherine et Raphaël Larrère, et Michel Serres, pour en nommer certains. Suivant la pensée de l'«éthique de la terre» d'Aldo Leopold, Catherine Larrière fait un appel au «bon usage» de la nature, ce qui inclut à la fois l'éthique biologique et culturelle, tandis que Bruno Latour plaide pour que les nouvelles technologies soient utilisées pour mieux prendre soin de la nature; quant à Serres, celui-ci invite à adopter un contrat naturel comme une nouvelle manière de rééquilibrer la relation entre l'humanité et le reste du monde. D'autre part, des penseurs comme Jean Baudrillard, Gérard Bramoullé et Luc Ferry ont critiqué fortement l'éco-philosophie française en l'interprétant de manière erronée du point de vue de l'écologie profonde ou «deep ecology» (terme utilisé en Amérique du Nord) qui voit la seule solution de restaurer la nature dans son état «original».

Appelé par Jean-Marie Auzias «le début de toute écologie» (9) et par Sydney Lévy comme «ecology of knowledge¹¹» (4-5), Michel Serres établit son principe philosophique: l'expérience philosophique et l'expérience de la vie sont indivisibles, puisque la connaissance représente la vie et la vie représente la connaissance. En publiant le livre Le Contrat Naturel

et, par décret, se créent les sept parcs nationaux. Le parc national de la Vanoise est donc créé le 6 juillet 1963, celui de Port-Cros le 14 décembre 1963, celui des Pyrénées Occidentales le 23 mars 1967, celui des Cévennes le 2 septembre 1970, celui des Ecrins le 27 mars 1973, celui du Mercantour le 18 août 1979, celui de la Guadeloupe le 20 février 1989, le Parc amazonien de Guyane le 27 février 2007, et enfin le Parc national de la Réunion créé le 5 mars 2007 (Merveilleux du Vignaux). En 2009, la France compte neuf parcs nationaux: six en métropole et essentiellement en haute-montagne (le parc national des Cévennes étant le seul situé en moyenne montagne), et trois outre-mer, en Guyane, à La Réunion et en Guadeloupe. Deux autres parcs sont en projets: dans les Calanques entre Marseille et Cassis, et un autre entre Champagne et Bourgogne. Chaque parc est administré par un établissement public national à caractère administratif, coordonnés depuis 2006 par un nouvel établissement public national, *Parcs nationaux de France*. Au-delà de leur objectif d'accueil du public et de développement du tourisme dans leur territoire, les parcs nationaux doivent canaliser la fréquentation et s'assurer qu'elle ne va pas à l'encontre des objectifs de protection du patrimoine naturel du parc.

¹¹ «Écologie de connaissance»

(1990), Serres —bien qu’il refuse d’accepter d’être étiqueté comme environnementaliste— s’établit à l’avant-garde de l’écologie politique française. Plus tard, en 2000 Serres publie Le Retour au Contrat Naturel où il explique que le mot “écologie” n’apparaissait pas dans la publication précédente puisqu’il n’avait pas écrit le livre avec un but relatif à l’écologie scientifique ou idéologique; pour tel motif, il avoue que le contrat naturel représente une manière de comprendre la transition à la société capitaliste productrice de sujets et objets globaux, interaction qui reste indispensable. Comme exemple, Serres rappelle le Sommet de la Terre de 1992 et le protocole de Kyoto de 1997 pour dire que ces événements transforment la Terre en un objet légal, global et de discours politique international. À la fin, Serres reprend l’étymologie du mot “écologie”, en clarifiant que la philosophie contemporaine doit être une écologie au sens du mot “logos”, comprise comme discours sur notre maison, “oikos” (Le Retour 29). De cette façon, Serres établit l’idée d’une “écologie” historicisée et personnalisée comme alternative à l’écologie comprise du point de vue de la science ou/et l’idéologie. Le contrat naturel de Serres n’appelle pas au retour à la nature, puisque ses textes ne réclament pas d’actes environnementalistes comme sauver les espèces, les parcs naturels ou lutter contre le réchauffement de la planète; il crée plutôt la relation de l’être humain avec la vie biotique, se dirige vers “l’horizon d’intégration universelle” où toutes les espèces seront domestiquées ou au moins seront a-culturalisées (Incandescent 310-311). Serres ne touche pas la dimension morale de la pensée écocritique, se limitant à dire que le contrat naturel n’oblige pas à susciter un certain acte spécifique, mais son pouvoir dépend du fait qu’il est à la fois “observable” et “pensif” (239). De certaine manière, Serres fait l’éloge de l’homme qui s’est libéré et qui a établi son écosystème dans plusieurs régions de la planète, en comparaison avec les autres espèces qui restent attrapées dans leur niche écologique (Rameaux 173-4); cependant, il souligne

la responsabilité que cette traversée implique. En 2010, Serres prend une approche distincte avec la publication de son livre Biogée qui se veut cette fois-ci un éloge et une célébration au monde, à la vie et à la Planète, une poésie qui décrit la beauté du monde. Ainsi, il laisse de côté toute accusation ou concept de catastrophisme et il s'appuie sur l'idée de laisser les autres espèces (comme par exemple la mer, les rivières, la Terre, les montagnes, les volcans, les vents, les météores, la faune, la flore et l'amour) parler et chanter leurs propres chansons, pour que le lecteur puisse redécouvrir une relation renouvelée entre la nature et l'être humain.

Toutefois, on soulève la question suivante: pourquoi la France a-t-elle décidé et décide-t-elle de faire passer inaperçue l'étude de représentations de la nature dans la perspective écologique? La philosophe Catherine Larrère mentionne que la question de la nouvelle éthique écologique en France est réduite à une affaire qui est seulement vue dans la perspective scientifique, ce pourquoi la pensée environnementaliste manifeste très peu de développement. Inspiré par le modèle civique de désobéissance promu par l'américain Henry David Thoreau, le français José Bové qui est aussi activiste du mouvement «altermondialisation» co-publie (avec Gilles Luneau) le livre Pour la désobéissance civique où il suggère d'adopter de nouvelles formes économiques de globalisation, qui sont plus démocratiques et plus écologiques. Tant l'anthropologue espagnol Máximo Sandín, comme l'écologiste latino-américain Walter Rojas Pérez affirment que la problématique est causée par le mercantilisme et le néo-libéralisme qui essaient de faire taire les peuples en refusant de dénoncer les préjudices causés à l'environnement et qui par conséquent continue à mutiler celui-ci. D'autre part, l'écologiste français Guillaume Sainteny assure que les «verts» n'ont pas disparu de la scène politique en France et que le silence ne signifie pas que les Français soient indifférents aux affaires environnementales, cependant la préoccupation pour l'environnement naturel fait partie

intégrante des programmes et politiques sociales en général où l'homme est vu comme partie intégrante de la nature et vice versa. Toutefois, il y reste l'interrogation suivante: Cette intégration représente-t-elle la manipulation politique de l'environnement ou élève-t-on une question éthique, telle que la conçoit Jean-Christophe Rufin dans son roman Globalia?

B. La tradition littéraire écocritique à travers la littérature latino-américaine

Comme forme de la conscience sociale et à partir de sa nature multi-aspectuelle ou multithématique, la littérature possède la vertu de capter la réalité environnante grâce au procès d'appropriation que l'émetteur (auteur-créateur) conduit avec son talent artistique. Ce travail offre une réflexion investigatrice par rapport au traitement de l'environnement comme sujet de la littérature dès son début dans la tradition latino-américaine jusqu'au XXIème siècle, et plus particulièrement au concept globalisateur, considéré comme:

Un système complexe et dynamique d'interrelations écologiques, socio-économiques et culturelles qui évolue à travers le processus historique de la société, inclue la nature, la société, le patrimoine historique-culturel, le créé par l'humanité, l'humanité-même, et comme élément de grande importance les relations sociales et culturelles. (Philosophie et Société 3)

Le texte littéraire exige une interprétation de son contenu, caractérisée par l'étude, le traitement, la projection intégrale et l'analyse de la relation avec les processus de développement. En conséquence avec cette précision nécessaire, le registre effectué conduit l'étude aux réflexions suivantes: dès les premiers textes littéraires qui ont abordé l'existence du Nouveau Monde jusqu'aux plus contemporains, l'environnement est lié à la vie de l'homme et celle d'autres espèces qui interagissent de manières diverses et où les écosystèmes ont été les références qui classifient la littérature avec ses différentes nuances.

L'impact avec le Nouveau Monde a introduit des thèmes de la découverte et de la conquête où le point de vue de l'auteur européen, préférentiellement espagnol ou descendant de celui-ci, crée «des œuvres d'intention scientifique, d'interrogation et interprétation [...] de sa flore, sa faune, sa nature, ses habitants, leurs langues et leurs coutumes» (Lazo 4). Le Journal de

bord (1492), les chroniques et l'épique narrative corroborent cela ainsi. C'est pour cela que l'Amiral Christophe Colomb affirme: «j'ai jamais pu voir une chose tellement belle, comblé d'arbres, la rivière toute encerclée, beaux et verts et divers aux nôtres, avec des fleurs, et avec leur fruit, chacun à sa manière» (72). Le navigateur anglais John Cockburn se rend aussi visible avec sa chronique sur la beauté naturelle existante au Costa Rica. Cet explorateur, en visitant le pays, prend des échantillons détaillés sur les «*Indiens en guerre*», sur la beauté de l'espace exotique qui suscite son admiration: «des montagnes très hautes, dont les sommets apparaissaient l'une après l'autre, en arrivant jusqu'aux nuages. [...] les voix de toute sorte d'animaux sauvages et le bruit de l'eau en tombant en fracas; [...] uni au rugir de la mer dans les falaises» (44). De la même manière, dans son trajet il entre en contact avec les sauvages natifs de Talamanca dans la province de Limón, appelés «*Indiens en guerre*», autochtones qui n'avaient pas été soumis par les Espagnols et qui «maintenaient leur ancienne liberté et qui étaient toujours les ennemis mortelles des Espagnols» (26). La haine pour les aborigènes reste également sous la domination de la Couronne espagnole où les autres indigènes se sont laissé soumettre par le conquérant. Les «*Indiens en guerre*» laissent voir clairement leur refus de l'impérialisme oppresseur arrivé d'Europe et qui cherche dès le début son propre enrichissement aux dépens de l'Américain autochtone.

Selon Alonso Ercilla y Zúñiga, la sanglante et prolongée guerre de conquête contre les indigènes et le récit des impressions de la vie locale constituent la raison d'être dans La Araucana (1569, 1588, 1589). À ce sujet l'historien littéraire Raimundo Lazo signale que «pour Ercilla, le monde physique, la flore et la faune existent en fonction des faits, comme éléments concrètement attachés au passage de la vie, et c'est ainsi qu'ils apparaissent dans La Araucana en allusions fugaces ou comme références» (Lazo 302). Le poème dépeint des scènes où: «les cieux menacent

le soleil horrible/ d'épaisse fumée noire et flamme vivante,/ la ville malheureuse est couverte/
tonne la terre en treuil, le feu mugit» (Ercilla y Zúñiga 154).

Dans le Pérou décrit par le métis Inca Garcilazo de la Vega dans ses Commentaires Royaux (1609) transparaît la vie de Cuzco pendant la première moitié du XVIème siècle et illustre la cérémonie en hommage à “Notre Père le Soleil’ était la langue des Incas et la manière de vénération” (11), due à la présence indigène dans la ville et à l’enracinement des coutumes religieuses et sociales propres à la tradition indigène. En outre, on exprime la beauté exotique de la région incaïque dans le commentaire qu’inculque l’oncle Inca à Garcilazo: “Tu sauras que pendant les siècles précédents toute cette région de terre que tu vois était [comprise] des grandes montagnes” (11). Cet acte montre non pas seulement l’extension et le pouvoir du majestueux empire incaïque, mais aussi la même forme qui introduit le sujet sur les immenses richesses en ressources naturelles et incalculable plasma germinatif végétal que cette grande nation abrite dans son sein.

Suivant le discours écocritique sur la tendance descriptive de la rencontre des deux mondes, “La Grandeur mexicaine” (1604) de Bernardo Balbuena raconte les environnements physique et du social qui s’entrelacent avec un grand pouvoir de synthèse; les sentiments de l’Espagnol et du Mexicain y trouvent une solution hybride en appelant ce dernier comme “l’Espagnol né aux Indes” (Lazo 92). La splendeur de la ville est saisie à travers une vision environnementale où l’on admire l’architecture unique “des bâtiments bien façonnés, parcs et jardins, le bruit sourd des rues et chaussées, par où s’écoulent les gens d’aspects, profession et d’origine très variés” (Lazo 86). Le critique littéraire Eugene Matus suggère que “Balbuena a le mérite d’avoir été le premier à poétiser des sujets américains et à donner une catégorie littéraire à nos choses. [...] Il a les yeux indigènes et une sensibilité native” (163). Pendant la période

coloniale, la présence des écosystèmes acquiert une dimension différente en correspondance avec deux raisons fondamentales: la production littéraire est conçue par les indigènes-mêmes qui conçoivent un sentiment authentique, motivé par un idéal national et d'indépendance que stimulent les luttes libératrices.

José María Heredia aborde le sujet de la nature avec un lyrisme profond et chante avec un ton passionné les beautés et les forces imposantes du monde physique. C'est à cette "nature grandiose", telle comme la qualifie l'historien littéraire Raimundo Lazo (373) qu'appartiennent ses meilleurs poèmes "Le Teocalli de Cholula" (1820), "Dans un orage" (1822), "Niágara" (1824) et "A l'Océan" (1836), signalant avec une excellente synthèse vers une réflexion environnementale quand il souligne:

Dans 'Le teocalli de Cholula' c'est une poésie de paysage et d'évolution, on a dit que de coucher de soleil, où tout est à la fois impressionnant, léger et majestueux. Poésie visuelle, de riche et rythmé déploiement de lumières et d'ombres quand la nuit s'approche au paysage décrit en synthèse magnifique avec laquelle se relie naturellement l'évocation historique sur l'éternelle réflexion de tout ce qui est humain. (Lazo 373)

La nature américaine sublimée par Heredia enregistre différents espaces, climats et atmosphères pour l'exalter, la différencier, ainsi comme pour naturellement souligner son authenticité. C'est pour cela qu'il l'admire, se réjouit et réussit à transmettre cette sensibilité. À ce sujet le critique littéraire remarque:

Heredia a réussi à accomplir ce qu'on lui pouvait demander 'traduire avec une émotion intense les sentiments d'amour à la liberté du peuple cubain' [et il ajoute que dans] 'Etoile de Cuba', 'De retour au Sud' et 'Hymne de l'exilé' on découvre

aussi des intuitions du devenir historique national, comme celui du contraste, ‘les beautés du monde physique,/ les horreurs du monde moral’. (Lazo 374)

L’œuvre du poète vénézuélien Andres Bello coïncide avec l’étape de la production poétique herédienne. Bello aussi aborde le sujet de la nature américaine dans Forêts américaines (1826). On trouve dans ce volume poétique la composition bucolique “Allocution à la poésie” (1823), titre initial publié dans la première version, jusqu’à obtenir une perfection tant d’idées comme de style créatif pour réapparaître avec le titre “Agriculture de la zone torride” (1826), où l’écrivain exalte les beautés, les richesses de la nature parallèlement à son histoire héroïque.

Le sujet de la nature idyllique ramène ses références vers l’antiquité à des auteurs comme Horace, Virgile et les Espagnols classiques. En ce sens, les poètes José María Heredia et Andres Bello ont été formés dès les premiers siècles de la Colonie en révélant la nature américaine. Bien qu’ils ne s’avèrent pas originaux, il convient de souligner l’importance qu’ils donnent à exalter l’authenticité américaine, en même temps qu’ils privilégient l’idéal d’émancipation littéraire. Le critique José À. Borjas Sánchez dans son livre Andres Bello in memoriam souligne que “L’Allocution à la poésie”: “a ouvert et a inauguré la recherche de l’expression américaine [...], modèle de poésie descriptive, où l’on entend le timbre d’une voix nouvelle, d’efficacité stimulante, d’exaltant valeurs spirituelles du Nouveau Monde” (20). Il ajoute que ““Des forêts à l’agriculture de la zone torride’ donne une image d’après la Guerre d’Indépendance qui ouvre en éventail pluriel notre scène tropicale avec sa luxure de couleurs, son exubérance d’arbres, de fleurs, et de fruits, sa splendeur paradisiaque” (20) pour décrire la nature prodigieuse avec ses éléments tropicaux et qui envoûte avec sa splendeur la personne qui ose la regarder.

Le roman qui surgit au XIXème siècle assume aussi les écosystèmes naturels et anthropiques variés avec des traitements dissemblables, conformément avec les différents

mouvements littéraires. Quelques échantillons représentatifs sont l'idéalisation romantique dans María (1867) de Jorge Isaac, Amalia (1851) de José Marbre, le réalisme coutumier dans Cecilia Valdés (1882) de Cirilo Villaverde, le modernisme dans Amitié funeste (1885) de José Martí et Le bleu clair (1901) d'Ignacio Altamirano. C'est justement pendant la seconde moitié du XIXème siècle quand Martí glorifie le fait que: "Le spectacle de la nature inspire à l'homme foi, amour et respect. La nature donne des roses et des chardons: et il ne faut pas tomber amoureux du chardon et de déclarer la guerre à la rose" (290). Martí aborde le sujet du monde naturel de manière consciente, avec un critère de préservation et orientation environnementale. Regrettablement, la vision de Martí vis-à-vis de l'espace naturel n'a pas d'adeptes pendant la première moitié du XXème siècle. La nature aborde autant les écosystèmes naturels qu'anthropiques, et se dirige vers la contemplation et la description paysagiste, parfois polarisées par une vision de la nature prodige ou de l'enfer vert, comme dans Facundo (1845) de Domingo Faustino Sarmiento, (La vorágine) Le tourbillon (1924) de José Eustasio Rivera, Don Segundo Sombra (1926) de Ricardo Güiraldes y Doña Bárbara (1929) de Rómulo Gallegos.

La première moitié du XXème siècle développe un courant littéraire dans lequel le roman décrit la biodiversité de la forêt comme un "enfer vert", habité par des espèces et de monstres dévoreurs d'êtres humains. L'œil du voyageur devient le meilleur témoin de l'environnement sylvestre qui transite et où beaucoup de personnes périssent en usurpant l'habitat d'autres êtres qui tout simplement protègent leur entourage des étrangers. Le narrateur laisse connaître seulement le fatalisme dans lequel périssent les personnages, mais il s'intéresse peu à expliquer la cause et l'effet des relations existantes entre l'être humain et les autres espèces qui cohabitent cet environnement exotique. Le professeur anthropologue de l'Université de Madrid, Máximo Sandín s'oppose à la théorie de la forêt vue comme un 'enfer vert', en déclarant que son origine

procède de la Révolution Industrielle et qu'elle sert les idées machiavéliques qui cherchent à s'appropriier des ressources naturelles que la Mère Terre possède et qui appartiennent également à toutes les espèces. Si l'on instruit aux futures générations que la nature n'a pas le charisme de la Mère avec tous ses beaux dons généreux, mais plutôt qu'Elle est "une grande machine" ou un monstre assassin, il n'y aura plus de remords à piller et violer ses richesses; c'est le cas des romans Le serpent d'or (1935) de Ciro Alegria ou Le tourbillon (La voragine) de José Eustasio Rivera, entre autres. Suivant ce style d'interprétation, il est facile pour la littérature d'ouvrir la brèche pour que le processus industriel fondé sur l'offre et la demande s'empare —sans obstacle— des ressources naturelles globales qui donnent vie à la planète. Selon la même interprétation critique, l'écologiste Carolyn Merchant ajoute que «"Tant qu'on pense à la Terre comme un être vivant et sensible, on considérera comme un mauvais comportement menant à bien d'actes destructifs contre elle [...] Il n'est pas facile de tuer à sa propre mère, fouiller dans ses entrailles pour rechercher de l'or ou mutiler son corps"» (Mère Terre Frère Homme 93). On dénature la Nature avec des théories de consommation qui la mettent en rapport avec le diabolique, jusqu'à ce que petit à petit "notre culture se 'déguise' en théories scientifiques" (93). Sandín ajoute que "cette façon de voir la Nature n'est qu'une excuse [...] pour justifier les dommages causés" (93). C'est précisément le développement industriel qui transforme la mentalité des êtres humains et par conséquent l'apparition du "roman de la forêt" qui sert les sentiments égoïstes et désintégrateurs, en présentant les hommes comme ennemis et non pas inter-reliés avec la nature. C'est ici où l'économie fonctionne comme la science chargée de veiller à la production, la distribution et la consommation de la richesse au niveau mondial et qui permet la libre initiative ou bien la prédominance de l'offre et la demande. La concurrence « libre et non faussée » est pratiquée non pas seulement entre les personnes, mais aussi par les

pays qui cherchent à s'enrichir à tout prix. C'est à ce cannibalisme humain que le scientifique Herbert Spencer appelle "la survie du plus apte" dans son livre La statique sociale. Le style mercantiliste submerge les hommes et les nations du monde en concurrents où le plus apte au commerce est celui qui triomphe. Tant Spencer, premièrement et ensuite Darwin maintiennent cette tendance d'interprétation de l'interrelation humaine avec d'autres êtres vivants qui, pour améliorer son habitat, transforment celui des autres espèces. Ce darwinisme économique arrive à une ampleur telle qu'on a cru que les ressources naturelles ne seraient jamais finies; cependant, on sait actuellement que ces calculs mercantilistes ont échoué et néanmoins, au XXIème siècle on continue à mesurer le développement mondial avec les mêmes lois économiques.

La prédominance de l'idéologie néolibérale a réussi à augmenter la privatisation de biens au niveau mondial. Ceci a été à l'origine de la déréglementation des marchés internationaux pour faire place au libre espace dans le mouvement du capital (Ekins 11). Les tendances bien menées du capitalisme globalisateur ont eu pour conséquence que la lutte de produire en abondance entraîne "que dans une grande partie du monde on réduit la nature, dans une autre on la contamine avec des déchets industriels et dans une troisième avec des ordures domestiques: la nature est la grande perdante dans l'économie 'moderne' ou 'développée'" (Stokke 27). D'autre part, la centralisation du capital se répercute dans "la détérioration du bien-être social qui se reflète dans des indicateurs tels que les niveaux de nutrition, la scolarité, l'espérance de vie et la mortalité infantile, accompagnées du chômage massif" (37). Il y a une grande urgence pour incorporer dans les plans des gouvernements un point d'équilibre entre l'écologique et l'économique, et de la sorte on pourra parler d'environnement soutenable dans les sociétés industrielles (Mármora 75); à cela s'ajoute le principe suivant: celui qui contamine l'environnement sera obligé de réparer les dommages causés à la nature (76).

1.2 La théorie écocritique

Le professeur Aldo Leopold, écologiste de l'Université de Wisconsin, publie en 1949 ses pensées critiques dans le livre A Sand County Almanac, après avoir été impacté par la froideur existante entre les êtres humains et le reste de la nature où l'homme est vu comme conquérant de la "communauté-terre" (240). Comme résultat, il propose un changement de pensée où la planète ne soit plus vue comme objet/chose, mais plutôt comme un être vivant qu'il faut respecter. Leopold se transforme ainsi en défenseur de ce qui est naturel, en plaidant pour ce qu'il appelle "l'éthique de la terre" (Leopold 240). Il propose le retour à la nature, un changement radical de pensée et d'approche à la planète Terre, en soutenant que les êtres humains sont partie intégrante de la nature, avec un droit égal d'usufruit tout comme les autres espèces qui forment l'unité "de la communauté biotique" (262). C'est exactement avec cette pensée d'"éthique de la terre" que commence le mouvement écologiste.

La biologiste Rachel Carson¹² amalgame sa théorie avec une pleine clarté en affirmant que l'être humain a transformé son environnement en décharge chimique qui tôt ou tard attirera la mort de l'homme transgresseur: "Le plus alarmant de tous les attentats de l'homme contre son entourage, c'est la pollution de l'air, de la terre, des rivières et de la mer avec des matières dangereuses et même mortelles. Cette pollution est, dans la plus grande partie, irréparable" (18). Il n'y a pas de doute que les générations à venir courront un danger sérieux en trouvant l'habitat

¹² Rachel L. Carson (née en 1907 à Pittsburgh en Pennsylvanie et morte en 1964 de cancer) est une des plus fameuses écologistes américaines et du monde. Zoologiste, biologiste et hydrobiologiste, elle commence son métier d'écrivaine en 1951 avec la publication de son livre The Sea Around Us (Cette mer qui nous entoure), suivi rapidement par The Edge of the Sea et Under the Sea Wind. Vers la fin des années '50, Carson dirige son étude vers le sujet de la protection de l'environnement et les conséquences de l'usage de pesticides de synthèse. Cette recherche conduit en 1962 à l'apparition d'un nouveau livre, Silent Spring (Printemps Silencieux) qui déclenche un vrai mouvement national pour la protection de l'environnement, y inclus l'être humain. Par conséquent, les recherches permettent de prouver que les pesticides ont des conséquences nuisibles pour que le gouvernement des Etats-Unis prohibe l'utilisation du DDT et d'autres pesticides.

contaminé puisque “l’Homme— a acquis un pouvoir significatif pour altérer la nature de son monde” (17). La guerre chimique que l’homme a produit pour combattre d’autres espèces se transforme en arme à double tranchant parce que: “tout en la tournant contre les insectes, elle [la guerre] s’est aussi tournée contre la terre” (302).

William Rueckert est inspiré par le courant écologique de Leopold et le mouvement qui se développe à partir de son idéologie. Rueckert pense que les nouvelles théories et les méthodes critiques vieillissent rapidement parce qu’elles ne se retro-alimentent pas chaque jour avec des idées et des projets. En outre, il insiste sur le fait de concentrer le pouvoir existant à protéger la nature agonisante avant de se laisser perdre dans des théories nuageuses: “il y a quelques problèmes: la contrainte vers la nouveauté agit comme une maison obligée à produire des théories qui sont éternellement élégantes, plus baroques, plus académiques, même, parfois, en quelque sorte hystérique ou/et, mon épouse insiste, ‘couillonnes’. Je ne veux pas ridiculiser cet acte” (106). Il invite à éprouver l’écocritique comme quelque chose de plus sain, la fusion entre la littérature et l’écologie qui aidera à créer un monde plein de cercles énergétiques et harmonieux. Il incite que les éducateurs se transforment en créateurs d’énergie poétique, tout en réveillant dans la salle de classe la conscience écologique pour mieux “apprendre comment manœuvrer la biosphère de forme créative” (112). Rueckert voit la littérature comme un microcosme où les auteurs sont les soleils et leurs œuvres des “plantes vertes”, productrices d’énergie. Il se préoccupe que «le problème [écologique] n’est pas national, mais global, de la planète” (114) et pour éveiller la conscience on a besoin “de promouvoir une vision écologique” (114) à tous les niveaux éducatifs du monde, en inspirant l’enseignement à travers la poétique écologique.

Étant la proposition de Rueckert assez métaphorique, son hardiesse avant-gardiste est laissée en suspens et passée sous silence pendant plusieurs années. Au début des années '90, l'écocritique, dirigée par l'Association des Etudes Littéraire de l'Environnement (ASLE) commence à prendre forme. En conséquence, un groupe de chercheurs se réunissent en 1992 à la conférence de Western Literature Association pour ratifier la nécessité d'une "scholarly perspective attuned to the place of the more-than-human world in particular works of art"¹³ (Branch and Slovic 2003: xi). Malgré la reconnaissance collective, plusieurs érudits restent confus vis-à-vis des bases offertes par l'approche écocritique, vu que la science de l'écologie avait déjà prouvé les faits de la dégradation du milieu, tandis que les autres branches scientifiques avaient dénoncé le capitalisme pour avoir détruit l'environnement. On se demande alors si les chercheurs de l'écocritique allaient intégrer l'écologie comme forme du discours scientifique ou un mouvement politique, comme par exemple les relations qui pouvaient se configurer entre l'écologie et la littérature.

En 1996 dans la publication The Ecocriticism Reader (livre de collection d'articles sur l'écocritique) Cheryl Glotfelty donne une possible définition de l'écocritique comme "its subject [is] the interconnections between nature and culture, specifically the cultural artifacts of language and literature"¹⁴ (1996: xix). Même si le mouvement de critique-littéraire avait pris le terme proposé par Rueckert, peu d'entre eux ont suivi la direction définie principalement par son précurseur. En revanche, originellement l'écocritique met l'accent sur l'écriture naturaliste, nonobstant, plusieurs écocritiques ont continué avec des nouvelles directions.

¹³ «[...] une perspective de recherche en accord avec un endroit du monde plus qu'humain, dans des œuvres d'art spécifiques». (traduction propre)

¹⁴ «Son sujet représente l'interconnexion entre la nature et la culture, plus précisément les vestiges culturels de la langue et de la littérature». (traduction propre)

Walter Rojas Pérez avec ses œuvres de caractère environnemental devient un des plus grands exposants de l'écocritique latino-américaine et mondiale, en publiant en 2004 la première anthologie intitulée La ecocrítica hoy (L'écocritique aujourd'hui), suivie rapidement par une série de livres encadrés dans le même domaine qui fortifient la théorie écocritique, parmi lesquels je cite: José Martí: el indio, el negro y el entorno revolucionario (2005), Costa Rica violada (2006), ¿Tripulantes de la nave Tierra o conquistadores? (2006), Flujo y reflujo en Río Azul (2006), Amor en la Línea Vieja (Amour sur l'Ancienne Ligne) (2007). Rojas Pérez perçoit la problématique environnementale comme une affaire complexe qui se manifeste au niveau local, régional, planétaire et cosmologique; il déclare donc clairement que la planète est un navire spatial où tous ceux qui la cohabitent ont le devoir de la protéger:

[...] los astronautas toman fotos de la Tierra para acordarnos que este planeta verde es nuestra morada, pero a su vez nos enseñan que estamos interconectados con un universo de planetas y seres vivos a los que les debemos cuidado y respeto. En la Tierra, los recursos naturales son finitos por lo que se deben explotar con cautela y más cuando se usan productos químicos¹⁵. (¿Tripulantes de la nave Tierra o conquistadores? 11)

Le théoricien est convaincu que la meilleure façon de léguer aux futures générations une planète saine c'est à travers l'éducation et l'étude interdisciplinaire méticuleuse de l'écocritique qui rendra l'homme plus sensible et plus apte à se mettre en communication avec l'environnement naturel.

¹⁵ «[...] les astronautes prennent des photos de la Terre pour nous rappeler que cette planète verte constitue notre demeure, mais à la fois ils nous enseignent que nous sommes interconnectés avec un univers de planètes et d'êtres vivants que nous devons soigner et respecter. Sur la Terre, les ressources naturelles sont étroites pour qu'il faille les exploiter avec précaution.»

A la fin du XXème siècle, le sujet écologique est assumé à pleine conscience comme un travail nécessaire de la littérature au nom de l'orientation et la préservation environnementale. C'est à partir de cette insertion dans les projets des Nations Unies (d'abord à Stockholm en 1972, puis avec la Lettre de la Nature approuvée à New York en 1982, mettant l'accent sur le Sommet de Rio de Janeiro en 1992) que l'écologie pénètre comme développement durable. Le terme-même "développement durable" sert aux politiciens à remplir leurs propres poches d'argent, affectant l'écologie mondiale, comme le dénoncé par Jean-Christophe Rufin dans le roman Globalia et Walter Rojas Pérez qui critique dans Amor en la Línea Vieja le malheur environnemental, politique, économique et social soutenus par la globalisation du moment. Bien que la crise du capitalisme ait été déjà annoncée dès 1800 par les penseurs Frédéric Engels, Carl Marx, Vladimir Ilitch Lénine, ce discours philosophique est ignoré jusqu'à ce que cette réalité environnementale-économique sonne à la porte du fragmenté modèle économique capitaliste. Pendant la seconde période du président américain le Républicain George W. Bush, celui-ci accepte, comme une demi-vérité, la sérieuse récession économique de 2007, crise capitaliste qui se ressent aussi abruptement dans d'autres pays: "les problèmes dont le monde entier souffre actuellement et ceux que chaque pays ressent en particulier, tirent leur source dans des innombrables phénomènes dont les racines sont perdues dans la nuit des temps" (La crisis del medio ambiente: causas y consecuencias 21). Cette situation économique est sans doute due "[au] manque d'une réflexion de nature morale [et] l'origine de nombreux conflits, de destruction et de ruines qui ont marqué sans cesse l'histoire de l'humanité" (26). La dépression économique fait que le 2 avril, 2009 les dirigeants du G20 se réunissent à Londres pour donner, de manière conjointe, traitement à la sortie du problème qui obscurcit l'image du système capitaliste mondial; pour fixer le problème économique mondial, ils décident d'injecter plus de

capital aux économies de chaque pays, ce qui montre les deux faces du système capitaliste: privatiser les profits et socialiser les pertes. Cet acte est à l'origine de multiples points de vue au niveau mondial; le 29 décembre, 2008 The Wall Street Journal l'appelle: "The weekend that Wall Street Died". Le professeur Alberto Venegas Lynch dans son œuvre Les Etats-Unis contre les Etats-Unis¹⁶ démontre que les Etats-Unis s'élèvent contre son propre peuple en protégeant les riches au détriment des pauvres; d'autre côté, Michael Moore décrit l'effondrement économique mondial dans son documentaire Le capitalisme, une histoire d'amour¹⁷. Les auteurs critiquent les gouvernements parce que ceux-ci ne veulent pas assumer le fait que la crise est due à l'hyperproduction de biens et services, que c'est l'environnement naturel qui fournit le matériel de production, et que le travail est fait au détriment des ouvriers qui parfois travaillent des longues heures pour un salaire de misère.

Il est certain que la lugubre écologie humaine unie au panorama écologique que l'Amérique Latine éprouve, montrent une réalité qui donne des frissons dans le dos à celui qui la perçoit, dès que plusieurs nations expérimentent le sous-développement, tout comme le montre Arturo Escobar dans son livre Encountering Development: the making an unmaking of the third World, livre qui reflète la concentration du capital au pouvoir d'un groupe réduit de personnes. Cet appauvrissement extrême fait que l'homme trouve la réponse dans son unique sortie dans la nature; le manque de gaz ou d'électricité oblige l'homme à retourner à la forêt qui lui fournit le

¹⁶ Les Etats-Unis contre les Etats-Unis d'Alberto Venegas Lynch analyse la pensée des pères fondateurs qui argumentent que l'augmentation des dépenses publiques et l'intervention gouvernementale sont des faits contre-productifs pour les intérêts du pays, motif pour lequel il considère important d'éveiller dans les nouvelles générations le désir des connaissances historiques, basées sur le principe de la liberté. Il donne son opinion vis-à-vis du rachat financier, le futur du gouvernement de Barack Obama, la polémique entre le marché libre et le socialisme, les politiques migratoires, les relations avec les gouvernements étrangers, la latino-américanisation des Etats-Unis et la nécessité de s'adapter à la pensée actuelle.

¹⁷ Michael Moore a publié d'autres films documentaires qui reflètent la réalité historique américaine, comme: Bowling for Columbine, Fahrenheit 9/11. Parmi les livres qui présentent une réalité environnementale politique et économique, on peut citer les suivants: Mike's Election Guide, Will they Ever Trust us Again?, Downsize This!, The Official Fahrenheit 9/11 Reader, Adventures in a TV Nation, Dude, Where's my Country?, Stupid White Men.

nécessaire de survie; le même chemin suivent les rivières, lacs, étangs et mers qui à leur tour fonctionnent comme écosystèmes globaux du monde interconnecté. Cette décadence environnementale se palpe clairement dans l'analyse statistique faite par le panaméen Guillermo Castro Herrera dans son essai Natura, sociedad y cultura en la historia de América Latina; celui-ci explique le suivant:

En la actualidad, hay un deterioro de la distribución del ingreso en todos los países de la región, que se expresa en el hecho del que 44% de la población latinoamericana vive en situación de pobreza extrema y 20% más en situación de extrema pobreza o indigencia, todo lo cual implica que casi doscientos millones de personas sólo pueden acceder a los mínimos necesarios mientras 94 millones de latinoamericanos sólo cuentan con recursos económicos para comer lo mínimo indispensable. Por lo que toca al mundo natural, a su vez, uno de los ejemplos más dramáticos de este empobrecimiento puede ser el de la deforestación de América Latina, que en los últimos 30 años afectó unos dos millones de Km. cuadrados —equivalentes a la totalidad del territorio mexicano—, y continúa a una tasa cercana a los 50 mil Km. por año¹⁸. (10)

Bien que Globalia soit publié sur le continent européen, alors qu'Amour sur l'Ancienne Ligne l'a été aux Amériques, les deux œuvres littéraires se rapprochent tout en partageant la même situation écologique. Même s'il paraît un peu fantastique, les deux textes dépeignent une grande réalité du présent et d'un futur proche.

¹⁸ «Actuellement, il y a une détérioration de la distribution de la recette dans tous les pays de la région, ce qui s'exprime dans le fait que 44% de la population latino-américaine vit dans l'extrême pauvreté et plus de 20% dans l'extrême pauvreté ou l'indigence, tout ce qui implique que presque deux cent millions de personnes peuvent seulement accéder aux minimum nécessaires, tandis que 94 millions de Latino-américains disposent seulement de ressources économiques pour manger le minimum indispensable. En ce qui concerne le monde naturel, à son tour, un des exemples les plus dramatiques que cet appauvrissement peut être celui de la déforestation de l'Amérique latine, qui dans les dernières 30 années a affecté quelques deux millions de km carrés juste —équivalents à la totalité du territoire mexicain—, et continue à un taux proche aux 50 mille km carrés par an.»

Le paysan de Rufin est presque inexistant, avec le peu d'exceptions des "non-zones" dès que l'agriculture reste presque comme une "reliques" où sur quelques parcelles de terre on produit certains aliments. Les pauvres qui habitent la périphérie de la ville regardent ces secteurs comme les vestiges d'un passé naturel prospère de la période quand on pouvait extraire des fruits savoureux qui nourrissaient toute la population. Ces secteurs agricoles sont devenus des pièces de musée gravées dans le passé triste de Globalia. La grande pollution de la terre et la destruction même de l'atmosphère a pour conséquence qu'on ne puisse plus produire d'aliments devenus de la terre; les produits alimentaires naturels sont remplacés par les saveurs artificielles qui ont la fonction de tromper le palais du consommateur. Entre les deux romans il y a une séquence étroite où Amor en la Línea Vieja représente la première partie de l'histoire, alors que Globalia constitue la seconde partie d'une histoire racontée probablement par le même témoin oculaire qui retrace le malheur de la Terre et ses habitants. Le lecteur sceptique peut penser que les œuvres représentent le simple produit de l'imagination bien que les études scientifiques modernes démontrent que le narré ci-dessous évoque une réalité, comme celle vérifiée par Al Gore dans son livre Une vérité gênante (2007). Les études scientifiques de Gore soulignent que le réchauffage de la planète est un problème sérieux que la planète Terre éprouve maintenant. De son côté, Rojas Pérez dans l'anthologie La ecocrítica hoy s'ajoute à cette chaîne environnementale en assurant que l'écocritique joue un rôle important dans "la solución de las tareas más urgentes de la sociedad"¹⁹ (41).

Rojas Pérez s'est mis à l'avant-garde du mouvement écocritique au niveau mondial non pas seulement par son vaste répertoire dans la publication d'œuvres littéraires qui fortifient le discours écocritique, mais aussi par sa vision interdisciplinaire et interprétative affinée sur l'environnement, en assurant que "la Mère-Terre produit de la même façon pour chaque espèce,

¹⁹ "la solution des plus urgentes tâches de la société"

toutefois l'homme égoïste se croit le propriétaire de tout ce qu'il trouve à son pas, s'enrichissant au coût des autres" (Amour 25). Sans doute:

“Hablar de medio ambiente supone, ciertamente, contemplar la naturaleza desde una perspectiva *humana*, esto es, concebirla a partir de su interrelación con el hombre y la sociedad. Al margen de la precisión conceptual, es evidente que, hoy sobre todo, nuestro medio ambiente no es enteramente *natural*, y que en su gestación se ha intervenido decisivamente, hasta estar rodeados por lo que no puede si no llamarse un ‘entorno creado’”²⁰ (Arias Maldonado 175)

La nature qui abrite la planète verte est décimée chaque jour par les désirs d'enrichissement et de pouvoir qui rendent les humains furieux, les uns contre les autres et ceux-ci contre la nature. Petit à petit, on diminue l'environnement naturel jusqu'à ce qu'il n'y reste que des emplâtres de nature contre le ciment croissant qui couvre la surface terrestre. L'homme agit de manière irresponsable contre son espèce et contre les autres êtres vivants qui habitent la planète. Veiller l'écologie n'est pas seulement une bonne alternative pour les êtres qui cohabitent la terre, de la même manière on contribue à conserver les écosystèmes universels où d'autres corps célestes se forment, selon les théories de Zecharia Sitchin²¹ expliqués dans les livres Rencontres Divines et La 12e Planète. On voit que c'est l'homme qui, depuis les temps bibliques, ne conçoit pas ou par égoïsme ne veut pas accepter que —dans un monde soutenable— on tourne le dos à d'autres espèces qui, de la même manière, sont aussi les propriétaires de ce qu'il y a dans l'univers. Les êtres humains

²⁰ « Parler de l'environnement suppose, certainement, contempler la nature d'une perspective *humaine*, c'est-à-dire, la concevoir à partir de son interrelation entre l'homme et la société. À la marge de la précision conceptuelle, il est évident qu'aujourd'hui surtout, notre environnement n'est pas complètement *naturel*, et que dans sa gestation on a intervenu de manière décisive, jusqu'à être entourés par [...] l'environnement créé. »

²¹ Le journaliste Zacharia Sitchin a écrit plusieurs livres qui soutiennent la théorie du mélange des espèces sur la Terre et autres planètes; il assure que l'écologie terrestre répercute sur l'écologie de l'univers, alors que l'univers comme un tout mélangé répercute positivement ou négativement sur la Terre. Ses livres les plus connus sont: The Cosmic Code, America's Mysteries, The Realms, Genesis Revisited, The Stairway to Heaven, The Lost Book of Enki, When Time Began, The Wars of Gods and Men, The Earth Chronicles Expeditions.

ont interprété l'environnement à leur manière, ont donné des explications qui ont fait croire aux autres dans leur vérité et pour l'obtenir ils manipulent l'information nécessaire, comme dans le cas biblique: "Et Dieu les bénit en disant: Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et dominez-la, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre" (Genèse, verset 1-28).

Beaucoup de personnes croient que tout ce qu'il y a sur la Terre appartient à l'homme et que tout ce qu'il y a dans cet immense univers représente la propriété de celui qui l'enregistre à son nom. Ceci est le cas de la Lune où il y a déjà des individus qui la vendent et d'autres qui l'achètent et de la sorte on étend à l'espace la main polluante de l'homme qui ne comprend pas la réalité environnante de la Terre, pourtant ils souhaitent coloniser d'autres planètes. Il est bien connu que *The Artemis Society International* essaie de construire une base permanente sur la lune pour se dédier à l'exploration minière, aux voyages spatiaux, à l'industrie de tourisme et à l'hôtellerie de luxe²². Les mauvais interprètes de la nature oublient que les biens naturels existent, n'importe où ils seraient, il faut les surveiller avec le même amour qu'un bon père veille à ses enfants puisque tous les actes négatifs qu'on accomplit tôt ou tard, près ou loin de notre planète, affecteront la vie sur la Terre.

L'univers connu est inter-relié et c'est pour cela qu'il faut le surveiller comme un trésor unique, question écocritique renforcée dans des études qui montrent l'interaction entre les espèces que l'homme ne connaît pas. On présume que le cas terrestre est le plus connu, toutefois l'homme avec ses actes confirme son ignorance et pour le prouver il suffit de jeter un coup d'œil

²² Le désir du pouvoir et du capital a mené l'homme à l'espace où il étend la main conquérante et polluante. Il y a des compagnies qui préparent déjà la colonisation de l'espace, comme par exemple Bigelow Aerospace qui a lancé de la Sibérie le module Géminis 1, module qui peut être enflé de 3 par 2,4 mètres carrés, composé de fibre de carbone pour résister les impacts des micrométéorites, ordures spatiales, mais aussi les jetés à l'espace par les humains. De nos jours, on expérimente la conquête de l'espace, pareil à la conquête d'Amérique faite par les pays européens. Pourtant, quel est le prix que les conquérants paieront cette fois-ci?

aux études de la biologiste Susan Dudley qui déclare que les plantes disposent de leur propre intelligence. Selon l'investigatrice, la "Cakile edentula" montre son intelligence quand elle traite agressivement les plantes avec lesquelles elle n'est pas apparentée, cependant quand -dans le secteur- il y a une autre plante de la même famille, la "Cakile edentula" lui donne un traitement familiarisé, vu qu'elle cherche à perpétuer son espèce. Ainsi, Dudley explique son point de vue:

[...] elles deviennent compétitives en produisant beaucoup plus de racines. Celles-ci leur permettent d'obtenir plus d'eau et nutriments avant que ses voisines de la même jardinière, mais elles le font seulement quand elles ne seront pas apparentées génétiquement [...] La sélection par parenté sert à protéger les membres de la même famille d'une compétitivité que gaspilleraient les ressources. Comme l'objectif est de perpétuer une acerbe génétique spécifique, ceci est garanti si chacun des membres d'une famille survit. Cette habilité de reconnaître les parents se croyait être exclusive des animaux, mais on a découvert maintenant qu'il n'est pas ainsi et que les plantes paraissent avoir une vie sociale intéressante [...] A mesure qu'on apprend plus sur les plantes, les relations entre elles paraissent être beaucoup plus complexes. [...] étant donné le cas, il est difficile de prédire ce qui arrivera si on mélange des plantes diverses, tout comme il n'est pas connu de ce qui se passera si on mélange les gens bigarrés dans une fête.

(<http://rsbl.royalsocietypublishing.org>)

Cette théorie est élaborée par deux groupes de scientifiques de l'Université de Turin en Italie qui ont donné forme à une longue journée sur l'étude de l'intelligence des plantes. Le premier atelier est dirigé par Maffei Maximal, directeur du Département de Biologie Végétale, le second est coordonné par Wilhelm Boland, de l'Institute Max Plance de Jena en Allemagne. Après trois

années d'étude du comportement de l'haricot de Lima, du maïs et d'autres espèces, les chercheurs arrivent à la conclusion qu'effectivement, pour maintenir sa souche saine, les plantes présentent leur propre intelligence. Ses recherches dénotent que les plantes non pas seulement se protègent entre elles de leurs ennemis, mais aussi qu'elles disposent de la capacité à appeler les ennemis de leurs ennemis; ainsi, ceux qui arrivent avec le désir de se nourrir terminent comme aliment d'autres espèces. Une plante, avec une lucide capacité de défense, sente:

[...] le danger et les dents de celles qui les dévorent [...] A peine perçoit-elle la salive du ver, la plante active les gènes qui commencent à produire une substance volatile. Une sorte de parfum de lavande qui attire les guêpes, ennemis mortels des vers. L'armée de salvatrices se limitera à perforer les vers malheureux, en leur injectant leurs œufs. À ce niveau, les vers n'ont rien d'autre à faire. La fin qui les attend est réellement atroce. Quand les œufs s'ouvrent, les vers explosent. [...] Toutefois, cette substance volatile n'attire pas seulement les guêpes. Son autre fonction c'est d'avertir les "sœurs voisines" et, tout comme une chaîne de San Antonio, de les induire à produire, à la fois, le parfum qui appellera de nouveau les salvatrices. (<http://rsbl.royalsocietypublishing.org>)

L'intelligence des plantes a attiré l'attention d'autres scientifiques en Irlande, financés par le Projet Eden pour construire un système approprié où les plantes puissent se communiquer avec les humains, en transformant les signaux chimiques en signaux numériques. L'entomologiste de l'Université de Cornell, Jennifer Thaler poursuit ces fascinantes recherches en ajoutant que les plantes sont "incroyablement actives". James Tumlinson, entomologiste de Penn State University assure que les plantes, ne pouvant pas se déplacer, "ont développé l'habilité de répondre avec des signaux à travers leurs feuilles et tiges". Une autre forme de découvrir la beauté et l'intelligence

des plantes se fait en observant comment se nourrit la Droséra²³, les Nepenthes²⁴, la Dionée²⁵. Ces plantes planifient l’embuscade de leur prisonnier, après l’avoir attrapé, elles le digèrent lentement tout comme le font les animaux.

D’autres entomologistes cherchent prouver que “les arbres parlent”, ce qui montre que l’homme essaye de donner une réinterprétation à son environnement pour le mieux comprendre. L’étude sur le fait que “les arbres parlent” a été dirigée par Jack Schultz et Ian Baldwin qui concluent que les arbres effectivement se communiquent entre eux. Schultz, entomologiste de Penn State University reconnaît que cette recherche publiée en 1983 au début lui a apporté des problèmes au niveau scientifique, toutefois il est convaincu que les arbres interagissent entre eux quand ils sont en danger. Selon les chercheurs, les arbres arrivent à se communiquer à travers leurs racines en envoyant des isoprènes et des émissions carboniques à travers les feuilles quand ils entrent en stress; ainsi le montre l’article “Gene expression and glucosinolate accumulation in *Arabidopsis Thaliana* in response to generalist and specialist herbivores of different feeding guilds and the role of defense signaling pathways.”

Les recherches précédentes démontrent l’intelligence d’êtres que ni l’œil ni la connaissance de l’homme commun ne réussissent pas à comprendre. Pour cette raison, les

²³ L’attrape-mouche Droséra est un bon exemple d’intelligence végétale puisque cette plante de 2 centimètres et demi large, les tentacules en forme de gourdin placés à la surface supérieure des feuilles, a développé un liquide collant qui attire les insectes en les transformant en aliment. Pour attraper les insectes, quand un tentacule capture l’insecte, le reste de tentacules se tournent vers lui jusqu’à ce que l’insecte s’étouffe. Puis, les tentacules sécrètent des enzymes digestives pour compléter le processus alimentaire en faveur de la plante intelligente.

²⁴ La Népenthés est une plante intelligente qui s’alimente avec les insectes qui tombent dans son piège bien conçu. Il est presque sûr que lorsque l’insecte entre, il ne peut plus échapper le piège. Le truc consiste dans les feuilles tubulaires de nectar qui commencent dès le bord de la feuille par où l’insecte se promène comme sur un tapis de cheveux transparents et fins qui le mènent vers l’intérieur de la plante. Quand l’insecte veut s’en sortir de la feuille, il se rencontre avec des cheveux qui pointent vers l’intérieur et qui empêchent sa fuite. L’insecte n’a aucune autre alternative que continuer vers l’intérieur, terminant sur une glissante surface de cire jusqu’à tomber dans un mélange formé d’eau de pluie, d’enzymes digestives et de bactéries en décomposition. Ce mélange malodorant fonctionne comme une sorte de jus gastriques de la plante.

²⁵ La Dionée est une plante qui attrape les insectes de manière très intelligente. Cette plante a une forme similaire à l’huître; elle se maintient ouverte et quand un insecte se met dans son gosier, la plante ferme son piège. L’insecte reste attrapé comme dans une prison et puis il est consommé par la plante.

entomologistes cherchent à sensibiliser les non-croyants avec leurs théories sur l'interrelation non-humaine; cela est due au fait que l'individu perçoit la réalité à partir de ses connaissances propres de l'environnement. Parfois, l'homme ne peut pas concevoir qu'il y ait d'autres espèces aussi intelligentes et même plus intelligentes que lui, ou tout simplement différentes. La non-compréhension par ignorance ou par convenance de la réalité le font refléter une position contraire à son environnement. Pour cela, Schultz déclare qu'il a été interrogé à cause de son point de vue écocritique innovateur. Accepter que les plantes et les arbres se communiquent ne rend pas les autres espèces ni plus ni moins intelligentes, c'est tout simplement l'acceptation d'une réalité d'un environnement où des êtres vivants s'expriment (entre eux) et souhaitent se communiquer avec les autres espèces, cependant pour l'instant ce conducteur est confondu ou déformé. La première partie du roman Amor en la Línea Vieja souhaite projeter cette réalité d'un monde plein de vie entouré des bosquets incalculables, d'animaux, de plantes, de saines rivières pleines de poissons, de terres fertiles, d'une agriculture durable, de paysans qui comprennent le milieu qui les entoure et de la même manière cherchent à protéger le monde naturel. Le roman Globalia met en scène une réalité écologique chaotique des temps à venir où les ressources naturelles sont extrêmement rares. Les citoyens qui vivent dans les non-zones de Globalia dépendent pleinement des biens naturels et, ne pouvant pas avoir assez de ressources, il y a une malnutrition marquée parmi la population. Ceux qui habitent dans l'empire globalien paraissent vivre mieux et bien que le paysage soit vert dehors, il est effectivement artificiel parce qu'il n'y a pas de nature. Le règne naturel est pleinement protégé par des lois qui défendent le droit de vie des autres espèces, en considérant celles-ci au même niveau que l'homme. Par exemple, le félon qui casse la branche d'un arbre ou cause des dommages à une autre espèce est sérieusement puni.

Sans doute, la théorie écocritique cherche-t-elle à développer la conscience écologique à travers la littérature où le monde, uni à la matière, l'énergie et les idées agissent solidairement. À l'heure actuelle de tribulation environnementale, l'étude écocritique est la meilleure réponse pour comprendre la relation multi-aspectuelle de l'homme et des autres espèces. L'écocritique se transforme en un immense casse-tête puisque, pour comprendre l'interrelation entre les espèces, le rapprochement interdisciplinaire où convergent ses analyses théoriques, rhétoriques, analytiques, historiques et pédagogiques s'avère nécessaire. L'écocritique dépasse les frontières de l'analyse littéraire parce qu'à un moment donné elle se révèle multi-aspectuelle et augmente la vision du monde et inclut l'écosphère.

1.3 Organisation de la thèse

La présente étude analyse la situation environnementale exposée dans les romans Globalia du Français Jean-Christophe Rufin et Amor en la Línea Vieja du Costaricien Walter Rojas Pérez. Dans cette thèse, on fera une étude progressive pour observer l'augmentation de la déforestation, la destruction/érosion du sol, la contamination des rivières et océans avec des produits chimiques, la pollution de l'air et l'appauvrissement de l'homme par les politiques néolibérales développées par les classes dominantes qui, de manière égoïste, cherchent à diviser le monde sans se soucier des autres espèces. En outre, on considérera que l'homme est au même niveau que les autres êtres vivants et non pas un être humain qui se considère supérieur aux autres espèces de la planète. On étudiera la dénonciation existante envers la mentalité mercantiliste, accusée de provoquer le problème environnemental, où l'homme se considère le conquérant de son environnement. On verra la Terre comme la Mère Nature dont on reçoit tout le nécessaire, cependant où l'exploitation de ses ressources doit être faite de façon véritablement soutenable pour donner du temps à son auto-régénération et maintenir de cette façon son équilibre naturel et la vie saine des êtres vivants.

La thèse est divisée en trois chapitres, où le premier chapitre fait une introduction détaillée à l'écocritique et les deux chapitres suivants représentant l'analyse environnementale de chaque roman en question. L'ordre successif de la recherche ne suivra pas la chronologie de la publication de chaque œuvre, puisqu'on commence avec l'étude du roman Amor en la Línea Vieja pour démontrer un passé idyllique de la nature, suivi par un présent troublé; puis, on continuera avec le roman Globalia qui décrit un futur proche infortuné des êtres vivants sur la Terre. En outre, on fera un suivi de la problématique au moment historique, sociologique, politique, philosophique qu'on vit au temps de la publication et du style particulier, puisque

chaque auteur, comme la période étudiée, illustre une façon particulière de voir le monde environnant. De manière individuelle, l'écrivain éveille la léthargie de la conscience environnementale quand il essaiera de révéler, en utilisant des points de vue différents, les conflits qui dans l'ordre social, politique et culturel entraînent les relations inadéquates entre l'homme et leur environnement naturel. Pour cette raison, on illustrera avec une attention marquée, et à travers les échantillons qu'offrent les textes, la relation homme-nature.

Chaque chapitre contient trois sous-chapitres. Le premier sous-chapitre appelé «L'expression d'une conscience écologique» explique les facteurs que le roman analysé utilise pour éveiller la conscience écologique et son apport littéraire comme roman écologique. Le deuxième sous-chapitre intitulé «La vision de l'homme dans ses relations avec la campagne et la ville», décrit l'image de la campagne et la ville, et ses correspondances réciproques qui affectent l'environnement naturel, anthropique et humain. Le troisième sous-chapitre appelé «Postulés révélés comme dénonciation» présente l'optique critique des personnages qui coexistent dans l'environnement altéré par l'homme et les néfastes conséquences en vigueur et à venir pour tout être vivant de la planète, annoncées à l'avance par les auteurs mentionnés, et accompagnées par ma voix critique comme écho sonore dans la défense de la Mère Terre.

Le deuxième chapitre a l'objectif d'analyser l'environnement dans le roman Amor en la Línea Vieja. On dénoncera les destructions de l'habitat naturel des immenses montagnes, bassins hydrographiques de la zone Atlantique de Limon par les compagnies multinationales bananières. L'United Fruit Company et les autres transnationales américaines qui, dans le but de gagner de l'argent, détruisent la région sans mesurer l'impact écologique. À cela on ajoute le néo-esclavage du citoyen costaricien et des noirs arrivés de Jamaïque qui forment ensemble l'équipe de travail qui assure la production du consortium bananier. Les noirs de Jamaïque

représentent un vestige colonial d'esclaves apportés par les conquérants au pays des Caraïbes, cas semblable qui arrive aux îles de l'Atlantique. Les Jamaïquains libres sont arrivés au Costa Rica avec les tromperies des contractants qui servaient aux plans de l'United Fruit Company (U.F.Co.). L'idée consistait dans le fait que ces Jamaïquains s'incorporent aux tâches de la construction du chemin de fer qui communiquerait San José, capital costaricienne avec la province de Limón. Ensuite, lorsqu'ils sont apportés aux Caraïbes où l'on construirait le chemin de fer, les noirs construisent leurs maisons rustiques, et on les oblige à travailler des longues heures et se nourrir avec le peu qu'ils trouvent. Ceux qui avaient obtenu leur liberté en Jamaïque deviennent d'une certaine manière les esclaves de l'United Fruit Company, et le gouvernement costaricien le permet. Cette zone selvatique-marécageuse comblée de malaria, de dengue, de serpents toxiques et d'autres maladies décime le noir oublié ; et par conséquent, le jamaïquain peu à peu massacre la nature qui est aussi victime de la bananière. La construction du chemin de fer continue sur la côte de l'Atlantique, parallèlement à la production bananière qui donne ses premiers pas à des bords de la ligne ferrée. En peu de temps, la compagnie fruitière démembre la vie selvatique avec ses agrochimiques mortels qu'elle utilise pour combattre les pestes qui attaquent la banane. Rapidement, la terre est stérilisée avec les agrochimiques, ce qui oblige la compagnie à se déplacer à des terres fertiles sur la côte du Pacifique (Meléndez 61). Cela augmente les malheurs du noir dès qu'un accord légal empêchait l'étranger à suivre la compagnie (Meléndez 74; Harpelle 18). Très peu de jamaïquains retournent à leur nation. C'est dans la province de Limón où restent leurs os qui servent d'engrais pour la banane ce pourquoi on accomplit le dit par Mariátegui «la vie vient de la terre et retourne à la terre» (44). Bien que «la terre [...] soit la mère commune: de ses entraînes sortent non pas seulement les fruits alimentaires, mais aussi l'homme lui-même» (Valcárcel 166). À travers le temps, les discours

sur l'environnement que les pauvres économiquement parlant doivent affronter n'ont pas progressé; cela concrétise que le cri de libération de la Révolution française, d'Abraham Lincoln, Simón Bolívar, Carlos Manuel de Céspedes, José Martí, Antonio Maceo, Indira Gandhi, Carlos Luis Fallas, Nelson Mandela, Léopold Sédan Senghor, Aimé Césaire s'oppose avec les actes de vandalisme de l'exploitation de l'Homme par l'Homme et de l'Homme à la Nature.

Pour l'analyse de ces sujets on incorpore les théories de Rachel Carson, Máximo Sandín, José Carlos Mariátegui, Carlos Meléndez et Néstor García Canclini. Rojas Pérez développe les relations existantes entre la campagne et la ville, en signalant l'inégalité entre le travailleur humilié et le riche cacique qui s'enrichit en se prêtant aux malhonnêtetés commerciales du chef d'entreprise étranger qui viole la liberté et l'écologie humaine de son employé. La thématique écologique sera soutenue par la théorie de «la ville et la campagne» de Raymond Williams. Mikhaïl Bakhtine enrichit l'analyse avec le dynamisme des temps verbaux et le *chronotope*.

Le dernier chapitre étudie la complexité de la globalisation telle qu'elle est présentée dans le roman Globalia de Jean-Christophe Rufin avec ses caractéristiques du marché global qui s'oppose à l'environnement local, la lutte de subsistance des espèces de la biosphère et par conséquent celle de l'être humain qui doit inventer une technologie avancée, adaptable aux demandes de subsistances. La critique s'appuie sur la théorie de la globalisation et le cosmopolitisme d'Ulrich Beck vue en parallèle avec 'la ville et la campagne' de Williams lorsqu'on met en relation le monde globalien et les non-zones. L'écologie humaine devient de plus en plus un facteur primordial dès qu'on perçoit une grande différence entre le style de vie de la société globalienne et celui des citoyens habitant dans les non-zones, ainsi que les

distinctes couches sociales existantes entre les mêmes, ce qui aggrave la situation et crée des conflits majeurs; pour cette raison, la théorie des 'cultures hybrides' de García Canclini confirme cette tendance, soutenue par des critiques de nature politique, sociale, juridique, et cetera.

CHAPITRE II: L'environnement dans le roman Amor en la Línea Vieja

2.1 L'expression d'une conscience écologique

Le roman Amor en la Línea Vieja écrit par l'écrivain costaricien Walter Rojas Pérez²⁶ présente l'histoire d'amour de deux familles qui habitent la région de l'Ancienne Ligne et l'interaction des habitants avec l'environnement. Le roman débute avec l'arrivée de Chemo, son épouse Flor et leurs enfants à la zone, après avoir acheté un petit terrain à don Roman. La première partie révèle les beautés de l'entourage, l'infinité d'espèces et le style de vie durable des villageois. Il paraît que tout va à la perfection jusqu'à l'apparition du maudit «développement» apporté par la compagnie transnationale bananière Borzone. Rapidement, les montagnes virginales sont déboisées au ras du sol et, pour produire des luxuriantes bananes, ils répandent une alarmante quantité de pesticides et contaminent complètement la zone voie aérienne, terrestre et fluviale. À travers la voix des différents personnages, l'écrivain soutient que la contamination locale devient par conséquent un problème global. De la sorte, les espèces du secteur commencent à mourir après avoir été empoisonnées, destruction à laquelle l'être

²⁶ Walter Rojas Pérez est d'origine costaricienne, pourtant il est aussi citoyen étatsunien. Il a obtenu son diplôme de docteur ès lettres en études latino-américaines et péninsulaires aux Etats-Unis, où il travaille comme professeurs des universités, spécialiste en écocritique. Le Professeur Rojas Pérez est le premier à publier en 2004 une anthologie d'écocritique latino-américaine, appelée La ecocrítica hoy (L'écocritique aujourd'hui), une œuvre de grande importance pour l'étude écocritique globale. L'écrivain a publié aussi d'autres œuvres qui font partie du même courant écocritique, comme: José Martí: el indio, el negro y el entorno revolucionario (José Martí: l'indigène, le noir et l'environnement révolutionnaire), publié en 2005, Costa Rica Violada, el caso de Mamita Yunai (Le Costa Rica violé, le cas de Mamita Yunai), publié en 2006, ¿Tripulantes de la nave Tierra o conquistadores?. estudio ecocrítico de "La loca de Gandoca" (Membres de l'équipage Terre ou conquérants, étude écocritique de «La loca de Gandoca»), publié en 2006, Flujo y reflujo en Río Azul, análisis ecocrítico de «Única mirando al mar» (Flux et reflux à Río Azul, analyse écocritique de «Unica mirando al mar»), publié en 2006. En 2007, Rojas Pérez publie le roman Amor en la Línea Vieja (Amour sur l'Ancienne Ligne), œuvre de fort caractère écocritique où l'érudit dénonce la pollution de l'eau, de l'aire et de la terre par les compagnies transnationales bananières du Costa Rica, vue comme un problème qui empoisonne l'Amérique latine et le monde entier. Son œuvre entière représente un des plus beaux appels artistiques du XXIe siècle dans la quête d'éveiller la conscience écologique et contribuer à l'urgente protection de l'environnement mondial. Étant à l'avant-garde de l'écocritique latino-américaine et mondiale, l'œuvre critique et romanesque de Walter Rojas Pérez est hautement appréciée par les étudiants et les érudits ayant le désir de s'excursionner et se compromettre avec la protection de l'environnement.

humain n'échappe pas. Affrontés à la survie, les travailleurs de la bananière, soutenus par le contremaître Chemo, organisent une grève pour protester contre la pollution de la zone, contre les dangers que courent les êtres vivants, ainsi que contre le maigre solde et les mauvaises conditions de travail. Malheureusement, le jour avant la grève, un bus écrase Chemo, alors que le jour suivant les policiers serviles, aliénés par le pouvoir de la transnationale bananière, arrêtent les grévistes, en les accusant de rébellion et de sympathie communiste. Seule et inconsolable, Flor et ses enfants sortent à nettoyer la rivière et commencent la croisade contre la destruction de l'environnement. Son invitation fait un appel à l'héritage que la Terre est un vaisseau spatial où tous les habitants sont des membres d'équipage et non pas des voyageurs.

Un rapprochement sur l'étude de l'environnement, comme sujet du corpus romanesque choisi exige d'être examiné, à travers ses thèmes, pour donner un meilleur traitement à la thèse de l'environnement étudié, tout en tenant compte du fait que l'«éco-politique, l'«éco-justice, l'«éco-philosophie^[1], l'écologie humaine et l'éthique écologique^[11] conforment l'habitat dans le méga-environnement des êtres vivants. On assume les œuvres de différents auteurs, y compris les particularités hétérogènes dans chaque texte littéraire. Dans cette dimension, s'avère très opportune la définition de l'essayiste Mikhaïl Khrapchenko sur la cosmovision de l'univers de chaque écrivain: «par conception du monde de l'écrivain on comprend avant tout sa vision particulière du monde, le caractère de son contact avec la réalité» (12), c'est-à-dire que chacun doit penser un fait en dépendance de l'optique du monde qu'il assume, influencée précisément par l'état animique du moment. Khrapchenko n'oublie pas que la signification de talent chez l'écrivain représente «l'aptitude d'appréhender la vie d'une manière plus aiguë et profonde, la faculté de sentir et voir ce qui est imperceptible pour les autres» (12). Il fait allusion au caractère historique du processus cosmo-visionnaire, en alléguant que «la vision du monde qui se forme au

cours de la vie de l'auteur dans des conditions sociales et historiques concrètes systématise ses observations et ses représentations et définit sa qualité» (12), en suscitant son œuvre d'art qui n'est plus que le reflet vif d'un tout stocké dans le disque dur de l'homme. La mémoire de l'artiste fonctionne comme le disque dur de l'ordinateur où le sage préserve toutes ses connaissances pour ensuite les extérioriser de manière artistique en concrétisant sa création sur la toile écrite, document qui se perpétuera à travers le temps comme la roche millénaire déposée dans un musée pour que les nouvelles générations s'imprègnent de connaissances.

À travers le roman Amor en la Línea Vieja, Rojas Pérez nous fait prendre conscience de la pollution terrible dont souffre le monde et, tout comme la presse, trouve dans sa plume une manière d'informer, de dénoncer et d'instruire le lecteur que la nature n'est pas un «enfer vert», mais plutôt une mère, amie qu'il faut respecter et protéger. L'«Amour sur l'Ancienne Ligne» est précisément la première et la plus forte expression de conscience écologique que l'auteur projette dans son œuvre: un amour pour le lieu plein de vie, un amour pour la terre fertile et fidèle à son habitant humain, un amour quelques fois tragique ou dramatique entre les hommes et, avant tout c'est l'amour entre les espèces que le créateur du roman préfère l'appeler tout simplement «amour sur l'Ancienne Ligne».

Pour une meilleure compréhension du roman de caractère écocritique, il est très important de signaler que le lieu et le temps ou le *chronotope* (selon Bakhtine) jouent un rôle primordial, en représentant la base de l'imagination dialogique et le thermomètre qui mesure l'impact environnemental. Nous pourrions dire qu'à partir des deux évaluations, on éveille la conscience écologique, puisqu'en comparant le même lieu vu dans des périodes différentes, on établit un paramètre beaucoup plus clair de transformations que l'environnement souffre dans un espace spécifique. Evidemment, on détermine que le temps joue le rôle de thermomètre dans le

processus de changement environnemental, tandis que le lieu —en révélant des formes différentes— serait vu comme un être vivant dans ses différents âges de la vie. Étant Amor en la Línea Vieja un roman de caractère écocritique, l’auteur sait que le lieu de l’action est aussi important que les personnages qui guident le lecteur dans la trame; pour cela, il personnifie le milieu environnant et évidemment le *lieu* devient une nouvelle catégorie critique, telle que le suggère Glotfelty dans The Ecocriticism Reader. D’ici, nous ne parlerions plus du lieu comme la scène ou le décor où l’on assemble l’action, mais plutôt d’un endroit qui devient un des personnages principaux, parce que —dès les premières lignes— il entre activement en action et de sa participation dépend la vie des autres.

On ne peut pas parler de conscience écologique tant qu’on ne propage pas le terme, en transformant la mentalité et la façon de comprendre l’espace non pas comme un objet à manipuler et à rendre profitable comme on l’a fait par le passé pendant des siècles, mais plutôt comme un élément intégrant de notre grande famille qui est la Nature. L’espace, avec certitude, non pas seulement moule le paysage, mais parle pour lui-même et crée dans chacun le sens du lieu qui nous enracine au monde, nous enseigne à aimer et respecter la biosphère. Thomashow affirme que, Rojas Pérez «développe l’appréciation, [en créant] le sens d’appréciation» (Bringing 212) vers la terre et l’entourage de l’Ancienne Ligne. Dans ce cas, l’«éthique de la terre» (Leopold) constitue une ressource de base pour instruire et éveiller la conscience écologique du lecteur qui, pour réussir à s’identifier avec et se préoccuper de l’environnement, doit d’abord découvrir la beauté de son entourage, connaître les espèces et comprendre la complexité des interconnexions globales qui le conforment. Sans doute, Flor est effrayée à son arrivée au lieu inconnu de Zancudo,

[...] área remota donde según ella, el viento se devolvía o donde el diablo perdió la chaqueta y jamás volvió a recogerla. [...] Esas virginales montañas la asustaron desde la primera vez que las visitó. Eran bonitas —decía ella— sólo cuando uno las abandonaba sin tiquete de regreso²⁷. (Amor 5)

Sans doute, dans son roman Rojas Pérez ne fait pas le lecteur attendre longtemps pour remarquer les changements de la protagoniste, c'est pourquoi il laisse rapidement la femme découvrir "el paraíso circundante en el que estaban viviendo"²⁸ (10). Cela fait que Flor soit vraiment imprégnée par la singularité de cet endroit complexe: "Es mejor en este lugar, en el sitio de mi esposo. Aquí hay vida en todo momento, solo hay que abrir la ventana por la mañana... y ese aire puro y perfumado entra como una bendición a todos los rincones del ranchito"²⁹ (10-11). Le paragraphe pourrait laisser certains chercheurs penser à l'attachement envers la zone, mais la ressemblance entre la vie quotidienne des gens et les connexions globales, réitérent un rapprochement spirituel pragmatique vers la conscience écologique universelle. En se familiarisant avec le lieu, la femme crée une relation intime avec les éléments de l'environnement, pour qu'elle apprenne à lire l'haleine du vent, le parfum de l'air, la couleur de l'habitat, et à son tour —en faisant mouler les mots— pour qu'elle transpose au lecteur le même sentiment d'admiration, de mystère et d'appréciation.

Le discours environnementaliste essaie de donner une approche globale sur les sujets écologiques, en incorporant en détail l'information des écosystèmes de l'environnement. Pour nous rapprocher de la nature et développer une véritable compréhension écologique, le

²⁷ «[...] región éloignée où selon elle, le vent se retournait et où le diable avait perdu sa veste et n'est jamais revenu pour la récupérer. [...] Ces virginales montagnes lui ont fait peur quand elle les a visitées pour la première fois. Elles étaient jolies — disait-elle — seulement quand on les abandonnait sans billet de retour."

²⁸ «le paradis environnant où ils habitaient»

²⁹ «Il est mieux dans ce lieu, dans le coin de mon époux. Ici, la vie est présente à tout moment, il faut seulement ouvrir la fenêtre le matin... et cet air pur et parfumé entre comme une bénédiction à tous les recoins du petit ranch»

romancier articule la nécessité d’inspirer le sens du lieu, en nous informant sur la diversité des plantes locales. Le roman débute avec la description d’un paradis terrestre plein d’espèces infinies où Chemo assure que “Dios ha puesto una planta para cada enfermedad”³⁰ (6). La description du milieu environnant est similaire, pour sa variété d’espèces, à une anthologie botanique: “Afuera, la choza está rodeada de una arboleda de infinitas especies: cocobolo, caoba, aceituno, aguacate, aguacatillo, laurel, alcanfor, almendro, cedro, guayacán...”³¹ (11). À cet instant, l’auteur insiste pour montrer encore plus la beauté de son environnement c’est pourquoi il continue avec la description du paysage: “Luego, sale y observa por la otra ventana el desfile de interminables guácimo colorado, guácimo macho, guácimo molenillo, guaitil, guachipelín, cenízaro, balsa”³² (11). Se référant à la création littéraire environnementaliste, le critique littéraire Lawrence Buell indique que «l’environnement non-humain est présent non seulement comme un cadre, mais comme une présence qui commence à suggérer que l’histoire humaine est impliquée dans l’histoire naturelle» (7). Pour cette raison, insister sur la description paysagiste assure que pour Rojas Pérez l’environnement est souligné comme personnage indispensable, couvert de vie qui crée et donne forme au texte.

Le romancier parvient à envoûter avec la beauté à un tel point que le lecteur se sent plongé dans cette nature majestueuse. Dans ce monde comblé de vie, les espèces font des rivières de couleurs, l’odorat arrive à sentir le parfum des fleurs, les descriptions des fruits font sentir leur saveur et les légumes saturer le palais et élèvent l’esprit à un monde parallèle:

Este es lugar radiante de vida y lleno de energía. Solo escuche a nuestro alrededor
la consonancia eterna del cantar de los pajaritos, el aroma de la multiplicidad de

³⁰ «Dieu a mis une plante pour chaque maladie»

³¹ «Dehors, la hutte est entourée d’un bosquet d’espèces infinies: le cocobolo, l’acajou, l’olivier, l’avocat, l’avocatier, le laurier, le camphre, l’amandier, le cèdre, le guayacán...»

³² «Puis, elle sort et observe par l’autre fenêtre le défilé d’interminables guazuma coloré, guazuma mâle, guazuma molenillo, guaitil, guachipelín, arbre à pluie, balsa»

flores exóticas, el olor al aire puro, la infinidad de frutas dulces, granos extravagantes, tubérculos que al cortarlos sueltan su sangre lechosa y hortalizas con una tonalidad única, radiantes de frescura, aquí todo es pura vida³³. (6)³⁴

Le discours 'local' articule au début les retrouvailles de l'homme avec son immersion physique originelle dans le paysage virginal. Il n'y a pas de doute que la narration insiste pour relier le lecteur avec la zone comme une forme objective de le lier avec la communauté biotique et à partir de là le faire converser avec l'entourage-même, des faits et du monde. Le philosophe environnementaliste Paul Shepard assure «qu'il est impossible de savoir son identité sans savoir où l'on est» (32). S'inspirant de cette perspective, Wendell Berry plaide pour la nécessité d'instruire le citoyen, de créer l'affection et la responsabilité pour l'espace proche, en disant que «sans connaître la complexité du lieu, et sans la loyauté du lieu duquel dépend les connaissances, il est inévitable que le lieu soit utilisé sans précaution, et éventuellement détruit» (69). C'est précisément cette «moralité à la proximité» (Bauman 217) que Rojas Pérez développe méticuleusement dès le début du roman pour laisser le chercheur s'inspirer par la signification du paysage environnant.

Au début, le texte ressemble à une peinture pastorale accompagnée des rythmes musicaux de la parole écrite. La première partie du roman montre un positivisme débordant où la vie va presque à la perfection, conservant le bilan entre les hommes et les espèces de la zone. On remarque chez les travailleurs l'amour pour la terre et le désir de maintenir l'exploitation soutenable des ressources naturelles. Pour cette raison, après avoir chassé deux porcs, don

³³ «Vie pure» ou «pura vida» est une expression typique costaricienne pour faire référence à un état d'esprit maximum.

³⁴ «Celui-ci est un lieu rayonnant de vie et abondant d'énergie. Écoutez seulement aux alentours l'harmonie éternelle du chant des petits oiseaux, l'arôme de la multiplicité de fleurs exotiques, le parfum de l'air pur, l'infinité de fruits sucrés, des grains extravagants, des tubercules qui détachent leur sang laiteux quand on les coupe et des légumes d'une tonalité unique, rayonnants de fraîcheur, ici tout est *vie pure*. »

Román et Chemo refusent de continuer à tuer d'autres animaux: "No se puede abusar de la naturaleza para que nos siga alimentando. Además, los animalitos pertenecen a una cadena alimenticia, también tienen derecho a vivir y comer sabroso como nosotros"³⁵ (24). Dans sa simplicité, l'affirmation se base sur un concept philosophique assez sophistiqué où les personnages du roman s'imaginent une communauté planétaire équitable, composée d'espèces humaines et non-humaines. Le fragment exemplifie une invitation claire de prendre conscience de l'action humaine et de ses possibles conséquences dans le but de distinguer entre «le comportement correct» et celui «pratique» (Sale 53) envers la nature. S'approvisionner d'aliments facilement et rapidement est «le plus pratique» pour une personne éloignée des supermarchés et où la nourriture s'obtient avec le travail quotidien difficile ou avec la chasse chanceuse d'animaux que la zone fournit. Cet acte contraste souvent avec «le comportement correct» de prendre seulement ce qui est strictement nécessaire pour vivre en harmonie avec la nature. Comprenant que la subsistance dérive de la nature, les deux personnages imposent un comportement responsable, où le plus correct est interposé par le plus pratique, ce qui leur permet d'exiger fortement le respect des droits des êtres non-humains. Suivant le même concept, l'écologiste Aldo Leopold légitime cette notion, signalant que «l'éthique de la terre ne peut pas prévoir la modification, le maniement et l'utilisation de ses 'ressources', mais il affirme leur droits d'exister, et, au moins partiellement, son existence continue dans un état naturel» (203-4). Cette approche donnée, il paraît impératif de comprendre la mentalité du paysan de Rojas Pérez dans son contexte culturel socio-économique et de reconnaître que Don Román et Chemo se distinguent, dès les premières pages, comme des véritables porte-drapeaux du mouvement environnementaliste, en créant la conscience écologique et en luttant pour la protection des

³⁵ «On ne peut pas abuser de la nature pour qu'elle continue à nous nourrir. En outre, les animaux appartiennent à une chaîne alimentaire, ils ont aussi le droit de vivre et manger savoureux comme nous»

écosystèmes naturels et leur utilisation soutenable, dès qu'ils proclament le *droit légal*, bien que non-écrit, des éléments de la biosphère (Eckersley, Murphy, Stone). De la même manière, Neil Evernden revendique que «l'individu comme tel n'existe pas, seulement l'individu-dans-son-contexte, l'individu comme membre composant du lieu et défini par le lieu» (103). De cette manière, on encourage la pratique d'une relation d'éthique responsable avec toutes les espèces qui cohabitent la terre.

La distribution juste et équitable des ressources dérivées de la biosphère est un concept central pour éveiller la conscience écologique, connaissances qui dérivent de la culture millénaire de l'interaction avec les éléments de la nature, mais aussi des conséquences récentes auxquels les citoyens du monde ont dû s'adapter et —pourquoi pas le dire— même s'acclimater. Don Román critique fortement l'égoïsme de l'homme qui veut toujours posséder plus pour son bénéfice propre; de cette façon, le personnage établit que le patrimoine de la nature doit être distribué de forme égale entre tous les êtres, ainsi qu'il a été pratiqué de manière socialisée par nos ancêtres. Dans le discours philosophique de Don Román on souligne la nécessité de promouvoir l'usage soutenable, conservateur et équitable des bénéfices qui sont à l'origine des ressources naturelles, ainsi que l'urgence de mettre en œuvre des normes juridiques qui assurent leur protection:

Qué problema más serio es la distribución equitativa de los recursos naturales. El que los tiene los derrocha sin importarle el daño que se causa a corto plazo y que se lo heredará a las futuras generaciones. La Madre Tierra produce por igual para toda especie, pero el hombre egoísta se cree dueño de lo que encuentra a su paso,

enriqueciéndose a costillas de los demás. Recuerdo que mi padre nos decía que lo que hay debajo del cielo es de todos³⁶. (Amor 25)

Des études récentes montrent que l'effet 'anthropogénique' ^[11] a perturbé les écosystèmes naturels terrestres à tel point que ces changements sont devenus inquiétants. Vitousek et al. étudient l'impact humain et l'altération des composants majeurs du système terrestre, en découvrant que l'homme a déboisé et a transformé presque 50% de la zone terrestre, la concentration du CO2 a monté de 25%, on utilise presque 60% de l'eau potable, l'azote s'est élevé à 60%, un 20% des plantes sont envahissantes, c'est-à-dire qu'elles ont été transplantées, 20% des oiseaux se sont éteints et on exploite 60% des poissons marins. Les chiffres clarifient le fait que l'échelle de l'activité humaine s'élève à un tel degré qu'on arrive à altérer tout système fondamental de vie terrestre. Inspirée de ces mêmes observations, le Traité sur la Diversité Biologique des Nations Unies fait un appel aux nations du monde pour qu'elles prennent des actions urgentes afin de conserver la biodiversité, exigeant «la conservation de la biodiversité biologique, l'usage soutenable de ses composants et le partage de manière juste et équitable les bénéfices dérivés de l'utilisation de ressources génétiques».

Le discours de Rojas Pérez apporte au premier plan des sujets véridiques qui exercent un impact fort dans la société actuelle; ainsi, l'expression artistique s'entrelace avec des faits de la réalité inspirés dans l'Histoire de l'humanité. LaCapra assure que tout texte va au-delà du «documentaire», puisqu'il représente un «travail artistique» qui incorpore des éléments interdisciplinaires de la société, culturels et historiques, qui coïncident souvent de telle sorte que les frontières entre le texte et son interprétation, entre la société et la culture, l'histoire et la

³⁶ « Quel problème si sérieux est la distribution équitable des ressources naturelles. Celui qui les possède, les gaspille sans se soucier des préjudices causés à court terme et qu'il fera hériter aux futures générations. La Mère Terre produit de la même façon pour toutes les espèces, mais l'homme égoïste se croit le propriétaire de ce qu'il trouve à sa portée, s'enrichissant au prix des autres. Je me rappelle que mon père nous disait que ce qu'il y a au-dessous du ciel est pour tous. »

littérature, les faits et la fiction, le concept et la métaphore disparaissent. Ce sont précisément ces actes notoires et convergents qui enrichissent le texte littéraire en question, le remplissant de sagesse et de reconnaissance. À Rojas Pérez on reconnaît l'attention soignée qu'il donne au développement des éléments cardinaux de la biosphère: la terre, l'air et l'eau. L'eau, principe de vie des espèces, apparaît autant dans son exaltation que dans son altération de l'être humain où certains lui reconnaissent son admirable propriété existentialiste, en luttant pour sa protection, tandis que d'autres la gaspillent, en la contaminant et en mettant en danger la survie de toutes les espèces sur la planète verte. L'auteur aborde le sujet de l'eau avec une préoccupation authentique pour la protection du précieux liquide, en disant que l'eau "es la fuente de vida para todo ser"³⁷ (Amor 25). Pour comprendre la signification probante de l'eau, il élève à un contexte absolu la valeur du liquide qui donne de la vie, en s'exclamant "Terrible sería si un día nos faltara"³⁸ (25). Il faut signaler que l'auteur est peu présent dans l'œuvre, toutefois sa voix se fait constante à travers le «dialogisme» bakhtinien. Les personnages expriment d'une certaine manière l'avis de l'auteur obtenu à travers la multiplicité de voix, en réaffirmant l'importance du liquide avec des exemples très concrets: "—Ni Dios lo quiera, don Román. El agua es tan necesaria para la vida que los humanos no la hemos valorado como tal. Cuando nos haga falta, es ahí donde empezaremos a tomar en serio la triste realidad. Las personas no saben lo que tienen hasta que lo ven perdido"³⁹ (Amor 25).

La sensibilité du paysan pour l'environnement qui l'a vu naître arrive à un tel point qu'il se rend compte de la problématique costaricienne, toutefois de la même manière on aperçoit à un plan international le problème du manque de l'eau: "Escuché en la radio que muchos países

³⁷ «est la source de vie pour tout être»

³⁸ «serait terrible si un jour [l'eau] nous manquait»

³⁹ "—Ni Dieu le veuille, don Román. L'eau est tellement nécessaire pour la vie que nous, les hommes ne l'avons pas évaluée comme telle. Nous commencerons à prendre au sérieux la triste réalité quand elle nous manquera. Les personnes ne savent pas ce qu'elles possèdent jusqu'à ce qu'on le voit perdu»

mantienen conflictos limítrofes por la posesión del agua e incluso algunos le han declarado la guerra a sus vecinos por el preciado líquido”⁴⁰ (Amor 25). Au Costa Rica l’augmentation de la population dans le Grand Secteur Métropolitain a transformé les rivières, les ravins et les ruisseaux en énormes drainages d’eaux noires et industrielles. Cette pollution des rivières est visualisée avec clarté dans l’œuvre quand on affirme: “Comentan los vecinos que el problema se ha extendido río abajo hasta topar con el mar; por que según ellos, todo crique o río por pequeños que sean llegan a los océanos”⁴¹ (98). Les bananières ont été les premières, puis les fermes d’ananas deviennent les coupables directes de la contamination de l’eau dans cette zone. Une étude effectuée par le journal de couverture nationale *La Prensa Libre* dans un de ses titulaires du 13 août, 2007 commente:

On demande de déclarer une situation d’urgence à Siquirres pour la contamination des manteaux aquifères. La pollution des manteaux aquifères se produit principalement parce que les cultures d’ananas, de banane et d’autres produits agricoles ne gardent pas les 200 mètres de distance marqués par la loi [...] il y a des plantations qui sont seulement à 33 mètres de distance, ce qui a pour conséquence que les manteaux aquifères qui nourrissent les aqueducs des communautés sont contaminées par du bromacil [selon le Ministre de Santé], un chimique toxique et cancérigène. (1)

Les cantons de la province de Limón se fraternisent avec la pollution causée par les entreprises qui se sont emparées de la zone avec leurs affaires toxiques.

⁴⁰ «J’ai écouté à la radio que beaucoup de pays maintiennent des conflits limitrophes pour la possession de l’eau, y compris certain ont déclaré la guerre à leurs voisins pour le précieux liquide»

⁴¹ «Les voisins racontent que le problème s’est étendu vers la rivière jusqu’à affecter la mer; parce que selon eux, tout ruisseau ou rivière, tout petit qu’il soit, arrive aux océans»

La contamination de l'eau, de la terre et de l'air racontée dans Amor en la Línea Vieja est aussi abordé par le Costaricien Fernando Contreras Castro dans son roman Unica mirando al mar (1994) où Contreras Castro assure que le Costa Rica s'est transformé en décharge, et que la situation du pays représente aussi une réalité globale. Tant Contreras Castro comme Rojas Pérez révèlent que la pollution des rivières, lacs, lagunes, manteaux aquifères, océans, ainsi que la fonte-même des glaciers sur la planète —en grande partie— sont la faute de l'homme puisque la problématique environnementale est arrivée à des niveaux alarmants. On croit que les dommages faits à la nature sont irréversibles, vision que les écrivains partagent avec Al Gore dans son livre Une vérité gênante. Suivant la même imagination discursive Anacristina Rossi avec le roman La folle de Gandoca concentre son attention sur l'accaparement des écosystèmes côtiers à Gandoca par les consortiums hôteliers nationaux et étrangers. À travers le protagoniste Daniela Zarmat, Rossi fait une forte accusation à la politique pratiquée au Costa Rica. Selon elle, le président de la République est un démagogue et corrompu, dès qu'il ment avec son discours écologique dans la célébration pour la défense de l'environnement. Ce jour-là, dans la maison présidentielle, le mandataire: «a proclamé et a répété qu'une de ses priorités était la protection de l'environnement, qui proposait au Costa Rica et au monde la Création d'un Nouvel Ordre Écologique Mondial» (39). Le discours «politique» du Dirigeant est abordé de la même manière par le Ministre de l'Environnement, en assurant que «la richesse de notre pays était la forêt [...] et qu'il se compromettrait à surveiller les ressources naturelles du Costa Rica» (39). Les mots du Président et du Ministre font que Zarmat s'identifie pleinement avec le discours écologique des deux politiciens, mais son illusion termine tôt, puisque —en s'approchant du Ministre et en lui demandant rapidement son aide pour sauver le refuge Gandoca— celui-ci lui répond: «Nous aidons déjà le Refuge Gandoca, en lui apportant le progrès. Là, je vais justement

approuver un hôtel [...] de deux cent chambres» (39-40). Zarmat est troublée par ce que dit le Ministre dans la vie politique et ce qu'il met en pratique; elle pense que les deux politiciens sont des démagogues parce qu'ils font maintenir le silence ou font promouvoir la destruction de l'environnement, fait qui s'oppose aux principes légaux et aux protocoles internationaux. Ennuyée, Zarmat interpelle directement le Ministre, et c'est ici où Marguerite, Chef du Département Légal du Système de Parcs réussie habilement à détacher à Zarmat du Ministre, en lui disant «qu'il ne pouvait pas protéger le Refuge parce que le Tribunal Constitutionnel avait décidé en faveur de la propriété privée et contre la conservation et qu'il ne souhaitait pas qu'on lui fasse Appel» (40).

Le roman La folle de Gandoca inclut des exemples qui peuvent être cités pour vérifier que ce qui se passe souvent dans la politique est très différent de ce que la norme juridique costaricienne prévoit. La loi ne va pas au-delà du papier où elle est imprimée et cela sert à faire les codes, cependant souvent les politiciens, avec la politique qu'ils promeuvent, ils trompent la justice existante ; il est pitoyable de voir comment les bibliothèques publiques et privées débordent d'abondants volumes de jurisprudence écologique, toutefois ces législations restent lettre morte, puisqu'elles sont négligées. D'un autre côté, ces décrets environnementaux s'inspirent de théories qui de nos jours, n'accomplissent pas les vrais espoirs du XXIème siècle parce qu'ils ne sont pas appliqués, ce qui favorisent les infracteurs de l'environnement. La législation environnementale costaricienne s'inspire des *iusnaturalistes*: Hobbes, Locke, Pufendorf et Grocio. Pendant la seconde moitié du XIXème siècle on suit cette trajectoire avec la philosophie positiviste d'Auguste Comté, théoricien qui plaide pour la prescription de la métaphysique et promeut ses points légaux dans les faits et les réalités (Gutiérrez 63) qui à leur tour sont des normes de coexistence sociale (Latorre 134). Puis, le théoricien Recasens Siches

soutient que le positivisme juridique envisage la perte de toute dimension de valeur, incluant dans le Droit exclusivement des phénomènes étrangers à toute estimation critique (393). Postérieurement, Edgar Bodenheimer développe cette théorie en assurant que le positivisme juridique encadre deux formes: le positivisme analytique et le positivisme sociologique (303-354). Plus tard, Malinoswki systématisé la théorie positiviste la structurant dans la pensée sociologique en trois postulats: unité fonctionnelle, universalité fonctionnelle, indispensabilité fonctionnelle (Merton K. 35-42). Ces théories à ce moment-là de l'histoire ont eu une grande importance lorsqu'on pensait que les richesses naturelles étaient inépuisables. Cela remonte au fait que l'industrialisation tombe sur la nature comme sur une proie et en un temps record on observe les effets négatifs au Costa Rica et dans d'autres nations du monde. L'inégalité entre les espèces reconnue dans la loi environnementale est une invitation pour que les législateurs spécialistes en droit environnemental révisent le Code Environnemental, modèle qui devait être appliqué à tous les autres pays du monde. Ce sentiment pour la protection de l'environnement est enregistré dans les trois romans limoniens Mamita Yunaj, La folle de Gandoca et Amor en la Línea Vieja en racontant ouvertement l'outrage auquel est soumis l'environnement naturel par les multinationales bananières et les consortiums consacrés à l'industrie du tourisme. Le Code Environnemental en vigueur permet en partie que la nature soit vue comme un magasin où le consommateur prend tout ce qu'il désire pour continuer à s'enrichir car «l'homme a un pouvoir illimité au-dessus [de la nature] et ainsi, structure le régime de propriété à partir de la considération [...] 'parfait', 'sacré', illimité et dont l'usage, le bénéfice et la disposition, est d'initiative privée' (Massues Z 28). La philosophie des choses⁴² et des biens⁴³ reste encadrée

⁴² A comprendre *choses* dans l'interprétation du Code Civil costaricien tout ce qui est susceptible d'appropriation et de cession par tout moyen que la loi établit pour ces effets.

⁴³ Dans le Code Civil costaricien on comprend comme *biens* l'utilité que les choses peuvent dériver pour les personnes dans le patrimoine desquelles elles entrent.

dans le Code Civil costaricien qui date de 1888 et dans la Constitution Politique costaricienne en vigueur.

Amor en la Línea Vieja dirige l'attention du lecteur vers la problématique globale sérieuse du moment “—Qué problema más serio es la distribución equitativa de los recursos naturales. El que los tiene los derrocha sin importarle el daño que se causa a corto plazo y que se lo heredará a las futuras generaciones”⁴⁴ (25). Ce discours écologique est réaffirmé quand les chasseurs transportent les deux porcs à la maison de Chemo; toutefois, lorsque Don Román boit de l'eau, il lui vient à l'esprit le problème auquel font face d'autres pays du monde à cause de ce liquide: “¡Qué rica es el agua!, ¿verdad? Es la fuente de vida para todo ser. Terrible sería si un día nos faltara”⁴⁵ (25). La nécessité de s'appropriier l'eau reste à l'origine du fait que beaucoup de pays fassent n'importe quoi pour l'obtenir. Cela a pour conséquence que dans plusieurs nations on viole la norme juridique; par conséquent, cette situation provoque donc une misère hydrique pour d'autres. Le programme de Développement des Nations Unies a détecté qu'approximativement 1,4 milliards de personnes vivent dans des bassins «fermés» où l'utilisation de l'eau dépasse les niveaux minimaux de charge. La recherche ajoute que ces bassins représentent 15% de la surface terrestre, prédominant au nord de la Chine, Murray-Darling en Australie, la Rivière Orange au sud de l'Afrique. Edward Miguel et al. observent qu'en effet la quantité de précipitations en Afrique affecte significativement les conflits dans la zone, puisqu'il y a des preuves démontrées que les précipitations élevées diminuent les hostilités. La connexion clef réside dans le fait qu'en baissant les précipitations, l'économie est réduite, en affectant les récoltes et l'approvisionnement de nourriture, ce qui à son tour engendre

⁴⁴ «—La distribution équitable des ressources naturelles est un problème bien sérieux. Celui qui les possède, il les gaspille sans se soucier des préjudices causés à court terme et qu'il fera hériter aux futures générations »

⁴⁵ «Que c'est bonne cette eau!, n'est-ce pas? Elle est la source de vie de tout être. Il serait terrible si un jour elle nous manquait»

les luttes. Pour sa part, Jeffrey Sachs assure que la viabilité de l'eau s'est transformée en défi, puisque l'utilisation actuelle mène à la réduction des manteaux aquifères, ce qui implique l'existence de grands changements climatiques et c'est pourquoi «une Grande partie du monde est aujourd'hui déjà en crise d'eau, et cette crise va s'approfondir. Les sociétés autour du monde utilisent plus d'eau qu'auparavant, à des pas accélérés, tandis qu'elles ne font pas attention aux futures conséquences» (121). Rojas Pérez, en citant le problème de l'eau, ne se réfère pas au cas spécifique d'une certaine nation, mais cherche plutôt à attirer l'attention sur la réalité qui génère le manque d'eau chez les nations du monde et les problèmes sérieux qu'elle entraîne parmi les nations:

[...] si entre ellos se pelean por controlar el petróleo que sirve como fuente locomotora, imagínese, ¿qué no harán por controlar el agua?! Si el carro no tiene gasolina o diesel nos vamos en bicicleta o caminamos que es más saludable, pero sin agua no llegamos ni a la esquina. Es entonces que quien tenga el agua, tendrá el poder.⁴⁶ (Amor 26)

Le roman sert de vrai guide pour éveiller nos consciences sur la nécessité de trouver de nouvelles sources d'énergie et à la fois de maintenir les manteaux aquifères sains parce que la vie de tout être vivant sur la planète dépend de cela. Le romancier reprend les tensions de caractère aquatique qui génèrent des sérieux conflits entre les nations qui voient dans le liquide vital la sécurité de leurs habitants et beaucoup plus quand l'eau passera par sa rivière. Le précieux liquide non pas seulement calme la soif, mais de la même manière il est nécessaire pour leurs animaux, leurs plantations, la pêche et ainsi de suite sont donnés d'autres usages donné aux

⁴⁶ «[...] si entre eux ils luttent pour contrôler le pétrole qui sert de source locomotive, imaginez-vous, ce qu'ils feront pour contrôler l'eau?! Si la voiture n'a pas d'essence ou de diesel nous sortons en bicyclette ou nous marchons car c'est mieux pour la santé, mais sans eau nous n'arrivons pas au coin de la rue. Il est alors que celui qui a de l'eau, aura le pouvoir. »

sources qui passent par la rivière. Il est important de découvrir des auteurs qui cherchent à souligner la nécessité de l'eau parce que les versants aquatiques se dessèchent vertigineusement; ce à quoi Fred Pearce affirme:

Cela étant dit, plus de vingt nations reçoivent plus de la moitié de l'eau de leurs voisins. Beaucoup d'autres devraient recevoir encore plus. Le Mexique ne reçoit virtuellement rien du flux du Rio Colorado des Etats-Unis. La majorité de l'eau de la Rivière Jordan disparaît en Israël et jamais arrive au pays de son nom. L'Illi diminue de deux tiers jusqu'à ce qu'il sorte de la Chine vers Kazakhstan. Le Karkeh, courant vers l'ouest de l'Iran, arrive rarement en Iraq. L'Iran, de sa part, voit rarement le Helmand qui n'est pas sorti d'Afghanistan depuis 1990. Étant donné les dommages causés par l'interruption du flux naturel des rivières, c'est probablement un miracle que nous n'ayons pas encore eu d'autres guerres. (When the Rivers Run Dry 23)

À cette liste, on ajoute les régions où l'on utilise beaucoup plus d'eau que ceux où les manteaux aquifères peuvent ré-remplir, ce qui fait que les scientifiques informent que la terre s'effondrera sur les anciens manteaux, et tout comme cela se passe fréquemment dans les villes du monde. En se concentrant sur quelques régions touchées par le besoin d'eau, le message de Rojas Pérez s'étend hors du roman étudié et il s'applique à chaque coin de la planète où il y a une disponibilité d'eau de plus en plus réduite et qui est aggravée par son usage insoutenable, l'extrême pauvreté, l'augmentation de la population et d'autres décisions politiques qui compliquent la résolution du problème. Cet état des choses rend encore plus important la signification de la conservation si nous l'examinons du point de vue de la dualité existant entre *environnementalisme du Premier Monde* et *environnementalisme pauvre* analysée par

Ramachandra Guha et Juan Martínez-Alier qui déclarent que les pays en développement sont confrontés à la tradition d'utiliser les ressources naturelles comme unique forme de survie et la lutte de contrôler leur exploitation, ce qui implique un double conflit entre la survie de l'environnement et la survie d'une race humaine appauvrie.

L'Afrique est un continent où les espèces font face à la rude réalité de la pauvreté matérielle à côté des sécheresses énormes qui engendrent des changements géographiques, biologiques et climatiques brutaux qu'a souffert cette belle région qui appartient à «la Pangée» depuis plus de 4500 millions d'années (Amor 37), et où il est probable que les premiers hommes aient été de peau noire (Madre Tierra Hermano Hombre 47). Tant Sandín comme Rojas Pérez admettent qu'à un moment donné la Terre était unie et qu'il n'y avait pas de continents ni de frontières pour diviser en classes les espèces et les hommes. Sandín le confirme catégoriquement: « Resulta curiosos pensar que en aquel tiempo (hace más de 225 millones de años) se podía pasar de África a Europa a América, incluso a Australia⁴⁷ » (23); de sa part, Rojas Pérez souligne: «También la tierra en sus inicios estaba formada por un solo continente o sea que se podía caminar de Europa a Australia, de África a América⁴⁸» (Amor 38). Les deux critiques coïncident de manière interdisciplinaire en donnant leurs points de vue sur l'unification du monde terrestre mélangé par les différentes espèces, où l'on inclut évidemment à la Terre comme être vivant qui a besoin d'un habitat sain pour sa continuation. Bien que les deux scientifiques soient séparés par la mer et la distance, ils partagent la même pensée sur l'union de la planète et le mélange des espèces qui la cohabitent. Rojas Pérez pense que le divisionnisme est créé par les frontières entre les nations riches et les pauvres, une séparation partagée aussi entre les classes

⁴⁷ «Il s'avère curieux de penser qu'en ce temps-là (il y a plus de 225 millions d'ans) on pouvait passer de l'Afrique en Europe ou en Amérique, même en Australie»

⁴⁸ «La terre au début était également formée d'un seul continent, ça veut dire qu'on pouvait passer de l'Europe en Australie, de l'Afrique en Amérique»

sociales dans un même pays, alors qu’antérieurement les gens se déplaçaient sans passeport à tout endroit (Amor 38). Sandín partage cette vision en indiquant que: “Laetoli es una región de Tanzania, un país de África del Este. Hace tres millones y medio era una selva tropical⁴⁹” (27), la zone témoigne des premières foulées de l’homme, raison pour laquelle on lui donne le nom de «Berceau de l’Humanité» (28). La donnée anthropologique est renforcée dans Amor en la Línea Vieja: “Se comenta que la mayor parte de África, en el pasado, era una frondosa selva tropical y que nuestros primeros antecesores nacieron allá⁵⁰” (38). En Afrique, comme dans d’autres régions du monde, en diminuant la diversité biologique, les mêmes zones deviennent peu productives et inhospitalières pour les êtres vivants. Bien que les causes qui ont transformé l’Afrique puissent être différentes à celles actuelles, le résultat des sécheresses dans cette région fait peur. Sans doute les forêts tropicales sont extrêmement importantes pour la vie et à leur tour elles représentent un système bien complexe (Sabugo Pintor 26). Ces écosystèmes naturels sont comblés d’arbres et représentent des chaînons habités par une infinité d’êtres vivants. Un arbre symbolise beaucoup plus que le tronc, la sève, la résine, les feuilles, les branches, les racines ou les fleurs, car il comprend la maison, le repas, la vie pour beaucoup d’êtres; il est un trésor, un univers naturel qu’il faut protéger, vu que de lui dépendent une grande quantité d’êtres vivants qu’il faut faire hériter aux futures générations (Antón 130). El árbol enfermo (L’arbre malade) (1918) de l’auteur costaricien Carlos Gagini s’ajoute à la chaîne de critiques littéraires qui cherchent à protéger la nature tout en glorifiant la grandeur de l’arbre. Cette œuvre littéraire de la première moitié du XXème siècle s’oppose au défaitisme gouvernemental et à la fausse politique économique proposée par les pays riches comme une forme de recette —appelé incorrectement

⁴⁹ «Laetoli est une région de la Tanzanie, un pays de l’Afrique de l’Est. Il y a trois millions et demi d’années c’était une forêt tropicale»

⁵⁰ «On dit que la plupart de l’Afrique, dans le passé, était une forêt tropicale touffue et que nos premiers prédécesseurs sont nés là-bas»

le développement— adressée aux nations pauvres. E.O. Wilson soutient qu'en conservant la biodiversité, nous protégeons la Création, vue au-delà de la signification religieuse puisque l'écologie interconnecte la rhétorique spirituelle à la préoccupation bien concrète de soutenir la vie.

Rojas Pérez matérialise la capacité de transmettre son message non pas seulement à travers une multiplicité de voix, mais aussi —à travers ses questions— il propose au lecteur de poser le problème de manière directe, éveillant la conscience du lecteur sur l'environnement, ce qui fait comprendre la nécessité de partager les ressources naturelles au moment de les extraire et de les utiliser, que ce soit de l'espace terrestre ou aquatique d'une nation: "¿Ah, y cómo sabemos que el petróleo que saca un país no corresponde al hidrocarburo que pertenece a varias naciones por estar el mismo ubicado en forma de mar bajo su territorio?"⁵¹ (58)⁵². L'auteur touche le point critique en démontrant que les gouvernements qui finissent par extraire les richesses fournies par la nature ne sont pas toujours les propriétaires du bien naturel, mais plutôt que c'est celui qui possède l'argent pour acheter les machines pour extraire le pétrole: "¿Cómo estar seguros entonces que el que tiene recursos para sacarlo es el verdadero dueño y no el vecino que posiblemente mantiene mayor nafta dentro de su territorio, pero no posee los recursos para instalar sus plataformas ahí?"⁵³ (58). Dès que le pétrole est extrait, les chefs d'entreprise emportent la richesse, alors que la pollution est socialisée. C'est ici où le lecteur se demande: Qui

⁵¹ «Ah, et comment savoir si le pétrole qu'un pays extrait ne correspond pas à l'hydrocarbure qui appartient à plusieurs nations, en étant ceci situé sous forme de mer au-dessous de leurs territoires?»

⁵² En plusieurs occasions, le Costa Rica s'est opposé à suivre les explorations pétrolières sur le territoire du pays. Bien qu'on sache qu'il y a du pétrole dans les montagnes de la province de Limón, le président Pacheco élimine les contrats avec les corporations internationales. Cela est dû en partie à la pression des groupes écologistes du pays, ce qui fait que le pétrole soit déclaré question «d'intérêt national». Ensuite, la commission d'environnement de l'Assemblée Législative déclare que le Costa Rica est une nation libre de l'exploration et l'exploitation; à la fois, on abolit la Loi d'hydrocarbures, N. 7399 du 3 mai, 1994 (Seconde Législature, le 1er mai, 2007 au 30 avril, 2008).

⁵³ «Comment être sûrs alors que celui qui a des ressources pour l'extraire est le véritable propriétaire et non pas le voisin qui conserve probablement une quantité d'essence plus grande dans son territoire, mais qui ne possède pas les ressources pour installer les plates-formes?»

est-ce qui paye vraiment les dégâts causés à la Mère Nature lorsqu'on extrait le pétrole et d'autres minéraux et qu'on laisse des creux gigantesques dans son ventre? À la recherche de métaux et d'or noir on a détruit l'Amazonie. Cette réalité triste a été dénoncée par les scientifiques en plusieurs occasions, néanmoins il paraît que le pouvoir de l'argent a fait taire le cri de l'aide émané par la nature. Le poumon de la planète meurt et avec lui d'innombrables espèces succombent et d'autres suivront le même chemin tragique. Cette disparition de l'Amazonie et les abus des autochtones se retrouvent dans les romans: Le Serpent d'Or de Ciro Alegria, El hablador de Mario Vargas Llosa, Huasipungo de Jorge y Casa Coronel, Un viejo que leía novelas de amor de Luis Sepúlveda. Les actes de la vie réelle attirent l'attention du théoricien Carlos Luis Mariátegui dans Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne qui fait un appel à la conscience humaine sur la détérioration de l'Amazonie et ses autochtones. Comme témoin oculaire, Rojas Pérez s'enfonce dans la forêt dans la zone limitrophe entre la Bolivie, le Brésil et le Pérou pour examiner la transformation écologique. Dans cet endroit, le scientifique observe la transformation de la zone, acte qu'il imprime dans son étude littéraire La ecocrítica hoy (L'écocritique aujourd'hui); dans l'anthologie, l'auteur invite les Nations Unies à sauvegarder la nature et à aider les indigènes qui y habitent à combattre la misère. Dans la forêt, le natif est poursuivi et soumis par les corporations qui chassent les espèces naturelles, le pétrole, le gaz naturel et d'autres minéraux qui abondent dans la zone: "Esa desigualdad y abuso económico se mantiene cuando organizaciones que sirven a empresas multinacionales como la Techin y la TGP han destruido el Amazonas peruano al construir contra del pueblo el gasoducto sobre las cuchillas de la cordillera andina"⁵⁴ (La ecocrítica hoy couverture). Non contents d'enlever les terres aux autochtones en utilisant divers excuses, ces corporations utilisent des machines dont la

⁵⁴ «Cette inégalité et l'abus économique se maintient lorsque les organisations qui servent les entreprises multinationales comme la Techin et la TGP ont détruit l'Amazonie péruvienne en construisant, contre la volonté du peuple, le gazoduc sur les lames de la cordillère andine»

pollution sonore fait que: “los pocos animales que han quedado en la selva se han ido montaña adentro por el sonido que hacen día y noche los helicópteros de la compañía⁵⁵” (couverture). De sa part Blasco Santos Zavaleta insiste sur la catastrophe dont est victime l’Amazonie péruvienne avec son rapport détaillé sur la zone qu’encadre la Convention dans La véritable histoire sociale de la Convention; Clara Goicochea Domínguez, en qualité d’avocate spécialiste dans le trafic international du plasma germinatif végétal informe dans son livre: Réserves naturelles en risque grave du vol international du plasma germinatif dans l’Amazonie. En outre, le râpage des lames de la cordillère andine pour transporter le gazoduc jusqu’à la capital péruvienne provoque le glissement de millions de tonnes de terre directement sur les rivières par où passent les canalisations. Par conséquent, “los peces han muerto ahogados por los aluviones de tierra venidos de la parte alta de la cordillera creando todo esto un problema mayor de hambre en los nativos Machiguengas⁵⁶” (couverture). Au lieu de ce sérieux problème provoqué par l’exploitation d’hydrocarbures, Amor en la Línea Vieja invite à promouvoir les combustibles alternatifs, dont la production est généralement bon marché; de plus, ceux-ci sont moins nuisibles pour l’environnement. Rojas Pérez sait que la nature épuisée ne supporte plus la pollution, ce qui fait que l’écrivain suggère de remplacer les combustibles fossiles par:

[...] alcohol de maíz que mezclado con gasolina, sirve como carburante. Si las cosas son como me las han contado, este grano podría sustituir al petróleo. Eso sería fenomenal para el medio ambiente al no tener que seguir quemando

⁵⁵ «le peu d’animaux qui sont restés dans la forêt se retirent à l’intérieur de la montagne à cause du bruit que les hélicoptères de la compagnie font jour et nuit»

⁵⁶ «les poissons sont morts noyés par les alluvions de terre venus de la haute partie de la cordillère en créant un problème majeur de faim parmi les aborigènes Machiguengas»

combustibles fósiles tan contaminantes y por supuesto el costo para producirlo sería más barato⁵⁷. (57-58)

Contraire aux nécessités de la nature, l'action de l'Homme est questionnée en 2008, à Oslo, en Norvège, lorsque l'Américain Al Gore reçoit le Prix Nobel de la Paix pour son excellente tâche scientifique sur le réchauffement de la planète, tandis que certains fonctionnaires gouvernementaux des États-Unis d'Amérique essaient de bloquer la conférence sur le changement climatique à Bali, en Indonésie. À ce moment-là, les Républicains avaient terminé une Loi qui accélérerait la mise en œuvre d'énergies renouvelables, tout en laissant la porte ouverte pour que les grands consortiums pétroliers et carbonifères continuent à détruire l'environnement. Ce comportement institutionnel irresponsable ignore le fait que chaque jour on lance vers la couche fine de l'atmosphère des tonnes de particules polluantes qui transforment la terre en un ponceau ouvert et qui finalement cause le réchauffement de la planète. Chaque jour, le nombre de scientifiques qui partagent l'idée que le réchauffement de la planète fait fondre la banquise augmente; sans doute cette fonte causera la disparition de précieux écosystèmes globaux accompagnés de la perte d'eau propre, d'aliments de base, de conditions de santé stables, de sources d'énergie naturelle et d'autres effets négatifs provoqués par ce cataclysme.

⁵⁷ [1'] alcool de maïs qui, mélangé avec l'essence, sert de combustible. Si la question est telle, ce grain pourrait remplacer le pétrole. Cela serait phénoménal pour l'environnement dès qu'on ne devrait plus continuer à brûler les combustibles fossiles tellement polluants et évidemment le coût de production serait bon marché.

2.2 La vision de l'homme dans ses relations avec la campagne et la ville

Le modèle théorique et existentiel sur la campagne et la ville exposé par l'essayiste gallois Raymond Williams est soutenu à partir d'un imaginaire poétique et narratif en ce qui concerne le style anglais de vie depuis le XVIème siècle jusqu'au XXème siècle. Ce discours est construit à partir de l'observation et de l'évaluation des sentiments qui analysent l'homme dans son étroite relation tant avec le monde naturel (les collines, rivières, arbres, ciel et étoiles), qu'avec celui créé par l'homme (un atelier du chemin de fer, le séchoir de maïs, le magasin de grains). On conçoit la campagne à partir de l'espace qui «a attiré l'idée d'un style de vie naturelle: de paix, d'innocence et de vertu simple» (La ville et la campagne 25). Au contraire, on conçoit la ville comme une des réalisations de la campagne et «comme un centre de progrès: d'érudition, de communication, de lumières» (25), mais aussi comme source génératrice des associations hostiles, comme espace pour la vie mondaine, le bruit, le développement des anxiétés d'ambition, en opposition constante au retard, à l'ignorance et aux limitations qui standardisent parfois la campagne. Dans sa conception du monde, pour Williams il y a une réalité claire de styles de vie entre la campagne et la ville. Bien que les deux styles soient différents, en essence ils continuent d'être en relation car: «'la campagne' et 'la ville' sont deux mots très puissants, et ceci ne devrait pas s'avérer surprenant si nous nous rappelons tout ce qu'ils paraissent représenter dans l'expérience des communautés humaines» (25). Dans la trajectoire familiale de Williams on remarque la relation étroite avec la campagne puisque ses ancêtres sont nés là-bas (29). La famille de Williams, pendant des générations et des générations, a démontré la sensibilité champêtre parce que —pour eux— la campagne est le lieu où le citoyen obtient le nécessaire de la vie (25) et où les paysans promeuvent un style de vie naturel et innocent (25). D'après Williams, à l'arrivée de l'industrialisation à la campagne, le paysan traditionnel est

obligé d'abandonner le modèle artisanal puisque du Nouveau Monde dépend la survie de la famille (26). Les changements politiques, économiques, sociaux et environnementaux causés par l'industrialisation surprennent Williams dès son enfance dans le village indigène éloigné de Black Mountain, frontalier à l'Angleterre (27). La mémoire de Williams absorbe comme une éponge qui stocke les essais sur la transformation industrielle, les émotions de la campagne, ses expériences, les changements sociaux, les changements politiques, les changements environnementaux et les mouvements culturels que postérieurement il reflète dans la littérature:

[...] en regardant en arrière et en avant, à travers le temps et l'espace, en connaissant et en essayant de connaître plus cette relation, comme une expérience et comme un problème. J'ai écrit surtout ceci d'autres manières, mais aussi j'ai réuni lentement les essais pour écrire explicitement sur cette question, comme une affaire d'histoire sociale, littéraire et intellectuelle. (27)

Ce livre est le résultat de cet itinéraire, de sorte que, bien que petit à petit et nécessairement l'œuvre suit des procédures impersonnelles, quant à la description et à l'analyse, l'élan et le compromis personnels se retrouvent de façon permanente. Et puisque la relation entre la campagne et la ville n'est pas seulement l'histoire d'un problème objectif, mais aussi pour beaucoup de personnes une préoccupation et une expérience directes et intenses, qu'il n'est pas nécessaire de justifier, même s'il convient de mentionner cette cause personnelle.

[...] Je me rappelle continuellement ce contraste, mais cela n'est pas l'unique. Dans le village de Black Mountain, comme il se passe aussi ici, il y a un contraste profond qui conserve une grande partie de sentiment: le contraste entre ce qui paraît être la nature sans aucune médiation —une conscience physique des

arbres, des oiseaux, les formes émouvantes du terrain— et une agriculture active, qui soumet la nature à un processus de production. (27-28)

La ville est aperçue par le Gallois d'une pluralité de points d'analyse qui enrichissent la vision du monde en ayant visité «Rome, Moscou, New York [...] Stockholm, Florence de Paris et Milan» (29-30). La perception cosmologique décore son expérience culturelle pour «prendre l'impulsion» (30) à la métropole; de cette façon, il fortifie son point théorique affiné. Quant à l'expérience du monde recréée dans les villes, il se la rappelle dans sa maison un matin quand il admire à distance les lumières qui baignent la métropole: «Je sors à l'obscurité, avant d'aller dormir, et je regarde le brillant du ciel: je jette un regard à la ville» (29). La grande ville reste tranquille puisque la population repose ses angoisses qu'elle essaie d'oublier dans ses rêves. Cette matinée, le faubourg continue à recycler le carbone et toute la contamination produite par l'activité humaine, tandis qu'à distance on observe les grands bâtiments, rues, maisons, parcmètres, autobus; les gens se reposent avec une certaine tranquillité le soir, un environnement qui dans quelques heures sera peuplé par la masse de personnes qui se déplacent d'un côté à l'autre, où chacun a ses propres rêves qu'on souhaite accomplir. Dans ce méga-univers de la ville, chaque tête se transforme en un monde qui cherche la prospérité au milieu d'une société où ils espèrent de meilleures situations dans le monde académiques, dans la santé, dans les transports, les fast-foods. Bref, une société habituée à un monde plus artificiel, mais qui continue à être attachée à la vie à la campagne d'où viennent obligatoirement la majorité des ressources qui la maintiennent en vie:

Il est sûr qu'il s'agit de la ville observée avant l'affairement et le bruit de l'activité quotidienne, mais l'impulsion de la reconnaissance continue d'être particulière et je sais que moi-même je l'ai sentie plusieurs fois: les grandes constructions de la

civilisation; les points de rencontre, les bibliothèques, les théâtres, les tours et les coupoles et, parfois toujours plus émouvantes que ceux-ci, les maisons, les rues, la rapidité et l'enthousiasme de tant de personnes, avec tant de buts divers. [...] J'ai éprouvé ce sentiment, en élevant le regard vers ces grands bâtiments qui sont les centres de pouvoir, mais j'ai vérifié qu'il ne disait pas 'Ici c'est ta ville, ton grand monument fleurissant, la structure imposante de cette civilisation toutefois précaire'; ou bien qui ne disait pas seulement cela; il me disait aussi 'Cela est ce que les hommes ont construit, avec une fréquence pareille de manière superbe. N'est-il donc tout possible?' [...] En réalité, cette sensation de possibilité, de réunion et de mouvement, est un élément permanent du sentiment que tiennent pour moi les villes: un sentiment tellement permanent comme les autres sentiments que j'éprouve quand, dès la cime de la montagne, j'observe cette grande mosaïque colorée de campagnes que les générations de mes propres gens ont démontées et ont transformées en haies. (29-30)

La confrontation de la campagne et de la ville a été un problème ancestral qu'il ne faut pas perdre de vue dans les études modernes, beaucoup plus quand on fait des recherches écocritiques. Dans l'œuvre littéraire de Williams on démontre le mélange existant entre la campagne et la ville, la ville et la campagne dans le processus de la Révolution industrielle en Angleterre, mouvement industriel qui a un impact sur le monde humain et non-humain. Le progrès technologique entraîne la transformation de la campagne et de la ville où, à cause de questions monétaires, on sépare les espèces et les ressources humaines. Pour l'idéologie industrialisée, l'humain vaut ce qu'il pèse en argent et non pas pour ses richesses spirituelles. Le riche voit son semblable appauvri comme instrument de travail et si l'autre possède de l'argent,

ils entrent en rivalité. Cela implique que le reste de la nature ait de la valeur seulement dans la mesure où il produit pour l'homme et non pas à cause de la capacité durable du système naturel auquel il appartient parce que «l'exploitation de l'homme et la nature qui a lieu à la campagne se transforme en argent et se concentre dans la ville» (78). La soif de pouvoir de l'homme montre «une exploitation en effet de la campagne dans son ensemble par la ville dans son ensemble» (80) ce qui entraîne, sans doute, un sérieux conflit d'intérêts:

[...] parmi les propriétaires de la campagne et ceux stationnés dans la ville, qui se redéfinissaient de façon permanente dans l'inconstante économie de l'époque on peut être considéré la base d'une idéologie, selon laquelle un ordre innocent et traditionnel était envahi et était détruit par un nouvel ordre plus implacable. (78)

Williams fait une signalisation historique-littéraire des auteurs nés dans la ville, mais qui écrivent sur la réalité de la campagne, et les auteurs nés à la campagne qui écrivent sur la ville, ce qui fait qu'à un moment donné il se demande: «où est-ce que je me situe par rapport à ces auteurs? Dans une campagne différente ou dans cette ville appréciée? Ce problème est aigu et ironique par sa persistance culturelle» (31). Sans doute que son discours est un hybride existentiel-littéraire entre la campagne et la ville puisqu'il fait partie des mondes où il a vécu, voyagé et lu. Seulement que cette réalité analysée par Williams fait partie d'un passé, un présent et un futur d'inégalité entre les hommes (exploitation de l'homme par l'homme), et celui-ci à son tour avec les autres espèces, ce pourquoi la société devient «une alternative consciente devant la rigidité formelle d'un ordre hérité, considéré plus tard comme un ordre imposé» (Marxisme et Littérature 22).

Rojas Pérez, suivant le style d'interprétation théorique de Williams, se réfère à l'«innocence rurale» (La ville et la campagne 75) relatée dans Amor en la Línea Vieja qui mélange la nature terrestre avec la nature de l'univers, tout en personnifiant l'astre lumineux à

titre d'enfant: "El sol se pintaba de arcilla la cara: fue poniéndose cada vez más rojizo, se movía con rapidez al oeste por que tenía que dar amaneceres en otros lugares y no le gustaba ser impuntual⁵⁸" (Amor 50). Le texte montre la beauté que le soleil donne à la vie de la planète dans les majestueuses tombées du jour pleines de coloris où —ayant illuminé le temps requis pour maintenir la vie dans une région— il s'en va à d'autres régions. Le soleil puissant continue étroitement à interagir avec la terre et ses éléments pour continuer à maintenir la vie à la campagne, dans la ville, dans les rivières, les lacs, les lacunes, ses rayons aident à fertiliser la terre pour qu'elle continue à nourrir les espèces. L'astéroïde lumineux "se iba, pero mañana, en las primeras horas, estaría de regreso, listo para saludar y dar calurosos abrazos repletos de radiante vida⁵⁹" (50). Même si le soleil a disparu, son énergie continue à nourrir les êtres nocturnes qui se réveillent à respirer la vie, ils s'étendent, ils craquent leurs corps, se nourrissent, se reproduisent, néanmoins à la tombée de la nuit "El concierto dio inicio a la hora prevista⁶⁰" (50). La symphonie nocturne est prête et la baguette en main, le chef d'orchestre ordonne à commencer l'activité musicale:

Fue entonces que los instrumentos de aire empezaron a sonar: las ranas, los sapos se escucharon muy clarito por llevar el tono menor, pero los grillos, con sus violines en do mayor, se lucieron sonoramente acompañados de otras especies que se dieron cita para armonizar con sus melodías los sueños del labriego que cansado, junto con su familia, reposaba hasta el nuevo día⁶¹. (50-51)

⁵⁸ «Le soleil se peignait le visage d'argile: il devenait de plus en plus rougeâtre, il se déplaçait avec rapidité à l'ouest parce qu'il devait donner de nouveaux levers du jour dans d'autres endroits et il aimait être toujours ponctuel»

⁵⁹ «s'en allait, mais demain, aux premières heures, il serait de retour, prêt à saluer et embrasser chaleureusement avec ses rayons comblés de vie»

⁶⁰ «le concert débute à l'heure prévue»

⁶¹ « Il est alors que les instruments à vent ont commencé à sonner: les grenouilles, les crapauds se sont écoutés clairement dès qu'ils donnent le ton mineur, mais les grillons, avec leurs violons en Do majeur, se sont distingués de

Cette nature nocturne coexiste harmonieusement puisque tout en étant en communication avec les espèces vivantes, elle maintient les écosystèmes diurnes sains, action qui se manifeste réciproquement de l'environnement diurne ou nocturne. Sous le principe de l'harmonie, la biosphère permet à l'homme et la famille de se reposer plaisamment jusqu'au nouveau jour où le soleil retournera à les «embrasser chaleureusement» (50). L'aube représente symboliquement l'aspect d'un enfant récemment né en réaffirmant que le soleil génère la vie et la nature attend impatiemment l'arrivée du nouveau cycle solaire:

La mañana estaba fría, había llovido por la noche y todo se veía fresco como una lechuga. El sol empezó a salir como niño juguetero que corre suavemente las cobijas en la mañana, descubriéndose la carita relumbrante. Se completaba así una vez más la rotación de veintitrés horas con cincuenta y seis minutos; el nuevo día activaría con su energía el magno espectáculo donde las plantas a través de la fotosíntesis se abastecen de alimentos y nos obsequian con su excremento, el oxígeno que nos da la vida⁶². (53)

Rojas Pérez entreprend un vaste traitement de la prose environmentaliste pour souligner l'importance des éléments naturels qui maintiennent la vie saine sur la planète Terre. L'auteur éveille la conscience du lecteur pour qu'il s'enfonce dans la découverte de l'immense mélange évolutif de la nature terrestre et non-terrestre. Le roman offre un esprit de recherche pour trouver la connexion entre les êtres de la terre et d'autres créatures qui cohabitent l'espace sidéral lorsque l'eau est un des conducteurs. Plusieurs théories scientifiques ont mentionné que là

façon sonore accompagnés par d'autres espèces qui se sont données rendez-vous pour harmoniser avec leurs mélodies les rêves du travailleur qui -en compagnie de sa famille et fatigué- se reposait jusqu'au nouveau jour. »

⁶² « Le matin était froid, il avait plu le soir et tout était frais comme une laitue. Le soleil a commencé à sortir comme un enfant joueur qui, le matin, enlève doucement les couvertures, tout en découvrant le petit visage étincelant. Ainsi, on complétait encore une fois la rotation de vingt-trois heures et cinquante-six minutes; le nouveau jour activerait avec son énergie le grand spectacle lorsque les plantes à travers la photosynthèse s'approvisionnent d'aliments et nous offrent avec leur excrément, l'oxygène qui nous donne la vie. »

où il y a de l'eau, la vie existe puisqu'elle est à l'origine de la vie sur la Terre, dès que l'eau fonctionne comme une partie du lien qui sert d'interconnexion à la vie sur la Terre avec les êtres. Le sujet de l'eau apparaît dès le début du roman quand le liquide est présenté sous forme potable et à mesure que les bananières continuent avec la coupe non-discriminée d'arbres, la pollution du précieux liquide se transforme en messager de mort pour tout être. À un certain moment donné, le personnage-eau dans son lit mortuaire décide d'emporter la virginale Jasmin pour que l'enfant ne souffre plus de la soif de l'eau générées par la misère et le décès (102-103). Dans la seconde partie du roman quand la pollution de la zone d'exploitation arrive à un point macabre, à partir de ce moment se produit la mort premièrement de l'enfant, symbole de la pureté humaine, suivi par le décès de Chemo qui doit passer deux rivières pour apporter les aliments pour la famille, pour qu'ensuite il soit écrasée par le bus à côté de son sac de nourriture (117-118); puis, les travailleurs commencent la grève contre la compagnie bananière dans le but d'améliorer les conditions de travail et la forte opposition des paysans contre la contamination des ressources naturelles (114); les grévistes sont accusés de sympathie communiste (119) et ils sont mis en prison par les policiers. Le lecteur voit un peuple tombé dans le malheur. Il y a les décès des proches, les époux en prison, les écosystèmes pleinement contaminés; c'est exactement à ce moment que l'héroïne Flor —brutalement frappée par le décès de sa fille Jasmin et celui de son mari Chemo, ainsi que la pollution de l'environnement— accompagnée par ses enfants, décide de nettoyer la rivière qui respire l'air de la mort. Flor dans son discours écocritique —devant la nouvelle génération représentée par ses enfants— manifeste qu'en sauvant la rivière, on sauve les écosystèmes qui dépendent en chaîne de l'affluent, qu'ils ne peuvent pas permettre de laisser perdre la pureté de l'eau puisque la vie dépend de ce précieux liquide (120). En outre, Flor assure qu'on ne peut pas permettre que la catastrophe écologique soit similaire à celle des autres

planètes où les habitants, pour détruire la nature, ont perdu l'eau et puis, ils ont dû émigrer vers d'autres planètes: «Je suis sûre que les êtres de là-bas ont été coupables du fait que leur planète devienne stérile et rocheuse. Puis, ils ont été obligés de peupler d'autres planètes pour continuer à procréer leur lignée et évidemment aujourd'hui ils vivent parmi nous» (120-121). Flor dans son discours conclut que l'eau donne vie à tout être sur la terre, que la perte de l'eau attirera la mort sur la Terre, pareille à ce qui est arrivé avec les autres planètes. À ce moment-même du discours, Flor assure qu'en effet la vie existe sur d'autres planètes et que ces êtres y cohabitent au milieu des terriens. Le discours de Flor maintient l'approche théorique que s'il y a de l'eau, il y a de la vie et que le terrestre fait partie de l'extraterrestre, point théorique qui suit pleinement la position de Sitchin qui assure que la vie existe sur la terre et d'autres parties de l'univers.

Don Román est un autre personnage qui cherche infatigablement la relation entre l'homme et les autres espèces terrestres, cela fait son discours passer d'une théorie à l'autre avec des très affinés points d'appui, ce qui submerge le lecteur dans ce monde fascinant du terrestre et de l'universel. Don Román dit: “Todo va cambiando entre los seres, ¡¿qué tal y hayan lunas y planetas que evolucionen como el nuestro?! Lo que conocemos del inmenso universo es muy poquito. [...] Somos una partícula en el infinito cosmos⁶³” (Amour 38). La Terre est une des planètes les plus petites que l'homme connaît bien que, d'après les dernières découvertes de la NASA, l'homme augmente les connaissances de ce qu'il y a dans l'immense univers: on trouve de nouvelles planètes et des étoiles en gestation, on découvre de nouvelles étoiles, il est connu quand une étoile meurt et quand elle est toujours en vie, on apprend au sujet des trous noirs et de leur capacité destructive, de la formation de nébuleuses et leur beauté. Cet univers constamment en évolution maintient à Don Román enthousiasmé, cela fait qu'il continue à étudier pour tenir

⁶³ «Tout change entre les êtres. Peut-être qu'il y a des lunes et des planètes qui évoluent comme la nôtre?! Ce que nous connaissons de l'immense univers est très peu. [...] Nous sommes une particule dans l'infini cosmos» (Amour 38)

un discours d'une meilleure clarté sur l'évolution et à la fois pour savoir interpréter l'environnement naturel de la planète et de sa propriété. L'inquiétude générée par ces sujets fait que Don Román maintient parfois un soliloque, tout en essayant d'obtenir la réponse à la formation de son habitat majeur, appelé Terre: "La infinidad del universo y lo poquito que sabemos me hace recordar el haber leído algo sobre que la tierra tiene unos 4500 millones de años y que era una gran roca ardiente con gases venenosos. [...] esos gases se convirtieron en agua que cubrió toda la tierra"⁶⁴ (37). Sans doute les livres que don Román achète à Cartago l'aide à maintenir un niveau scientifique adéquat pour essayer de comprendre l'évolution des espèces sur la Terre. Il a lu que la vie sur la planète est venue de dehors il y a: "unos 3600 millones de años [cuando] las bacterias cubrieron los mares, cambiando la atmósfera a lo que hoy disfrutamos. Las bacterias se encuentran en todos lados: en las raíces de las plantas, el tubo digestivo de los hombres y es lo que se le llama flora intestinal"⁶⁵ (Amor 37). Au fur et à mesure que Don Román apprend plus, il est de plus en plus troublé, tout en pensant que si l'eau et la vie sont arrivées de dehors, de la même manière la vie se trouve sur d'autres planètes (74). Les postulats de don Román et de Flor concernant l'idée que là où il y a de l'eau, il y a de vie, font un pas de plus vers l'acceptabilité lorsque la NASA confirme qu'il y a de l'eau sur la Lune⁶⁶.

Cette interrelation de l'univers avec la Terre et de la Terre avec l'univers-même est

⁶⁴ «L'infinité de l'univers et le peu que nous connaissons me fait rappeler avoir lu que la terre a à peu près 4500 millions d'années et qu'elle était une grande roche ardente, des gaz toxiques. [...] ces gaz se sont transformés en eau qui a couvert toute la terre» (37)

⁶⁵ «quelque 3600 millions d'années [quand] les bactéries ont couvert les mers, changeant l'atmosphère dont nous nous réjouissons aujourd'hui. Les bactéries se trouvent partout: dans les racines des plantes, le tube digestif de l'homme et c'est à cela qu'on appelle flore intestinale» (37)

⁶⁶ Depuis plus de 40 ans, les scientifiques ont découvert qu'en effet il y a de l'eau sur la Lune, mais pour des questions techniques on a cru que les échantillons d'eau apportés par les navires Apollo étaient des filtrations d'eau provenant de la Terre et non pas de la Lune. Il est clair que «les isotopes d'oxygène étaient identiques à ceux de la Terre», explique le professeur Lawrence Taylor, chercheur de l'Université de Tennessee (Etats-Unis). Les trois sondes, *Deep Impact*, *Cassini* y *Chandrayaan-1* montrent avec des éléments scientifiques qu'en effet il y a de l'eau sur la Lune en quantités suffisantes pour approvisionner une base habitée. Il n'est jusqu'au vendredi, le 25 septembre, 2009 que la NASA accepte que la Lune possède de l'eau. De la même manière, les scientifiques commencent à penser à la possibilité d'eau sur Mars, ce qui étend le discours écocritique qui affirme que s'il y a de l'eau, alors la vie se développe.

soigneusement conçue dans Amor en la Línea Vieja. Chaque fois que le lecteur avance dans l'œuvre il découvre dans son voyage littéraire la beauté de l'endroit qui l'entoure: des écosystèmes arides, des écosystèmes de terres fertiles, des écosystèmes de rivières, des écosystèmes de ravins, des écosystèmes de montagnes, des écosystèmes dans lesquels les porcs et les autres animaux se nourrissent pour se maintenir sains. Ensuite, l'expédition à travers le monde terrestre fait un saut à une autre dimension où les écosystèmes sont plus robustes, une dimension beaucoup plus florissante en comparaison avec les écosystèmes terrestres. Nuria, la fille de Flor et Chemo est interceptée par certains petits hommes avec qui elle part faire une promenade dans un monde inconnu. Ces êtres possèdent la faculté de parler avec la nature; par conséquent la terre leur permette de passer par un tunnel qui les amène à une autre dimension (74). Nuria, au moment d'entrer en contact avec les deux mondes, est touché par la beauté de la nature dans cette zone qui est pareille à celle de la Terre, à la seule différence que cet endroit irradie de vie et qu'il est libre de pollution, les petits oiseaux chantent avec joie tandis qu'ils se nourrissent de fruits provenant d'arbres touffus; tout est tellement joli que la nature-même les reçoit avec des parfums aromatiques (74). En route, les créatures mentionnent que ce jour-ci ils sont sortis à pied, mais qu'ils pourraient «ellos podían trasportarse en el tiempo de formas mucho más rápidas»⁶⁷ (74). À la fin du parcours, la fille est conduite jusqu'au chef de la ville auquel elle est présentée et où celui-ci, en la voyant se présente comme s'il la connaissait déjà depuis longtemps: “me llamo Ion y ella es mi esposa Elena. Usted se llama Nuria, ¿verdad?”⁶⁸ (74). Les présentations faites, Ion la prend dans ses bras, la présente à son peuple comme la représentante de leur famille sur la Terre, tandis que Nuria leur répond avec la même affection, comme s'il s'agissait d'une adoption extraterrestre (74-75). Rojas Pérez présente un fascinant sujet sur les

⁶⁷ «se transporter dans le temps de manières beaucoup plus rapides» (74)

⁶⁸ «je m'appelle Ion et elle est mon épouse Elena. Vous vous appelez Nuria, n'est-ce pas?» (74)

contactés et les adoptions⁶⁹ de terriens par les extraterrestres ou bien le mélange des êtres humains avec l'univers. Cette approche est soutenue par les hypothèses de Sitchin, ainsi que celles de Krystina Arcanti dans son roman Le langage secret des fleurs, Ursula K Le Guin dans ses œuvres Le nom du monde est forêt et Plans parallèles, William Shakespeare avec L'orage et la théorie de l'historien David Jacobs de Temple University dans ses œuvres: The UFO Controversy in America, Secret Life Firsthand Accounts of UFO Abductions, UFOs and Abductions: Challenging the Borders of Knowledge.

Un autre problème qui gêne Don Román représente la recherche du lien perdu, comme la relation génétique entre les espèces de la planète, point scientifique examiné actuellement par les différentes sciences. Toutes ces opinions transitent par sa pensée lorsque les singes dans les «gobelets des arbres» (Amor 35-36) lui font peur. La vie réelle sur sa propriété et la richesse naturelle qu'il y possède contrarie le paysan quand il mélange ses expériences vécues à la campagne selvatique avec les succulents livres de science apportés de la province de Cartago. Il lui paraît assez difficile d'accepter le mélange trouvé génétiquement entre l'homme et les chimpanzés. Il lui est encore plus embarrassant de comprendre que les primates étaient plus résistants à certaines maladies qui font facilement fléchir la forte race humaine. Il est difficile d'accepter que des milliers d'homme meurent à cause du SIDA ou le cancer, tandis que les singes ne soient pas affectés de la même manière:

En realidad el proceso evolutivo en los animales y plantas tiene bien argumentado su fundamento científico. Escuché que los cromosomas contienen la información genética de cada organismo y que todas las especies vivas comparten algunos genes. Decían que en el caso de los humanos, la mitad de los cromosomas los

⁶⁹ Des sites web à consulter pour obtenir information sur les adoptions d'hommes par les extraterrestres sont: www.ufoevidence.org, www.ufoabduction.com, <http://crab.rutgers.edu/~goertzel/UFO.htm>

aporta la mamá y la otra la mitad el padre. Caso curioso de la Madre Naturaleza es que el 98% del genoma humano es idéntico al genoma del chimpancé o sea que tengo parentesco con esos inútiles que me asustaron en el camino. [...] ¡¿Qué cosa?¡ Que solo nos hace diferentes el 2% de los genes con esos peludos seres, trepadores de árboles... Increíble que los primates pudieran ser menos sensibles que los seres humanos a algunas enfermedades, incluyendo el cáncer y el SIDA.⁷⁰
(36-37)

Rojas Pérez n'agit pas seulement comme auteur, mais aussi il relie dans son œuvre les éléments critiques de la théorie darwinienne aux arguments scientifiques, tout en facilitant le sujet à analyser.

Amor en la Línea Vieja nous informe que Don Román arrive de San Blas, la province de Cartago —ancienne capitale costaricienne— à la zone selvatique de l'Ancienne Ligne dans la province de Limón. Chemo, Flor et leurs enfants déménagent de San Gabriel, le canton de Puriscal, la province de San José à l'Ancienne Ligne (39). Dans le cas de Don Román et Chemo, ils s'adaptent facilement au changement selvatique qui les remplit d'une attitude positive lorsqu'ils travaillent la terre de manière soutenable. Flor, au début de l'œuvre, ne s'adapte pas au milieu parce qu'il s'agit de "área remota donde según ella el viento se devolvía o donde el diablo perdió la chaqueta y jamás volvió a recogerla"⁷¹ (5). Sûrement, le protagoniste n'était pas habituée à être entourée par le milieu boisé, en outre, la distance de l'endroit avec les centres

⁷⁰ J'ai entendu que les chromosomes contiennent l'information génétique de chaque organisme et que toutes les espèces vivantes partagent certains gènes. On dit que dans le cas des hommes, la moitié des chromosomes est apportée par la mère et l'autre moitié par le père. Un cas curieux de la Mère Nature est que 98% du génome humain est identique au génome du chimpanzé, ça veut dire que j'ai un lien de parenté avec ces vauriens qui m'ont fait peur en route. [...] Incroyable! Seulement 2% des gènes nous différencie aux êtres poilus et grimpeurs d'arbres... Il est surprenant que les primates puissent être moins sensibles à certaines maladies que les êtres humains, y compris le cancer et le SIDA. (36-37)

⁷¹ «un espace éloigné où selon elle le vent retournait et où le diable avait perdu le veston et jamais est retourné à le recueillir» (5)

d'attention publique l'alarme, beaucoup plus quand elle se sent responsable de la famille (5). Flor, en découvrant les bontés de la zone montagneuse ainsi que l'insistance de son époux, change d'avis envers la nature qui l'entoure. Tous les jours elle remarque que son environnement est amical et qu'il fournit le nécessaire à la famille (5-9). La transformation de sa pensée supportée par les protagonistes envers la nature dans Amor en la Línea Vieja aide le lecteur se rappeler l'œuvre Walden de l'américain Henry David Thoreau. Les deux romans recréent un environnement énormément riche en ressources naturelles où les personnes désirent coexister entourées par la nature.

Il n'y a pas de comparaison entre la paix des protagonistes de l'Ancienne Ligne qui vivent à la campagne et l'inquiétude vécue par les gens dans la ville. Sans doute, Flor souhaite se réjouir à la campagne des mêmes services publics auxquels elle aurait eu accès dans des villes où se trouvent, par exemple les hôpitaux, les écoles, les lycées et les universités pour que ses enfants puissent en profiter. Néanmoins, pour la famille le coût peut être assez élevé à cause des dangers qui existent dans la métropole. C'est exactement cette idée que le narrateur omniscient cherche à analyser dès que le lecteur découvre la pensée intérieure de Don Román, qui compare la vie à la campagne avec la folie des villes: "[...] tanta droga y delincuencia que las familias han construido de sus casas cárceles. Era de mal gusto para él tener que cubrir con metal sus ventanas, puertas, azoteas y todo por donde pudieran entrar los ladrones"⁷² (39). Cette description sociale des villes donne au lecteur un meilleur panorama pour comprendre la fuite des protagonistes de la ville vers la campagne. Don Román a échangé la folie de la ville en la remplaçant par l'harmonie de la campagne, bien que son discours ait un sentiment amer en voyant que certains adultes avaient entamé leur jeunesse dans le monde de la criminalité. Don

⁷² “[...] tant de drogue et de délinquance que les familles ont construit des prisons de leurs maisons. Il était de mauvais goût pour lui devoir couvrir avec métal les fenêtres, portes, toits et tout par où les voleurs pourraient entrer». (39)

Román, en comparant le style de vie dans les villes avec le mode de vie à l’Ancienne Ligne, se vante en disant: “En el campo eso no se ve. La gente se acuesta temprano, trabaja fuerte, es de palabra, no andan en ese mundo perdido. En cuanto a la alimentación..., aquí sí se come todo fresco, en estado natural”⁷³ (Amor 39). La pensée de don Román est enracinée dans l’hypothèse littéraire de Williams qui compare l’avidité de la ville avec l’innocence de la campagne, où la campagne est comblée de verdure tandis que dans la ville la vie est contaminée (La campagne et la ville 75). Ce critique littéraire soutient que dans les villes il y a beaucoup de gens qui vivent en décadence:

[...] vie abondante, d’adulation et corruptions, de séduction organisée, de bruit et de circulation, de rues incertaines à cause des voleurs, avec leurs maisons chancelantes et remplies et les dangers constants d’incendie, c’est la ville en soi-même [...] c’est une réaction directe contre la corruption interne de la ville: [...] la fétidité de la grande ville et les utilités. Le bruit et les dangers de la foule entassée. (76)

Au début de l’œuvre Flor est confondue avec l’environnement selvatique admirable de la forêt tropicale; toutefois, au fur et à mesure que l’action du roman avance, on se rend compte que le protagoniste accepte de coexister entourée par la végétation exubérante. La tête sur l’oreiller, elle entre en transe se voyant flotter avec sa famille suspendus par un tunnel qui relie la campagne avec la métropole gigantesque (10). Elle assure ne pas avoir visité cet endroit au préalable, cependant par la nature de ses rêves, la femme peut connaître cette réalité à l’autre côté du tunnel. Le lecteur est de nouveau le témoin de l’interconnexion des mondes à travers un tunnel où les protagonistes peuvent expérimenter la vision d’un environnement transformé en

⁷³ «Jamais on voit ça à la campagne. Les gens se couchent tôt, travaillent fortement, connaissent l’honneur de la parole, ils ne se mélangent pas dans ce monde de perdition. Quant à l’alimentation..., en effet tout ce qu’on mange ici est frais et en état naturel». (39)

grande partie (les villes et la beauté de l'environnement de la forêt tropicale à la campagne). À première vue symbolique, le protagoniste donne l'impression d'être morte⁷⁴. Une nouvelle interprétation théorique de quitter la nature et de se retirer dans la ville représente une symbolique de décès physique ou culturel pour celui qui pratique cet acte. Le symbolisme du tunnel peut être la peur du personnage qui cherche à transmettre au lecteur une certaine préoccupation pour la transformation dont souffre la nature, qui se remplit de ciment. En effet, celle-ci doit faire place aux villes. Cette réalité pourrait être vue comme un augure de mort pour la nature et ses espèces. Une autre interprétation s'explique par le fait que Flor remplace «la paix et l'innocence» par le monde convulsé de la ville. Ce symbolisme encadre aussi les théories exposées par Sigmund Freud⁷⁵ et sa fille Martha Freud. Quelle que soit l'interprétation théorique, étant donné la transe éprouvée par le protagoniste Flor, il est clair qu'elle ne souhaite pas habiter avec sa famille dans une société artificielle offerte par les villes modernes puisqu'elle préfère la sécurité, la paix et l'innocence de la campagne:

[...] estaban en medio del sonido de tantos carros, humo por todos lados, rascacielos donde la gente vivía y trabajaba apretadamente; hacinamiento en

⁷⁴ Ces livres aident à la meilleure interprétation de la transe qu'éprouvent les personnes qui meurent et retournent à la vie. Ces théories sont analysés par Raymond A. Moody dans ses livres La vie après la vie, Réflexions sur la vie après la vie, Plus sur la vie après la vie; Nouvelles recherches autour des phénomènes au-delà de la mort; cette théorie est poursuivie par Harold Morrow Sherman dans son œuvre La vie après la mort, Carlos Trejo dans son livre Preuves de vie après la mort et Yogi Ramacharaka dans son essai La vie après la mort.

⁷⁵ La psychanalyse est une discipline fondée par Sigmund Freud et qui peut être analysée à trois niveaux:

- a) une méthode de recherche qui consiste essentiellement à démontrer la signification inconsciente des mots, des actes et des productions imaginaires (comme les rêves, les fantaisies, les délires) d'un individu. Cette méthode se base principalement sur les associations libres du sujet qui garantissent la validité de l'interprétation. L'interprétation psychanalytique peut aussi être étendue à des productions humaines pour lesquelles on ne dispose pas d'associations libres;
- b) une méthode psychothérapeutique basée sur cette recherche et caractérisée par l'interprétation contrôlée de la résistance, du transfert et du désir. Dans ce sens, on utilise le mot *psychanalyse* comme synonyme de *soin psychanalytique*; comme par exemple, entreprendre une psychanalyse (ou une analyse);
- c) un ensemble de théories psychologiques et psychopathologiques qui systématisent les données apportées à travers la méthode psychanalytique de recherche et de traitement. Cette théorie est enregistrée dans 23 volumes appelée: The Standard Edition of the Complete Psychological.

autos, trenes, barcos, metros, buses, aviones, basura, olores nauseabundos, gente comiendo desperdicios de la basura, pandilleros peleando entre ellos su territorio por la droga, cámaras policiales vigilaban día y noche para contrarrestar la altísima criminalidad, personas tratando de evadir los policías de fronteras; cielo, ríos, lagos, lagunas y mares contaminados, lugares donde los niños y ancianos se tiraban como cosas inanimadas; laboratorios de clonación donde se usaban los seres como piezas de repuesto, científicos que creaban enfermedades extrañas para controlar la población; se declaraban las guerras por sexo, religión, petróleo, territorio y por ver quien se quedaba con todo el dinero del mundo.⁷⁶ (Amor 10)

Toutefois, la naissance de la Révolution Industrielle fortifie la notion bivalente du dualisme *campagne* contre *ville*, où traditionnellement la campagne symbolise la production alimentaire, tandis que la ville consomme ses produits et fabrique des ustensiles techniques, comme le réaffirme Williams dans son essai La campagne et la ville: «Évidemment, la ville mange ce que ses voisins de la campagne cultivent» (80). Comme ça, on peut dire que la campagne vit en partie parce que l'agriculteur continue à travailler la terre pour la faire «produire des fruits abondants». Il ne faut pas oublier que le paysan de Rojas Pérez cultive la terre de manière durable et en communion avec les autres espèces de la zone. Le fragment qui trace le travail des paysans reste dans la mémoire du lecteur comme symbole de la vie à la campagne et du travail dur des natifs pour produire ce qui les rend autonomes ainsi que les aliments pour

⁷⁶ [...] ils étaient au milieu du bruit de tant de voitures, avec la fumée partout, des gratte-ciels où les gens vivaient et travaillaient tous pelotonnés; entassement en voitures, trains, bateaux, métro, autobus, avions, ordures, odeurs nauséabonds, les gens qui mangeaient des déchets d'ordures, des bandits combattant pour le territoire de vente de drogue, des caméras policières surveillaient jour et nuit pour résister face à la haute criminalité, des personnes essayant de fuir la police des frontières; le ciel, les rivières, les lacs, les lagunes et les mers contaminés, des endroits où les enfants et les personnes âgées étaient jetés comme des choses inanimées; des laboratoires de clonage où les êtres servaient de pièces de rechange, des scientifiques qui créaient des maladies étranges pour contrôler la population; on déclarait les guerres de sexe, de religion, de pétrole, de territoire et à voir qui gardait tout l'argent du monde. (Amor 10)

nourrir les êtres de la ville. La maîtrise artistique et sémantique de l'auteur transforme l'instrument de travail, la machette, en élément de vie qui -s'unissant avec le corps du paysan- donnent rythme et voix à une existence proprement rurale; les deux éléments (l'homme et la machette) se transforme en un seul instrument de travail, où la vie à la campagne se perpétue et prend sens grâce à leur coexistence. La description pastorale du travail campagnard est changée en une danse ancestrale où l'homme, dans la coexistence avec son environnement, établit une harmonie avec tous les éléments avoisinants:

[...] observó a los hombres concentrados en la chapea. Se meneaban a un mismo ritmo: se agachaban, se levantaban, movían el garabato al compás del machete que era dirigido por las nervudas manos que se estiraban para llevarse de un tajo lo más que pudieran de la maleza. Movían sus brazos con tanta destreza donde cuerpo y metal se unían en un solo instrumento de combate y —en lugar de cortar el pastizal— parecía más bien que buscaban, con sus tenazas, la presa que se escapaba por el monte, no queriendo someterse a los gladiadores de bronce que incansablemente la perseguían.⁷⁷ (Amor 50)

Bien que la machette apparaisse comme le consommateur de broussailles, elle prépare en même temps le champ de façon soutenable pour donner vie au grain de maïs, vu ici comme l'essence nutritive de la campagne, de la ville et des nations du monde. Bien qu'on coupe les montagnes à la machette pour développer l'agriculture, les personnages et le narrateur omniscient ne voient pas cela d'une mauvaise façon puisque cette technique de débroussaillage incarne un mode de

⁷⁷ [...] il observât les hommes qui débroussaillaient assez concentrés. Ils se balançaient au même rythme: ils se baissaient, ils se levaient, ils déplaçaient le crochet par coup de machette dirigée par les mains nerveuses qui s'étiraient pour s'emporter d'une coupe de plus des broussailles. Ils remuaient leurs bras avec une telle habileté que corps et métal étaient unis dans un seul instrument de combat et —au lieu de couper le buisson— il semblait plutôt qu'ils cherchaient, avec leurs tenailles, la proie qui s'échappait par la montagne, ne voulant pas se soumettre aux gladiateurs de bronze qui infatigablement la poursuivaient. (Amor 50)

développement plus durable, contraire à l'utilisation indiscriminée des herbicides et agrochimiques dont est coupable la compagnie bananière, qui en plus disperse ses produits polluants à partir d'un petit avion. Les paysans laissent leurs terrains en jachère afin que la terre repose et se prépare à temps pour une nouvelle récolte. L'agriculteur choisit sagement les grands grains les plus aptes pour donner vie à un maïs de meilleure qualité; ces grains sont déposés dans la terre fertile de couleur «noire chocolatière». Sans doute le sage agriculteur, au moment de choisir seulement le maïs de grande taille, après avoir laissé la terre en jachère et semé le grain précieux dans la terre fertile, il obtiendra seulement une récolte splendide:

Los machetes rugían, bufaban al pasar de izquierda a derecha, cortando el tacotal. Esos metales filosos habían devorado gran extensión de los matorrales en barbecho, dispuestos para la siembra del maíz en esta temporada. El grano ha sido seleccionado de las mejores mazorcas y curado con antelación. Solo granos grandes y bien asoleados esperaban ser depositados en una de las tierras más fértiles del país. El color negro achocolatado de la gleba hacía gala de su fertilidad; el saludable humus hacía germinar frondosas plantas que daban abundantes cosechas para atiborrar de granos la troje más grande. Eso fue lo que dio voz a la famosa Línea Vieja: la fertilidad de sus tierras y el amor al trabajo de sus campesinos [...] Pasaron los días y con ellos aumentaron la extensión de tierras desmontadas; hectáreas habían quedado a ras del suelo, raspadas como el pellejo del chanco, listas para abrir la tierra y depositar en su matriz el grano de vida. Los hombres, con fortaleza, chapearon por días los tacotales, obligando la

maleza a acostarse al ritmo del machete. No quedaba nada en pie y el verde se tronaba en un color bronceado [...].⁷⁸ (Amor 44)

Les agriculteurs de l’Ancienne Ligne ont développé leurs cultures de manière soutenable pendant des décennies; ils savaient que la culture soutenue allait leur apporter de meilleures récoltes et dividendes. Ils étaient sûrs que si l’on tournait la terre avec les différentes cultures, ils s’assuraient d’obtenir des fruits non seulement de plus grande taille, mais aussi de meilleure qualité. Ainsi, la glèbe sera plus saine et de la même manière ils maintiendront sous contrôle les parasites qui attaquent les cultures. La pratique de l’agriculture organique a toujours existé dans la zone jusqu’à l’arrivée de la transnationale bananière; d’ailleurs, nulle part dans le roman parle-t-on d’un paysan qui utilise des agrochimiques pour développer une agriculture de subsistance. Le roman mentionne l’usage de pesticides lorsque certains cultivateurs abandonnent l’agriculture de subsistance pour s’incorporer au travail quotidien dans les plantations bananières. Les produits agrochimiques sont utilisés exclusivement par la corporation transnationale qui les transporte de manière camouflée des États-Unis d’Amérique jusqu’aux plantations où elle tue à son pas tout être vivant (13). Amor en la Línea Vieja démontre au début de l’œuvre que l’agriculteur pratique un mode de développement durable, sème des cultures biologiques autour de sa maison pour approvisionner la famille, puis, il va travailler chez d’autres agriculteurs voisins, tout comme dans le cas de Chemo qui presque toujours aide Don Román dans les tâches

⁷⁸ «Les machettes rugissaient et rageaient en passant de gauche à droite à couper la broussaille. Ces métaux aiguisés avaient dévoré une grande extension des bruyères en jachère, prêtes pour l’ensemencement du maïs en cette saison. Le grain a été choisi parmi les meilleurs épis de maïs et traité à l’avance. Seulement des grains de bonne taille et bien ensoleillés attendaient à être déposés dans une des terres les plus fertiles du pays. La couleur noire chocolatière de la glèbe faisait étalage de sa fertilité; l’humus sain faisait germer des plantes touffues qui donnaient des récoltes abondantes pour farcir de grains le plus grand grenier. C’est exactement cela qui a donné voix à la fameuse Ancienne Ligne: la fertilité de ses terres et l’amour des paysans pour le travail bien fait [...] Les jours se sont écoulés et avec eux l’extension de terres fertiles a augmenté; des hectares étaient restés au ras du sol, grattés comme la peau du cochon, prêts à ouvrir la terre et déposer dans sa matrice le grain de vie. Les hommes, avec force, ont débroussaillé les pâturages pendant de longs jours, en obligeant les broussailles à se baisser au rythme de la machette. Rien ne restait debout et le vert prenait une couleur bronzée [...].» (Amor 44)

nécessaires au maintien de sa propriété (12). Quand les agriculteurs atteignent la quote-part de grains nécessaires pour nourrir la famille, ils emportent l'autre partie au séchoir de Guácimo où parfois ils sont payés à un prix acceptable. Dans d'autres cas, l'agriculteur montre une certaine méfiance envers l'administration du séchoir parce que plusieurs fois on lui a payé le maïs à un prix bas (12-13). En réalité, les agriculteurs se méfient fortement de la compagnie fruitière à cause des fréquents pièges que la transnationale leur a tendu par le passé (13).

L'étude historique-littéraire sur l'arrivée de la transnationale au Costa Rica exige de connaître les événements socio-économiques et politico-philosophiques des décennies des années □20, □30 et □40 ^[111], conflits qui sont soigneusement expliqués dans le roman. Les événements mondiaux influencent directement l'environnement du pays centroaméricain, changements qui se reflètent artistiquement dans Amor en la Línea Vieja. Un événement primordial le constitue la convention commerciale ferroviaire (ANCR, Congrès Séries, no. 8996) connue comme le contrat Soto-Keith signé le 21 avril, 1884 entre Keith et Bernardo Soto Alfaro. Cependant, il est important de rappeler que les négociations pour la construction du chemin de fer vers l'Atlantique avaient déjà commencé en 1871 entre Henry Meiggs et le président du Costa Rica, Tomás Guardia Gutiérrez. Après la mort de Meiggs, son neveu Minor Keith assume la responsabilité du projet en 1877. La dette acquise auprès des banques anglaises pour la construction du chemin de fer met le gouvernement costaricien dans l'embarras économiques dès qu'en 1882 le pays ne peut plus payer ses dettes acquises auprès de Keith et des banques anglaises. Keith, voyant que l'affaire du chemin de fer au Costa Rica est en danger, décide avec ses compagnons investisseurs de payer aux banques anglais 1.2 million de livres sterling pour sauver l'accord international; de plus avec cette négociation Keith réussit à réduire les intérêts de la dette de 7% à 2.5%. Ensuite, le gouvernement costaricien, comme paiement à Keith, accepte

de lui louer pour une période de 99 ans, sans paiement d'impôts 3.200 kilomètres carrés de terre située le long de la ligne ferrée et où Keith plante la banane (Pérez Brignoli 101). Cet accord bananier est cité dans Amor en la Línea Vieja quand Don Román et Chemo découvrent que l'accord a été négocié de manière déloyale:

En ese truculento contrato a Keith le dan por noventa y nueve años casi la mitad del país, luego al construir el ferrocarril, lo edifica específicamente por donde él tiene el banano sembrado [...] En otras palabras, Keith, 'el Rey sin corona' se auto construye el ferrocarril para sacar su banano, nos cobra con intereses hasta lo que se come y el whisky que toma junto con sus secuaces. ¿Tontillo, verdad?⁷⁹

(Amor 14)

Le chef d'entreprise, en recevant facilement les terres fertiles pour cette vaste période et sachant qu'il peut en obtenir d'autres quand il le voudra, il ne se préoccupe pas de protéger ses biens puisque le gouvernement est tombé dans ses réseaux et il peut le manipuler à sa manière. Keith développe une agriculture sans aucun contrôle gouvernemental et à cause du mauvais planning agricole, il réussit en un temps record à utiliser les micronutriments de la surface, en obligeant le propriétaire à étendre ses plantations fruitières vers de nouvelles terres fertiles et qui lui assurent entre autres vingt-cinq ans de production (Harpelle 15; Guillen 113; Meléndez 61). Le passage critique l'avidité Américain, son indifférence pour l'environnement costaricien, et montre que ces étrangers sont plus intéressés par l'argent obtenu de la production de bananes que par la protection de la Mère-Nature. L'écrivain essaie de convaincre le lecteur que le producteur bananier ne comprend pas ou ne veut pas accepter que sur la planète tous les éléments vivent en

⁷⁹ Dans ce contrat truculent on donne à Keith pour quatre-vingt-dix-neuf ans presque la moitié du pays; puis, après la construction du chemin de fer, il le construit spécifiquement là où il a semé la banane [...] Autrement dit, Keith, 'le Roi sans couronne' se construit le chemin de fer pour soi-même afin de pouvoir transporter sa banane, il nous fait payer avec intérêts même ce qu'il mange et le whisky qu'il boit avec ses affiliés. Il n'est pas idiot, n'est-ce pas? (Amor 14)

symbiose et que les préjudices causés à l'environnement costaricien affecteront à un moment donné l'Angleterre, les États-Unis, l'Afrique et toute autre région du monde (Sandín 8).

Dans sa narration Rojas Pérez présente un bilan historique global de la souffrance de toutes les espèces vivantes natives aux nations bananières. Ces pays s'aperçoivent non seulement de la disparition de leurs écosystèmes naturels causés par la mauvaise praxis dans la culture de la banane, mais aussi que l'empire étatsunien leurs imposent des gouvernements de tutelle, cachés sous le masque des compagnies propriétaires de l'or vert généré par la banane. Une conséquence directe de la prospérité bananière est la conversion de 1911 lorsque le Costa Rica "se convertit en principal producteur de bananos del mundo"⁸⁰ (Meléndez 73). Ce privilège costaricien de disposer d'un sol fertile et de produire des bananes de grande taille est largement payé en augmentant "la extensión de tierras desmontadas; hectáreas habían quedado a ras del suelo, raspadas como el pellejo del chancho"⁸¹ (Amor 44). Sans doute la préparation des espaces bananiers étendus contribue à la misère du peuple costaricien, celui-ci étant participants et témoins oculaires de son propre malheur causé par la coupe non-discriminée de ses arbres. Cette pratique néfaste a pour conséquence, sans aucune possibilité de retour, la disparition d'infinis écosystèmes habités par une multitude d'importantes espèces "pertenecen a una cadena alimenticia"⁸² (24) qui assure la vie à d'autres êtres vivants. La production «d'émeraudes vertes» (103) conçues par la terre fertile et fangeuse a pour cause ce terrible événement où l'on outrage la terre afin d'extirper le liquide précieux de ses entrailles. La glèbe fertile est obligée de saigner abondamment à travers les immenses drainages par où se file la vie d'importants sols humides⁸³:

⁸⁰ «se convertit en principal producteur de bananes du monde» (Meléndez 73)

⁸¹ «l'extension de terres déboisées; des hectares sont restés à ras du sol, grattés comme la peau du cochon» (Amor 44).

⁸² «appartenant à une chaîne alimentaire» (24)

⁸³ Par sols humides se reconnaît la grande variété d'habitats intérieurs, côtiers et marins qui coexistent avec une certaine similitude dans les régions inondées. Dans ces endroits, l'eau joue un rôle primordial pour développer la vie dans les différents écosystèmes qui la cohabitent; c'est précisément l'eau qui rend ces écosystèmes différents aux

“Cortaron los hermosos árboles, secaron con enormes zanjas los humedales y quebradas, dejando el vientre de la tierra con tremendas cicatrices”⁸⁴ (106). L’effort accompli pour transporter rapidement les fruits en grande quantité provoque des changements dans les communautés interconnectées par la production de la banane:

Con la llegada de la carretera, el servicio de carros tirados por caballos quedó relegado a los ramales. La mayoría de carga procedente de Villa Franca empezó a salir a Río Jiménez y Guácimo en camiones. No cabe duda que la participación de las bananeras al construir la carretera fue un pilar importante para completar la obra. Los productores deseaban sacar en menor tiempo mayor cantidad de fruta hasta donde llegaba el tren. Las compañías, al tener suculentas ganancias, decidieron extender sus tentáculos, adquiriendo nuevas tierras fértiles a las que en poco tiempo dejaron pelonas.⁸⁵ (Amor 106)

Le roman Amor en la Línea Vieja maintient le discours sociopolitique et économique qui lie directement l’échec macro-écologique éprouvé dans le monde entier. Évidemment, le registre littéraire a pour source d’inspiration un modèle artistique qui raconte la réalité environnementale costaricienne dans la zone bananière où le message économique et philosophique-environnemental qui imprègne la narrative d’Amor en la Línea Vieja représente une claire dénonciation contre l’interventionnisme étatique réalisé par les compagnies multinationales dans

terrestres. Sans le liquide précieux, on ne peut pas développer la vaste diversité biologique trouvée dans les sols humides. Ces importants centres biotiques sont de nécessité suprême afin de sauvegarder la vie de la planète par les processus hydrologiques et écologiques qui s’y développent. En outre, ces bourbiers sont de grande importance parce que c’est ici où commence l’origine de l’eau potable, de la pêche, de l’agriculture, de l’activité forestière, du maniement de la vie sauvage, de la broussaille, du transport, de la récréation et du tourisme.

⁸⁴ «Ils ont coupé les beaux arbres, ils ont séché les sols humides et les ravins avec d’énormes tranchées, laissant le ventre de la terre avec des cicatrices énormes» (106).

⁸⁵ A l’arrivée de la route, le service de voitures tractées à cheval reste relégué aux embranchements. La majorité des chargements originaires de Villa Franca commence à sortir en direction de Río Jiménez et Guácimo en camions. Il n’y a pas de doute que la participation des compagnies bananières dans la construction de la route a joué un grand rôle pour la complétion de ce projet. Les producteurs souhaitaient transporter en peu de temps une grande quantité de fruits jusqu’à la sortie du train. Les compagnies, tenant des profits succulents, ont décidé d’étendre leurs tentacules, en acquérant de nouvelles terres fertiles qui ont été tondues en peu de temps. (Amor 106)

les pays pauvres. L'auteur concentre son regard littéraire pour relater une vérité sur des méfaits commis par la corporation bananière United Fruit Company dirigée par son propriétaire Minor Keith⁸⁶, chef d'entreprise millionnaire qui, pour renforcer son pouvoir absolue, se marie avec Cristina Castro Fernández, la fille du président costaricien José Castro Madríz (Acker 60). Keith, avec son argent et marié avec la fille du président, entre directement dans l'arène politique où facilement il achète la prise de conscience de politiciens costariciens; cela a pour conséquence que le commerçant étranger se transforme rapidement en «roi sans couronne». L'inexpérience du Costa Rica de se démener avec la transnationale, ajoutée à l'endettement acquis par la construction du chemin de fer et les privilèges que Keith accorde aux politiciens, rapidement mettent en danger la souveraineté de la petite nation. La perte de liberté éprouvée par le Costa Rica est une réalité dont souffrent aussi les autres nations bananières (appelées pour longtemps 'Banana Republics') par où passe la main de l'argent et la corruption de la compagnie de production de fruits. Le chef d'entreprise, ayant attrapé dans la toile d'araignée la souveraineté des nations, complète l'adage populaire qui dit: «un âne amarré contre un tigre lâché». Le chef d'entreprise possède le pouvoir de faire tout ce qu'il souhaite avec ses employés, violant leur écologie humaine élémentaire. Si l'homme n'a pas de liberté pour se prononcer contre l'outrage auquel il est soumis, il y aura moins d'opportunités pour les autres espèces vivantes de sauvegarder leur intégrité propre face aux prédateurs de la compagnie qui tisse sa toile. Pablo Neruda dans son écho-poème «La United Fruit» (1967) décrit avec nostalgie et désenchantement la réalité éprouvée par les nations bananières:

⁸⁶ Minor Cooper Keith, de nationalité américaine, est né à New York le 19 janvier, 1848 et meurt le 14 juin, 1929. Keith est un proéminent chef d'entreprise de chemins de fer, de plantations bananières et de transports; ses activités commerciales ont eu un profond impact en Colombie, en Amérique Centrale et dans les Caraïbes pendant le XIXème siècle et le début du XXème siècle. Après un revers économique, Keith est obligé de partager son entreprise avec la compagnie Boston Fruit Company, une propriété de l'investisseur Andrew W. Preston qui dominait le commerce de cette fruit dans les Indes Occidentales. Cette fusion entre les compagnies de Keith et Preston est à l'origine de la bananière United Fruit Company, où Keith réussit à se placer comme le vice-président.

“la compañía frutera Inc.
Se reservó lo más jugoso,
la costa central de mi tierra,
la dulce cintura de América.
Bautizó de nuevo sus tierras,
como ‘Repúblicas Bananeras’
y sobre los muertos dormidos,
sobre los héroes inquietos
que conquistaron la grandeza,
la libertad y las banderas,
estableció la ópera bufa:
enajenó las banderas⁸⁷.

Le déséquilibre environnemental qui règne dans la région peut être satisfaisant pour ceux qui jouissent des richesses matérielles et embrassent avec joie l’idée d’investissement de capital étranger comme expression de progrès et projet civilisateur. Dans cette compagnie bananière, les travailleurs sont soumis à une atmosphère de travail brutale, sans protection médicale alors que la zone abonde en fièvre jaune, paludisme, rougeole, fièvre typhoïde ainsi que beaucoup d’autres maladies tropicales qui déciment les journaliers de cette compagnie fruitière. L’abandon des ouvriers suscite l’union des travailleurs qui décident de commencer la grève dans le but d’améliorer leurs conditions de travail, tandis que le gouvernement servilement les supprime avec l’aide de la police (Amor 114-115). L’écrivain Carlos Luis Fallas Sibaja rappelle cette

⁸⁷ «La compagnie fruitière Inc./ a réservé le plus juteux,/ la côte centrale de ma terre,/ la douce ceinture d’Amérique./ Elle baptisât de nouveau ses terres,/ comme ‘des Républiques Bananières’/ et au-dessus des morts endormis,/ au-dessus des héros inquiets/ qui ont conquis la grandeur,/ la liberté et les drapeaux,/ elle a établi l’opéra bouffe:/ elle aliénât les drapeaux. »

douleur et misère du moment dans un passionné discours à l'Assemblée de Solidarité à côté des grévistes de Puerto González Víquez, effectué le 18 septembre, 1955 à San José du Costa Rica. Dans cet endroit, l'âme en peine, Fallas Sibaja rappelle aux personnes réunies les calamités et l'amer souvenir de la grève bananière de 1934. Il rapporte l'histoire car, lorsqu'il était à peine un enfant, il a travaillé avec la transnationale et puis —après avoir souffert au côté d'autres paysans— il décide de prendre le rôle de dirigeant:

Compañeros:

Vengo gustoso a intervenir en esta asamblea de solidaridad con los huelguistas de Puerto González Víquez, y lo hago en mi condición de costarricense, de ex-trabajador de la United Fruit Company, de ex-dirigente de la Federación de Trabajadores Bananeros del Atlántico y luego de la Federación de Trabajadores Bananeros del Pacífico, y también en mi condición de dirigente de la gran huelga bananera de 1934.

Con ocasión de la lucha huelguística que hoy están librando los trabajadores bananeros allá en el Sur, yo quiero que hagamos esta noche algunos recuerdos de luchas pasadas, para que los jóvenes aquí presentes sepan qué experiencias ha hecho la clase trabajadora costarricense en sus relaciones con la United Fruit, y, sobre todo, para que conozcan cómo han sabido luchar siempre los trabajadores de las bananeras en Costa Rica.

Antes de 1934, la vida en las bananeras de la United era un horrible infierno comparada con la vida que hoy hacen los trabajadores en esas mismas bananeras; y ya esto es mucho decir, porque son infames las condiciones de vida que hoy soportan allí los trabajadores. Yo llegué muy muchacho a la zona bananera.

Algunas de mis experiencias de ese tiempo se conocen a través de mi libro "Mamita Yunai", allí está reflejada en parte la dura y humillante vida que entonces soportábamos en la zona bananera del Atlántico.⁸⁸
(www.guiascostarica.com/myunai/my13.htm).⁸⁹

On trouve une forte relation entre les expériences bananières des auteurs Fallas Sibaja dans son roman Mamita Yunai et Rojas Pérez dans Amor en la Línea Vieja, car Fallas Sibaja est né dans la plaine d'Alajuela, mais à l'âge de 15 ans il est engagé comme ouvrier dans les bananières limoniennes de la compagnie United Fruit Company. Pour sa part, Rojas Pérez est né dans la province de Limón, dans une région appelée Zancudo où son père Román Rojas Gómez consacre sa vie à l'agriculture du maïs, au bétail et pendant une période il est aussi fournisseur de bananes aux compagnies bananières. Quand Don Román meurt d'un infarctus à l'hôpital Max Peralta dans la ville de Cartago, à l'âge de 15 ans Rojas Pérez est obligé d'affronter la vie seul. À cette époque il n'habitait plus avec sa mère et c'est à ce moment-là qu'il devient étudiant au lycée Agricole de Guácimo. Pour survivre en tant qu'étudiant, Rojas Pérez passe ses vacances d'été en travaillant dans l'exploitation bananière de Carmen de Siquirres et en faisant entre 8 et 14 heures de travail par jour. En comparaison à la vie de Fallas, lorsque Rojas Pérez termine sa troisième année de lycée, il déménage dans une maison derrière les pompiers, au centre-ville

⁸⁸ Compagnons: Je viens avec plaisir à cette assemblée en solidarité avec les grévistes de Puerto González Víquez, et je le fais comme Costaricien, ancien travailleur de la United Fruit Company, ancien dirigeant de la Fédération des Travailleurs Bananiers de l'Atlantique et sous le mandat de la Fédération des Travailleurs Bananiers du Pacifique, ainsi que dans ma position de dirigeant de la grande grève bananière de 1934. À l'occasion de la lutte qui a pour but aujourd'hui de libérer les travailleurs bananiers au Sud, je voudrais rappeler ce soir quelques mémoires de luttes passées, pour que les jeunes ici présents sachent les expériences de la classe des travailleurs du Costa Rica dans leurs relations avec la United Fruit, et, surtout, pour qu'ils sachent comment les travailleurs des bananières ont toujours su combattre au Costa Rica. Avant 1934, la vie dans les bananières de la United était un horrible enfer comparée avec la vie que les travailleurs mènent aujourd'hui dans les mêmes plantations bananières; et ceci signifie déjà dire beaucoup, parce qu'aujourd'hui-même les conditions de vie que les travailleurs supportent sont infâmes. J'ai commencé dans la zone bananière très jeune garçon. Certaines de mes expériences de ce temps-là sont connues à travers mon livre «Mamita Yunai», là y est décrite en partie la vie dure et humiliante que nous supportions alors dans la zone bananière de l'Atlantique.

⁸⁹ Le discours est cité du site web: www.guiascostarica.com/myunai/my13.htm

d'Alajuela où il continue ses études jusqu'à sa remise de diplôme de l'Institut d'Alajuela. Rojas Pérez sort de l'Ancienne Ligne et s'installe à seulement 500 mètres d'où Fallas Sibaja est né, tandis que Fallas Sibaja déménage dès son enfance dans la province de Limón où il s'incorpore au processus d'exploitation bananière qu'il dénonce dans Mamita Yunai, alors que Rojas Pérez le fait dans le roman Amor en la Línea Vieja. Les deux auteurs sont séparés par le temps et les âges, puisque Fallas Sibaja est né en 1909 et meurt d'un cancer des reins en 1966, tandis que Rojas Pérez est né beaucoup plus tard, en 1962. Sans doute, les sujets traités dans les deux romans évoquent la même réalité historique et les deux auteurs se rapprochent —dans la perspective de la dualité 'campagne contre ville'— par les nécessités vécues en tant qu'employés de la compagnie fruitière.

Le défaitisme gouvernemental costaricien a été dénoncé à l'avance par trois auteurs qui sont soit Limoniens de naissance, soit Limoniens de cœur après avoir habité la province pendant longtemps. C'est le cas de Carlos Luis Fallas dans son œuvre Mamita Yunai (1941), Anacristina Rossi avec son roman La folle de Gandoca (1992) et Rojas Pérez avec Amor en la Línea Vieja (2007). Tant les auteurs comme le citoyen costaricien voient à travers des yeux terrifiés qu'à court terme les forêts auront disparues et les produits agrochimiques seront arrivés à supprimer la fertilité de la terre, glèbe qui s'érode rapidement, permettant que l'eau emporte les polluants agrochimiques vers les rivières qui à leurs tours cessent d'être salubres pour se transformer en drainages qui donnent naissance à toutes sortes de décharges industrielles. Ce facteur polluant est aggravé par la banane qui —étant destinée à l'exportation— est coupée, puis transportée au centre de traitement, soumise à un procédé rigoureux associé à des produits chimiques. Il vient ensuite la sélection de la banane, sa pèse, son emballage et son expédition par camions jusqu'au train qui la transporte au port d'où elle est exportée dans le monde entier. La transnationale fait

d'énormes profits puisqu'elle s'enrichit du dur labeur des Costariciens et d'autres nations bananières, où la compagnie, par pur intérêt commercial a fait élire des présidents qui ne lui causent aucun problème, tout comme le dénonce Alison Acker dans Honduras: The Making of a Banana Republic. Les producteurs fruitiers s'emparent de la richesse nationale et laissent la population travailleuse appauvrie et affamée, poursuivie par le fantôme de la pollution brutale⁹⁰ héritée par la monoculture⁹¹. Amor en la Línea Vieja avec héroïsme et simplicité raconte la réalité triste vécue par le Costa Rica à l'arrivée de l'entreprise fruitière sur ses terres fertiles⁹², réalité pareille à celle décrite par Acker dans Honduras: The Making of a Banana Republic. Amor en la Línea Vieja de Rojas Pérez enchante le lecteur comme si la narration était une peinture à l'huile qui décrirait la formation des plantations bananières, le traitement de la banane, le transport du fruit à l'usine de traitement et son expédition en camion jusqu'au port de Limón d'où la banane est exportée dans le monde entier. Bien que le message poétique soit

⁹⁰ La dénonciation interposée par le forum Amaus est une radiographie de la réalité trouvée dans Amor à l'Ancienne Ligne sur les bananières qui ont dispersé à l'atmosphère les nématodes interdits aux États-Unis dès les années 40 jusqu'aux années 80. Le pesticide DBCP est aussi interdit, mais l'usage provoque la stérilisation de plus de 10.000 travailleurs et où les compagnies refusent de payer les indemnités correspondantes aux familles touchées (Forum Amaus 2). La compagnie fait pression sur les propriétaires pour que ceux-ci leur vendent les terrains; maintenant les montagnes vierges d'auparavant et ses espèces tombent dans les mains du consortium bananier qui les a rapidement balayées à la vue et patience du gouvernement costaricien. Cela prouve que les lois existent en papier, mais elles ne sont pas respectées; ainsi, les plus faibles sont ceux qui payent toujours les conséquences négatives (Forum Amaus 4-5).

⁹¹ Étant une monoculture de grande échelle, les plantations dépendent de l'usage excessif de fertilisants, d'herbicides, de fongicides, de nématodes et d'insecticides pour arriver à produire à une échelle acceptable. Le contact avec ces poisons est à l'origine de l'intoxication des travailleurs; cela provoque des vomissements, des maux de tête, de l'asthme, de la bronchite, des maladies de peau et des yeux, du cancer, des avortements spontanés et de la stérilité. Les examens d'urine pratiqués aux travailleurs bananiers vérifient les preuves d'herbicide Paraquat; on suppose que l'utilisation même de vêtements réglementés pour appliquer les agrochimiques dans la plantation n'empêche pas la contamination de la peau et des cheveux. La culture bananière en comparaison avec d'autres types de production présente des hauts risques de souffrir de cancer au niveau de l'appareil respiratoire, de la prostate, des ovaires et de la peau; de la même manière, on présume que les travailleurs bananiers sont plus fréquents à souffrir des dommages au niveau du système nerveux (Forum Amaus 2).

⁹² Le roman Amor en la Línea Vieja devient la porte-parole en enregistrant la réalité que souffrent les «nations bananières». Au Costa Rica, le Forum Amaus a présenté une dénonciation formelle devant le Tribunal International des Peuples sur les Droits Humains et l'Environnement, vue pendant la Session d'avril, 1998, à New York aux États-Unis. La plainte du Forum Amaus traite «le cas de la production bananière au Costa Rica et ses effets socio-environnementaux dans le contexte de la production insoutenable et de la globalisation». Le Forum Amaus du Costa Rica héberge 25 organisations qui combattent la protection de l'environnement humain et d'autres espèces dont les droits sont abusés (Forum Amaus 1).

accompagné par la réalité nostalgique générée par la transnationale fruitière, des milliers de tonnes de banane, de rubans plastiques, de produits chimiques, de cartons, de litres de chlores, de décalcomanies, de matières plastiques servant à couvrir la banane, est jeté dans la rivière Jiménez (106-107). Le consortium bananier «Borzone» de Villa Franca, El Zancudo et de la rivière Jiménez a laissé son empreinte de mort en contaminant l'eau potable de la rivière Jiménez et ses affluents; le texte dépeint cette situation clairement lorsque Carlitos, le fils de Mara va à la pêche et rencontre des poissons morts flottant sur leur ventre, l'enfant imprudent pense que c'est un cadeau venu de la rivière; il les ramasse et les amène comme trophée de pêche à sa famille pour donner un banquet savoureux, acte qui empoisonne tous les membres de la famille pendant plusieurs jours (98). Un autre cas d'empoisonnement se remarque quand Bull-le-noir sort à faire une partie de chasse et trouve —selon lui— un paca rongeur «facile» qu'il recueille, qu'il emporte chez lui et qu'il mange. Hélas, comme la chair de l'animal est contaminée par des agrochimiques, Bull-le-noir tombe malade (112). L'enfumage constant des avions de l'entreprise bananière (115), provoque des dommages irréparables aux habitants du village, comme la mort d'animaux domestiques et la stérilisation des employés de la compagnie (98).

La compagnie Borzone transforme la nature édénique comblée de merles fauves et d'autres animaux qui cohabitent les forêts abritées d'arbres exotiques dans cet immense monde plein de plasma germinatif. Très rapidement la nature de l'Ancienne Ligne disparaît faisant place à la plantation fruitière. On extrait de la montagne des millions de pieux des jeunes arbres qui sont enterrés à l'arrivée à la plantation, c'est ici où sont soutenues les plantes fruitières pour que le vent ne les renverse pas; lorsque le régime de la banane a déjà plusieurs jours, pour le protéger, le travailleur le met dans un sac de plastique transparent, lui ajoute un ruban d'une certaine

couleur, puis les plantations bananières sont désinfectées par les avions afin de combattre les parasites (115). Au prix de la disparition de toute trace de vie naturelle, la plantation bananière a fleuri de telle manière que, vue dès hauteurs, elle ressemble à une mer verte, mais au-dessous de la plantation tout est resté en terre à cause des désherbants qui tuent toute vie à leur pas (110). Hors de la plante de banane, la seule vie qui existe dans l'entourage est celle de certains rongeurs qui se sont rendus résistants aux agrochimiques toxiques. Ensuite, dès que la banane est prête à être transportée, la compagnie monte la production sur des roues spéciales et la déplace sur un câble métallique jusqu'à la «boxe», car la plante de traitement est située «stratégiquement parallèlement à la rivière» (106), tout en haut de la colline (107). De son haut point, l'empaqueteuse érige un canal de drainage industriel par où sont jetés sans aucun traitement les multiples déchets bananiers jusqu'à la rivière Jiménez, affluent admirable qui succombe à cause de la destruction de ses écosystèmes qui se nourrissent d'eau douce:

De verdad que en el torrente se olía la muerte. Se debía a las toneladas de banano y agroquímicos que se vertían al río Jiménez por parte de las bananeras, río arriba y río abajo. En las orillas estaban adheridos miles de toneladas de plásticos usados para embolsar la fruta en el campo, millones de cintas de diferentes colores que se le pone al racimo para saber por el color, el día de su corta; flotaban toneladas de pinzotes y bananos sobre las aguas. El color cristalino y potable se había transformado en poco tiempo en oscuro, con olor chichoso, avinagrado, donde los habitantes en las corrientes del río habían sido obligados a emigrar o a morir en su envenenado hábitat. Las grandes machacas, guapotes, mogas, bagres, tepemechines, bobos, guabinas, camarones, caracoles, cangrejos, tortugas, plantas pequeñísimas con las que se alimentaban los peces y donde ellos ocultaban los

huevos de otros depredadores habían desaparecido en tan pocos años. Hoy el potentado caudal del río había sido convertido en un desagüe bananero. Claro estaba que los productores se llevaron las hermosas esmeraldas verdes y nos dejaron los caldos de muerte en los ríos.⁹³ (102-103)

Le poison a détruit tout être qui habitait l'ancienne eau potable et les drainages chimiques d'aujourd'hui finissent dans les océans Atlantique et Pacifique (écosystèmes globaux). De là, l'énorme misère se repend dans le monde avec un immense coût social payé par tous les êtres vivants de la planète, tandis que d'autres privatisent les succulents profits et socialisent l'énorme contamination. De cette sorte, aujourd'hui-même les pays les plus pollueurs au monde refusent de signer le traité de Kyoto parce que cette signature entraînerait —disent-ils— des millions de pertes pour l'industrie (Sandín 120-121). De manière égoïste, cette situation est causée par «y la simpleza de unas pocas personas de los países ricos que solo entienden de dinero, de beneficios, sin pensar, sin comprender, que el daño que causan a la naturaleza y a los habitantes de otros países se lo causan a toda la tierra y antes o después los sufrirán sus propios hijos»⁹⁴ (120). Les 171 pays qui se sont réunis à Kyoto, au Japon en novembre 1997 pour traiter le sérieux problème du changement climatique par l'effet de serre ne se sont pas mis d'accord à l'heure de signer le traité. Les Etats-Unis sont responsables de 24.5% de la pollution mondiale et, comme solution au

⁹³ Il est vrai que le torrent sentait la mort. Cela était dû aux tonnes de banane et d'agrochimiques qui étaient déversées dans la rivière Jiménez, en montant et en aval, par les compagnies bananières. Sur les bords de la rivière, des milliers de tonnes de matières plastiques utilisées pour emballer les fruits s'étaient adhérents, des millions de rubans de différentes couleurs attachés au régime afin de déterminer par leur couleur, le jour où il fallait les couper; des tonnes de bananes flottaient sur les eaux. La couleur cristalline et potable s'est transformée rapidement en foncé, sent le fermenté, aigre, et où les habitants vivant près des courants de la rivière avaient été obligés d'émigrer ou de se laisser mourir à cause de l'habitat empoisonné. Les grandes casse-pieds, le poisson Cichlasoma, le moga, le poisson-chat, les tepemehines, les sardines, les crevettes, les escargots, les crabes, les tortues, les petites plantes desquelles se nourrissent les poissons et où ils dissimulent les œufs des prédateurs avaient disparu en quelques années. Aujourd'hui, le fort débit de la rivière s'est transformé en drainage bananier. Il était clair que les producteurs ont emmenés les belles émeraudes vertes et ils nous ont laissé les bouillons de mort dans les rivières. (102-103)

⁹⁴ «la bêtise de quelques habitants des pays riches qui comprennent seulement le langage de l'argent, des bénéfices, sans penser, sans comprendre que les dommages qu'ils causent à la nature et aux habitants d'autres pays, ils le causent à toute la Terre et que tôt ou tard leurs propres enfants en subiront les conséquences». (120)

problème climatique, ils offrent d'acheter le compte environnemental des pays moins polluants (121). Les pays industrialisés, comme s'ils étaient les propriétaires de la planète, souhaitent s'attribuer le droit de continuer à polluer, en oubliant que l'homme n'est pas supérieur aux autres êtres vivants qu'il détruit. L'Homme est tout simplement un autre être vivant, au même niveau que les autres espèces (Leopold 240). Niiler réaffirme ce point de vue en disant que toute espèce mérite «du respect et qu'il faut le lui donner» (277).

2.3 Postulats révélés comme dénonciation

Amor en la Línea Vieja s'ajuste comme un anneau au doigt avec la critique écologique trouvée dans l'œuvre Le printemps silencieux de la biologiste Rachel L. Carson. Amor en la Línea Vieja déclenche ses premières lignes en racontant la beauté de la vie d'une nature unique, atmosphère qui régie jusqu'à la moitié du roman, lorsque la destruction de l'environnement naturel par les compagnies bananières commence. Au début du roman, où l'on raconte l'état de la végétation, on sent la grandeur de la campagne, des rivières, des ravins, des bosquets où coexistent une infinité d'animaux qui arrivent jusqu'aux habitations où les hommes peuvent les chasser pour nourrir leur famille. Il y a une grande quantité de poissons dans les ravins de telle manière que les humains les pêchent par des kilos en peu de temps; les oiseaux d'une multiplicité de couleurs se confondent avec les nuances des fleurs, alors que les descriptions paysagistes sont décorées par la multiplicité d'arbres. Les fruits et les légumes produits à la campagne sont frais et sucrés et parfois, en les coupant, ils laissent échapper leur sang laiteux comme symbole de fraîcheur du fruit et de la terre où ils sont cultivés. Ces descriptions du milieu naturel sont des signes vitaux qui montrent un environnement productif où les espèces partagent leur habitat avec plaisir. En lisant la première partie d' Amor en la Línea Vieja on y consigne une perception similaire à celle produite par la lecture de Walden de Thoreau dès que la vitalité de la nature enchante le lecteur avec sa vaste description du paysage naturel habité par une multiplicité d'espèces. Cette même splendeur pleine de vitalité est éprouvée quand on lit la première partie du roman Amor en la Línea Vieja et quand on la compare avec la première partie de l'histoire «Fable pour le jour de demain» trouvé dans l'œuvre Le printemps silencieux de Carson. Les deux écrivains, Carson et Rojas Pérez au début de leurs œuvres cherchent à attirer l'attention du lecteur sur la splendeur naturelle et la superbe abondance d'espèces; ensuite, après avoir dépeint

le beau passé naturel, les auteurs font atterrir le lecteur sur la réalité triste dans laquelle est tombée la nature au niveau local et global. Dans l'histoire «Fable pour le jour de demain» Carson décrit dès le premier paragraphe la beauté qui encadre l'environnement de la fable: «Il y avait une fois une ville au cœur de l'Amérique du Nord où toute existence paraissait vivre en harmonie avec ce qui l'entourait» (13). Le spécialiste ne doit pas lire beaucoup pour recevoir le message clair qu'au début de l'histoire la nature est robuste. Carson continue à décrire l'atmosphère: «La ville était clouée au centre d'un panneau d'échecs de fermes prospères, avec des champs de céréales et des vergers où, au printemps, de blancs nuages de fleurs ressortaient au-dessus des champs verts» (13). En automne ces terrains étaient couverts de couleurs glorieuses qui émanaient de vie et en ce moment-là «les renards aboyaient dans les collines et les cerfs traversaient silencieusement les champs, moitié occultés par les brouillards des montagnes automnales» (13). C'est ainsi que Carson raconte la vie naturelle dans son récit, mais on voit doucement comment la beauté naturelle se transforme en désillusion puisqu'il y a quelque chose dans l'espace naturel qui transforme la vie naturelle:

Un certain maléfice s'est approprié de l'endroit; des maladies mystérieuses ont détruit les volailles; les ovins et les chèvres ont maigri et sont morts. Partout on a étendu une ombre de mort. Les paysans ont parlé de certains maux qui accablaient leurs familles. Dans la ville, les médecins ont été plus troublés de nouveaux types de maladies qui apparaissaient chez leurs patients. Il y a eu beaucoup de décès soudains et inexplicables, non pas seulement chez les adultes, mais même chez les enfants qui, tout d'un coup, étaient attaqués par le mal tandis qu'ils jouaient, et mouraient en quelques heures. (14)

La verdure de l'espace s'était transformée en endroit désolé où ce qui chantait et dansait d'une abondance vitale s'est tu puisque la mort entourait le lieu. Les gens étaient étonnés parce que la multiplicité d'oiseaux avait disparue, le peu d'animaux qui se trouvaient succombaient devant un type de poison qui flottait dans l'air, il se retrouvait dans les eaux ou il était imprégné dans la terre. Les personnes ne savaient pas quoi faire, la confusion s'était emparée du lieu. Les enfants mouraient quand ils essayaient de manger, de dormir ou de jouer. La reproduction des espèces étaient difficile parce que celles-ci étaient devenues stériles:

Dans les fermes, les poules couvaient, mais aucun poulet ne sortait pas des œufs.

Les paysans se plaignaient de ne pas parvenir à élever aucun porc... les élevages étaient petits et survivaient seulement quelques jours. Les pommiers jetaient fleurs. Mais aucune abeille ne bourdonnait parmi les branches, par conséquent il n'y avait pas de transfert de pollen et on n'obtenait pas de fruits. (14)

L'homme a commencé à se donner des explications sur la situation chaotique que les espèces éprouvaient. L'origine du problème n'était pas évident, c'est pourquoi on a alors commencé à s'imaginer que le mal procédait d'un «maléfice qui s'était approprié du lieu» (14), mal qui continuait à annihiler «les oiseaux de la basse-cour; quant aux ovins et aux chèvres, ceux-ci ont maigri et sont morts» (14). Carson continue à développer la fable jusqu'à submerger le lecteur dans ce monde chaotique plein d'inquiétude et de désespoir où toute espèce a été contaminée. Après avoir réussi à causer la panique chez le lecteur, la biologiste ajoute que c'est tout simplement une histoire avec laquelle elle cherche à éveiller la raison de l'Homme et son action envers environnement naturel (15); tandis que Rojas Pérez dans le roman Amor en la Línea Vieja, après la première partie, donne un saut à un monde vu en extrême pollution; il est dans cette section que l'homme, en polluant, finit par être le contaminé.

Avec «Fable pour le jour de demain» Carson terrifie le lecteur puisque l’histoire paraît un film de fiction qui n’existe pas dans la vie réelle, mais le lecteur se demande si l’existence de cet environnement contaminé est possible dans notre monde. Carson répond à cette question dans sa description paysagiste de l’environnement terrestre dépeint dans une autre histoire appelée «La nécessité de soutenir». Avec cette histoire, Carson cherche à éveiller la conscience de l’Homme et lui faire accepter que l’usage des agrochimiques a contaminé la vie sur la planète. Elle soutient que: “—l’homme— il a acquis un significatif pouvoir pour altérer la nature» (17) et de lui dépend le changement ou le *status quo* qui finira par le tuer. Il est quand même, certain que l’Homme transgresseur de la norme naturelle a biologiquement démontré être moins défensif que l’insecte qu’il souhaite détruire. La guerre contre les «parasites» a été à l’origine de la pollution par l’homme de l’air, de la terre, des rivières, de la mer, de ses propres aliments (18), tandis que l’insecte poursuivi devient beaucoup plus résistant.

Depuis 1962 Carson a informé la population mondiale du pouvoir destructif que l’homme possède pour altérer la nature globale (15); dans ses recherches, elle parcourt le trajet historique des produits chimiques, en annonçant que les guerres entre les hommes servent à prouver que les armes sont néfastes et puis, même si les conflits militaires se terminent, on continue à annihiler les futures générations avec les composés chimiques:

[...] le strontium 90, libéré dans l’air par les explosions nucléaires, arrive sur la terre avec la pluie ou tombe tout seul; il termine dans le sol, se met dans l’herbe ou dans l’orge ou dans le blé qui croissent là et de temps en temps s’introduit dans les os de l’être humain, où il y reste jusqu’à sa mort. (18)

À la fin de la Seconde Guerre Mondiale, la chercheuse assure que le puissant complexe militaro-industriel camoufle agilement sa production d’armes chimiques et, pour étendre son marché

néfaste, produit des agrochimiques pour le contrôle des parasites qui rapidement deviennent résistants. Par conséquent, l'industrie de la mort est obligée de produire d'autres produits agrochimiques, plus forts qui annihilent l'animal destructif de cultures et l'insecte qui mange à son tour le parasite qui endommage les cultures; autrement dit, le bon autant que le mauvais meurent. Dans ce monde où tout est déjà contaminé, l'Homme vu comme le héros du film, passe du statut de l'auteur d'homicide à celui de victime assassinée par ses propres armes. Le plus terrible c'est que l'homme producteur d'agrochimiques mortels sait parfaitement que sa propre production industrielle est fatale. Néanmoins pour quelques dollars il se condamne à la mort et élimine à son tour la possibilité d'un développement plein et serein pour les nouvelles générations :

[...] les produits chimiques sont dispersés par les semis, ou par les forêts, ou par les jardins, ils se logent pendant longtemps dans les récoltes et pénètrent dans les organismes vivants, en passant de l'un à l'autre par une chaîne d'empoisonnement et de mort. (18)

Progressivement, au fur et à mesure que l'œuvre avance, l'imagination du lecteur est redirigée vers les éléments de la vie quotidienne du travail, de l'exploitation économique et écologique dans le secteur par la transnationale bananière. Tout d'un coup, nous nous rendons compte que nous nous trouvons loin de l'atmosphère exotique initiale, puisque l'auteur casse les barrières entre le *naturel* et l'*industrialisé*, démontrant une image postmoderne de deux paysages attachés globalement par l'échange et l'exploitation économique, la pollution des écosystèmes et l'étrange beauté naturelle, unique et à la fois universelle. En analysant l'image hybride et cosmopolitaine de la société contemporaine reconfigurée par des contextes technologiques et écologiques à haut risque, que le sociologue allemand Ulrich Beck l'appelle «société en risque»

à cause des dangers écologiques que court la planète. L'anthropologue Mary Douglas et le sociologue Aaron Wildavsky suggèrent que toute société moderne ou postmoderne peut être affectée par plusieurs risques, toutefois le romancier Rojas Pérez utilise le cas de l'Ancienne Ligne pour éveiller la conscience de la crise environnementale comprise du point de vue social et culturel.

La corporation bananière transporte de manière frauduleuse les agrochimiques à la zone bananière et en peu de temps transforme l'environnement de l'Ancienne Ligne et le reste du pays. Cette braderie de la patrie, ajoutée à la pollution de la zone génèrent une forte dénonciation par des paysans qui ont été contaminés par les produits chimiques, tandis que le gouvernement costaricien agit comme complice de l'entreprise fruitière. C'est exactement cette pollution et le manque de voix du paysan que Rojas Pérez dénonce dans son œuvre Costa Rica violada; l'auteur assure qu'«on viole la Mère-Terre, non pas pour lui piller les métaux précieux comme le faisait l'envahisseur européen par le passé, maintenant la transnationale pénètre et empoisonne ses entrailles, l'obligeant à accoucher des fruits verts luxuriants qu'elle exporte ensuite» (32). Postérieurement, avec son style *éco-cosmopolitain*, Rojas Pérez dans le roman Amor en la Línea Vieja embrasse la critique écologique de Carson développée dans l'œuvre Printemps silencieux en informant que ces produits chimiques font des dommages brutaux à tous les êtres vivants de la planète (17-25). Sandín s'unit à cette analyse écocritique en réitérant que: «les dommages que nous causons à notre environnement nous les faisons à nous-mêmes [parce que] les catastrophes écologiques qui arrivent très loin, presque toujours dans les pays les plus pauvres, finiront par nous affecter» (8).

Dans son livre Risk Society, Beck souligne que la crise écologique se manifeste comme un processus progressif qu'elle atteint finalement les mêmes conséquences néfastes où se

présente «une force d'attraction entre l'extrême pauvreté et les risques extrêmes» (55). Dans Amor en la Línea Vieja, la communauté de journaliers de l'exploitation bananière, simplement pour survivre, contribue à produire la richesse monétaire à la corporation, mais à la fois ils laissent leur empreinte destructive dans la société biotique de l'Ancienne Ligne. Suivant cette vision écocritique, Beck signale que l'existence du monde est marquée par une endémie incertaine créée par «l'effet boomerang». Ce sentiment est largement expliqué dans le roman costaricien, lorsque don Román et Chemo signalent que les pays industrialisés —par interdiction légale dans leurs pays— ne peuvent pas continuer à utiliser les polluants agrochimiques qui sont interdits sur leur territoire. Ils les transportent alors clandestinement au Costa Rica et à d'autres pays du Tiers Monde où l'agriculteur les arrose sur ses cultures. Après, les fruits contaminés sont exportés chez le consommateur des pays riches, où finalement le client-acheteur se retrouve contaminé lui aussi. C'est le coup de l'arroseur arrosé par sa propre «eau» toxique.

Amor en la Línea Vieja présente un monde composé comme s'il s'agissait d'une «mosaïque» (Snyder) de multiplicité de petites parties, et qu'en les multipliant on recréerait un réseau global qui fonctionnerait dans une interdépendance totale. Cette interconnexion entre les êtres vivants est démontrée quand les merles fauves et d'autres oiseaux font un banquet avec les insectes qui font partie de leur propre chaîne alimentaire. Le problème dans ce cas-ci, c'est que les insectes avec lesquels ils se sont nourris avaient été eux aussi infectés par des pesticides:

—No sé si se ha percatado, Chemo, —prosiguió Camarada, pero ese polvo que nosotros regamos en los plantíos ha matado manadas enteras de aves. Ayer encontré un cúmulo de yigüirros muertos por haberse dado un banquete con esperanzas, grillos, chapulines y otros animalillos que se encontraron envenenados.

Lo descubrí cuando, al abrirles el buche, encontré en ellos insectos que nosotros matamos con esos químicos.⁹⁵ (Amor 98)

Dans Le printemps silencieux Carson explique que la surpopulation de parasites est le résultat de la production de la même culture à grande échelle: «Ceux-ci augmentent avec l'intensification des cultures: réservation d'immenses extensions de terrain à une seule culture» (22), ce qui ne permet pas à la terre son repos nécessaire. En outre, la production de la même culture permet la formation de tanières d'insectes qui se nourrissent de la culture; mais si on fait roter l'ensemencement, souvent l'animal ne s'adapte pas, ce qui génère le repos des plantations (22). Cette connaissance est partagée dans Amor en la Línea Vieja par les protagonistes don Román et Chemo qui -au moment de récolter- laissent reposer la terre pour une certaine période, processus qu'ils appellent «la jachère» (12). Malheureusement, la transnationale bananière s'intéresse seulement à la production de la monoculture de la banane, et se préoccupe uniquement au flot du capital provenant de la vente du fruit puisque le marché des pays riches dicte le choix et la quantité de la production (Tomlinson 136); finalement, la corporation contrôle et manipule le marché.

De la même manière que Carson aborde le sujet dans Printemps silencieux, Rojas Pérez s'en fait l'écho en dénonçant avec une série d'exemples la croisade chimique que l'entreprise fruitière entreprend contre les invasions de parasites en pulvérisant les plantations par voie aérienne et terrestre: “Lo extraño es que junto con los peces han muerto las nutrias, lagartos,

⁹⁵ —Je ne sais pas si vous vous êtes rendu compte, Chemo, —continuât Camarada, mais cette poussière que nous arrosons sur les plantations a tué des colonies complètes d'oiseaux. J'ai trouvé hier un tas de merles mortes pour avoir fait un banquet avec les grillons, les sauterelles et d'autres petits animaux qui ont été empoisonnés. Je l'ai découvert quand, en leur ouvrant le jabot, j'en ai trouvé les insectes que nous tuons avec ces produits chimiques. (Amor 98)

tortugas, patos pescadores, piches de río y todo el que haya comido de esos pescados”⁹⁶ (98). Il est clair que l’homme qui contribue à cette guerre chimique n’échappe pas au malheur parce que lui-même devra s’alimenter des pesticides qu’il a dispersés: “El problema es que Carlitos, el hijo de Mara andaba pescando y al verlos facilitos, los cogió y se los llevó a la casa. La mamá los preparó para el almuerzo y ahora toda la familia se haya grave”⁹⁷ (98). La chaîne de mort a de quoi inquiéter puisqu’en essayant de dominer la biosphère, on annihile la vie sur la planète. Alison Hawthorne Deming enrichit ce discours écologique en déclarant que chaque année l’Homme doit faire un compte rendu des vies perdues pour savoir combien d’espèces ont disparu et puis réfléchir si l’on souhaite toujours se rendre millionnaire, après cela on saura s’il est mieux d’avoir de l’argent ou de disposer d’une plus importante quantité d’espèces qui contribue à l’existence d’une planète plus saine. À son tour, Eric Ashby assure que la dégradation environnementale se transforme en «climatère» sérieux (cité en Sheffer 100) puisque la communauté biotique globale est entrée en ménopause sérieuse. Amor en la Línea Vieja révèle la relation étroite qui doit exister entre l’écriture et l’environnement, puisque les deux font partie de la culture humaine; il dépend à chacun d’agir devant la transformation climatologique pour mettre fin à l’offense causée à la Mère Nature ou à ce que Snyder appelle la «maison Terre». Dans le roman cité et ses livres de critique littéraire, Rojas Pérez annote des cas courants de la vie quotidienne qui montrent le changement climatique et la perte de biodiversité comme des véritables scènes de risque qui permette de mesurer l’impact environnemental en comparant un même espace à travers une courte période de temps. On remarque cette même dualité chronotopique dans le symbolisme de la page-titre de la première impression de l’anthologie La

⁹⁶ «Il est étrange qu’avec les poissons, ils sont morts les loutres, les lézards, les tortues, les canards pêcheurs, les pichis de rivière et de tous ceux qui ont mangé ces poissons.» (98)

⁹⁷ «Le problème c’est que Carlitos, le fils de Mara est allé à la pêche et en voyant ces poissons comme des prises faciles, il les a ramassés et il les a apportés à la maison. La mère les a préparés pour le déjeuner et maintenant toute la famille est tombée malade.» (98)

cocrítica hoy où Rojas Pérez montre un même espace décrit à des époques différentes, en éclairant, dès la page-titre, la transformation brutale dont souffre la Terre à cause de la coupe non-discriminée d'arbres que l'homme exécute dans son habitat global. Une vue panoramique semblable est observée à travers une super-lentille via satellite quand on compare la réalité du passé naturel avec le présent, on remarque que la réalité naturelle a brutalement changé, c'est pourquoi il est important que l'homme médite sérieusement sur la réalité qu'il vit et ce qu'il léguera aux futures générations.

Rojas Pérez interroge la justice environnementale, en accusant les puissantes institutions d'imposer leurs priorités, de renforcer des structures sociales de forme peu équitable et d'exposer la classe ouvrière à des risques élevés. Dans Amor en la Línea Vieja les personnages critiquent la mauvaise praxis de l'exploitation fruitière qui agit sans aucun contrôle étatique, en contaminant la terre, l'eau, l'air et en rendant malades beaucoup d'ouvriers. Le savant exprime sa préoccupation au sujet des produits chimiques avec lesquels les ouvriers rentrent en contact et plus particulièrement quand il sait pertinemment que ces produits resteront pour toujours dans leurs corps et y produiront des changements irréversibles: "Eso está que arde: se han enfermado de gravedad algunos peones, a los que hubo que llevar de emergencia al hospital de Guápiles. Dicen los doctores que pueden quedar estériles"⁹⁸ (98). De la même manière, préoccupé par la santé de la planète, Arnold Toynbee dans son histoire du monde intitulée Mankind and Mother Earth, considère qu'en rendant la biosphère inhabitable— l'humanité se suicide puisqu'on provoque une catastrophe environnementale.

La communauté est entourée par une industrie dangereuse qui contamine tout le secteur, mettant en péril les ressources des écosystèmes locaux, et par conséquent la vie des citoyens. La

⁹⁸ «Ça chauffe: quelques ouvriers sont tombés gravement malades, et il a fallu les transporter d'urgence à l'hôpital de Guápiles. Les docteurs disent qu'ils peuvent devenir stériles». (98)

contagion dans le secteur arrive à être telle que les travailleurs de Villa Franca organisent une grève pour améliorer leurs garanties sociales et environnementales. Dans une des réunions où l'on parle des maigres soldes payés par la compagnie bananière, le commentaire de Bull-le-noir [\[IV\]](#), créole limonien venu de l'île de Jamaïque brille par son ton cocasse. On a fortement violé les droits des Noirs au Costa Rica, mais pour lui c'est la seule terre qu'il connaît dès son enfance jusqu'à sa vieillesse. Dans la bananeraie, à côté de ces compagnons de la grève bananière, Bull raconte son expérience lorsqu'il a chassé un animal contaminé dans la montagne:

La otra vez, me encontrar un tepezcuintle dooormido, lo maté y me lo quise comer. Solo el primer pedazo probar y después estar listo para morirme de enfermo. Resultar que el animal ese estar envenenado por esos productos de la compañía y yo pensar que el peludo animal estar dormido. Ji, Ji, Ji, Ji. Negrito ser estúpido una vez, pero no dos. Recordar que más saber el diablo por viejo que por diablo.⁹⁹

(112)

L'histoire de Bull souligne encore une fois la forte interconnexion entre la chaîne alimentaire qui unit les êtres vivants et qui se retrouve sérieusement contaminée. Cela prouve que l'Homme ne peut pas vivre isolé des autres espèces vivantes puisqu'elles lui sont d'une importance suprême pour qu'il se maintienne en vie. Il est terrible de penser à un monde contaminé où cohabitent les espèces et où l'argent vaut mieux que la santé des êtres qui vivent sur la planète (84); pour cette raison, le romancier fait transparaître avec plaisanterie la réalité actuelle d'un monde où l'on respire, mange et boit les liquides de mort. Le paysan de Rojas Pérez se montre troublé par la pathologie dont souffrent ses compagnons qui tombent malades sans en savoir la cause; pour

⁹⁹ L'autre fois, moi trouver un paca rongeur endoormis, je l'ai tué et je me l'ai voulu manger. Seulement le premier morceau prouver et être ensuite prêt à mourir. Résulter que l'animal-là être empoisonné par ces produits-là de la compagnie et moi penser que l'animal poilu être dormi. Ha, ha, ha! Noir être idiot une fois, mais pas deux. Rappeler que le vieux est le plus sage. (112)

cette raison, les ouvriers interpellent à Chemo qui travaille comme contremaître immédiat pour qu'il leur explique ce qui arrive dans la propriété et pourquoi au fur et à mesure que le temps passe les employés présentent des étranges symptômes:

[...] queremos que usted nos explique que es lo que traen esos productos agrícolas que están infectando a la gente. Hace quince días se enfermó la cuadrilla dirigida por Evelio Pérez, en el otro grupo está Rodolfo Solera y Luis Alvarado que no pueden ni caminar. Hace cinco días se intoxicaron con nemagon los gemelos Manito y José Aguilar Montero¹⁰⁰. (109)

Le problème chez les paysans s'aggrave quand le docteur Diego Alvarado de Guácimo leur fait un diagnostic:

[...] es probable que ellos y todos los trabajadores quienes hayan tenido contacto con los químicos no puedan engendrar, además están propensos a contraer peligrosas enfermedades. Esto es lo último que les pase a nuestros labriegos. Tras de pobres, palos. ¡No joda, con todos esos abusos!¹⁰¹ (Amor 109)

De nouveau, Amor en la Línea Vieja s'entrelace avec l'œuvre de Carson Le printemps silencieux. En effet, la biologiste avait prévu que l'utilisation de produits agrochimiques sur les terrains cultivables finirait par endommager sérieusement les tissus chez l'être humain, en étant à l'origine de multiples maladies ou de mort par empoisonnement. La pollution par les pulvérisations avec les agrochimiques s'aggrave chez les gens de Borzone de telle manière qu'ils commencent à s'inquiéter lorsqu'ils découvrent de sérieux changements dans l'environnement

¹⁰⁰ [...] nous voulons que vous nous expliquiez la composition de ces produits agricoles qui infectent les gens. Il y a quinze jours, le groupe dirigé par Evelio Pérez est tombé malade; dans l'autre groupe, Rodolfo Solera et Luis Alvarado ne peuvent pas se tenir debout. Il y a cinq jours, les jumeaux Manito et José Aguilar Montero se sont intoxiqués avec le Nemagon. (109)

¹⁰¹ [...] il est probable qu'eux et tous les travailleurs qui ont été en contact avec ces produits chimiques ne puissent plus engendrer, en outre ils sont propices à développer des maladies dangereuses. C'est la dernière chose qui peut arriver à nos ouvriers. C'est toujours plus dur pour les pauvres. N'empoisonnez pas ma vie avec tous ces abus! (Amor 109)

où les plantes se dessèchent, les animaux domestiques meurent et les gens perdent leurs cheveux: “—Ay, mamá, esa avioneta fumigadora me tiene harta. Los líquidos que suelta percuden la ropa, le reseca a uno la piel, mata las flores del jardín y hasta se le cae el pelo a la gente. Ya no sé qué hacer”¹⁰² (Amor 115). À Borzone on est témoin d’une répétition du fait commenté par Carson dans son histoire «Fable pour le jour de demain» où les gens, les animaux et la végétation tombent malades. Les produits agrochimiques arrivent à infecter la population de telle manière que le peuple finit par exiger le respect des garanties sociales, de meilleurs salaires, de meilleures conditions de travail, des équipements adéquats et l’abandon immédiat de l’utilisation des fongicides mortels. Le paysan bananier arrive à une telle compréhension écologique qu’il considère que les autres espèces sont au même niveau que l’Homme; il se rend compte que son environnement est obligatoirement en communication avec les autres êtres vivants, que sa vie dépend de l’existence d’un endroit sain, et c’est dans cette direction que les ouvriers positionnent leur protestation:

Con pintura roja y en letra grande expresaban sus ideas huelguísticas:
“RESPETEN LAS GARANTIAS SOCIALES DEL PUEBLO. PAGUEN LO QUE DEBEN POR EL TRABAJO. DENOS EQUIPO ADECUADO QUE PROTEJA NUESTRA SALUD”. Al lado derecho en pintura verde había un rotulo que decía: “NO MÁS ENGAÑOS. SOMOS SERES A LOS QUE SE LES DEBE RESPETO. QUEREMOS AIRE PURO HEREDABLE A LOS SERES DEL FUTURO”. Colgando en los metales de la planta había dos letreros señalando:
“LAS FAMILIAS AÑORAMOS LOS HIJOS SALUDABLES; LLÉVENSE ESOS QUÍMICOS POR EL CAMINO DONDE VINIERON”, “RESPETEN LA

¹⁰² “—Ay, maman, cet avion qui fumige me fatigue. Les liquides qu’il laisse échapper tachent les vêtements, dessèchent la peau, sèchent les fleurs du jardin et les gens disent que les cheveux tombent à cause de cela. Je ne sais plus quoi faire» (Amor 115).

BIODIVERSIDAD DE LA MADRE TIERRA. TODOS SOMOS HIJOS
LLAMADOS A PROTEGERLA.¹⁰³ (Amor 114)

La dénonciation des abus de l'exploitation bananière dans Amor en la Línea Vieja arrive à avoir une telle validité sociale et historique qu'on peut l'analyser de différents points de vue scientifiques puisqu'elle a pour but de présenter une vérité costaricienne. L'auteur se révèle être un fin connaisseur de sa réalité littéraire. Il submerge le lecteur dans une multiplicité d'aspects et où l'on refuse pleinement de respecter les droits du paysan. Le lecteur qui ne connaît pas la réalité engendrée par les exploitations bananières peut penser qu'il ne s'agit que d'une simple fiction; sans doute à côté de la fiction l'auteur raconte la réalité bananière vécue dans le quart de cercle de Borzone ou l'extension d'une pollution jusqu'au village de Villa Franca. Personnellement, après avoir lu le roman, j'ai voyagé au quart de cercle de Borzone, j'ai visité Villa Franca, j'ai dialogué avec certains personnages du roman, comme par exemple Carlos Campos, Evelio Pérez, Luis Alvarado, Chavela l'épouse de Camarada et ceux que je n'ai pas pu contacter c'était parce qu'ils sont morts soit de causes naturelles ou soit qu'ils ont été victimes de maladies acquises par la pollution bananière. Cette étude passe de la recherche littéraire à la celle sur le terrain et essaie de prouver que le roman analysé conduit à une dénonciation de la dégradation de l'environnement, produit de la coexistence de l'auteur avec le milieu bananier. Cette vision littéraire souscrit pleinement à la théorie de Khrapchenko qui assure dans son vaste essai La personnalité de l'auteur et l'évolution de la littérature que chaque œuvre littéraire a été imprégnée dans ses lignes par les expériences de l'auteur. Je souligne cette vision puisque Amor

¹⁰³ Ils exprimaient leurs idées grévistes en peinture rouge et en grandes lettres: «RESPECTEZ LES GARANTIES SOCIALES DU PEUPLE. PAYEZ-NOUS POUR LE TRAVAIL. DONNEZ-NOUS L'ÉQUIPEMENT ADÉQUAT QUI PROTÈGE NOTRE SANTÉ». Au côté droit, en peinture verte, il y avait un écriteau qui disait: «PAS DE TROMPERIES. NOUS SOMMES DES ÊTRES QU'IL FAUT RESPECTER. ON A BESOIN D'AIR PUR QU'ON TRANSMETTRA AUX FUTURES GÉNÉRATIONS». Des métaux de la plante pendaient deux panneaux en indiquant: «LES FAMILLES ONT LA NOSTALGIE DES ENFANTS SAINS; RETIREZ L'USAGE DES PRODUITS CHIMIQUES», «RESPECTEZ LA BIODIVERSITÉ DE LA TERRE-MÈRE. NOUS SOMMES TOUS SES ENFANTS APPELÉS À LA PROTÉGER». (Amor 114)

en la Línea Vieja est une claire dénonciation existentielle de la dégradation de l'environnement décrite à partir d'une image passée jusqu'au présent littéraire. Rojas Pérez, comme témoin oculaire, accuse d'abus et d'exploitation de la compagnie fruitière qui fait n'importe quoi au nez et à la barbe du gouvernement costaricien. Cet aspect s'appuie sur le manque de véritables programmes publics orientés vers une éco-justice et une éco-politique réglementées qui ont permis aux compagnies bananières d'agir contre le peuple d'après le proverbe populaire costaricien: «l'âne amarré contre un tigre lâché». Cet abus se remarque avec clarté quand il est dénoncé¹⁰⁴ par Ramón Barrantes Cascante en qualité de Secrétaire Général du syndicat bananier SITAGAH —appartenant au Forum Amaús— devant le Tribunal International des Peuples Sur les Droits des Êtres Humains et de l'Environnement, pendant la Session d'avril 1998, à New York, États-Unis. Barrantes Cascante fait dénoncer cette injustice au nom de ceux qui travaillent dans les propriétés bananières établies dans la province de Limón, la même région du roman. Le plaignant déclare qu'il a 40 ans, qu'il travaille depuis 15 ans avec la transnationale bananière Bandeco, qu'il porte plainte au nom de ses collègues qui à cause du harcèlement moral et antisyndicale sur leurs lieux de travail ne peuvent pas subvenir aux besoins de leur famille (6). L'écologie humaine du travailleur a été endommagée par les maladies provoquées par le contact avec les agrochimiques où le même requérant assure qu'il est devenu stérile lorsqu'il arrosait le nématoïde DBCP commercialisé sous le nom de Nemagon et fumazones:

[...] producto que formulado por empresas químicas de Estados Unidos e importado a varios países en la década de los 60's y usado hasta principio de los 80's, afectó solo en Costa Rica a más de 15,000 hombres, quienes se ven

¹⁰⁴ <http://www.ked-bayern.apc.de/Foremaus/denuncia.htm>

imposibilitados de procrear por causa del criminal ocultamiento de información sobre esos riesgos que ya habían sido comprobados en laboratorios.¹⁰⁵ (6)

Barrantes Cascante dans sa plainte donne des détails précis sur comment les compagnies bananières qui se sont situées dans la province de Limón et qui exploitent de grandes extensions de terrain. En effet, de 1987 à 1994 le Costa Rica double sa production en augmentant l'extension de la culture de la banane de 27.000 à 50.000 hectares, ce qui génère l'exportation de 100 millions de caisses de banane avec un poids de 40 livres chacune (1). En 1997 la production bananière produit un capital de \$580 millions de dollars généré par l'exportation de la banane vers les marchés étatsunien et européen. De ce bénéfice, le gouvernement costaricien reçoit seulement \$45 millions de dollars de recettes fiscales, ou bien le 93% va directement au secteur privé (2), tandis qu'ils laissent derrière la pollution. La pollution du secteur empire lorsque les avions avec: "un cóctel de fungicidas y otros tóxicos contaminan con frecuencia las comunidades, escuelas, carreteras, ríos, suelos, fuentes de agua, aire etc."¹⁰⁶ (3). Quant aux déchets mortels que les bananières laissent au moment de produire leurs fruits destinés à l'exportation, il y a des "miles de toneladas de banano de rechazo, más de 2,500 toneladas de bolsas plásticas impregnadas por insecticidas y los envases de los agroquímicos"¹⁰⁷ (3). Ce n'est pas parce que le Costa Rica n'a pas de lois qui protègent l'intégrité des personnes ou de la nature, le problème réside dans le fait qu'il s'agit de lois qui existent seulement sur le papier et qui ne sont pas respectées et quand elles ne le sont qu'à moitié. Seulement en 1997, dans le cas de 17 plaintes déposées par l'Inspection du Travail et le Ministère du Travail pour harcèlement

¹⁰⁵ [...] produit qui formulé par des entreprises chimiques des États-Unis et importé dans plusieurs pays pendant les années 1960 et utilisé jusqu'au début des années 1980, a affecté seulement au Costa Rica plus de 15.000 hommes, qui ne peuvent plus procréer en raison de la criminelle dissimulation de renseignement sur ses risques qui, à ce moment-là, étaient déjà vérifiés dans les laboratoires. (6)

¹⁰⁶ «un cocktail de fongicides et d'autres toxiques contaminent fréquemment les communautés, écoles, routes, rivières, sols, sources d'eau, air etc.» (3).

¹⁰⁷ «milliers de tonnes de banane de rejet, plus de 2.500 tonnes de sacs en plastiques imprégnés d'insecticides et emballages agrochimiques» (3).

antisyndicale, la Cour Constitutionnelle costaricienne s'est prononcée contre les propriétés bananières: Canfin, Oropel, Guapinol, Guayacán, Las Gacelas, propriétés qui appartiennent au même propriétaire appelé Chiquita Brands (4). Le désordre gouvernemental est tel que la Cour Constitutionnelle a dû condamner à un moment donné le Ministère du Travail pour enquête non-accomplie sur une centaine d'affaires en rapport à des cas de harcèlement antisyndicale (4). La Constitution Politique dans son article 60 et le Code du Travail stipulent clairement la liberté de se syndiquer sans craindre aucun harcèlement de la part du patron ou de l'État; toutefois, de forme déguisée on fait des pressions sur les travailleurs pour qu'ils ne se syndiquent pas, en utilisant différents moyens pour faire taire les leaders syndicaux et s'ils se plaignent, ceux-ci sont immédiatement licenciés (9). Derrière la plainte de Ramón Barrantes Cascante transparait une réalité de la vie quotidienne du journalier bananier; à son malheur s'ajoute la destruction de la nature que le gouvernement ignore, et qui se retrouve violée par la compagnie bananière qui s'enrichit sur le malheur de la communauté biotique, sujet largement développé dans l'œuvre écocritique Costa Rica violada de Rojas Pérez. Dans Amor en la Línea Vieja transigent avec clarté des sujets contre lesquels Barrantes Cascante porte plainte, ce qui fortifie la dénonciation transmise dans le discours des deux documents officiels. Quant au harcèlement antisyndical perpétué par le patronat et le manque d'implication du gouvernement dans la protection de ses propres citoyens, Amor en la Línea Vieja inclut un passage où il semblerait que Barrantes Cascante aurait chuchoté à l'oreille de Rojas Pérez pour que celui-ci incorpore son action politique dans son roman, élément littéraire qu'il arrange de telle manière pour conclure que les deux documents retracent des faits véritables et véridiques. Cela prouve qu'au Costa Rica le harcèlement antisyndical est une réalité; ceci est révélé lorsque, par pur machiavélisme, les compagnies bananières accusent tout simplement les syndicalistes d'être communistes. La police

emprisonne donc les grévistes et «arrange» la fin de la grève que les syndicats avaient organisée dans l'exploitation bananière:

—Si el defender los derechos de los trabajadores es ser comunista pues en ese caso: ¡Somos comunistas! Aquí todos somos trabajadores honestos. ¡El pueblo unido jamás será vencido! ¡El pueblo unido jamás será vencido! ¡Vivan por siempre los que defienden el ambiente humano! ¡La biodiversidad ideológica es saludable! ¡Vivan las organizaciones sindicales que no se venden al imperio!¹⁰⁸

(Amor 119)

Amor en la Línea Vieja communique sûrement au lecteur l'idée que la Terre est un être vivant, un abri pour toute espèce qui l'habite, comme une mère qui fournit tout le nécessaire pour donner une vie saine à ses enfants. L'Homme, avec son désir d'accumulation de richesses matérielles, a oublié sa position d'enfant, être qui cohabite la planète verte à côté d'autres fils-êtres que l'Homme voit comme inférieurs. Selon cette interprétation, l'Homme vole ce qui appartient aux autres. Il n'y a pas de doute que l'Homme a pollué son environnement, en élevant la catastrophe écologique au niveau global. Inconsciemment, la Terre, comme une bonne mère, a reçu toute cette pollution héritée de l'homme, la transmettant à ses fils à travers le lait avec lequel elle allaite les poulets terrestres. Avec toute la richesse littéraire présentée dans son œuvre, l'auteur cherche à éduquer le lecteur par une excellente rhétorique qui contribue à l'enrichissement du discours écocritique. C'est ainsi qu'apparaissent alors les arguments de transmettre par le biais des protagonistes ou des personnages secondaires qui, en utilisant les distinctes ressources linguistiques (les régionalismes), se transforment en narrateurs témoins,

¹⁰⁸ —Si défendre les droits des travailleurs c'est être communiste, alors dans ce cas: Nous sommes communistes! Ici nous sommes tous d'honnêtes travailleurs. Le peuple uni ne sera jamais vaincu! Le peuple uni ne sera jamais vaincu! Vivent ceux qui défendent l'environnement des êtres humains! La biodiversité idéologique est saine! Vivent les organisations syndicales qui ne se vendent pas à l'empire! (Amor 119)

personnages alter-ego, interlocuteurs réfléchis pour donner leur vision environmentaliste de l'aventure romanesque. L'auteur, à travers la transgression du temps, réussit la transfiguration dans son roman, lieu où les personnages donnent leur point de vue à partir de leur mémoire involontaire ou du flux de la conscience, en apportant la vision écocritique selon laquelle la Terre est un être qui souvent réagit comme les autres êtres qui l'habitent. Quand la Terre est contente, elle parle, quand la Terre est triste, on le ressent, quand la Terre est blessée, elle l'exprime, quand la Terre est déséquilibrée, elle nous en informe, quand la terre est malade, elle le communique. Ces sentiments de la Mère Terre sont perçus par les protagonistes de Rojas Pérez par opposition aux hommes qui ne s'arrêtent même pas pour explorer la grandeur de l'environnement végétal avant de le détruire. C'est à ce moment-là que l'Homme, dominé par ses désirs artificiels, a perdu son union avec la nature et par conséquent ne perçoit pas les communiqués naturels qu'elle lui envoie; en réalité les êtres humains ont perdu leur capacité originelle qu'ils avaient pour communiquer avec la nature, ce qui se voit clairement pendant les catastrophes naturelles, lorsque l'Homme se montre vulnérable et, comme un prisonnier passif, devient la victime de ses propres malheurs comme par exemple la différence de comportement qu'on a pu observer entre les hommes et le reste du règne animal pendant le cataclysme de Sumatra. Avant le Tsunami, les animaux qui vivaient en liberté, en percevant le danger, ils se sont déplacé vers les plus hautes terres¹⁰⁹, alors que certaines personnes en voyant que les eaux se retiraient, ils ont essayé

¹⁰⁹ Dans l'édition du 4 janvier, 2005, China Daily communique à la population que les animaux qui vivent en liberté dans les montagnes ont perçu le Tsunami du décembre 2004 en Asie avant qu'il se produise. Par conséquent, cet acte intelligent leur a permis de se sauver, en se réfugiant vers les hautes terres. L'intelligence des animaux ne se compare pas avec la capacité de l'homme au moment de percevoir des catastrophes naturelles, ce qui a provoqué la mort de 40.000 personnes au Sri Lanka. Ce déséquilibre d'interprétation parmi les différentes espèces fait que le directeur de la Section de Faune de Sri Lanka déclare qu' «Il n'y a aucun éléphant mort, ainsi qu'aucune lièvre ou aucun lapin a été trouvé mort. Je crois que les animaux peuvent sentir la catastrophe. Ils ont un sixième sens. Ils savent quand les choses arriveront». Ce cas pose beaucoup de questions dès que les vagues gigantesques ont lissé le Parc National de Yala qui est une des réserves les plus grandes de Sri Lanka. Toutefois, il n'y a aucun signe que les vagues mettent en danger la vie d'éléphants, de léopards, de cerfs, de chacals, de crocodiles ou d'autres animaux sauvages. De son côté, Matthew Vont Lierop du parc zoologique de Johannesburg en Afrique du Sud déclare qu'on

d'attraper les poissons et quand les eaux sauvages se sont retournées l'Homme est devenu une proie facile.

Une situation semblable caractérise le séisme survenu au Costa Rica du 22 avril, 1991 à 15 heures 57 minutes. Le séisme de 7.6 sur l'échelle de Richter a surpris la population de Limón qui a vu les récifs de la plage de Limón se lever à une hauteur de quinze mètres, tandis que certains habitants sont immédiatement allés à capturer les espèces marines¹¹⁰. La population s'était sauvée en grande partie, puisque —dès que la plate-forme continentale s'est levée— les eaux n'ont pas pu envahir la ville; cependant, 48 personnes ont péri et il y a eu 600 blessés. Rojas Pérez amalgame dans son roman les différents flux de conscience où le lecteur se confronte avec des sujets véridiques qui ont lieu dans son environnement proche ou qui font partie d'un écosystème global comme le sont les séismes ou bien les tsunamis qui unissent le monde par la ramification séismique. On ne peut pas dire que ce qui arrive au Pakistan, à l'Inde, au Nicaragua, au Costa Rica cela n'affecte pas la France ou l'Afrique. Ces sujets, vus à travers la littérature, créent une prise de conscience majeure de l'intercommunication et de l'interdépendance qui existent sur la Terre, conformées par une multiplicité d'écosystèmes interconnectés par un séisme. C'est exactement ce message que les personnages souhaitent partager avec le lecteur:

—¿Sintieron el temblor? [...] Dicen por la radio que hubo un terremoto en Pakistán e India y que hay muchísimos muertos en los dos países. Veinte minutos más tarde se repitió lo mismo en Nicaragua con catastróficos resultados. Miles de

a enregistré que pendant les vagues séismiques précédentes, les séismes et les éruptions volcaniques, les oiseaux —en percevant le danger— ont volé, les chiens hurlaient, tandis que d'autres animaux se sont enfuis en cohue vers les terres hautes. <http://www.godsdirectcontact.us/sm21/snews/156/mr3.htm>

¹¹⁰ Cette page offre une grande quantité d'information sur le séisme de Limón du 22 avril, 1991 à 15 heures et 57 minutes. <http://www.disaster-info.net/watermitigation/e/publicaciones/MitSurbanos/Anexo%202.pdf>

familias están bajo los escombros en Managua y no se sabe con exactitud los muertos. En nuestros tiempos están pasando cosas muy extrañas. Los cambios climatológicos se muestran con facilidad y si se quiere estar informado de lo que pasa solo hay que poner las noticias.¹¹¹ (Amor 60)

Le protagoniste don Román avec son discours alter-ego apporte au débat le thème de la défense de l'environnement provoqué par l'usage des combustibles fossiles et des guerres entreprises pour les obtenir. Le commerce du butane offre aux producteurs et commerçants des succulents profits économiques, alors que la pollution produite par les compagnies est socialisée. La pollution causée par les hydrocarbures, les guerres pour les obtenir et leur administration sont certainement des sujets que Don Román fait ressortir en évidence dans ses discussions. Dans son discours écocritique, il encourage une socialisation des biens qui proviennent de la Mère Terre. Il assure que la structure qui a profité des ressources d'origine naturelle représente différentes formes de pouvoir qui se soutiennent entre eux pour ainsi se maintenir au gouvernement (42). Cette structure crée une atmosphère nécessaire pour obtenir d'une certaine manière les postes de présidents, ministres, députés, conseillers municipaux et d'autres postes publics en faisant voter des lois qui les favorisent et qui perpétuent leur cercle d'influences (41). Ils font croire au peuple que celui-ci vit dans une société démocratique alors qu'en réalité il s'agit d'une farce orchestrée par l'élite. Cette vision artistique-philosophique et critique des gouvernements artificiels vus comme un type de mafia structurelle est une des réflexions littéraires qui relie le discours politico-économique dans les romans Globalia et Amor en la Línea Vieja. Le déséquilibre dans la norme juridique, l'oubli du pauvre par le gouvernement, la fausse politique, la dégradation de

¹¹¹ —Avez-vous senti le séisme? [...] Ils disent à la radio qu'il y a eu un séisme au Pakistan et en Inde et qu'il y a énormément de morts dans les deux pays. Vingt minutes plus tard la même chose s'est répétée au Nicaragua avec des résultats catastrophiques. Des milliers de familles se trouvent sous les déchets à Managua et on ne sait pas avec exactitude le nombre de morts. De nos jours, il y a des choses très étranges. Les changements climatologiques apparaissent facilement et si l'on veut en être informé, il faut juste écouter le journal. (Amor 60)

l'environnement fortifie le discours de Don Román qui assure: "Eso no puede seguir así, pero lo cierto es que hay personas influyentes en el mundo que no quieren desarrollar fuentes alternativas de energía, porque se les cae el negocio millonario que tienen entre manos. ¡Qué ladrones son!"¹¹² (58). L'indisposition du protagoniste est claire puisqu'il y a eu plusieurs projets pour produire une énergie alternative qui entraîne l'utilisation de nouvelles énergies, mais les consortiums liés à l'exploitation du pétrole, en ayant recours à différentes excuses sont intervenus pour ne pas les développer. Les producteurs de combustibles profitent de ces actes car, dès qu'on ne contribue plus aux nouvelles recherches, on continue à utiliser le pétrole qui foment: "en los países el enriquecimiento de unos pocos en detrimento de la mayoría"¹¹³ (58). Pour les protagonistes, le modèle de consommation capitaliste n'est pas un moyen pour contribuer à la protection de l'environnement. Le personnage est finalement converti à l'idée que l'unique solution pour maintenir la viabilité de la planète est dans la socialisation des ressources naturelles, ce qui aura pour conséquence que l'exploitation des ressources sera uniquement et exclusivement la prérogative de l'État. Cette interprétation du traitement de l'environnement a été mise en pratique déjà dans certains pays de l'Amérique latine. Rojas Pérez attire l'attention sur le fait que les ressources naturelles sont épuisables, que de leur exploitation équitable dépend la santé globale des espèces et lorsque les ressources naturelles ont un caractère fini, il faut les garder comme s'il s'agissait d'un trésor commun. C'est seulement l'exploitation durable des ressources naturelles par les gouvernements du monde qui aura pour effet l'émergence d'une planète viable. Don Román le résume clairement lorsqu'il dit que tout ce qui se trouve dans l'habitat global appartient à tous de manière égale:

¹¹² «On ne peut pas continuer de cette manière, le fait sûr c'est qu'il y a des personnes influentes dans le monde qui ne veulent pas développer des sources alternatives d'énergie, par peur de perdre les fructueux marchés qu'ils contrôlent. Quels voleurs!» (Amor 58).

¹¹³ «dans les pays [...] l'enrichissement de certains au détriment de la majorité» (58).

Cuando los productos que se encuentran en el vientre de la tierra deberían ser socializados y no manipulados por empresas privadas [...] ¿Ah, y cómo sabemos que el petróleo que saca un país no corresponde al hidrocarburo que pertenece a varias naciones por estar el mismo ubicado en forma de mar bajo su territorio? ¿Cómo estar seguros entonces que el que tiene recursos para sacarlo es el verdadero dueño y no el vecino que posiblemente mantiene mayor nafta dentro de su territorio, pero no posee los recursos para instalar sus plataformas ahí? [...] ¿quién paga el daño causado a la Madre Tierra por haberle sacado de sus venas la sangre negra y dejado ahí esos huecos inmensos? [...] ¿quién paga el daño que se le causa al medio ambiente global? Yo no tengo carro, tampoco lo tienen millones de personas en el mundo, sin embargo recibimos de igual forma la contaminación. Ahí es donde está lo injusto. Sería bueno que los gobernantes en el mundo empezaran a tomar en serio esta situación. Además que se forme un fondo económico internacional para buscar nuevas fuentes de energía, menos contaminantes y que estén al alcance del pueblo.¹¹⁴ (Amor 58)

Cette mémoire involontaire du protagoniste présente des thèmes d'une réalité historique que le monde éprouve avec l'avènement de l'administration Bush à la Maison Blanche. La dynastie Bush, en tant qu'exploitants pétroliers, a favorisé l'invasion américaine et ses alliés en

¹¹⁴ Quand les produits qui se trouvent dans le ventre de la terre devront être socialisés et non pas manipulés par les entreprises privées [...] Ah, et comment savoir que le pétrole qu'un pays extrait ne correspond pas à l'hydrocarbure qui appartient à plusieurs nations si cette ressource fossile est située sous forme de mer au-dessous de leur territoire? Comment être sûrs alors que celui qui possède des ressources pour l'extraire c'est le véritable propriétaire et non pas le voisin qui maintient probablement plus d'essence dans son territoire, mais il ne possède pas les ressources pour installer leurs plates-formes là-bas? [...] Qui paye les dommages causés à la Mère Terre pour arracher de ses veines le sang noir et y laisser ces immenses creux? [...] Qui paye les dommages causés à l'environnement global? Je n'ai pas de voiture, des millions de personnes dans le monde n'en ont pas non plus, toutefois nous recevons la pollution de manière égale. Voilà l'injustice. Il serait bien que les dirigeants du monde commencent à prendre cette situation au sérieux. De plus, il faudrait former un fond économique international pour chercher de nouvelles sources d'énergie, moins polluantes et qui soient accessibles au peuple. (Amor 58)

Afghanistan et en Iraq (Amor 25-26). Ces politiques néolibérales submergent les nations du monde dans une terrible atmosphère de guerre, où toute espèce voit son habitat affecté. Les Néolibéraux exportent les guerres, changent la culture des peuples qu'ils ont soumis, instaurent des présidents de pacotille, et avec le rugissement des armes ils maintiennent au pouvoir des gouvernements qui les servent. Cette réalité mondiale de luttes pour le pouvoir et le pétrole est aussi mentionnée par Rojas Pérez dans son livre José Martí : el indio, el negro y el entorno revolucionario. Selon Rojas Pérez, le gouvernement américain, en alarmant la nation avec d'autres attaques terroristes semblables à celle du 11 septembre, 2001, enlève l'argent des contribuables pour continuer à financer les guerres:

[...] los Australopithecí americanos aprendieron de sus antepasados el arte de la guerra y hoy son tan populares en ello que la exportan a otras naciones, haciendo creer a sus conciudadanos y aliados que la beligerancia contra otras naciones es necesaria. Se han dado cuenta que masacrando a otros pueblos débiles se obtiene lo que ellos no tienen y aunque lo tengan quieren más, no importando si para lograrlo ejecutan a sus hermanos, vecinos [...] se ha enamorado del poder y ahora por los recursos naturales y la religión nuevamente exportan la guerra a cualquier parte del mundo. En los últimos días con diferentes excusas trasladan a tierras lejanas los Australopithecí¹¹⁵ uniformados quienes mueren y a su vez extermina a otros Australopithecí de tierras distantes, robándoles la nutritiva leche negra que da la tierra y que sirve para mover el mundo.¹¹⁶ (39)

¹¹⁵ Walter Rojas Pérez appelle Australopitheciques certains politiciens américains comme une manière de citer la théorie de Darwin en montrant que la barbarie causée par les guerres du pétrole et de la religion est un recul pour le monde développé. Le darwinisme économique et les guerres symbolisent un retour à l'époque des cavernes où l'homme n'évolue pas du singe, mais plutôt retourne à lui. On croit que l'homme a évolué, mais ses actes le montrent incapable de se communiquer avec les autres espèces, et à cause de cela le chaos économique augmente.

¹¹⁶ [...] les Australopitheciques américains ont appris de leurs ancêtres l'art de la guerre et aujourd'hui ils sont tellement populaires qu'ils l'exportent à d'autres nations, faisant croire à leurs concitoyens et alliés que la

Les Américains dépensent des billions et billions de dollars pour financer les guerres en Afghanistan, Iraq et d'autres régions où ils envoient leurs troupes, toutefois, au moment de recevoir l'argent des affaires acquises avec la vente d'armes ou du pétrole, l'argent remplit les poches privées. Dans son œuvre, Rojas Pérez invite les lecteurs à ne pas rester ignorants des affaires succulentes à des guerres où les riches fabriquent les armes et les pauvres sacrifient leurs vies. Amor en la Línea Vieja fait un appel clair pour que l'homme continue à soutenir la paix, en disant un 'non' catégorique à la guerre:

Necesitamos educar a las futuras generaciones para que defiendan la paz y no caigan en los grandes negocios que generan las guerras [...]. Las guerras se parecen a una piñata donde el que cae primero se deja la mayoría de caramelos, bloqueando en futuros negocios a los que no quisieron ser parte en el flagelo del otro. ¡Ah, pero nos hablan de civilización!, cuando en realidad son más bárbaros que la misma barbarie. Muchas de las guerras son puros negocios para unos, destrucción para otros, ¡y se jactan de civilizados! No me jodan con esos desalmados mentirosos.¹¹⁷ (61)

Rojas Pérez insiste de nouveau sur l'importance pour le lecteur de maintenir la planète et ses espèces en bonne santé. L'égoïsme, souvent produit par les guerres doit être remplacé par

belligérance contre d'autres nations est nécessaire. Ils se sont rendus compte qu'en massacrant d'autres peuples plus faibles qu'eux, ils peuvent obtenir ce qu'ils ne possèdent pas et même s'ils l'ont, ils en veulent plus, sans se soucier que pour l'obtenir il faut exécuter leurs propres frères, voisins [...] ils sont tombés amoureux du pouvoir et maintenant au nom des ressources naturelles et de la religion, ils exportent de nouveau la guerre partout dans le monde. Dans les derniers jours, avec différentes excuses, ils transportent vers les terres lointaines les Australopithèques¹¹⁶ uniformisés qui meurent et à leur tour ils exterminent d'autres Australopithèques de terres lointaines, en leur volant le nutritif lait noir que la terre donne et qui sert à brasser le monde. (39)

¹¹⁷ Il faut instruire les futures générations pour qu'elles défendent la paix et ne tombent pas dans les grandes tentations mercantiles provoquées par les guerres [...]. Les guerres ressemblent à un panier de friandises où le premier qui tombe dessus, garde la majorité des bonbons, bloquant des futures opportunités commerciales à ceux qui n'ont pas voulu participer dès le début. Ah, mais ils nous parlent de civilisation!, quand en réalité ils sont plus barbares que la barbarie-même. Beaucoup de guerres sont des affaires pures pour certains, destruction pour d'autres, et ils se disent de civilisés! Ne m'immerdez pas, menteurs sans-cœurs. (61)

l'amour entre les hommes. De plus, le romancier rappelle que la Terre possède non seulement un écosystème global, mais qu'elle appartient aussi à un écosystème universel que tous se doivent de protéger: "—El hombre ha perdido la perspectiva de lo que es la tierra: ¡ella es una gran nave espacial donde *no* hay espacio para los turistas! Aquí, ¡todo tripulante debe estar comprometido con su defensa! ¡No se puede negociar con la salud del planeta!"¹¹⁸ (Amor 121).

Les deux romans en questions, Globalia et Amor en la Línea Vieja abordent le sujet de l'environnement et les espaces de l'imaginaire narratif globalisé conçus par leurs auteurs, dans des endroits qui passent rapidement du statut de jardin d'Éden —où la vie vibre sur chaque centimètre carré— à celui où règne la destruction écologique. Brusquement, la zone consacrée aux plantations est dévastée et c'est pour cette raison que la compagnie bananière se déplace vers d'autres régions où elle continue à dévaster d'autres terres virginales. Tristement, le Costa Rica s'ajoute à l'histoire de la réalité des Républiques bananières qui ont permis la néo-colonisation de ces nations par les corporations multinationales. Amor en la Línea Vieja prépare le chemin pour que Globalia puisse montrer l'horrible vérité qui attend le monde dans cet environnement globalisé qui a corrodé les écosystèmes naturels. Rufin montre dans son œuvre l'ancienne planète verte dans un monde où les écosystèmes anthropiques se retrouvent complètement transformés; la décadence écologique arrive à un tel degré dans la nation de Globalia que l'Homme prend des mesures extrêmes pour protéger le type de nature qui y reste encore. La transformation que l'Homme a effectuée, pour des raisons matérielles, sur son environnement global s'est répercutée négativement sur la planète qui est dépeinte dans une atmosphère tellement transformée que le lecteur a plutôt l'impression que la narration décrit un autre système qui n'est pas de ce monde.

¹¹⁸ "—L'homme a perdu la perspective de l'importance de la terre: elle est un grand navire spatial où il *n'y a pas* d'espace pour les touristes! Ici, chaque membre de l'équipage doit être incorporé à sa défense! On ne peut pas négocier avec la santé de la planète!"» (Amor 121).

CHAPITRE III : L'environnement dans le roman GLOBALIA

3.1 Expression de la conscience écologique

Les deux dernières décennies abordent le terme de la globalisation (la mondialisation) fortement soutenu par plusieurs tendances contemporaines qui se distinguent avec leurs propres théories politiques, sociales, culturelles et des sciences sociales. Ainsi, les anciennes études littéraires et culturelles du postmodernisme et post-colonialisme souffrent d'un changement graduel de concept, alors que les études de la globalisation s'éloignent progressivement des éléments esthétiques et culturels dominants du postmodernisme pour s'orienter vers une étude qui met un accent plutôt économique et géopolitique. Mais qu'est-ce que la globalisation, quand est-ce que ce processus commence, comment est-ce qu'elle affecte l'environnement et par conséquent de quelle manière est-ce qu'elle se reflète dans le texte littéraire en question? Plusieurs spécialistes ont envisagé le terme à partir de points de vue différents pour décrire le fonctionnement par lequel les diverses économies, sociétés et cultures se communiquent et échangent entre elles au niveau global. Le terme «globalisation» a d'abord été utilisé en français comme synonyme de "mondialisation" depuis les années '80, et bien que très semblable au mot anglais «globalisation», certains chercheurs (comme le géographe Laurent Carroué) assurent que la mondialisation traduit la transformation historique de l'extension du système capitaliste à l'ensemble de l'espace géographique mondiale pour critiquer l'usage trop vague de la globalisation qu'il définit comme l'ensemble des phénomènes qui s'exercent au niveau global et requièrent une gestion globale.

Le sociologue britannique Anthony Giddens conçoit la globalisation comme le résultat de l'évolution de la modernisation qui s'ouvre au cours des deux derniers siècles; bien que Giddens

fasse la différence entre les sociétés pré-modernes, modernes et celles du modernisme tardif, il signale que la société contemporaine n'a pas dépassé l'étape de la modernité, sinon d'une fin-modernité, développée, élaborée à partir des idées traditionnelles et radicales, par conséquent, ce que certains appellent «postmodernité», pour Giddens cela ne représente que des exemples d'une modernité développée. Le sociologue estime que les biens les plus distinctifs de la modernité résident dans le fait qu'à l'heure actuelle nous ne vivons plus séparés en temps et espace, au contraire aux sociétés pré-modernes (où les gens devaient se déplacer en espace et acquérir de l'expérience par le biais du temps), car une personne peut s'imaginer l'espace, même si elle n'est jamais allée là-bas, ce que l'on appelle l'espace virtuel et le temps virtuel.

Le sociologue allemand Ulrich Beck soutient le côté moderniste de la globalisation, tout comme Giddens, en ajoutant à ses études l'approche écologique, les conditions de travail dans le monde capitaliste mondial, ainsi que la perte du pouvoir des syndicats, une théorie ancrée dans le concept de cosmopolitisme¹¹⁹. Beck ajoute que dans la modernité, l'humanité se confronte à plusieurs risques sociaux, politiques, économiques et industriels qui présentent de plus en plus la tendance à échapper aux institutions de contrôle et de protection de la société industrielle, ce pourquoi il l'appelle «société de risque». Pourtant, le principal risque que Beck souligne est lié à l'identité même que cette société représente un danger pour la survie de l'espèce, étant donné que le système n'offre aucun contexte durable en termes d'écologie, et que dès le départ il présente la possibilité et les scénarios d'un danger pour l'espèce. Les médias ont le pouvoir et le contrôle social aussitôt que par l'intermédiaire de la société parvient à se créer une image de catastrophes écologiques, de crises financières, d'attentats terroristes, et de telle manière on étudie les

¹¹⁹ A comprendre par *cosmopolitisme* l'idéologie que toutes les races humaines font partie d'une seule communauté qui partage le même système moral, économique et politique en dépit de leurs croyances différentes (une économie partagée ou une structure politique qui comprend les différentes nations), mais avec un respect mutuel. Cependant, la communauté cosmopolite peut également être vue comme un club élitiste de privilégiés économiques qui reçoivent des avantages personnels ou politiques par rapport aux autres moins privilégiés (Kwame Anthony Appiah).

probabilités de risques et l'exploration de solutions. Beck critique l'individualisation de l'être humain dans une société globalisée, produit du néolibéralisme économique qui augmente l'incertitude de l'individu dans la société de risque et il invite les Nations du monde à équilibrer le marché et ses effets, ainsi que prolonger le cercle culturel et social de l'individu pour parvenir à l'équilibre et réduire l'insécurité.

Après sa critique du capitalisme global, le sociologue et historien américain Immanuel Wallerstein est devenue une éminence dans le mouvement de l'antiglobalisation à côté de Noam Chomsky et Pierre Bourdieu. Son ouvrage le plus important, Le système-monde moderne (The modern world-system), fournit un nouveau modèle interprétatif inspiré de trois influences: Karl Marx, Fernand Braudel et la théorie de la dépendance. Wallerstein rejette la notion de «Tiers monde» tout en disant qu'il y existe seulement un monde relié par un réseau complexe de relations d'échanges économiques. Pour Wallerstein, pendant le XVI^e siècle, les Français et les Britanniques sont passés du féodalisme à la globalisation, englobant une crise dépendante du climat, de la démographie, de la politique et de la culture. Ce changement mène à la structuration de l'économie-monde capitaliste en Amérique et le rejet de l'idée de «révolution bourgeoise» enracinée dans le marxisme orthodoxe. Pour Wallerstein, le système-mondial capitaliste est loin d'être homogène en termes culturels, politiques et économiques; il présente de grandes différences au niveau du développement culturel, de l'accumulation du pouvoir politique et du capital. Wallerstein inclut des différences dans les théories de la modernisation et du capitalisme telles qu'une division durable du monde dans son noyau, sa semi-périphérie et la périphérie. Par conséquent, il n'y a aucun doute que la globalisation touche toutes les régions et toutes les Nations de la planète, et qu'elle les transforme de façons radicalement différentes: que ce soit au niveau culturel ou social.

Globalia de Jean-Christophe Rufin¹²⁰ est un roman impressionnant qui représente une satire politique à propos des décadentes décisions gouvernementales au niveau global. C'est exactement la transformation globale qui rend possible l'étude philosophique-littéraire qui mène à une sérieuse analyse écocritique. Il n'y a aucun doute que dans toutes les Nations du monde on a vu de graves changements environnementaux qui mettent en danger la vie des êtres vivants qui cohabitent sur la planète Terre. Le milieu naturel a été modifié par un monde artificiel; les gouvernements et les pouvoirs économiques mondiaux cachent la vérité tragique au peuple, il s'agit d'un acte qui leur permet de continuer à aliéner l'être humain. Ce globalien se transforme en instrument de travail qui souvent ne lutte que pour sa survie. Le désir d'avoir ce qu'on ne peut pas payer en espèces dirige les gens à emprunter aux entreprises qui gèrent de l'argent en plastique. Le citoyen de Globalia a été confondu et il est encapsulé dans la tromperie pour après être mené tel qu'un docile agneau vers l'abîme où le lecteur se rend compte que l'écologie humaine à côté des autres espèces survivantes se trouve en grand danger. Préoccupé par la dégradation de l'environnement, Serge Moscovici, un des premiers écocritiques français signale que:

[...] la grande nouvelle préoccupation de notre époque c'est la question de la nature. C'est une question qui nous attrape, à la fois lorsque nous considérons nos conditions données de l'existence du point de vue de l'espèce, et lorsque nous réfléchissons que la science et la technologie nous ont transformées en force

¹²⁰ Jean-Christophe Rufin (1952) est un écrivain français qui a servi comme médecin dans les ONG et des comités gouvernementaux qui aident de façon humanitaire. Il a été le vice-président de Médecins Sans Frontières, membre de la Croix-Rouge française et en 2003 il a été nommé le président d'Action Contre la Faim. Il a écrit des essais et des romans, tels l'Empire et les nouveaux barbes (1991), L'aventure humanitaire (1994), La dictature libérale (1994), Economie des guerres civiles (1996), Les mondes rebelles (1996), Piégeage humanitaire: quand l'humanitarisme remplace la guerre (1986) et Abyssin (1997), Sauver Ispahan (1998) Asmara et les causes perdues (1999) Rouge Brésil (2001), Globalia (2004), Parfum d'Adam (2007). Il a été l'Ambassadeur de la France au Sénégal entre 2007 et 2010, et depuis 2008, il obtient le 28^e fauteuil à l'Académie française.

matérielle parmi d'autres. [...] En bref, l'état de la nature n'est pas aujourd'hui seulement une économie des choses; il est devenu, en même temps, le travail des êtres humains. Le fait est que nous sommes face à une nouvelle nature. (7)

Par là même, le viol de l'environnement naturel, ainsi que l'environnement humain devient donc une approche des multiples expressions critiques dans un monde qui ne fonctionne pas correctement. La présence d'une «nature différente» appliquée dans le cas de Rufin se traduit par de nouveaux termes de théorie politique où la nature est absorbée par les changements humains induits. On peut dire que l'écrivain Rufin prend le terme «nature» comme un véhicule pour développer un vaste choix de préoccupations au sujet de la qualité de vie en Globalia et dans les non-zones, ou mieux encore sur la planète Terre, en général. Il est bien clair que l'écrivain Jean-Christophe Rufin est fortement influencé par la théorie de la biopolitique du philosophe français Michel Foucault qui introduit ce néologisme pour faire référence à la manière spécifique d'exercer du pouvoir sur les êtres humains représentant la richesse commune du biopouvoir (le gouvernement des hommes). Il s'agit d'une hypothèse répressive selon laquelle le biopouvoir censure, interdit et supprime la liberté d'agir. Il est dès lors que les pratiques du libéralisme et néolibéralisme y jouent un rôle primordial lorsqu'on rationalise l'exercice du gouvernement et qu'au nom de la société le biopouvoir –en utilisant des facteurs intérieurs et extérieurs- justifie la nécessité qu'il y ait un gouvernement.

En analysant la relation entre la nature humaine et son lieu, depuis l'Antiquité, Aristote dans son étude de Physique annonce que «le pouvoir du lieu sera remarquable» (dans Casey ix). Comme agent de communication, l'écrivain conçoit la forme artistique pour situer les piliers géographiques et sociaux qui donneront un sens de lieu à la culture globalienne. Le titre-même du roman traduit la préoccupation du romancier: Globalia donne sens à l'endroit où l'action du

roman commence et qui implique tous les sens comme ceux de voir, sentir, entendre et se sentir d'une certaine manière dans un lieu spécifique. Ce n'est pas par coïncidence que Rufin ouvre le texte avec la description de l'endroit, car cela offre un moyen de faire le lien avec l'espace, la culture, la langue, l'histoire et les pratiques sociales. Globalia représente l'Empire où régissent les règles de la globalisation, où tout, à première vue, semble bien fonctionner. Au fur et à mesure que le lecteur pénètre le texte, il découvre, par l'intermédiaire du stylo du romancier, le monde artificiel qui règne dans Globalia. Dans l'environnement globalien, l'éco-justice et l'éco-politique sont devenues des pièces de musée à cause de l'inexistence des mêmes, faits que l'histoire globalienne interdit d'enregistrer afin que les générations futures ne le puissent pas savoir. Le citoyen de la nation reste désinformé comme moyen de contrôle, bien que les politiciens insistent qu'en :

Globalia s'est imposé une unificatrice démocratie universelle: libre, parfaite et totale. La société profite maintenant pleinement de la santé et la prospérité, mais elle est comptée par douzaine dans un paroxysme consumériste de pensée non pas déjà unique mais absent. Tous parlent la même langue, ils sont des écologistes radicaux, des neurasthéniques, écologistes inactifs et accros à la chirurgie esthétique. (Quatrième page de couverture)

Le peuple de cette société globalisée est contraint à vivre ensemble dans une: "démocratie totalitaire déguisée à maintenir la population dans une inconsciente absorption d'égoïsme médiatique (la mémoire historique a été abolie) et, par-dessus tout, [le peuple est] terrorisé par les attaques terroristes" (Quatrième page de couverture). Aucun citoyen ne peut pas refuser de suivre les instructions de la véritable puissance de Globalia, quiconque le fait est déclaré l'ennemi public numéro un de la Nation. La répression arrive jusqu'à tel point que personne

n'ose pas contredire le système, donc il sera beau et bien ce que le gouvernement est en train de faire.

Dans Globalia l'environnement naturel est contrôlé par le système de gouvernement, ce qui entraîne la perte de la vision qui maintient l'éco-sujet, l'éco-objet et l'éco-pensée et qui conduit à un environnement sain. Sans doute, les problèmes environnementaux d'une nation ou au niveau global doivent être considérés comme une question scientifique. C'est exactement cela que l'écocritique cherche en amalgamant les sciences pour atteindre une perspective de développement soutenable pour ainsi protéger l'environnement de toutes les espèces de la même façon. À cela Michel Serres affirme qu'en étant analysé avec son environnement, le sujet (appelé l'éco-sujet) envisage un objet dans le même environnement (appelé l'éco-objet) ce pourquoi l'éco-pensée dans un contexte environnemental sera considérée du point de vue local et global, spécifique et virtuel, défini et indéfini, dans un lieu précis ou n'importe où. Par conséquent, l'éco-sujet crée une éco-pensée à propos de l'éco-objet à partir de sa propre contemplation que, et pour être bien compris, il faut le voir à partir de la pluralité des points de vue offerts par chaque science en particulier, mais -dès que les sciences se joignent- elles montrent l'interconnexion et l'interdépendance de chaque élément; tout comme l'union de chaque pixel donnera l'image parfaite d'une photo. Ces pensées écocritiques renforcent ce sous-chapitre puisqu'il a pour but de recueillir des éléments individuels pour reconstruire l'image écocritique qui représente l'éveil de la conscience écologique dans le roman analysé. Cette transformation de l'écologie dont on est témoin en Globalia s'adapte très bien avec le discours environnemental de Hans Jonas: "«Nulle éthique antérieure n'avait à prendre en considération la condition globale de la vie humaine et l'avenir lointain et l'existence de l'espèce elle-même»" (30). « [L'impératif qu'il y formule] agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie

authentiquement humaine sur terre» (29). Le contrôle social expérimenté en Globalia s'inscrit dans la même pensée de Timothy Luke et Peter Wenz qui assurent qu'on ne peut pas comprendre la nature sans comprendre la vie sociale, ainsi comme on ne peut pas éradiquer l'injustice parmi les humains sans faire un changement radical d'attitude et de perception vers le monde non-humain.

Au but de faire preuve des fins du gouvernement et étant donné le fait que la population globalienne commence à perdre la peur au terrorisme des non-zones, le biopouvoir globalien se voit obligé de faire appel à un supplément additionnel; de la sorte, pour induire un fort sentiment d'anxiété et légitimer l'impératif de la Sécurité Sociales, cette-ci fois-ci la crainte surgit à l'intérieur de la démocratie. Selon Rufin, le contrôle et la répression dans l'empire globalien est tel que sa superpuissance, n'ayant aucun rival, est obligée de l'inventer. La mission de créer le «Nouvel Ennemi» consiste de gouverner tranquillement le citoyen globalien par le fantôme-crainte. La population par peur ne dit rien, ce qui habilite les «mafieux» à gouverner sans que les citoyens prononcent un mot d'opposition: "le nouveau visage de l'ennemi ne sera pas celui d'un adversaire réel, mais celui d'un élément du système dont la fonctionnalité est effectivement de cimenter beaucoup plus leurs valeurs" (Quatrième page de couverture).

Similaire à la description faite par Foucault lorsqu'il décrit le Moyen Age et le défi de sauver la population de la lèpre, Rufin divise le monde en deux parties: Globalia et les non-zones. Il s'agit d'une dichotomie qui lui sert à délimiter l'espace sécurisé (Globalia) de la superficie touchée par le terrorisme, vu comme une maladie contagieuse qui met en danger la vie de la population et la survie de la meilleure démocratie jamais expérimentée. Pour mieux contrôler la population, tout le territoire de Globalia vit en-dessous d'une bulle de verre qui maintient une température constante semblable au printemps de la Toscane, ou bien

l'environnement naturel est plutôt dans un état humanisé ou ce que Philippe Pinchemel appelle «la mesure jusqu'à laquelle son paysage a été modifié par les activités de l'homme» (7). Cette exclusion géographique et civile de la communauté physique lui assure son inclusion. Pour gouverner plus agréablement et faire la société croire dans l'utilité des services fournis par l'État, le biopouvoir permet à la population certains goûts comme celui de faire de la randonnée pour voir la nature en dehors de la bulle fortifiée de verre qui protège Globalia. Toutefois, ayant le prétexte d'accorder une sécurité constante à la population globalienne, le voyageur demeure strictement contrôlé durant le trajet, étant donné que personne ne bouge sans que le gouvernement le sache. Les randonneurs proviennent de différentes parties de la nation jusqu'à l'arrivée de la «salle de trekking» (13). Il est bien évident la subtilité de l'excès vis-à-vis de la pratique du gouvernement de surveiller les citoyens avec l'excuse de les défendre de possibles attaques terroristes ou bien d'éviter l'infiltration des terroristes parmi les globaliens. Au fait, il s'agit de la prise en compte progressive, par le pouvoir, de la vie de la population. Le protagoniste Kate arrive de Seattle (14), elle se lève tôt, se met en marche, passe sous "une grande pancarte lumineuse indiquant l'«Entrée des randonneurs» (13) et à «six heures moins cinq"(13) elle arrive à la nouvelle salle de trekking. À l'entrée elle rencontre de stricts règlements de sécurité qui vérifient même l'écoulement de l'air. Kate dans «le complexe de Wilkenborough» (17) descend la valise qu'elle portait sur les épaules et la place sur la bande qui la transporte au détecteur de rayons X; puis, elle passe le détecteur de métal, la machine s'active rapidement et par un haut-parleur une voix forte lui informe qu'elle doit remettre les clés et une médaille qu'elle porte autour de son cou. Elle fait ce qu'on lui demande: retourne à passer le contrôle de sûreté, puis tout reste en silence (13). Lorsque Kate termine l'examen minutieux et qu'elle parvient à regarder dehors au-delà des cristaux, elle est choquée par le paysage vivant

qu'elle aperçoit. Auparavant elle a seulement vu les montagnes à distance (14), maintenant elle peut apprécier la nature qui "commençait au fond d'une vallée couverte de près, puis s'étendait en direction des hauts sommets tout proches qui la dominaient, coiffés de glaciers scintillants» (14). Les visiteurs arrivés à la randonnée n'étaient pas habitués à vivre le délicieux plaisir de contempler la nature à pied, ce pourquoi l'écrivain français Roger Cans souligne que les générations actuelles "favorisent toujours une nature qui a été domestiquée, soumise, divisée » (218). Pour les spectateurs cela représente quelque chose comme voir marcher à un animal préhistorique jamais connu. Ce jour-là, le randonneur pourrait regarder à l'extérieur de la forteresse et sentir la paix générée par la nature. L'impact de voir ce bastion vivant est tel qu'«une femme fut prise de tremblements nerveux en découvrant le paysage et cria qu'elle avait le vertige. Il fallut la rassurer: elle était seulement, comme tout le monde, déroutée dans l'espace ouvert et la lumière naturelle" (Globalia 14). Ceux qui peuvent encore parler, ils essaient de décrire à la randonneuse choquée les vertus de la forteresse pour qu'elle change d'humeur: «des parois de verre qui entouraient la salle de tous côtés et formaient une immense voûte loin au-dessus des têtes. C'étaient bien les mêmes parois qui couvraient la ville et en faisaient une zone de sécurité. Ils parvinrent ainsi à la calmer» (14); de cette façon la dame peut finir agréablement les 40 km de randonnée.

L'excursion était prête à commencer lorsque le guide, avec certaines caractéristiques d'alcoolique (15), veut organiser les personnes qui dans leur majorité montrent «un je-ne-sais-quoi d'avachi et de veule» (16). Le guide, en posant la main sur la balustrade, affirme:

[C'est le] plus grand équipement de randonnée couverte de l'Ouest. Tout a été fait pour procurer à chacun d'entre vous un plaisir sportif maximal en respectant la nature. Le sentier que vous allez emprunter traverse des endroits sauvages. Grâce

aux nouvelles technologies utilisées, les verrières qui protègent le parcours se feront complètement oublier. [...] Vous ne quitterez jamais ces tunnels de verre. Vous êtes ici aux limites de la civilisation globalienne. Au-delà, ce que vous voyez, ce sont des non-zones, des espaces vides, sauvages, livrés à la nature. Même si quelques salauds en profitent pour s'y cacher et nous attaquer. [...] En tout cas, n'ayez pas peur, ces verrières sont construites à l'épreuve des explosions, des projectiles et des munitions toxiques. Elles assurent totalement votre sécurité.

(17-18)

Le conducteur de la randonnée essaie de démontrer les efforts faits par le gouvernement pour mener à bien ce projet et pour offrir aux citoyens l'occasion précieuse d'observer les îles de nature qui restent toujours dans la nation. Le monde globalien est immergé dans une bulle de verre qui selon le guide est entièrement protégé contre tous les dangers. Chose étrange : puisqu'ils doivent être si bien protégés, les randonneurs globaliens requièrent une assurance obligatoire (18), bien que cette-ci "ne couvre ni les brûlures ni la déshydratation" (18). Cela montre qu'en Globalia bien que tout soit protégé, le citoyen reste sans protection devant les compagnies d'assurance.

L'auteur présente une population qui peut sortir en vacances et où l'activité des randonneurs se produit dans un monde artificiel qui confond le visiteur par la ressemblance entre le naturel et l'artificiel: «On entendait un gazouillis en hauteur dans les arbres: elle [Kate] se demanda si c'était un véritable oiseau ou un haut-parleur dissimulé car la salle était habilement sonorisée» (21). Ce monde naturel et artificiel est séparé seulement par le rideau de verre, au-delà duquel coule la nature rayonnante où:

Un grand vent, pourtant, tordait les hautes branches des pins. Autour de la rivière, en contrebas, la caresse des bourrasques faisait courir sur la toison de grands saules des ondes argentées. Mais tout cela concernait les lointains, c'est-à-dire le dehors. Au contraire, sous les verrières de la salle l'aire restait immobile et la chaleur étouffante. (20-21)

Le contrôle étatique en Globalia, lié à la frontière de verrière est organisé comme un processus à l'envers où les pièces de musée sont les citoyens qui vivent dans ce monde artificiel, tout en transformant la Nation Globalia en pièce de musée dans un avenir incertain.

Baïkal et Kate rejoignent la randonnée dès qu'ils sont en désaccord avec la vie artificielle qu'on mène en Globalia; pour eux, le voyage est tout simplement une chance de vivre en communion avec la nature. La vision d'être libres inspire Baïkal de camoufler dans la valise les outils que lui serviront à la fuite, comme des «pincettes, tournevis, clé anglaise» (23), pour cette raison Kate reste stupéfaite car elle connaît la grossièreté de la sécurité d'État en ce qui concerne les vérifications à l'entrée de Wilkenborough. Le garçon intelligent arrive à passer par le détecteur de métaux ses instruments de liberté. Il est évident que le jeune couple était fatigué de vivre dans ce monde en plastique, inventé par l'homme. Eux, même s'ils avaient connu la vie dans un monde artificiel, ils veulent retourner à la nature, c'est pour cela que la recherche de l'Eden perdu les pousse vers le "sous-bois" (23) où:

[...] le creux d'un ruisseau se marquait dans la pente entre les arbres. Il était à sec pour le moment. Mais la nuit, lorsqu'on déclenchait les arrosages artificiels qui apportaient à boire aux arbres et aux plantes situés sous les verrières, il était probable que l'eau en excès ruisselait et s'écoulait par ces rigoles. (23-24)

Baïkal est celui qui conduit la jeune fille vers le monde naturel; il cherche avec attention le lieu moins fortifié par où s'échapper; ce moment-ci arrive et soigneusement en utilisant ses outils:

Au bout d'un instant assez long, le carreau de verre se mit à basculer vers l'extérieur, ménageant bientôt une ouverture suffisante pour passer à quatre pattes. [...] [Baïkal] resta un instant comme un chien en arrêt, à écouter si un bruit suspect, une sirène, quelque signe d'alerte leur parvenait. (24)

Seulement par le fait d'avoir préparé sa fuite et d'être prêt à passer à l'environnement naturel, Baïkal a un beau sentiment de liberté révélé comme: «une odeur issue de l'autre côté, haleine soufflée par la mâchoire de verre béante» (24), alors que Kate, au contact avec la nature, se transporte au temps d'autrefois quand elle était une petite fille et lorsqu'on l'amenait au: «musée du monde agricole» (24). Pour les jeunes, ce monde naturel est si étrange qu'il pourrait être vu seulement dans les musées qui gardent les souvenirs de la nature. L'image de la liberté génère en Kate une certaine incertitude; on se sait pas si ce qu'elle apprécie dehors c'est un monde: «familier et enfoui. Comme si la paroi, en s'ouvrant, n'eût pas seulement offert un nouvel espace mais livré aussi un passage dans le temps" (24). Il est clair pourquoi en Globalia l'étude de l'histoire est interdite, car une histoire sans manipulation doit raconter avec un luxe de détails les abus commis contre l'environnement naturel. Le contact avec l'univers naturel renforce chez Kate l'esprit de fuite, alors que chez Baïkal, en dégageant l'ouverture sur la verrière, cela lui fait délivrer un sourire: «Il était pour une fois sans amertume ni impatience. C'était le sourire de celui qui saisit un trésor à pleines poignées dans le coffre qu'il vient d'ouvrir» (25). D'autre part, une fois venu son tour, Kate: «se mit à quatre pattes dans les aiguilles de pin et, sans jeter le moindre regard derrière elle, entra en zone interdite» (25).

En Globalia le monde artificiel prend une route très stricte, de telle façon que les globaliens réagissent étrangement au monde naturel qu'ils repoussent avec mépris. Cela devient évident lorsque le vieil homme Ron Altman (27) —le chef supérieur de Globalia— se dirige à Washington pour parler de la capture de Baïkal. En chemin, en rencontrant d'autres personnes, ceux-ci l'observent de forme méprisante, ce qui est dû au fait qu'Altman avait laissé que son vieillissement passe naturellement. Il ne s'est pratiqué aucune chirurgie plastique de rajeunissement, même si les délices de la société «bulles de verre» consistent à se réjouir d'"un plein épanouissement jusqu'aux âges avancés de la vie" (26). Pour Rufin, dans un système régit par le biopouvoir, l'État ne nourrit pas le peuple, mais indirectement il fait en sorte d'être nourrit, et pour cela on renforce sur l'intensité du bien-être de la population guidée par le principe de plaisir et désir. Par conséquent, un vieillissement tout ridé est considéré une négligence provocatrice (26), ce pourquoi la lutte réside au fait de transformer avec les chirurgies «le corps et le visage tenus dans une éternelle jeunesse» (26). Tout en connaissant ses propres stratégies de faire les citoyens se conformer avec les lois de composition et en canalisant les désirs sans les contraindre, Altman refuse complètement se changer l'apparence physique : «Elle [la silhouette d'Altman] leur rappelait sinistrement leur âge quand elles faisaient tout pour l'oublier. Plus personne n'aurait osé imposer aux autres une telle image de sénilité bourgeoise» (27). Bien que les globaliens ne l'aiment pas, ils doivent le supporter car, en fin de compte, Altman représente la véritable puissance de Globalia. C'est lui qui décide ce qu'on dit ou comment on agit et c'est pour cela qu'il lui est permis:

[d]'exhiber avec tranquillité son abandon à la lenteur, à la frilosité, aux marques que le temps imprime sur le corps; revendiquer ouvertement son mépris du mouvement, de la couleur, de la santé, en un mot des règles de la vie sociale, était

une insulte à la collectivité que tout autre aurait payé d'un rigoureux bannissement. Mais c'était Ron Altman. Un homme infime de privilégiés pouvait se permettre d'afficher une telle apparence et nul n'ignorait —sans en connaître vraiment les pouvoirs— l'influence de cette minuscule élite que l'on ne voyait jamais rassemblée. (27)

Altman en traversant les rues provoque aux globaliens des malaises à cause de l'inconfort généré juste après avoir été vu avec les rides, cependant personne ne peut rien lui dire. À l'arrivée aux bureaux de Protection sociale, à cause des problèmes que Ron souffre aux genoux, il entre tout en se soutenant sur une canne à pommeau d'argent, goût que presque personne peut se permettre, ainsi que l'usage d'une montre de gousset, le chapeau en feutre à bord rond «c'étaient des attributs bien reconnaissables» (27). Les citoyens veulent être loin de la vieillesse, alors que l'apparence d'Altman s'oppose aux principes naturels desquels ils veulent se séparer. Une autre chose qui les dérange d'Altman c'est qu'après l'enregistrement au «capteur d'identification génétique» (27-28) il prend toujours l'ascenseur, un instrument qui reste caché derrière l'entrée parce qu'il est classé comme «monument historique» (28); il est bien compris que tant que la personne n'est pas totalement invalide, elle est obligée de «grimper quatre à quatre le grand escalier d'honneur. Les paresseux prenaient les couloirs aspirants» (28). Sans doute qu'Altman apparaît comme un personnage démodé dans cet environnement où l'on souhaite afficher la force physique du citoyen. Bien qu'au début de l'œuvre Rufin peigne l'individu fatigué à cause de l'usage des machines, avec une faible condition physique et un corps un peu «avachi» (16), on dépeint ensuite une société libérée des régimes diététiques, où l'écologie humaine est manipulée par une culture (la mode) qui souhaite convertir tout le monde en corps athlétiques, toutefois il en résulte une augmentation de l'obésité.

Altman rencontre le général Sisoès pour analyser la personnalité et l'origine du comportement de Baïkal, étant donné qu'ils cherchent un profil spécifique pour le lancement du projet du Nouvel Ennemi. Pendant la réunion, lorsque Sisoès souhaite remettre le fichier qui contient l'information sur Baïkal pour qu'Altman la lise, de nouveau le vieux montre aux élites ses étranges attributs globaliens de ne pas être passé par la chirurgie pour avoir l'air plus naturel, même s'il ne peut pas lire sans ses lunettes. Tandis que Sisoès qui ne fait pas partie de l'élite, à ses quatre-vingt-sept ans «n'aurait jamais eu l'idée de porter des lunettes. Tous les cinq ans, il subissait une petite opération correctrice et y voyait mieux qu'un jeune homme» (29). Pendant cette réunion du service secret, l'écologie humaine est tellement contrôlée que le lecteur se rend compte que le gouvernement connaît tout sur Baïkal et sa mère. Pendant l'assemblée on laisse connaître des données précises sur Baïkal qui a "vingt ans et quatorze jours" (29), que sa mère: «a interrompue sa contraception sans autorisation» (30), qu'elle est d'origine 'Bouriate [...] peuple nomade de Sibérie» (30), que la mère conserve la nationalité russo-mongole, et que lorsqu'elle va suivre ses études d'infirmière à Milwaukee, quand elle était dans un café à Milk Walking— elle y connaît un chef du nom de Smith, qui probablement est d'origine noir et duquel elle tombe enceinte. Tout en sachant qu'il est illégal d'avoir un enfant sans en informer la sécurité de l'État, elle cache sa grossesse et la naissance du bébé. Plusieurs années plus tard, le système du gouvernement découvre l'accouchement illicite et pour un meilleur fonctionnement de la société globalienne on lui enlève l'enfant. Cela génère chez la mère une augmentation de sa dépression et finalement celle-ci se suicide. Selon Sisoès, la bonne chose dans tout cela c'est que les études génétiques montrent que le jeune homme ne possède pas les gènes de la dépression (31). Le général continue à informer Altman sur le contrôle social qu'exerce le pouvoir politique sur la société en annonçant que les études d'os pratiquées au garçon confirment qu'au moment

où sa mère se suicide, le garçon a seulement huit ans, néanmoins il ne commence pas à causer des problèmes jusqu'à l'âge de douze ans. Parmi ses difficultés Sisoës cite que l'enfant ne réagit pas de la même façon aux autres jeunes parce qu'il rejette:

[...] des compensations imaginaires: désintérêt pour tout ce qui passe sur les écrans, que ce soient les nouveaux films, les documentaires, les informations, les pubs. Aucune des fêtes collectives à caractère commercial qui s'égrènent pendant l'année ne l'intéresse. S'y ajoute le refus constant de participer aux voyages organisés par le centre éducatif. Plus tard, on note «une faible projection dans l'avenir pendant les stages d'orientation préprofessionnelle» [...] Il cherche quelque chose, c'est sûr. Mais il ne le cherche pas dans les voies socialement admises. C'est un cas typique de pathologie de la liberté. [...] C'est à la Protection sociale de traiter ce genre de problèmes le plus tôt possible. (32-33)

Avec son don de bon écrivain, Rufin présente un prétendu jeune inadapté qui empêche toute contamination sociale aux XXI^e ou XXII^e siècles, en même temps qu'il représente des règles importantes à accomplir en Globalia. Sans aucun doute l'auteur vise à exposer de manière satirique la maladie de société qu'éprouve Globalia en même temps que le contrôle social dirigé par les politiciens, ce pourquoi Baïkal Smith (39) réagit négativement, bien que —lorsqu'on lui en donne la preuve physique— il:

[...] court plus vite que les autres. Quand on lui lance une balle, il la rattrape comme un chat. Ceux qui l'ont poussé à se battre l'ont toujours regretté. Il a une condition physique exceptionnelle; le drame c'est qu'il ne la met au service de rien. [...] le plus grave, en vérité, c'est qu'il n'a pas peur. (34-35)

Sur la personnalité de Baïkal, Altman de manière sarcastique déclare: «Mon cher Sisoès, nous sommes en Globalia. On peut tout dire, tout penser" (35). Sisoès est d'accord avec la position d'Altman, toutefois il insiste sur le fait que: «La lutte contre le terrorisme exige une certaine vigilance. C'est bien le sens que nous donnons à la Protection sociale» (35).

Lors de la tentative de s'échapper vers les non-zones Kate et Baïkal sont attrapés; Kate est envoyée habiter chez sa mère et Baïkal est arrêté par les autorités, pour après être sélectionné pour le projet du Nouvel Ennemi. Puis, Baïkal est transféré par Mark dans une Roll-Royce construite en 1934 et qui appartient à Altman. Dans la voiture Baïkal est touché par le dessus des sièges en cuir. Il:

[...] savait que, dans les temps anciens, on avait fait un large usage de cette matière vivante qu'on appelait le cuir. Certains textiles modernes continuaient vaguement de s'en inspirer, mais nul n'aurait eu l'idée de recouvrir d'aussi grandes surfaces avec des morceaux de cadavres. De telles pratiques heurtaient tout ce qui fondait la vie en société contemporaine: le respect de l'animal, la protection de la nature, en bref la conception moderne des droits de l'être humain étendue jusqu'aux bêtes. (71)

La culture avec laquelle le globalien a été créé dès son enfance le fait expérimenter un monde purement artificiel et il reste confus lorsqu'il monte dans la voiture recouverte de cuir. Le contact avec le cuir l'oblige à retourner à un passé qui n'est pas globalien, cependant il s'agit d'un monde qui utilise des costumes qui n'appartiennent pas à la période historique. L'apparence du cuir le laisse complètement contrarié parce que cet acte oppose le principe de respect mutuel entre les espèces qui vivent ensemble en Globalia. Le contact avec le cuir lui fait penser que

l'homme est plus sauvage que l'animal-même, bien que —en touchant la peau— cela le transport à un monde fascinant du passé où abondaient les espèces que habitaient ensemble dans un état naturel. Ce reste animal lui provoque «un vif plaisir» qui fonctionne comme conducteur de deux mondes unifiées par ce moment historique qui est palpable à travers le temps. Puis, il observe que la partie intérieure de la voiture a également été plaquée de bois, élément naturel qui fait partie du vestige historique du sacrifice d'un autre être important qui est conforme aux règles d'hygiène la planète, donnant vie à tout être qui cohabite la terre. Il le découvre en observant le tableau de bord. Il y a «un bois rare, plein de nœuds sombres et verni [...] la voiture avait également fait payer un tribut aux arbres [...] avait le sentiment de voyager dans le ventre d'un grand prédateur "(73). C'est impressionnant de voir comment l'écrivain décrit la déséquilibrée relation que l'être humain maintient avec le reste des espèces. Ce discours écocritique l'auteur le décore avec la question que Baïkal fait sur le type de combustible utilisé par la voiture qui les transporte et le chauffeur lui répond: «Autrefois, il fonctionnait avec un liquide très polluant qu'on appelait l'essence. Mais, je vous rassure, on l'a adapté au K8» (74). Puis, pour réaffirmer le changement écologique qui s'est passé en Globalia, le narrateur omniscient ratifie le discours écocritique qui génère l'explication du chauffeur Mark à Baïkal en disant: «C'était le carburant propre qu'utilisaient tous les véhicules en Globalia» (74).

Tout d'abord le garçon est mobilisé dans une Roll-Royce conduit par le chauffeur-même d'Altman; cela se découvre lorsque le garçon raconte à Mark: "—Je suis le chauffeur de Ron Altman"(74). La Roll-Royce en mouvement, Baïkal se dirige à la réunion avec Ron Altman, le chef maximum de la sécurité, toutefois le jeune homme ne sait pas qui est vraiment le

personnage qui l'attend. Arrivant à l'endroit de Cap Cod¹²¹ la voiture: «s'engagea sur une allée de gravier qui descendait en direction de la mer. Soudain, après un ultime virage, apparut une longue et simple maison de brique, entourée d'un boulingrin vert cru» (77). Chaque fois que Baïkal s'approche de M. Altman l'environnement devient de plus en plus naturel pour démontrer qu'uniquement l'élite se réjouit de certains privilèges naturels en Globalia. La propriété, même si elle est juste à côté de la mer, conserve une verdure magnifique étalant de bons soins de la région naturelle. Maintenant, envoyer à amener une personne emprisonné en Globalia, comme dans le cas de Baïkal— on commence à créer dans la pensée du lecteur une sensation de fourmillement, dès que celui qui passe doucement ses yeux et doigts à travers les pages du roman en lisant n'a aucune idée sur le traitement spécial que Baïkal reçoit.

Baïkal est tout de suite transféré à Cap Cod, «zone administrée par le ministère de la Cohésion sociale, au titre de «droit à la mémoire»" (74). Dans cet endroit «toutes les propriétés

¹²¹ Cap Cod est une péninsule à l'extrémité est du Massachusetts. En 1914 le canal de Cap Cod a coupé l'isthme, donc il raccourcie la route commerciale entre New York et Boston avec 62 milles, mais elle est toujours considérée comme péninsule par les géographes. Cap Cod a été la maison des Indiens Wampanoag pendant de nombreux siècles, qui ont survécu sur les rives de la mer et qui pratiquaient l'agriculture. Il est bien connu que les autochtones promeuvent des principes de développement durable quant à la gestion de la forêt. En automne de 1620 les indigènes ont aidé les premiers pèlerins (congrégation religieuse de puritains qui ont fui l'Angleterre) à survivre dans la colonie de New Plymouth, gardée au départ par le capitaine John Smith. L'établissement devient la colonie britannique la plus ancienne de ce que surgiraient plus tard les États-Unis d'Amérique. Ensuite, après l'arrivée des étrangers, les indigènes essaient d'en faire un traité pour limiter l'installation de nouveaux habitants, accord que finalement échoue lorsque le dirigeant autochtone Mogauhok meurt en 1625 de la varicelle. L'histoire américaine signale qu'éventuellement la terre des autochtones a été achetée ou expropriée par les colons britanniques, ce pourquoi finalement la région est dépourvue de toute réserve autochtone. L'écrivain Henry Thoreau y fait quatre visites pendant la période 1849-1857 lorsqu'il se rend compte que la végétation était détruite et qu'il y avait une grande pénurie d'arbres. Cela est dû au fait que les pèlerins utilisaient le bois comme le seul moyen de chauffage, ce pourquoi une maison utilisait environ 40 à 80 m³ de forêt et Cap Cod a été «nettoyé» d'arbres en très peu de temps. Comme conséquence, l'agriculture, le bétail et la pratique de brûler la forêt pour libérer leurs nutriments à la terre, érode le sol rapidement. En plus, la manie de la laine et de moutons aggrave la situation. Après 1860, à cause du manque d'eau potable et de l'utilisation abusive de la terre, l'agriculture a été abandonnée, et on développe la poissonnerie et la chasse à la baleine. Ce changement appuie involontairement le rajeunissement de la forêt qui en 1950 arrive à une extension beaucoup plus importante que celle de 1800. En 1961 le président J.F. Kennedy crée le *Cape Cod National Seashore* qui protège une grande partie du littoral du développement urbain dans la région, dès que la pratique était déjà exagérée.

de la presqu'île avaient été déclarées patrimoine commun. L'ensemble constituait un parc de loisirs historique réservé au tourisme» (75). Depuis Cap Cod le romancier commence à enseigner au lecteur l'histoire américaine en petites particules. C'est ainsi que le narrateur omniscient réaffirme dans la première partie du roman que la nation Globalia se trouve en territoire américain. Cette idée est prouvée lorsque Cap Cod est décrit comme un coin historique où le navire Mayflower¹²² est arrivé et qui donne "la première référence culturelle standardisée des agrées anglo-américains" (75). Le Mayflower a été le navire à voile qui transportait les paroissiens britanniques jusqu'en Amérique du Nord et c'est ainsi que le vieux continent rencontre le Nouveau Monde. Ce pays ne leur servira pas seulement comme nouvel endroit à habiter, mais en même temps il est considéré comme lieu d'enrichissement, puisque le colon anglais se sert avec la cuillère à soupe des richesses du nouveau continent. Lorsque les chrétiens sont au point de mourir de faim et de froid, les familles des Indiens leur apportent de la nourriture, des vêtements chauds et les accueillent sous leur toit, mais peu après les religieux anglais s'étendent sur le territoire américain ne remerciant pas les autochtones, au contraire ils enlèvent tout et réduisent les indigènes en esclavage. En honneur du génocide des autochtones

¹²² Mayflower est le nom du navire britannique qui a transporté en 1620 les Pèlerins de l'Angleterre au Nouveau Monde (actuellement les États-Unis) où ils établissent la première colonie permanente appelée Plymouth. Le navire a transporté 102 personnes, plus l'équipage d'environ 25 à 30 personnes. Initialement le navire se dirigeait vers le fleuve Hudson, zone actuelle de New York, où l'on lui avait promis le droit de créer un établissement; cependant, ils se trompent et ils jettent l'ancre sur la péninsule aujourd'hui connue comme Cap Cod. Étant données les conditions difficiles de l'hiver, parce qu'ils arrivent le 21 novembre 1620, tous passent l'hiver sur le navire. En mars, de l'année suivante seulement 53 passagers et la moitié de l'équipage survivent la tuberculose et la pneumonie. Le 16 Avril 1621 le navire retourne à Plymouth, en Angleterre et laisse les immigrants pèlerins à survivre sur le Nouveau Continent. En 1629, un autre navire Mayflower II apporte 35 passagers de la même congrégation religieuse de Leiden. Ce deuxième bateau a traversé l'océan Atlantique de l'Angleterre en Amérique plusieurs fois en 1630, 1633, 1634, 1639. Après la Deuxième Guerre Mondiale, on éveille le sens pour Mayflower ce pourquoi le Projet Mayflower et la Plymouth Plantation créent une réplique du navire original qui arrive au port de Plymouth le 13 juin 1957. Ce navire est maintenant à State Pier, Plymouth et il est ouvert au public pour le visiter. À travers le temps, Mayflower a créé une culture populaire pour le peuple américain et il représente l'icône d'un dangereux voyage aller-simple fait vers une nouvelle vie.

américains on célèbre aujourd'hui le jour de l'Action de Grâce¹²³. Tout de suite, on se demande: À qui est-ce qu'on rend grâce? Suite à la lecture, on remarque que le narrateur omniscient souhaite éveiller la sensibilisation pour l'environnement tout en dévoilant au lecteur la réalité historique d'un passé triste pour le pauvre natif amérindien:

La notion historique de «date» était alors considérée comme trop agressive et donnant lieu à des «fixations pathologiques». On lui préférait le concept de «climat d'époque». Cap Cod était consacrée à l'évocation de plusieurs de ces climats d'époque: l'arrivée des premiers colons en Nouvelle-Angleterre; les beaux jours de la marine commerciale à voile (reconstitution sponsorisée par plusieurs grandes marques de thé) et, hélas, la chasse à la baleine. Cette dernière activité était présentée au public sous la forme d'un mémorial très émouvant dédié aux bêtes assassinées. Il stigmatisait la barbarie et l'inconscience écologique des hommes de ces temps heureusement révolus. (75)

Le vieux continent tend ses filets au continent jeune pour lui enlever tout le nécessaire pour vivre en Amérique et pour envoyer en Europe avec les navires à voile toute la rapine qu'ils y peuvent trouver. C'est dans ce moment historique que les entreprises transcontinentales tombent comme des piranhas sur l'être humain et les ressources naturelles destinées à leurs enrichissement, pour cette raison Rufin, de forme satirique, exprime que ces temps sont révolus, quand en réalité l'auteur sait que l'agression du milieu naturel continue de nos jours de manière très rajeunie.

¹²³ Le jour d'Action de Grâce est une fête traditionnelle aux États-Unis (fêtée le quatrième jeudi de novembre) et au Canada (célébrée le deuxième lundi d'octobre) où les familles se rejoignent chez eux et cuisinent avec des aliments récoltés en automne. Un dîner traditionnel est de faire cuire le dindon farci de pain de maïs et sage, accompagné d'une purée de pommes de terre avec sauce, purée de patates douces, une tarte à la citrouille et confiture à la canneberge.

La Roll-Royce transporte Baïkal vers l'endroit où Altman l'attendait et tout au long de la route, en observant que les gens le regardaient dans la belle voiture, Baïkal sourit en se rendant compte que les passants pensent qu'ils accompagnent un prince, puisqu'ils ne savent pas que ce matin-là le voyageur s'est réveillé en prison. Tandis qu'ils poursuivent dans la voiture, le narrateur omniscient décrit l'augmentation de la nature à plus de verdure qu'«un bois de pins [...] boulingrin vert cru» (75-6). Arrivant à la maison de «brique» Altman très grave lui ouvre la porte à partir du porche, se penchant de forme reconnaissante au jeune homme pour avoir voyagé pour longtemps. Alors que le lecteur suit la scène principale, «deux sternes blanches posées sur la pelouse, ricanaient en regardant la scène» (77). À travers les sternes moqueuses, le narrateur omniscient doucement anticipe le truc qu'Altman prépare pour Baïkal. L'environnement naturel connaît la vérité et c'est à travers les «sternes» que l'auteur cherche à transparaître les moqueries contre le jeune homme.

Cap Cod est un territoire conservé à ciel ouvert (77) où l'on respire l'air frais «en humant la brise» (77) dès que la région mène une vie dans un environnement naturel semblable à celui des êtres humains du XXIIe siècle. Sans doute, il ne faut pas oublier que le site sert de musée écologique qui évoque le passé naturel; de la sorte, les éléments existants représentent uniquement l'empreinte d'un passé naturel qui a cessé de l'être pour se transformer en matière artificielle. C'est Altman qui expose le souvenir de ce magnifique passé et qui, par son âge, fait la connexion entre les deux mondes. Bien qu'Altman soit à la tête de la sécurité de l'État Globalia, ce jour-là il partage ces deux mondes avec Baïkal. Dans le parcours de la maison-musée, le lecteur trouve un monde globalien différent aux descriptions artificielles faites au début du roman. Altman, comme s'il était un guide touristique, démarre sa description de paysage à l'extérieur de la propriété, pour ensuite donner au lecteur une information détaillée de

l'intérieur de la maison-musée. Cette propriété vue depuis l'avenir montre sa grande beauté qui fait partie du présent. Il y en a beaucoup dans le roman qui voudrait au présent du roman avoir la bénédiction d'être propriétaires de la maison-modèle avec ces caractéristiques environnementales à l'extérieur. L'extension naturelle n'est pas seulement belle, mais également elle expédie un arôme savoureux d'essences tout en parfumant l'espace:

[...] entre les bouquets d'hortensias bleus qui poussaient dans son ombre, découvrirent l'océan tout proche, tendu entre les pins et qui ondulait au vent. Le jardin était semé d'essences rares pour le climat. C'est un environnement déroutant pour un citadin habitué aux zones sécurisées, strictement régulées du point de vue météorologique. (78)

Ensuite, Altman l'emmène à faire une visite de la station baleinière. Devant le jeune homme il y apparaît un passé et un présent qui représentent l'assassinat de baleines. Comme mélange des deux mondes, devant les yeux de Baïkal apparaît un bateau en bois, très bien gardé, utilisé dans la chasse des baleines; en outre, on exhibe l'équipement utilisé dans le sacrifice des baleines à tout âge. La promenade s'étend jusqu'à l'endroit où l'on avait l'habitude de jeter les baleines capturées. Le site conserve toujours des ossatures de cachalots ce qui fait que «Baïkal avait les yeux brillants en touchant les énormes vertèbres froides» (79), acte qui illustre la passion du jeune pour l'environnement naturel par opposition à l'artificiel.

Après avoir vu les reliques historiques rencontrées dans la partie extérieur de la «maison de brique», c'est le tour du visiteur d'explorer l'intérieur. Juste après avoir traversé le seuil de la maison, on sent «l'encaustique et le feu» (81). Puis, en regardant les extensions de la maison il découvre que: «Les pièces du rez-de-chaussée ouvraient toutes sur une entrée carrelée de

comblanchien. Elles étaient si basses de plafond qu'on aurait pu toucher les poutres de chêne en levant le bras» (80). Par la suite, Altman invite Baïkal à passer à une salle avec deux canapés où les deux protagonistes s'assoient face-à-face, à côté de la cheminée. Tout de suite, Baïkal centre son attention sur un mur tapissé de vieux livres imprimés en or, se levant et à la recommandation d'Altman il prend "Le voyage de La Pérouse"¹²⁴ (81), pour qu'ensuite Altman lui montre un autre plus récent:

La Chaîne des Cascades, et le sous-titre: *Seattle et sa région avant la ruée vers l'or*. [...] — Comme c'est précis! —s'exclama-t-il en se penchant. On reconnaît les moindres détails, les anciens chemins, le relief, les cours d'eau. Tenez, regardez ce qu'il y a écrit : «Usines Boeing¹²⁵». Décidément, cela ne date pas d'hier. C'est

¹²⁴ Le livre cité fait référence au voyage du comte de La Pérouse qui entre 1785 et 1788 fait une longue expédition scientifique et politico-économique. A l'échelle mondiale, l'importance et la contribution de La Pérouse sont vues comme celles des navigateurs Cook et Bougainville à cause de la contribution précise à la navigation. La Pérouse n'arrive pas de retour à Versailles, mais le récit de son voyage parvient par l'intermédiaire des cartes, des lettres et du journal de bord.

¹²⁵ Boeing, avec le nom complet *The Boeing Company* est une des plus grandes entreprises aéronautiques et de défense dans le monde, productrice d'avions et d'équipement aérospatial. Sa maison mère se trouve dans la ville de Chicago, en Illinois, alors que ses principales usines se trouvent à Seattle, Washington. La compagnie a été fondée en 1916 par William Edward Boeing et George Conrad Westervelt avec le nom de «B&W» ; un an plus tard, on a changé son nom en Boeing Airplane Company. Riche grenier, William Boeing établit sa première usine à Red Barn, une grange rouge par la couleur du bois duquel elle a été faite. En 1934, la société était déjà très grande et peu de temps après on signe un accord avec la Pan American World Airways pour construire un hydravion civil pour transporter des passagers sur les routes transatlantiques et atterrir sur des pistes d'eau. En 1939, cet avion fait son premier voyage avec 90 passagers pendant la journée et 40 pendant la nuit, pour qu'un an plus tard on établit une route entre les États-Unis et l'Angleterre. Peu après, le Pan American World Airways fait promouvoir ses services et ouvre d'autres routes autour du monde. La Seconde Guerre Mondiale ouvre le marché à Boeing afin que la compagnie produise chaque mois environ 350 bombardiers. Dans les années 1950 déjà la technologie avait progressé rapidement, ce qui permet à Boeing de faire sortir sur le marché d'autres modèles, comme le missile téléguidé à distance courte, le premier avion commercial de réaction (1955), l'avion civil biréacteur B737 (1967), avec une capacité de 220 personnes, le quadrimoteur B747 (1970) avec une capacité de 460 personnes, le Boeing 777 (1994) conçu pour les routes longues, avec seulement deux moteurs, mais arrétant l'autonomie de survoler les océans, le B787 *Dreamliner* avec grande efficacité de consommation. En outre, Boeing a développé un grand nombre d'avions militaires et expérimentales.

un livre d'avant les grandes guerres civiles, certainement. Il y a même encore l'indication d'une frontière: États-Unis ici et là, Canada. (80)

Sans doute Baïkal le passait bien car antérieurement il avait voulu étudier l'histoire et le gouvernement le lui a refusé en deux occasions (79). Ces données historiques il les: «écoutait avec passion, fasciné de pouvoir circuler dans un passé qui restait *habité*, vivant» (82) ; en outre, Baïkal découvre que dans ce livre il y avait des cartes indiquant l'endroit où il avait perdu le contact avec son amoureuse Kate au moment où la sécurité de l'Etat la lui a enlevée. Sans se rendre compte, Altman lui suggère subtilement son futur : son départ vers une expédition unique, jamais éprouvée auparavant et d'où il n'y aura peut-être pas de retour, comme dans le cas de La Pérouse.

Pour mettre des limites claires et bien définir l'espace, Rufin insiste énormément à préciser les détails du cadre pour ainsi créer un contexte agilement stratégique et déterminé; cet espace-même servira plus tard de contraste avec le milieu habité par la simple population globalienne.

Baïkal reste fasciné par l'extension de la propriété et de tous les comforts qu'il y existe. Dans cette maison limitrophe à la mer on y peut vivre avec opulence, beaucoup plus lorsque dans Globalia il y a des problèmes avec l'espace. Beaucoup de personnes habitent des petites surfaces de forme entassée, où les pauvres souffrent des grandes calamités à causes des conditions minimales dans lesquelles ils vivent. Dans Globalia uniquement les riches possèdent amplement l'occasion d'avoir des grands espaces et de vivre confortablement (282). Cela se démontre lorsque Baïkal se trouve devant une «cuisinière à charbon» présentée à Cap Cod et qui établit un passé où les poêles utilisaient le charbon ronronnant et qui se ravivaient avec un fer qui les

attisaient. La rôtissoire étale «une impressionnante série de broches munies de crochets et actionnée par des poulies et des chaînes» (83). À côté se trouve la table à trancher qui démontre des ondulations marquées, reçues par un usage continu, tandis que les couteaux traînent autour de la même table. À une distance proche on observe un marbre qui sert à préparer les pâtes et :

Tout une famille de moules en cuivre, de chinois, de fouets pendaient autour. Un tel antre avec ses instruments dédiés au tourmenter de la nature aurait pu apparaître comme un lieu d'agonie où l'on s'acharnait à battre les pâtes, à torturer les chairs, à les brûler à petit feu. (83)

Le monde représenté par la maison-musée fait partie du temps qui pourrait être proche, mais certainement cette étape a été dépassée ; il s'agit d'une période quand l'énergie était le feu, les vêtements se produisaient de textiles de coton, la laine et les produits alimentaires provenaient de la terre. La distance entre la «maison de brique» est plus proche de l'époque de Julius César ou de Louis XIV que de celle de Baïkal. Ce temps disparu représente: «[un monde] où les hommes décidaient eux-mêmes de leur destin. Mais, curieusement, il semblait qu'à cet endroit précis il en allait toujours ainsi» (83).

Dans Globalia, le temps change considérablement les activités agricoles qui sont rendues inexistantes. Les nouvelles générations ignorent complètement le processus agricole, elles oublient le plaisir généré lorsqu'on sème avec ses propres mains les produits végétaux qui par la suite leur serviront d'aliments. Bien que certains éprouvent le désir de retourner à la nature, le milieu conducteur s'est coupé. Il est difficile de le retrouver même dans les médias historiques parce qu'il est dans l'intérêt de ceux qui manipulent la politique qu'il ne soit pas connu. Cela prouve comment le pouvoir politique utilise la désinformation comme moyen de contrôle. Cette

ignorance sur l'agriculture et les différentes activités des moyens de production a pour conséquence que Baïkal ignore que la base du monde artificiel trouve son origine dans l'espace naturel. Pour cette raison dans la maison-musée le jeune homme reçoit un enseignement minutieux sur les éléments essentiels qui le lance vers la coexistence dans la campagne; même si Baïkal ne sait pas comment écosser les petits pois, beaucoup moins sait-il comment les produire. L'artificialité de Globalia lui a dissimulé le droit des enfants de savoir que leur origine se trouve sur la terre qui fait produire les champs, car directement ou indirectement c'est du champ qu'on reçoit les éléments de la vie, et à la fois, c'est à la campagne où l'on donne vie aux accomplissements de la société (La campagne et la ville 25-32). En Globalia on ignore le fil conducteur qui amalgame la belle relation reliant l'homme à la terre à travers l'agriculture: l'activité agricole comprend une préparation spirituelle, chronologique et même une sélection de semence. Tous ces facteurs ensemble entraînent à la future activité physique au moment de préparer la terre, la semence, l'engrais, le désherbage, la collecte, le séchage et l'écosage des petits pois. Baïkal avait perdu le long et bel processus agricole, mais maintenant il devrait apprendre seul à ouvrir un effilé qui implique:

[...] une bonne maîtrise de son corps. Assis bien droit, on doit tenir les avant-bras sur la table. Une main légèrement levée saisit la cosse tandis que l'autre, d'un coup de l'ongle du pouce, éventre la gaine, entraîne les petits pois du haut vers le bas et les fait tomber, avec un bruit de grelot délicieux, dans une casserole. (84)

Il ne connaît pas tout ce fabuleux processus puisque le système l'a accoutumé à manger des petits pois en conserve ; cela simplifie la nécessité de s'alimenter artificiellement sans tenir compte de l'ensemble du processus qui génère de transporter les petits pois jusqu'à la table.

Altman, par son âge, apparaît de nouveau comme guide de connaissance entre les deux mondes: l'environnement naturel qui correspond au passé, le présent de la narration qui représente le monde artificiel qui gère dans Globalia. Tout en maintenant ce paramètre d'expérience, le romancier présente le vieillard comme une personne qui connaît l'histoire et c'est lui qui demande à Baïkal:

—Dites-moi franchement, demanda le maître à l'élève, aviez-vous déjà vu des petits pois ailleurs que dans une boîte de conserve?

—Non, répondit Baïkal. Mais cela ne m'a pas empêché de vivre jusqu'à maintenant. (85)

Dans la maison-musée on rompt les règles globaliennes puisque l'interdit dans Globalia devient la jouissance d'Altman; ainsi, il attise la cuisinière avec du bois, tout en exposant: «vigoureusement [le feu]. Des escarbilles rouges voltèrent, emportées dans l'air chaud au-dessus du foyer» (86). Il demande ensuite à Baïkal de mettre au feu un pot lourd bâti en cuivre étamé (86), il assaisonne les petits pois avec l'«oignon cru» (87), du laurier (87), des herbes aromatiques (87), de la charcuterie (88), alors qu'il les tourne au feu lent avec une longue cuillère en bois (86). Tout de suite, Altman prend une bouteille de vin et demande à Baïkal de l'ouvrir pour après continuer à s'en servir (88). Ici, Altman explique à Baïkal une partie de son passé lorsqu'il ne pouvait ni manger ni boire tout ce qu'il voulait à cause de ses problèmes de santé: «Pendant longtemps, j'étais comme tout le monde: je n'avais pas le droit de manger ce genre de choses. Trop gras. Le cœur... Les pontages (87)». Puis, Rufin fait référence au progrès technologique qui facilite que le corps humain reçoive l'attention nécessaire et les éléments naturels qui prolongent la vie. À cela, Altman —se frappant dans la poitrine— explique: «Mais

maintenant, on m'a changé toute la tuyauterie pour le bon. [...] Du neuf, du synthétique, de l'inaltérable! Alors, je me rattrape» (88).

Après le méticuleux sondage qu'Altman fait à Baïkal, le chef de la sécurité lui présente la mission en rapport à cette réunion. Dans ses commentaires, Altman insiste sur le fait que Baïkal n'a pas peur et en suivant le discours de la peur le vieillard ajoute:

Voilà justement pourquoi vous nous intéressez [...] c'est que la plupart des gens courageux ont besoin d'avoir peur. [...] vous êtes courageux et pourtant vous n'avez pas peur. [...] —Vous êtes courageux, Baïkal [...] Ce que vous avez fait le prouve. Vous êtes courageux mais, à la différence des autres, [...] ce n'est pas le danger que vous cherchez, c'est autre chose. (87-88)

De verre en verre, le vieux passe son message au jeune homme: «Vous avez remarqué? Ils voient le danger partout. Ils ont besoin de se sentir menacés. Si on leur disait que tout va bien, littéralement on les découragerait» (87). Postérieurement et en fixant les yeux sur lui, Altman souligne: "Les autorités responsables ont eu raison de ne pas vous permettre d'étudier l'histoire. —Pourquoi cela? Se récria Baïkal [...] —Mon ami, vous ne vous intéressez pas à l'histoire pour la comprendre mais pour la faire" (89). L'apparition de Baïkal facilite pleinement les intérêts du projet que la sécurité de l'État possède : ils ont besoin d'une victime forte, courageuse, jeune, encouragé à élaborer le programme éminent du Nouvel Ennemi. La présentation opportune du jeune rend Altman heureux de révéler: "—C'est un véritable miracle! [...] Après toutes ces années d'effort pour éradiquer l'idéalisme, l'utopie, le romantisme révolutionnaire, découvrir encore des esprits comme le vôtre relève vraiment du miracle...» (89). Le vieil homme est pleinement convaincu des potentialités que le garçon possède en ce qui concerne le projet

ténébreux. Ses conditions vigoureuses sont «Ce qui vous intéresse vous rend dangereux; votre goût pour l'aventure fait de vous un ennemi en puissance pour notre monde. Et pourtant, tout cela fait justement que nous avons besoin de vous» (90).

Altman sait que le jeune s'est échappé vers les non-zones à plusieurs reprises (86), acte qui prouve que le jeune homme éprouve la nostalgie des choses qu'il ne connaît pas, mais qui l'attirent à la fois (86). Baïkal ratifie cette idée en affirmant: «Elles me fascinent peut-être mais ne me font pas peur» (86). Le vieillard après lui avoir fait connaître l'attaque terroriste qui s'est passée à Seattle, il demande au jeune homme s'il sait quelque chose sur le vandalisme; à cela Baïkal répond qu'il était prisonnier dans ce moment-là et par conséquent il ne connaît pas l'incident (90-91). Cependant, Altman en traçant une «arabesque» (90) dans l'air promet punir ceux qui ont commis cet acte odieux. Il est extrêmement important d'analyser la manière subtile à laquelle Rufin présente le mot «arabesque» toutefois il essaie rapidement de confondre le lecteur avec son insinuation en lui présentant une phrase explicative et en donnant une autre idée: "Les doigts osseux d'Altman tracèrent dans l'air une arabesque fatiguée, comme s'ils voulaient chasser une abeille" (91). Sans aucun doute le vieux cherche un individu pour le transformer en ennemi de Globalia et en première instance, il présente Baïkal pour ce poste. Dans cette partie du roman l'auteur relie le sujet des attaques, le Nouvel Ennemi avec le mot «arabesque», terme qui peut être interprété de manière subliminale que les arabes se présentent comme ennemis de Globalia. Le service secret effectue un auto-attentat terroriste, mais on cherche à accuser du crime les arabes ou bien le jeune Baïkal. Quelqu'un doit payer la facture pour l'infraction, cependant on ne peut jamais rendre responsables les services secrets de véritablement planifier et exécuter une attaque terroriste. En effet Globalia a besoin d'un ennemi et comme tout est contrôlé, ils inventent un adversaire dès que «les gens ont besoin de la peur» (92). C'est à travers

la crainte que le gouvernement contrôle la population, en d'autres termes, le terrorisme est présenté comme une forme par laquelle le citoyen de Globalia fait tout ce que le gouvernement désire, et les commentaires d'Altman le démontrent:

Et pourtant cette denrée-là est vitale. Dans une société de liberté, c'est la seule chose qui fait tenir les gens ensemble. Sans menace, sans ennemi, sans peur, pourquoi obéir, pourquoi travailler, pourquoi accepter l'ordre des choses? Croyez-moi, un bon ennemi est la clef d'une société équilibrée. Cet ennemi-là, nous ne l'avons plus [...] Baïkal avait [...] toujours pris cette lutte contre le terrorisme pour des fadaïses. (92)

Rufin cherche à éveiller la conscience du lecteur en insistant que dans Globalia tout se présente sous un contrôle précis, dès que la Protection sociale trouve et contrôle scrupuleusement les organisations religieuses: «Les églises, les mosquées, les synagogues, les sectes, les banlieues, les associations sont truffées d'indicateurs. Tout est donc sous contrôle et nous n'avons plus d'ennemi digne de ce nom. Le danger, nous l'avons repoussé à l'extérieur, dans les non-zones» (93). Aucune plume ne bouge dans Globalia sans que le contrôle de l'État le sache, ce qui enlève la moindre chance de se regrouper en sources de pouvoir qui mettent en péril la stabilité de la Nation. C'est pour cette raison qu'Altman informe Baïkal que le système l'a choisi pour qu'il aille aux non-zones de la même manière qu'il en a rêvé. La liberté désirée par Baïkal se transforme en exil (94), car la décision étant prise, le vieux essaie de dissimuler la vérité sur le fait d'envoyer Baïkal aux non-zones: «expédier là-bas des sujets brillants, avides d'aventure et d'action, en espérant qu'ils parviendront à fédérer ces masses misérables, qu'ils seront portés par elles, qu'ils auront l'énergie de leur désespoir [...] Vous cherchez l'aventure. Elle est à vous» (94). Ne lui restant aucune autre alternative que s'exiler, le garçon cherche la façon d'emmener

avec lui sa petite-amie Kate, néanmoins le vieillard lui demande de la laisser dans Globalia: «ici pour le moment. Rien n'interdit que vous vous retrouviez un jour. Vous auriez seulement à en découvrir le moyen. Cela vous fournira déjà un premier objectif, dans votre nouvelle vie» (95). À la question de Baïkal s'il peut voir Kate avant de partir (94), Altman répond le suivant: «—Nous verrons à organiser un contact. Sous quelle forme, je l'ignore... Vous devez pourvoir continuer à l'aimer. Comprenez-nous: il nous faut trouver tous les moyens pour vous aider... à nous haïr" (95). C'est dans ce moment-ci que le jeune homme comprend clairement de quoi s'agissait le dîner avec Altman. Dans ce moment-là "Baïkal comprenait qu'ils allaient être ennemis, que sans doute ils l'étaient déjà, qu'une longue et difficile partie l'opposerait à cet homme" (96). Dans cet instant, Rufin informe les lecteurs que la lutte à venir, organisée depuis l'Empire, fait clairement un pacte contre le garçon. De cette sorte, il n'y a aucun doute que les «coups» qu'on lui assénera proviennent de cet: "homme sans âge, survivant à lui-même dans une effrayante éternité et avec lequel il partageait, même si c'était pour la combattre, une semblable idée de la liberté" (96).

3.2 La vision de l'homme dans ses relations avec la campagne et la ville

Le présent sous-chapitre analysera la relation des deux mondes (Globalia et les non-zones) offerts dans le roman Globalia à partir du terme dichotomique proposé par l'écrivain Raymond Williams, *la campagne et la ville*. Bien que Redman affirme que la ville telle qu'on la comprend dans le concept moderne apparaît depuis la période de la Révolution Néolithique au moment où l'on assiste à la transition des communautés de chasseurs-cueilleurs à celles des agriculteurs qui modifient radicalement l'environnement naturel en domestiquant les plantes et les animaux; c'est ainsi qu'apparaissent des établissements avec une population beaucoup plus dense. Plus tard, les conditions historiques et politiques en Europe conduisent vers la distinction entre la ville et les établissements ruraux où la première doit être une communauté urbaine avec une cathédrale de telle manière qu'en étant des endroits financés par les riches, ils offrent des conditions de vie beaucoup plus confortables que celles à la campagne, comme par exemple les systèmes avancés de salubrité, des services publics, le logement, le transport et une concentration prometteuse d'installations industrielles, bancaires, politiques et juridiques. D'autre part, la campagne fait référence aux zones isolées avec une population peu dense, fournisseuse de ressources naturelles et alimentaires. Cependant, Williams assure qu'après la Révolution Anglaise la ville ne peut pas exister sans la campagne et vice versa puisque la campagne produit ce que la ville consomme, et la ville développe la technologie agricole que l'agriculteur utilisera dans la production d'aliments. Néanmoins, dans le texte ici étudié on y prendra le monde globalien comme une possible alternative à la ville penchée vers le républicanisme futuriste, tandis que les non-zones, où l'environnement naturel s'est transformé en rafistolages de nature, se voient héritières de l'ancienne campagne. Même si dans *Globalia* se trouve encore certains éléments naturels qui évoquent un passé naturel, dans les non-zones les vestiges naturels

apparaissent plus clairement. Comme mentionné auparavant, dans le roman Globalia il y apparaît un futurisme qui a transformé brutalement l'environnement naturel, c'est exactement cet élément de destruction de l'environnement naturel que Walter Pérez Rojas vise à empêcher dans son roman Amor en la Línea Vieja où l'érudit peut prendre un vif plaisir avec la belle variété d'espèces qui cohabitent la zone Atlantique de Limon, un endroit menacé par l'exploitation massive de la nature. Puis, cette ténébreuse réalité environnementale qui affecte le Costa Rica et par conséquent le monde, Rojas Pérez l'amalgame avec une clarté rhétorique pour la présentée de forme globale comme une critique littéraire; ce raffiné discours écocritique de l'écrivain inspire de nombreuses études à lire ses œuvres et de la sorte donner leurs points de vue interdisciplinaires.

Le Globalia futuriste que Rufin décrit fait partie du sentiment écocritique que Williams tente d'exposer en montrant que la Révolution Industrielle a transformé le monde, la vision réaliste qu'inspire Williams montre que la paix et l'innocence de la campagne ont fait un bond avec l'industrialisation qui a tout transformé (25). Cette évolution globale se remarque en grande partie dans Globalia en illustrant la réalité environnementale dans laquelle l'environnement mondial est tombé. Le roman est une radiographie qui confirme le contexte historique d'un présent et d'un avenir proche au sujet de la réalité qu'endure la vie sur la planète Terre. Dans Globalia le désir de contrôle de l'être humain ne se limite pas seulement à ses confrères, mais de la même façon on surveille la nature qui appartient aussi à d'autres espèces.

Suite à ce discours écocritique on présente la ville de Globalia avec un haut niveau de supervision de l'environnement. À la fois, l'écologie humaine est manipulée par la crainte que le gouvernement confère à travers les chaînes de diffusion massive. Dans Globalia tout ce qui bouge est effectivement contrôlé par la constante surveillance de la haute technologie. C'est ainsi

que le roman commence avec la visite des touristes voyageant à partir de différents coins de Globalia pour se réjouir au milieu des taches de nature qui existent encore dans les non-zones. Le point choisi pour l'excursion indique une région frontalière entre Globalia et les non-zones où l'on a construit un observatoire environnemental appelé «la salle de trekking» et où Kate se déplace comme touriste pour voir les taches de nature qui restent toujours dans les non-zones. Cette délimitation faite de verre lui rappelle que Seattle —la localité où elle habite— ne montre pas les mêmes caractéristiques: "Seattle où elle vivait était situé au bord de la chaîne des Cascades, elle avait seulement jusqu'ici aperçu ces montagnes de loin" (14). Un cas contraire se passe dans la salle dès le moment où le narrateur explique que l'"entrée dans la salle était un tel choc: elle commençait au fond d'une vallée couverte de prés, puis s'étendait en direction des hauts sommets tout proches qui la dominaient, coiffés de glaciers scintillants" (14). Le spectacle naturel vu depuis la salle de trekking est tellement surprenant qu'"une femme fut prise de tremblements nerveux en découvrant le paysage et cria qu'elle avait le vertige. [...] elle était seulement, comme tout le monde, déroutée par l'espace ouvert et la lumière naturelle» (14). À première vue, le lieu possède les caractéristiques d'un parc ou d'une réserve naturelle disponible pour les citoyens ordinaires pour qu'ils puissent aller en excursion pendant le temps libre; cependant, les détails laissent voir un espace qui n'échappe pas à la transformation de la main humaine, ce pourquoi on rencontre à la fois des traits naturelles et anthropiques, lorsque le lecteur découvre que les randonneurs se trouvent toujours à l'intérieur de la bulle de verre.

Le guide qui fait partie de la structure du gouvernement globalien cherche à toucher positivement le visiteur en lui disant: «Tout a été fait pour procurer à chacun d'entre vous un plaisir sportif maximal en respectant la nature. Le sentier que vous allez emprunter traverse des endroits sauvages» (17). Le mentor touristique, en essayant de minimiser l'impact négatif

provoqué par la division qui cause le vitrail grâce aux nouvelles technologies, affirme: «les verrières qui protègent le parcours se feront complètement oublier. [...] elles sont bien là» (17). Afin que les visiteurs soient plus satisfaits avec la visite de la frontière des non-zones, il ajoute: «Vous êtes ici aux limites de la civilisation globalienne» (17). La civilisation de laquelle le directeur parle aux excursionnistes pour se protéger contre toute attaque extérieure est submergée dans une bulle de cristal; c'est un monde qui les sépare clairement du monde artificiel avec les taches de nature exposées dans les non-zones. C'est depuis ce cristal de verre d'où les touristes peuvent voir briller le soleil «et l'eau [qui] dévalait, limpide, entre les pierres brillantes de mica» (19). À l'intérieur du sentier, en suivant le chemin, le voyageur fait une courbe à droite et se déplace directement pour se retrouver face à «une vallée glacière boisée» (19); ensuite, l'architecture du lieu est présentée comme une «véritable prouesse technique» (19). Dans son livre Urbanization without Cities, l'écologiste sociale Murray Bookchin offre une critique de l'urbanisation pour mesurer le rôle des villes dans la dialectique sociale, ce pourquoi il affirme que les villes ont été nécessaires, toutefois défectueuses dans le progrès humain. Dans ses efforts de «sauver la ville» Bookchin fait une série de liens entre l'écologie des espaces ouverts et celle des implantations métropolitaines, tout en remarquant que l'argument «runs counter to the conventional wisdom that city and countryside, like society and nature, are necessarily in conflict with each other, a theme that pervades so much of the writing on urbanity of western society¹²⁶» (x). Il est clair que bien que les deux éléments le naturel et l'anthropique se rencontrent dans la salle de trekking, il est évident pour les visiteurs que l'atmosphère vécue est différente à celle offerte à l'extérieur de l'Observatoire. Par la suite, les descriptions du paysage du narrateur omniscient font sentir au lecteur qu'en réalité avec le mouvement constant par le chemin, le

¹²⁶ «[...] va contre la sagesse conventionnelle que la ville et la campagne, tout comme la société et la nature se trouve nécessairement en conflit l'une avec l'autre, un sujet qui s'imprègne fortement de l'écriture de l'urbanité de la société occidentale» (traduction propre).

marcheur a oublié le verre qui le divise avec la nature: «une végétation basse de rhododendrons sauvages, de petits épicéas et de gentianes à feuilles larges» (17). Suivant le fil discursif du narrateur omniscient, l'érudit sent qu'il commence à faire partie de la machination en percevant les espèces et ses arômes: «L'odeur de résine des conifères saturait l'air surchauffé. De petites pignes, que les gardes devaient étaler chaque soir sur le sentier avec des râtaux, roulaient sous les pieds. On entendait un gazouillis en hauteur dans les arbres» (19). Ce paysage mélangé entre le naturel et l'anthropique arrive à confondre Kate à un moment donné lorsqu'elle n'est pas certaine si le chant des oiseaux est entièrement naturel ou s'il provient d'un haut-parleur (21). Comme le roman l'explique, la salle de trekking se trouve à l'intérieur de la bulle de verre globalienne, mais le regard des non-zones à travers les cristaux donne un sentiment qui confond facilement le visiteur en pensant que les sons artificiels sont en réalité naturels. Les non-zones appartiennent à la campagne (39), bien que des conditions artificielles expérimentées dans le point limitrophe se transforment dans un hybride entre le naturel et l'anthropique.

Globalia avec ses parois de verre (14) apparaît comme un espace qui correspond à la ville où l'on présente le «contraste rhétorique entre la vie de la ville et celle de la campagne» (Williams, 75). Bien que Williams se concentre sur la période de la Révolution Industrielle de 1740-1850, la réalité théorique traitée couvre aussi notre époque; en conséquence, son œuvre La campagne et la ville annonce, depuis cette période, une croissance industrielle démesurée qui assujettit la nature et l'homme-même. La question industrielle transforme l'homme en esclave de son frère et celui-ci à son tour massacre la nature qui lui permet de vivre sainement, ce qui change l'être humain d'homicide en victime. L'observation visionnaire de Williams repose sur un passé plus béat (75) où l'individu montre une sensibilité pour l'environnement campagnard par l'intermédiaire de ses "poèmes pastoraux, néo-pastoraux et réfléchies" (75). Son discours

écocritique encadre en partie avec le développement technologique, l'érudition et le caractère artificiel que le citoyen éprouve en Globalia. Le théoricien annonce à l'avance l'altération de l'environnement comme une réalité mondiale et le roman Globalia rend raisonnable celui qui pense que la planète est saine. La transformation écologique que l'environnement souffre dans Globalia deviendra une réalité à court terme dès que le monde globalien est divisé par les non-zones qui incarnent la barbarie, tandis que Globalia représente la civilisation, même s'ils vivent ensemble sous «une immense voûte» de cristal qui en crée, d'après eux, une «zone de sécurité» (14). La nation globalienne démontre qu'elle a atteint une splendeur de développement, mais cette érudition-même l'entraîne dans un grave retard naturel, éléments de détérioration remarqués lorsque les touristes finissent par regarder la nature diminuée depuis le cristal: «D'un côté, on voyait plusieurs dents enneigées couronnées de nuages allongés; de l'autre la pente couverte de mélèzes plongeait vers le bas. L'œil se perdait dans le sous-bois obscur de la forêt» (21). Le caractère artificiel et le contrôle du globalien s'observe lorsqu'on interdit au citoyen de toucher le verre de la paroi parce que ses «doigts pourraient les rendre opaques» (18).

Le déséquilibre de la nature globalienne trouve la résolution partielle dans le progrès technologique où «Des émetteurs magnétiques, dits «canons à beau temps», tenaient les nuages à distance. Ils assuraient tout au long de l'année un ciel azuréen dont les caractéristiques avaient été réglées sur ce qui était auparavant le printemps naturel de la Toscane» (127). La Toscane, reconnue par la grande beauté du paysage et de sa grande influence culturelle-artistique de la Renaissance, devient l'inspiration d'un modèle climatique contrôlé par une technologie complexe. Cependant, bien que l'homme ait essayé depuis l'Antiquité de maîtriser la nature, l'univers futuriste projeté dans le roman illustre que parfois, lorsque la technologie échoue de dominer la nature, les «pluies étaient rendues nécessaires pour un ajustement hygrométrique des

sols» (127). Même si la courte description de pluie suggère une nature trépidante, la décision du gouvernement complète l'hypothèse: "la population était dûment prévenue, la journée chômée et tout le monde restait chez soi, pendant que se déversaient d'intenses et brèves averses" (127). Dans son livre The End of Nature, l'écrivain environnementaliste Bill McKibben maintient que les changements globaux agissent en réaction à l'activité humaine, c'est pourquoi les éléments naturels se réduisent de plus en plus, tout en privant la nature de son authenticité et de sa signification primaire:

The idea of nature will not survive the new global pollution —the carbon dioxide and the CFCs and the like. The new rupture with nature is not only different in scope but also in kind from salmon tins in an English stream. We have changed the atmosphere, and thus we are changing the weather. By changing the weather, we make every spot on earth man-made and artificial. We have deprived nature of its independence, and that is fatal to its meaning. Nature's independence *is* its meaning; without it there is nothing but us¹²⁷. (54)

C'est exactement cette atmosphère d'une nature en crise que Rufin décrit dans son texte où le consumérisme postmoderne conçoit et manipule la nature en utilisant des technologies avancées; néanmoins, en maniant l'environnement, on le prive de l'objectif essentiel comme écosystème naturel complexe, sa fonction se réduisant à celle d'objet qui sera exploité par la main humaine.

¹²⁷ «L'idée de la nature ne va pas survivre la nouvelle pollution mondiale –le dioxyde de carbone, le CFC ou des choses pareilles. La nouvelle rupture avec la nature n'est pas différente seulement en but, mais aussi en sorte, depuis moules à saumon aux ruisseaux Anglais. Nous avons changé l'atmosphère, et ainsi nous avons changé le climat. En changeant le climat, nous avons fait que toute tache sur terre soit artificielle. Nous avons privé la nature de son indépendance, ce qui est fatal pour son existence. L'indépendance de la nature est au faite son existence ; sans lui, il n'y a rien que nous » (traduction propre).

Le temps est traditionnellement considéré d'une grande importance et d'une grande précision pour noter les faits d'influence plus importante et leur effet, surtout lorsque de là en dérivent des histoires et à partir de ces notes s'écrit l'Histoire. Toutefois, Rufin supprime le calcul du temps et de l'histoire dans l'espace globalien pour que, par conséquent, la préoccupation pour le temps et l'histoire disparaisse. L'artificialité de Globalia est décrite sous la forme de compter l'âge, de: "0 à 60, puis on reprenait de nouveau à zéro. Ce système, inspiré du décompte des secondes et des minutes, avait beaucoup d'avantages» (45). Cette façon de calculer l'âge permet à l'habitant de ne plus penser à son anniversaire parce que le citoyen se maintient toujours jeune, fait qui désigne une nation sans origine (45), puisque «ce monde avait toujours existé et existerait toujours au rythme de ces lentes pulsations de soixante années recommencées à l'infini» (43); de la sorte, le globalien essaie de masquer la «notion historique» qui prouve son vieillissement à ceux qui préfèrent l'appeler: «climat d'époque» (75).

Dans ses études théoriques, Bakhtine souligne l'importance du *chronotope* (temps et espace) pour l'analyse littéraire, un élément qui certainement devient indispensable pour la recherche écocritique, puisque le *topos* sera étudié pour voir le changement d'images à travers le *chronos*. Le géographe contemporaine Robert David Sack confirme l'importance de maintenir les connaissances géographiques:

We cannot live without places and yet modernity is so quietly efficient at creating and maintaining them that whatever the mix and whatever the thickness, thinness, or porosity of places, their existence and effects often seem to be invisible. We run the risk of becoming geographically unaware at the very moment we have to

be most aware... A geographical awareness helps reveal how the segments of our lives fit together. It shows how we are cultural and natural¹²⁸. (257)

Mère des sciences, la géographie rassemble les questions et les réponses sur la nature de l'environnement physique et de la vie quotidienne de l'homme sur la terre; ainsi, posséder des connaissances sur l'endroit où l'on se trouve ouvre les portes de l'environnement et lui donne un sentiment d'identification avec l'écosystème qui à son tour essayera de le protéger et préserver. En effet, le citoyen globalien ne conçoit pas la notion de s'identifier avec un lieu ou un établissement spécifique, étant donné que la seule chose qu'ils connaissent c'est Globalia contre les non-zones. Nonobstant pour l'habitant commun, les autres localités existent uniquement formellement, par écrit, dès que leurs emplacements géographiques restent inconnus. Toutefois, en plus de la manipulation temporelle, le lecteur se rend compte que, du point de vue spatial, le globalien actuel n'a aucune notion, ni la nécessité de s'orienter dans l'espace; pour cette raison, l'absence de cartes pour localiser un site spécifique est inexistant dans les mains de la population, étant donné que le gouvernement les maintient sous contrôle avec l'excuse de les protéger du terrorisme. Il semble que le monde est limité et désigné spécifiquement autour des frontières de Globalia: les gens peuvent voyager dans Globalia sans savoir exactement où ils se trouvent, alors que les non-zones représentent la terreur de l'insécurité que le citoyen ordinaire ne veut pas comprendre. Par conséquent, lorsque Baïkal prépare sa fuite vers les non-zones il se confronte avec une grande difficulté d'obtenir des cartes pour avoir une idée des marges de Globalia et de l'extension et l'établissement des espaces étrangers dans les non-zones. Obtenir un logiciel de

¹²⁸ «Nous ne pouvons pas vivre sans endroits, toutefois la modernité est tellement efficace en silence à sa création et conservation que, n'importe quel soit le mélange, l'épaisseur, la finesse ou la porosité des lieux, souvent leur existence et leurs effets paraissent être invisibles. Nous prenons le risque de devenir géographiquement ignorants au moment-même où il ne faut pas l'être. La connaissance géographique aide à révéler la composition-même des segments de la vie. Cela montre comment nous sommes de point de vue de la culture et de la nature» (traduction propre).

cartographie semble être un grand succès pour Baïkal: «J'ai fait l'impossible pour obtenir des plans. J'ai soudoyé un type dont le grand-père était botanique. Il avait effectué des missions dans les non-zones. Il m'a vendu ce logiciel cartographique, mais il est sans doute dépassé: on ne reconnaît plus rien "(49). Sans aucun doute, Rufin connaît la crise française des connaissances géographiques qui a provoqué en 1870 l'échec de l'armée française avec la Prusse; la déception incite un souci pour la cartographie et la connaissance de la géographie à tous les niveaux de l'enseignement. Le cas de Globalia éveille une grande préoccupation pour le manque des cartes car cela rend difficile à situer clairement le développement de l'action du roman à chaque moment; plutôt, le manque-même de position serve à l'auteur comme un moteur qui génère l'action du texte et encourage les personnages à chercher des solutions.

Dans la nation de Globalia convergent des mondes intervenus où bien que ceux-ci semblent être une région riche et développée, Globalia est cohabitée par une majorité de pauvres. Le développement technologique exhibé par le pouvoir politique représente un élément dont les gens n'ont pas le bonheur de se réjouir, car la technologie que la plupart du temps les citoyens communs partagent est constituée par des écrans à travers lesquels on maintient un lavage de cerveau permanent. On en obtient la preuve lorsque le psychologue avec insistance assure au peuple à travers les écrans que Globalia incarne: «une démocratie idéale [...] où nous avons la chance de vivre» (66). Les médias exhortent en permanence sur la grandeur du pays que, même si cela n'est pas vrai, on leur assure la vraisemblance. Le sensationnalisme des médias publicitaires impacte directement dans la psyché de la population en créant une culture entièrement dépendante du système de gouvernement; cette pensée est soutenue par la théorie de Néstor García Canclini dans son livre Culture Hybrides en signalant que: «l'hybridation surgit de la créativité individuelle et collective» (16). Canclini se fait l'écho de son discours sur la

coexistence culturelle dans Latinoamericanos buscando lugar en este siglo en soutenant que: "la modernisation sélective: passe de l'intégration des sociétés à la soumission de la population aux élites patronales" (44). L'inégalité entre le peuple et le pouvoir est présentée par l'échange inégal dans la modernisation de laquelle l'élite bénéficie, mais dont le peuple n'obtient pas les mêmes conditions (46). Canclini renforce son point de vue théorique-culturel en soutenant dans Cultures Hybrides qu'on: «peut accéder et abandonner [l'hybridation], de laquelle on peut être exclu ou à laquelle on peut être subordonné» (19). Le mélange existant entre Globalia et les non-zones montre un panorama composé par de multiples aspects culturels. La pluralité aspectuelle qui converge dans l'extension globalienne oblige à donner: «des mélanges raciaux ou ethniques appelés métissage, le syncrétisme de croyances, et aussi d'autres mélanges modernes entre l'artisanal et l'industriel, le culte et le populaire, l'écrit et le visuel dans les messages médias [...] l'intensification de la migration» (Globalia 20-21). Dans Globalia et dans les non-zones le lecteur observe la coexistence sur le même plan du passé, le présent et l'avenir. Les non-zones hébergent le passé et le présent à moitié, alors que dans Globalia on saute du présent nébuleux au futur dénaturé. C'est pour cette raison que la coexistence entre les cultures appartenant à Globalia et les non-zones génère l'hybridité, mais non pas l'acceptation entre les personnes qui cohabitent un environnement globalisé (25). Bien que les groupes du pouvoir en Globalia aient formé une culture nationale rencontrée avec «le populisme [qui] incorpore ces secteurs exclus» (43), en d'autres termes même si on soutient que dans Globalia on coexiste dans une démocratie «parfaite», non pas tous les citoyens croient dans l'endoctrinement organisé par le gouvernement à travers les médias.

Conformément à la politique qui sert le gouvernement «Globalia est sécurisé! L'Europe, L'Amérique, la Chine... Le reste, c'est le vide, ce sont les non-zones» (46). Cependant cet

illusionnisme ou l'opium psychologique qui dosent le citoyen à travers la propagande du gouvernement rencontrée de manière virtuelle (50) dans l'«Universal Herald» (109) et le "Global Post" (116) ne fournissent aucun effet chez certains représentants de la population dès que le citoyen montre son mécontentement et l'incertitude avec la situation gouvernementale. D'une part, le gouvernement insiste que Globalia est complètement sécurisé, toutefois d'autre part, le Président annonce que les terroristes ont bombardé la nation, en gardant la peur parmi la population (68). Ces attaques préservent une culture de terreur entre les citoyens qui fonctionnent comme un rideau de fumée pour que les politiciens conservent le pouvoir tout en apparaissant comme sauveurs du peuple. Le contrôle des masses arrive jusqu'au point où les autorités promettent au peuple à démasquer l'ennemi globalien, cependant c'est exactement les personnes au pouvoir qui construisent cet adversaire. Au fur et à mesure que le roman progresse, le lecteur se rend compte qu'il n'y a vraiment aucune personne ou groupe armé qui ait la capacité de mettre en péril le pouvoir de Globalia. Le désir de maintenir la suprématie dans Globalia les oblige à inventer un nouvel ennemi (191-192) où la population sera toujours contrôlée par la culture de la terreur (68).

Tandis que le pouvoir élitiste continue avec ses stratagèmes trompeurs, le citoyen de la plus basse couche économique continue à s'alimenter des éléments artificiels et insalubres ; c'est le cas de Marguerite qui ayant le désir de se nourrir de la meilleure forme possible, accepte rejoindre une offre spéciale de «purée de marrons dans un nouveau conditionnement ultrarapide» (105). Par imprudence, elle lit incorrectement le contenu de la nouvelle formule et même si elle n'aime pas le goût du produit, elle se voit obligée de payer les frais de transport (105) pour une période de trois ans. Elle doit recevoir les « trente-huit livraisons» qui au final se transforme en «quatre kilos» de purée de marrons par mois (105).

Le terme d'urbanisation est habituellement lié aux processus de modernisation, d'industrialisation et une série de causes sociologiques; d'après une étude publiée par l'Organisation des Nations Unies¹²⁹, la population mondiale urbaine représente maintenant la moitié de la population mondiale. Cette situation a pour origine la croissance physique des zones rurales, qui sont devenues des zones urbaines, ce qui est dû à l'accroissement de leur population causé par les diverses vagues de migration. En effet, les zones urbaines offrent un marché du travail plus étendu, ainsi que des meilleures commodités pour la vie de tous les jours. Les urbanisations de type globalien démontrent une concentration assez dense de la population qui vit dans de petits appartements, offrant des espaces très réduits: «Le prix des logements était si élevé qu'elles [Marguerite et Kate] devaient partager vingt-deux mètres carrés, bien situés certes, mais tout de même vingt-deux et pas un de plus» (100). Le manque d'espace trouve son expression dans le Département d'Harmonie sociale qui projette son objectif «mortalité zéro, fécondité zéro» (98) tout en créant une culture de contrôle de natalité; cette stratégie définit les avantages de l'élimination de la jeunesse de son ancien poste de «classe dominante et de modèle social» (98-99):

[...] la tendance à l'instabilité et à la violence avait disparu. [...] Les dépenses d'éducation, injustement concentrées jadis sur les jeunes, pouvaient se répandre tout au long de la vie [...] La jeunesse devenait seulement une force d'appoint.
(99)

Le cas contraire arrive à Ron Altman qui se réjouit largement de pouvoir obtenir tout ce qu'il désire. Une grande partie de ce super pouvoir se note quand le vieil homme envoie à chercher Baïkal (lorsque celui-ci est emprisonné) pour se réunir dans une maison qui possède toutes les

¹²⁹ http://unfpa.org/swp/2007/english/chapter_1/index.html

commodités pour cette réunion de grande importance. Pour ce monde artificiel, la maison idéale dans Globalia exhibe des espaces naturels avec des zones vertes présentées comme une imposante demeure de l'époque. Le politicien peut étaler la tranquillité de la zone et les super conditions de quelques maisons qui se trouvent en pleine aire. Ici, Altman expose son expérience de l'art culinaire avec des produits naturels, des aliments et commodités qui n'ont rien de semblable à ce que Marguerite est accoutumée dans son humble domicile (83-84). Altman face-à-face à Baïkal dénote la facilité avec laquelle on est accoutumé à vivre dans la ville de Globalia, un monde somptueux qui devient totalement inconnu pour le garçon. Le confort de la maison, le type d'aliments naturels représentent des pièces de musée pour le jeune homme habitué à voir ces images seulement sur les «paquets d'emballage» et malheureusement «à l'intérieur, les aliments pré-conditionnés, à préparations rapide, n'avaient plus rien de commun avec les ingrédients auxquels on prétendait les apparenter» (83). Le contraire arrive à Altman qui inclut dans son alimentation quotidienne tout ce que les personnes ne peuvent pas consommer car ils ne disposent pas des mêmes facilités économiques. Le poste gouvernementale d'Altman lui permet de profiter d'oignons frais, de feuilles de laurier, d'herbes aromatiques, de petits pois, de bouteilles de vin (86-87), alors que Baïkal avait vu ces produits seulement «sur des tableaux anciens et sur les écrans. Mais il ignorait le goût que pouvait avoir une saucisse sèche [que d'ailleurs] il trouva cela fort et salé, mais délicieux» (88). Cap Cod sert à Baïkal de grande école pour comprendre les espaces ouverts et fermés, appréciés dans la ville globalienne. Cap Cod est un séjour qui rappelle la vie champêtre et urbaine vues dans ce moment précis à travers les yeux et les sentiments du garçon; nonobstant, il s'agit d'une vie que le jeune homme ne connaît pas du tout (83). Là-bas, la maison est fermée en haut du toit avec un «double voûte» illuminé par «des

lucarnes hautes qui ne laissaient voir que le bleu permanent du ciel. Tout autour des murs étaient disposés des instruments étrangers» (83).

La différence entre le pouvoir politique et les options limitées avec lesquelles compte la masse populaire se note dans le roman lorsque l'«Harmonie sociale» décide que le personnage Kate devrait s'enregistrer pour commencer une carrière dans le milieu académique. Pour cette raison, à l'âge de seulement cinq ans la jeune fille doit partir pour «Anchorage en Alaska, dans l'unique pensionnat qui couvrait la zone nord-américaine» (101). De plus, on continue à projeter un système organisé sur l'inégalité, en y étalant Glenn Arranches comme le fonctionnaire du «département de la lutte anti-terroriste» et qui profite de grands confort politique-économiques dans Globalia. Le roman retrace la routine quotidienne de Glenn: avant d'entrer au bureau il avait déjà conclu: «huit kilomètres de jogging sur tapis. Il était douché, rasé et bronzé dix minutes sous lampe, tout en prenant connaissance grâce à un casque-radio des informations principales» (190). Dans ce moment-ci Glenn avait visité le dermatologue car il lui est apparu: «un vilain nævus [...] sur le dos de sa main [...] et il se l'était fait aussitôt enlever» (191). Le désir de se maintenir jeune le fait écouter une émission de radio où le psychologue assure qu'«il était impossible d'atteindre une véritable jeunesse avant soixante-dix» (191). Sans que personne ne le lui demande «C'était exactement à cet âge qu'il avait ressenti cette plénitude. Depuis bientôt quinze ans, elle ne faisait que s'accroître» (191). Après s'être soigné minutieusement, Glenn se dirige vers la réunion où ses collaborateurs l'attendent autour d'une table ovale et où il occupe la place de président de la réunion. Dans la salle brille: «le drapeau globalien avec ses deux cent cinquante étoiles» (109), vers la partie qui donnait vers le dos de Glenn on voyait :

[...] l'aigle de Globalia avec ses ailes protectrices, son bec acéré, prêt à défendre son peuple et l'œil perçant qui symbolisait, disait-on, la Protection sociale. Autour

de l'oiseau étaient dessinés deux rubans qui ondulaient harmonieusement. Sur l'un était écrit en vieil anglobal: «*In Globe we trust*»; sur l'autre «Liberté, Sécurité, Prospérité». (190)

La ville globalienne représente une réalité politique-sociale semblable à celle éprouvée par de nombreux pays au XXI^e siècle. Kate en quête d'aide politique arrive jusqu'à la maison du député Greg LaRocha. En route, on note la splendeur économique dans laquelle vivent les personnes dans ce classifié quartier résidentiel. Sans avoir une voiture, Kate est forcée d'y entrer à pied alors qu'à côté passent lentement des véhicules qui amalgament complètement avec la consonance de l'endroit. Pour les gens qui habitent dans cette zone d'élite, il est étrange de voir marcher des gens dans les alentours, puisque cela attire l'attention des passants qui la regardent: «derrière les portières aux vitres fumées les têtes, au passage, se tournaient vers elle et la dévisageaient» (281). Le lieu s'embellit profondément en s'inscrivant loin de la rue, où, derrière «des pelouses impeccablement tondues, s'alignaient les façades de villas cossues. Leurs larges baies vitrées et les pilotis de béton leur donnaient l'inimitable charme «années 60», un nom donné par les antiquaires en référence à une période faste du XX^e siècle» (281). Ainsi, en passant par le point de contrôle, on lui remet un badge qui lui inclut les signes qui indiquent où il faut tourner à droite (ou à gauche) jusqu'à la porte de la maison où le député habite. Cette même carte possède la possibilité d'activer la sonnerie annonçant que le visiteur est arrivé.

Dans la maison, la jeune fille est conduite le long d'un corridor: «carrelé de blanc et de noir. Des citronniers en jarre montaient la garde devant les fenêtres» (282). L'extension de l'entrée, la beauté du manoir se mélange très bien avec le visage juvénile de Maud, obtenu grâce à des chirurgies plastiques. L'espace constitue le premier point à attirer l'attention de Kate par l'amplitude des corridors en comptant «mentalement combien de personnes auraient pu cohabiter

dans ce salon. Elle se dit que vingt-cinq ne serait pas un chiffre exagéré» (282-283). La grandeur de la maison augmente l'élégance des vêtements de Maud, celle-ci portant: «un léger pantalon bleu serré aux chevilles et une blouse blanche» (282). La classe politique-élitiste se fait un malin plaisir de vivre avec amplitude: «Cette villa faisait étalage de ce qui était désormais le bien le plus rare: l'espace» (282), alors que la classe travailleuse représente la majorité et elle habite amassée comme des sardines en conserve: «L'immense majorité des Globaliens s'entassait dans des logements chers et minuscules. De plus en plus, surtout parmi les classes pauvres et donc, en particulier, la jeunesse, étaient réduits à partager des appartements communautaires» (282).

Dans la communauté globalienne il y existe un mécontentement généralisé entre le pouvoir de Globalia et celui de la classe ouvrière. Les politiciens qui s'alimentent fortement de leur pouvoir essaient d'améliorer la culture citoyenne, comme le fait d'emmener les gens à voter afin de poursuivre les élire comme leurs représentants. Bien que la brèche sociale divise les riches et les pauvres, cela résulte au fait que l'électeur devient intelligent avec les moyens de contrôle social. Lorsque la population se rend compte que le système démocratique globalien a échoué, "les 98% d'électeurs" (284) s'abstiennent d'aller aux urnes. Ce renoncement se transforme en protestation et cela se note avec plus de clarté pendant les élections de la période moyenne (284). On observe chez Kate un manque total d'intérêt pour la politique électorale lorsque Maud lui demande si elle a voté dans les élections précédentes et la jeune fille lui répond: « —Non, je ne savais pas. Il y en a si souvent» (284). Le roman ne démontre pas clairement si la réponse de la jeune fille est due à son ignorance ou si c'est une forme de sarcasme de sa part. De toute façon, ces deux alternatives désignent son désintérêt complet pour la politique électorale parce que, dès qu'elle recherche le support des politiciens, ceux-ci se présentent avec: «un regard absent» (284). La réaction du politicien lui fait comprendre dès le

début que le gouvernant se sent supérieur à elle; son apparence fait penser que le député au lieu de sortir d'une réunion, il arrive plutôt «d'une longue séance devant un écran pour regarder le championnat de cricket» (284). Symboliquement, l'écrivain dépeint les divisions sociales lorsque le personnage public, se trouvant dans une grande salle, se sépare de la jeune fille et «s'assit derrière sa table de travail» (285), alors que son épouse montre l'inconfort de rencontrer la racaille: «C'était bien les manières de Tim: leur mettre dans les pattes des gens louches, qui risquaient d'attirer des ennuis» (285). C'est son professeur, le frère du député qui recommande Kate au politicien qui à son tour accepte de la rencontrer à son domicile par simple compromis. De plus, on découvre le niveau d'endoctrinement lorsque la jeune fille affirme avoir appris à croire en lui: "—Parce que je vous ai entendu parler sur les écrans et que vous m'avez semblé sincère" (286), même si elle arrive à se rendre compte de l'erreur de croire en un politicien.

Pendant la réunion s'élèvent des détails sur la manière commune à laquelle le pouvoir politique fusionne avec le pouvoir médiatique, tout en établissant une formule machiavélique. C'est pour cette raison que le journaliste Puig finalement raconte à Kate que «la presse n'est pas libre» (287). Puig lui avoue avec pleine connaissance de faits dès que lui aussi souffre à cause de l'abus de la presse lorsqu'en voulant publier une nouvelle qui inculpait le gouvernement de terrorisme, il perd son poste de travail. Cet aspect public de la politique donne l'image d'une presse sensationnaliste qui au lieu d'informer plutôt elle désinforme les citoyens, point de vue que le politicien ne partage pas avec Kate lorsqu'il ajoute: «Mais c'est extrêmement grave, ce que vous dites. Nous vivons dans une démocratie: toutes les opinions peuvent s'exprimer» (287). Il n'y a aucun doute que le député défend une conjonction de gouvernement auquel il appartient, raison pour laquelle Kate le réfute courageusement en questionnant la désinformation des médias au sujet du terrorisme (287). Au contraire, Greg défend le système politique en encourageant à

dénoncer dans les tribunaux les irrégularités existantes dans les médias (287), même si Kate en doute avec inquiétude: «— Contre la Protection sociale? Contre des centaines de «témoins»? Contre une campagne orchestrée sous tous les écrans? Vous savez bien que toute la législation est soumise à l'exception du terrorisme» (287). On découvre vite la position forte prise par Kate au sujet de la manipulation à travers la propagande sur le terrorisme, c'est pourquoi le député chancèle vis-à-vis de son engagement en acceptant: «—Ah ! si c'est pour nier le danger, bien sûr...» (286). Cette affirmation fait découvrir que le député connaît bien le projet sur «le Nouvel ennemi», toutefois il essaie de le receler, alors que la jeune fille se tourmente du fait que son bien-aimé est devenu la cible du gouvernement qui forge l'image du Nouvel Ennemi.

La réunion avec Greg atteint son point culminant au moment où Kate cherche à convaincre le politicien de procéder d'après l'envergure de la demande dès que les gens, y inclus elle-même, ont -d'une certaine manière- confiance dans les représentants du gouvernement élus par le peuple, en conformité avec la constitution des Globaliens, raison pour laquelle on organise périodiquement des élections populaires pour que les élus puissent représenter pleinement à chaque citoyen de la même façon. Le personnage de Kate exhibe deux confrontations: d'un côté, on voit toujours son espoir dans la véracité servile des représentants politiques qui luttent pour le bien-être du peuple et de la nation, et d'un autre côté, elle découvre la triste réalité que la société est manipulée par un monstrueux système politique qui manque de visage humain où les citoyens deviennent victimes de persécutions de la part des strates du pouvoir qui contaminent le prétendu système démocratique. L'insistance de Kate dévoile une certaine tension et inquiétude chez Greg qui se préoccupe ouvertement pour la confidentialité de la visite: "—Quelqu'un sait-il que vous venez ici, à part Tim?» (287). L'assurance de tenir la situation sous contrôle ainsi que la confiance d'être protégé, résulte dans la révélation plus ou moins sincère du politicien envers la

jeune fille: «—Il me semble, ma chère Kate, claironna-t-il sur le ton d'une conclusion, que vous exagérez beaucoup l'influence des politiques» (288). On sent l'angoisse de Kate concernant la possibilité d'aide de la part du même président: «—Aidez-moi! Vous le pouvez. Je sais que vous le pouvez. Intervenez... Parlez au Président...» (288). Au fur et à mesure que la réunion se dirige vers la fin, le lecteur-même aperçoit la tension et la frustration des deux devant la monstruosité manipulatoire du système; petit à petit, devant l'impuissance de la jeune fille, Greg arrive à s'apitoyer, car il connaît l'inefficacité du système démocratique globalien, raison pour laquelle il se décide de lui avouer la vérité depuis sa propre perspective, telle qu'il la connaît. Le dirigeant, après être: «passé par la crainte, l'irritation, l'impatience, sentit tout à coup ses résistances s'effondrer: il avait une envie profonde de s'autoriser la sincérité. Un instant, il se sentit vieux, misérable et sale, impuissant surtout, terriblement impuissant» (288-289). À travers l'aveu du gouvernant, le lecteur apprend que ce que les citoyens attendent des politiciens reste souvent impossible à accomplir, car même s'ils sont élus par le peuple en tant que leurs représentants, il existe toujours une autre puissance derrière le trône qui les contrôle. Certains dirigeants arrivent au pouvoir avec le désir d'apporter des changements pour le bien-être de la nation, même si la majorité y arrive pour s'enrichir avec l'argent qui correspond à la nation. À travers le personnage du dirigeant, Rufin nous étale l'image d'une élite corrompue fonctionnant comme un cancer qui s'alimente de la société, un système complètement et entièrement organisé par un style mafieux, contrôlant tout ce qui se dit et ce qui se fait dans le gouvernement. Le député-même est obligé de sortir en plein air, à la terrasse pour ne pas être entendu via les micros de la Sécurité sociale installés dans toute la maison, car il paraît qu'«Il n'y a que sur cette terrasse, apparemment, qu'ils n'ont pas mis de micros...» (291). Cette scène sert à l'auteur pour critiquer le système administratif et politique de Globalia où la plupart des citoyens ne se sentent pas en sécurité.

C'est pour cela qu'à la demande d'intervention devant le Président pour défendre Baïkal, Greg - malgré sa position dans l'administration- se sent complètement impuissant devant ce principe corrompu et illusoire: «—Le Président, —soupira-t-il... Croyez-vous qu'il ait la moindre autorité sur ces choses? [...] Vous savez ce qu'est notre métier? —commença-t-il. Du théâtre, voilà tout. Nous représentons, cela dit bien ce que cela veut dire» (289). Le discours du délégué laisse un message clair pour comprendre que la démocratie globalienne représente une farce électorale puisque les politiciens en réalité semblent ne pas avoir le pouvoir de prendre des décisions. Au fur et à mesure que la jeune fille continue à insister sur la possibilité du changement devant Greg, Rufin renforce l'idée d'un pouvoir gouvernemental fait de marionnettes politiques facilement contrôlées: «—Tout de même, dit-elle, vous êtes élu. Vous pouvez parler. On vous écoute. Vous votez les lois» (289). Face à cette expression de sincérité et cet aveu d'impuissance, la réponse du député accentue le mensonge démocratique de la société en question:

—Vous avez certainement remarqué qu'il y a tout le temps des élections en Globalia. Partout, à chaque instant, pour tout. [...] Et vous avez vu aussi que personne ne se déplace. Vous allez pas plus que les autres, n'est-ce pas ? [...] Les gens ne se dérangent que pour les élections qui ont un sens. (289-290)

L'écrivain se sert du contexte pour retracer à travers Kate le type du citoyen globalien qui fait partie de la grande masse, et qui n'est plus impressionnée par le vote. Tout comme le reste de la société, elle a perdu l'espoir dans les dirigeants et elle ne dépense plus son temps à voter pour les vraisemblables représentants du peuple qui cherchent seulement à gagner leur poste, mais qui oublient vite pourquoi ils ont été nommés. Le mécontentement politique du député prend forme de plus en plus lorsqu'il raconte à Kate la structuration politique:

—On vote pour n’importe quoi: chaque communauté a son collègue de délégués, son président de ceci ou cela. Chaque zone sécurisée a dix instances pour la représenter; chaque association peut émettre des avis, chaque profession a des élus, c’est une merveille, n’est-ce pas? On ne cesse d’étendre la démocratie. [...]

La démocratie globalienne couvre toute la planète: le gouvernement se réunit une fois sur deux à Moscou, l’autre fois à Washington. Le Parlement a son siège à Tokyo, la Cour de justice à Rome, le Conseil économique et sociale à Vancouver, la Banque centrale à Berlin, etc. Quand on en arrive à désigner le Président, il faut trouver quelqu’un d’acceptable partout. Il ne doit déplaire ni aux Tamouls ni aux habitants de Baton Rouge, ni aux pêcheurs de Galice ni aux nomades du Sahara. Il faut surtout qu’il n’ait ni idée, ni programme, ni ambition. Ni pouvoir, bien sûr.

(290)

Les non-zones sont représentés par des gens qui principalement vivent pauvrement, ils habitent et se mobilisent comme des “non-gens” qui ont été oubliés par leurs gouvernements et ils sont constamment surveillés par le pouvoir globalien. Tout ceux qui habitent dans les non-zones sont strictement contrôlés par les autorités globaliennes et s’ils ne suivent pas les ordres de l’Empire, ils sont déclarés comme l’ennemi numéro un, alors que l’opposant est effacé de la carte. Les non-zones sont décrites comme des écosystèmes naturels et anthropiques diminués par la misère humaine qui conjointement souffrent de la même destruction sociale. Le roman démontre la mesquinerie que l’homme a à espionner son propre frère, étant donné que ce désir de contrôle l’amène à transformer son environnement naturel à cause des constants attentats à la bombe auxquels ils sont soumis par Globalia ou par d’autres habitants des non-zones, mais qui servent aux intérêts de l’intervention globalienne. Le gouvernement globalien paraît être prêt à

réagir à tout moment dans Globalia et dans les non-zones afin de maintenir sa suprématie mondiale, ce pourquoi une grande bulle de verre surveille le territoire. Suite à la vision psychologique envers la culture imprégnée dans la psyché de chaque citoyen globalien, la paroi de verre symbolise la sécurité de la nation et à la fois le mur incarne l'énorme division sociale entre Globalia et les non-zones: «Au-delà, ce que vous voyez sont des non-zones, des espaces vides, sauvages, livrés à la nature. Même si quelques salauds en profitent pour s'y cacher et nous attaquer» (17). Depuis le point de vue de Globalia, les non-zones sont représentées comme l'enfer des malfaiteurs qui en permanence menacent la stabilité de la nation globalienne. Ce monde inférieur des non-zones est représenté par le romancier à travers des vrais noms d'endroits qu'une personne contemporaine peut reconnaître géographiquement: «Antigua [...] est déclarée zone interdite pour raisons de sécurité» (35), alors que dans «le Bronx» il y a aussi une non-zone. Par conséquent, tout endroit montrant le crime et la pauvreté est déclaré au statut de 'non-zone', comme une façon de diviser les classes sociales: «Tout ce que je sais c'est que l'endroit est interdit et qu'il y a déjà eu des embrouilles par là, la nuit. On a même soupçonné ce coin d'être un point d'infiltration terroriste» (35). Les soi-disant terroristes cohabitent dans un monde de misère entourés de taches de nature qui laissent : «une odeur issue de l'autre côté, haleine soufflée par la mâchoire de verre béante» (22). L'auteur s'assure d'informer son lecteur du fait que le monde à l'extérieur de la bulle de verre incarne un environnement connu uniquement par les garçons qui avaient précédemment visité le «musée du monde agricole» et qui avaient observé depuis les «vitrines» des échantillons de nature (24). On se rend compte que Globalia englobe un manque de nature presque complet, ce pourquoi une personne, voulant faire un rapprochement avec le monde de jadis et sentir les odeurs de souffle de la vie, peut le faire à travers des: «petits inhalateurs qui restituaient des odeurs de ce passé révolu. [...] C'était un peu

piquant, un peu âcre et les enfants ne se représentaient pas bien ce que pouvaient être des brûlis» (22).

Le roman représente Baïkal comme un grand amoureux de la nature, une beauté à trouver seulement dans les non-zones; ce désir de découvrir le monde naturel l’emmène à s’échapper avec sa petite-amie à la recherche du paradis qu’il pense retrouver dans les non-zones. L’amour pour la nature envoie son esprit à divaguer heureusement par les vastes terres, ce pourquoi il essaie de persuader Kate: «Je suis sûr que toutes ces non-zones sont en continuité. On peut sortir d’ici et rejoindre la mer; il doit y avoir des déserts, des villes peut-être» (47). Son désir de liberté le fait admirer la « mécanique sauvage du ciel livré à lui-même» (127), son cœur heureux le fait contempler «un long moment cette prairie grise et bleue, parcourue de troupeaux sans maître. Le rouge de la terre suggérait le lever d’un soleil sorti du sol, non pas l’aube d’une journée, mais l’aube des temps» (127). Devant la grandeur de la nature, le garçon est touché par ce monde naturel et il prend un vif plaisir en observant «un grand oiseau, qui traversa un coin de ciel d’un vol bancal. Ce signal enclencha toute la mécanique de la vie» (128).

Les non-zones présentent une nature qui se transforme en poumon du monde artificiel; de la sorte, le lecteur analyse les écosystèmes dans leur naturalité majeure lors qu’ils purifient l’environnement global. Les habitants des non-zones profitent en plein air des richesses naturelles, tout comme cela devait l’être pour tous les êtres vivants, le fait de recevoir les rayons du soleil, la brise de l’air, avoir accès à l’eau sans additifs artificiels, des éléments naturels qui permettent aux espèces de se multiplier en grande prospérité. À travers le monde romanesque, l’auteur essaie de communiquer que les non-zones détiennent plus de végétation que la nation globalienne. Cependant —sans doute— l’environnement naturel des non-zones est toujours diminué à cause de la participation de l’homme qui l’a transformé vertigineusement. Dans les

non-zones il pleut de manière naturelle, toutefois «La terre tropicale absorbe vite les pluies et, comme le soleil perçait assez souvent à travers les nuages, le sol était rapidement redevenu sec» (129). Le fait qu'il pleut dans un endroit tropical et que la terre la retient avidement, cela démontre qu'il s'agit d'une zone tropicale sèche et qui donne l'impression au lecteur que le romancier fait référence au changement climatique expérimenté dans le monde entier: «des buissons épineux de plus en plus denses et même quelques arbres. C'étaient des acacias desséchés auxquels la pluie récente avait permis de verdir et de se piquer de minuscules fleurs jaunes» (129). Subtilement, petit-à-petit le romancier trame dans l'inconscient du lecteur comme une peinture à l'huile pour indiquer les changements environnementaux mondiaux qui transparaissent dans les non-zones.

Le monde de Globalia présente la lutte des protagonistes Kate et Baïkal qui se sont échappés du monde artificiel pour se rencontrer dans le milieu naturel décimé des non-zones. L'œuvre dépiste deux moments où le jeune couple essaie de s'échapper dans les non-zones. La première fois, les amoureux rejoignent un group d'excursionnistes qui se promènent près de la frontière avec les non-zones et où Kate et Baïkal se séparent pour après se retrouver dans les non-zones, mais ils sont vite attrapés par la Protection Sociale (50-51) qui les sépare pour longtemps et ce n'est que jusqu'à la fin du roman lorsqu'on leur donne la possibilité de se réunir dans les non-zones. Même s'ils se retrouvent, les deux fuites sont surveillées par la Protection Sociale, sans que les jeunes s'en rendent compte.

Dès le début du roman, on observe le contrôle parfait de la sécurité de l'État pour vérifier les bagages des touristes qui se dirigent à la frontière de Globalia avec les non-zones. Cela est évident lorsque Kate passe par le détecteur de rayons X et que la machine sonne en lui découvrant les clés et la médaille qu'elle portait avec elle (13). Cependant, dans le cas de Baïkal,

la machine à rayons X ne s'active pas, ce pourquoi il réussit à passer les «pinces, tournevis, clé anglaise» (23), des outils interdits à transporter au point de frontière à cause de la «surveillance antiterroriste» (23). Sans doute, Kate se demande comment Baïkal a pu les passer jusqu'à la frontière de Crystal sans être détecté, alors que la réponse est déjà prédestinée, car Baïkal sans le savoir, devient désormais l'outil d'un projet organisé par la sécurité pour créer le profil du Nouvel Ennemi globalien. Ainsi, cette opportunité offre à la sécurité de l'État la possibilité de mesurer le profil psychologique du garçon pour calculer sa capacité de dirigeant, son courage pour qu'à un certain moment donné il puisse se confronter au pouvoir globalien. Par sa relation avec Baïkal et sans le savoir, Kate devient un élément participatif au projet organisé par la sécurité de l'État. Elle «était là parce qu'il ne lui semblait pas possible de laisser Baïkal entreprendre cela sans être à ses côtés» (21). La scène d'amour entre les deux jeunes gens advient précisément dans la zone frontalière où la campagne et la ville se réunissent (Globalia et les non-zones). Par conséquent, cet amour apparaît plutôt comme la fusion de la ville avec la campagne, une idée qui s'encadre bien dans la théorie de Williams qui assure que la campagne ne peut pas exister sans se lier avec la ville ou vice versa. (La ville et la campagne 25).

L'histoire d'amour entre Kate et Baïkal fusionne avec le monde naturel qui les entoure (44); ainsi, la fuite des amoureux vers les non-zones génère leur insécurité parce qu'ils savent que —si la sécurité de l'État les attrape— ils seront sanctionner et, cette sanction engendra leur séparation (46). Ce symbolisme du passage de la ville à la campagne et le côté négatif généré par la sécurité de l'État au cas où ils peuvent être attrapés, produit une fluctuation dans l'état psychologique et physique de Kate. Lorsque la température du milieu naturel baisse, de la même façon diminue le désir sexuel: «Cette idée qui dans le matin froid l'avait privée de désir» (46). Cependant, lorsque la chaleur du soleil augmente, le désir sexuel agrandit comme une fleur en

contact avec l'eau douce de la pluie. Plus tard, le soleil saisit le Zenith, tout en laissant tomber ses rayons de vie au-dessus de la frontière de Crystal; de la sorte, ce phénomène joue un rôle naturel à effet positif sur le désir de la jeune femme qui attend son amant dans son lit: «ce décor somptueux de vallées embrumées de soleil, lui donnait envie de puiser sans attendre sur le maigre compte des heures qu'ils passaient ensemble» (46). La chaleur externe ravit la chaleur interne afin qu'elle se retrouve «nue, debout, les mains sur les seins qui cherchaient moins à les dissimuler qu'à les tendre un peu plus sous une première caresse leurs bouts dressés dans le vent tiède» (46).

Le milieu naturel fortifié par les rayons du soleil laissent voler l'imagination de la jeune amoureuse qui désire offrir son amour: «au plein soleil l'harmonie noire et blanche de ses longs cheveux sombres et de sa peau laiteuse semée de grains de beauté innombrables» (46-47). Le temps et l'espace ajoutés aux belles conditions du climat chaud se mélangent entièrement pour laisser chemin ouvert à la rencontre amoureuse du couple énergique. L'acte provocateur de Kate influence celui de Baïkal qui, en silence et sans la quitter des yeux, se déshabille, ce qui a pour effet de libérer le désir sexuel chez la jeune femme, en ratifiant le fait-même d'amour universel. Devant le message d'acceptation de son amant, la jeune fille se tend dans le lit naturel soutenant son coude: «Ses jambes, près du sol, s'entrouvraient comme une aisselle de gentiane pointant entre les herbes» (47). Ce fait se compénètre pleinement avec l'environnement naturel s'incluant dans l'échange érotique de l'air, le soleil, les vallées, le sol, le feu. C'est la nature-même qui apparaît ancrée à la relation sexuelle du couple; les amoureux reflètent dans leur acte le cortège de l'environnement naturel qui se réunit dans un seul geste d'amour: «A vingt ans, on entreprend des choses plus facilement que l'on en parler» (47). Le discours écologique est entièrement corroboré par le narrateur omniscient qui assure que :

Baïkal vint s'étendre à ses côtés, tendu d'une même force née de la terre. Leur amour, quand ils s'unirent, semblait n'être que la manifestation humaine d'une universelle fécondation qui parvenait à sceller des unions aussi improbable que celle du ciel avec les nuages, du végétal avec la terre, le bois avec la flamme claire qui le lèche, le mord et le dévore. (47)

Une fois l'action conclue, les corps —toujours menés par la force énergétique— restent encore chauds, le vent perd sa chaleur pour devenir «léger et frais» et servir à calmer le feu interne. Puis, il les transforme en êtres humains mélangés avec la nature et la nature amalgamée avec l'humain. Les lecteurs observent comment les deux jeunes construisent leur jardin d'Eden qui persiste seulement pendant la durée de leur acte sexuel et ayant comme témoin la mère-nature qui les abrite.

Globalia est conçue comme une nation sans origines où le monde a existé et continuera pour toujours (45), alors que la nature des non-zones s'exhibe comme «des confins abandonnés à la nature sauvage et aux terroristes» (45). Le monde globalien fatigue les jeunes qui veulent s'échapper du contrôle de l'État et de la vie artificielle, une idée corroborée par Kate qui avoue à Baïkal: "—Je te l'ai toujours dit: j'étouffe. Je ne peux plus vivre comme cela. Je veux aller ailleurs» (48). Elle fait cette affirmation dès qu'elle se sent très malheureuse à Seattle, une ville qu'elle considère comme «impossible» (48). Kate préfère aller en vacances chez ses grands-parents à Oulan-Bator ou rendre visite aux cousins au Zimbabwe en été. Elle a envie d'avoir la liberté de visiter les endroits désirés, un principe pour lequel Baïkal lui répond: « —Tu ne comprends pas, Kate, et je te l'ai souvent répété. Ce sera *partout* la même chose. Partout nous serons dans Globalia. Partout, nous retrouverons cette civilisation que je déteste» (48). Même si Kate réaffirme que: «—Il n'y a plus de frontières» (48), il est bien connu que l'endoctrinement

expérimenté par les Globaliens à travers les médias de diffusion sociaux inculque dans la pensée du citoyen des clichés comme: «Globalia, c'est la liberté! Globalia, c'est la sécurité! Globalia, c'est le bonheur!» (48). L'amour de Baïkal pour les non-zones et la nature influence la mentalité du jeune homme qui a la nostalgie pour un univers qu'il n'a jamais connu. Il est tout à fait certain qu'il y a une nature vivante dans les non-zones: «On peut sortir d'ici et rejoindre la mer, il doit y avoir des déserts, des villes peut-être» (49), raison pour laquelle son aspiration à découvrir le monde naturel qu'il espère retrouver dans les non-zones l'inspire à refuser le monde artificiel de Globalia: «Je ne retournerai pas là-bas. Ce monde est une prison» (49).

L'exile de Baïkal dans les non-zones fait preuve du changement d'entourage et renforce les différences et les similitudes entre la ville et la campagne. Même si ce nouvel endroit lui reste inconnu, il symbolise à la fois le territoire de la nostalgie, le monde de ses rêves avec Kate à ses côtés. Au moment où Altman décide de l'exiler dans les non-zones, sa vie n'a plus la même couleur, ni la même saveur, son cœur se trouve toujours dans Globalia, ce pourquoi il est prêt à faire tout pour récupérer sa bien-aimée. L'hélicoptère le dépose dans une zone désertique sans connotations similaires à l'entourage de la salle de trekking où il s'était échappé avec Kate: «Heureusement, toute la région n'était pas aussi arides» (136). Au fur et à mesure qu'il se déplace à travers le territoire : "le paysage changeait un peu pour se vallonner, retenir l'eau tropicale et permettre à une végétation moins rébarbative de pousser. Des semblants de pistes traçaient ça et là des lignes qui indiquaient sinon la présence du moins le passage d'êtres vivants" (136). La survie fait la loi dans ce monde inconnu et alors que l'hostilité est assurée par le mélange des deux mondes et la capacité d'utiliser les outils au moment propice. Le jeune homme prend dans ses bagages des lunettes qui lui permettent de se connecter via satellite pour localiser son emplacement, le relief, ainsi que pour savoir où se trouvent les villes: "Aucun village n'avait

de nom. Ils étaient désignés par des codes à quatre chiffres et deux lettres. De la même façon, ne figurait aucune indication de pays. [...] Baïkal pouvait-il déduire [...] qu'il se trouvait sur le continent sud-américain et plutôt dans sa partie septentrionale» (136-137).

Depuis son enfance, Baïkal avait vécu dans des endroits à contrôle climatique (127) et maintenant qu'il se trouve dans un espace ouvert, il se sent confus à cause de la grande différence spatiale entre la ville et la campagne. Lorsque le garçon fait sortir de son sac un «réchaud chimique» et qu'il casse des rameaux secs d'acacia pour allumer le feu (129), il éprouve une certaine peur parce que Globalia interdit cela strictement. Pour lui «c'était la première fois depuis bien longtemps qu'il cassait une branche d'arbre. Il l'avait fait en cachette, comme tous les enfants, mais désormais c'était un délit si grave qu'il ne s'y était plus risqué de la suite» (129). La loi sur la «protection de la vie» exige aux Globaliens «de traiter la moindre plante avec respect» (129). Le jeune homme libère l'oppression vécue dans Globalia tout en continuant à casser les petites branches vertes, puis d'autres plus grandes, pour que plus tard il essaie même de détruire le tronc de l'arbre comme une sorte de catharsis de sa frustration et de sa libération de la jurisprudence globalienne (129).

Le passage dans les non-zones devient pour Baïkal une expérience unique où il peut étudier soigneusement les événements qui se passent dans cet environnement couvert par de petites taches, héritées de la nature. Il est bien clair pour lui que ce milieu environnant ne ressemble pas à celui de Globalia qui symbolise un caractère artificiel. Son séjour dans la nature diminuée des non-zones le rend plus fort et lui donne une plus grande exigence envers le monde global. Dans ce lieu, il affronte le sophisme auquel il avait été endoctriné dans Globalia. La campagne lui permet aussi un échange culturel avec des gens qui lui semblent étranges au début. Pour donner une meilleure image de l'environnement physique et de ses habitants, l'écrivain

décrit minutieusement le premier contact de Baïkal avec les gens des non-zones, plus précisément au moment où le protagoniste est réveillé par un homme qui veut lui voler ses affaires. Même si l'individu semble le viser avec son arme, Baïkal ne le craint pas parce qu'il se rend compte que son agresseur est un peu nerveux, tandis que son instrument de guerre semble inhabituel. C'est ainsi que le narrateur omniscient décrit le fusil du bandit comme «deux gros tubes d'acier disposés côte à côte, cette crosse en bois» (130), de telle façon que ni l'homme ni l'arme ne ressemblent pas à ceux des terroristes dont on parle dans Globalia. Cette figure squelettique ressemble plutôt à celle de certains chasseurs qui, dans Globalia, sont déjà passés à l'histoire avec: «un ornement folklorique» et que Baïkal avaient vu seulement «sur les écrans» (130). Toutefois, Baïkal sait très bien que le fusil est un instrument qui ne s'active pas automatiquement et que le vrai danger dépend de «la volonté qui le commandait» (130).

Dès le début, le malfaiteur craint le jeune globalien en remarquant que «son agresseur reculait» (131) quand il se levait. Le narrateur continue vite avec le portrait physique de l'intimidateur, le décrivant «de petite taille [...] voûté, frêle, usé» (131), alors que Baïkal apparaît comme un jeune corpulent (131). La différence entre le pouvoir d'armement globalien et celui des non-zones se perçoit dès la première confrontation entre Baïkal et l'intimidateur ; alors que le fanfaron porte un fusil obsolète sans tirs, Baïkal dispose de «rayonnements défensifs» (132) qu'il utilise pour neutraliser le bandit, même si l'auteur informe que cette arme possède une capacité assez limitée : «Ce n'était pas une arme bien dangereuse, tout au plus un de ces instruments d'autodéfense que les femmes, dans Globalia, portaient sur elles se promenant seules la nuit dans certains quartiers» (132). L'inégalité entre les armes des deux prétendants est tellement grande que le chasseur termine par être chassé, ce pourquoi le malfaiteur, confus par l'impact reçu, arrive à cataloguer Baïkal comme «un magicien» (132), «Christ, ou un truc dans le genre» (133)

parce qu'il lui paraît difficile de comprendre comment son adversaire ait pu le blesser sans avoir bougé (133). Une autre inégalité entre le globalien et le terroriste des non-zones s'ajoute lorsque Fraiseur montre son incapacité d'épeler son prénom.

En contemplant le monde des non-zones et celui de Globalia, Baïkal les trouve très différents, étant donné que le jeune dénote que Fraiseur affiche une ligne de vie réfléchie dans les rides qui peuplent son visage; cet homme ne ressemble pas aux Globaliens avec leurs visages étirés par les constantes chirurgies plastiques. Au contraire, la physionomie de Fraiseur révèle :

[...] l'abondance de ses rides. Autour de ses yeux pâles, tournoyaient un tumulte de sillons profonds qui plissaient le front, dessinaient de lourds poches sous les yeux, striaient ses joues. De petites rides plus fines étaient disposées au pourtour de sa bouche comme des épingles plantées sur une pelote. (130)

Les rides de Fraiseur dans la société globalienne aurait été une angoisse pour celui qui les expose parce que les Globaliens sont amateurs de la chirurgie plastique. Les rides de Fraiseur se voient non pas seulement sur le visage, mais aussi: «Par l'échancrure de sa chemise, on voyait la peau mouler le contour des os et faire saillir l'attache des côtes. Si bien qu'en revenant à ses yeux Baïkal se demanda si leur pathétique éclat reflétait la peur, la fièvre ou la faim» (131).

Dans les non-zones, Baïkal trouve des choses qui ont changé dans Globalia, même si celles-ci continuent à incarner un caractère naturel dans les non-zones. C'est un phénomène similaire à la mode qui, dans certains pays, se transforme pour faire chemin à une autre mode, alors que dans d'autres pays à peine celle-ci commence à prendre élan. Cette idée est soutenue au moment où le tabagisme dans Globalia commence à être perçu comme dangereux: «Le tabac avait totalement disparu de Globalia à l'exception des clubs où des amateurs se réunissaient pour

pratiquer ce qui était désormais considéré comme un sport à risque» (137). A un certain moment donné, Baïkal se rappelle avoir obtenu un permis de fumer, mais il l'a laissé expirer parce qu'il n'aimait pas les vicissitudes post-tabac: «Les trois quarts d'heure de décontamination et d'examens médicaux obligatoires après chaque séance l'avaient découragé» (137). La consommation de l'alcool dans Globalia n'est pas bien vue non plus, toutefois Altman avec le consentement de Baïkal, lui met dans le sac à dos quelques rations de rhum que le jeune homme partage avec son camarade Fraiseur qui, se rendant compte du contenu, prit: «le verre à deux mains et but d'un trait. [...] — Du rhum! Bon Dieu! Des années que j'avais pas bu de ça. Encore!» (133-4). Fou d'émotion, Fraiseur entre dans un patient catharsis spirituel et chante «des vieilles chansons sautillantes. Les paroles étaient incompréhensibles, y compris par lui-même, et semblaient appartenir à des langues différentes de l'anglobal» (138). Cela démontre que dans les non-zones il y a une agglomération de langues de telle façon que le contact entre Baïkal et Fraiseur devient le produit d'un fascinant échange culturel de mondes qui, bien qu'ils aient des choses en commun, ils maintiennent à la fois leurs propres racines (Cultures hybrides).

Au fur et à mesure que Baïkal et Fraiseur avancent vers le «Nord-Ouest», ils rencontrent une majeure quantité de vestiges ayant appartenues à la civilisation humaine et qui auparavant avaient été importants dans la culture industrielle. La trajectoire à travers les non-zones représente un apprentissage, une sorte de rituel d'initiation où Baïkal arrive à découvrir impatiemment les différents endroits des non-zones, et qui donne vie à une région qu'on lui faisait croire morte ou inexistante. Dans son chemin, il voit des véhicules en ferraille: «La première qu'il avait croisée était un vieux modèle de Jeep calcinée, sans essieu, posée sur des murets de pierre» (137). Baïkal est confondu lorsqu'il découvre la voiture vermoulue par le temps et il se demande comment la voiture aurait pu y arriver s'il n'y avait pas de route (138).

D'un autre côté, Fraiseur lui trouve un autre emploi pour ajouter avec certitude: «—P'têt c'était une voiture mais il y a longtemps alors. M'est avis que c'est une maison depuis un bon bout de temps» (138). L'entourage humain appauvri équivaut dans une certaine mesure avec un passé qui se débat dans la misère naturelle. L'endroit des non-zones présente une nature qui se restaure tout en essayant de reprendre les morceaux de vie que l'être humain avait extirpés de son ventre. L'hybridité du temps et de l'espace sont représentés à travers un ordre spécifique: tout d'abord, les ressources naturelles sont converties en matériaux de construction, entre temps, ces processus anthropiques sont de nouveau acheminés vers un état naturel. C'est un cycle où la nature intelligente retourne à récupérer les éléments naturels:

Ils passèrent au large d'un complexe industriel en ruine, situé le long d'un ruisseau au fond d'une vallée. Vu de loin, le site avait l'aspect d'un monstrueux potager en friche. Les herbes folles et les arbres avaient recouvert toute la surface de l'ancien combinat. Penchées ou allongées, comme des gigantesques potirons, de vieilles cuves arrondies, orangées de rouille, mûrissaient silencieusement au soleil. Des rails de chemin de fer étaient encore visibles çà et là. (141)

Les paroles utilisées dans Globalia présentent la Nature comme un être vivant qui se régénère lentement: «Le sol parfois était couvert de cailloux violets à la texture friable et grasseuse qui pouvaient témoigner d'un ancien revêtement en asphalte désagrégé par l'érosion» (138). Le roman donne voix à la nature tout en la présentant comme un être vivant qui se restaure à soi-même ; le narrateur relate que le lecteur sente comme si la nature était un homme ou un autre être vivant, qui se sentant blessé, cherche dans la Nature les propriétés médicales qui puissent guérir sa douleur. Le vieillissement des écosystèmes anthropiques, lentement absorbés

par les sucres gastriques de la nature sont perçus plus facilement par le Globalien étranger que par l'originaire des non-zones:

Baïkal crut d'abord à une plaisanterie. Puis, il se rendit compte que Fraiseur en effet ne distinguait pas ces vestiges dans le paysage. Pour lui, ils faisaient partie de la nature, comme les arbres ou les roches. Cette ignorance avait une signification terrible. Elle voulait dire qu'il n'avait jamais vu ces lieux autrement qu'en ruine. Il ne savait pas reconnaître ce que ces installations étaient devenues, parce qu'il n'avait pas la première idée de ce qu'elles avaient pu être. Il n'avait sans doute jamais été mis en présence d'une usine en état de fonctionnement. Au-delà de la zone aride et désertique où ils s'étaient rencontrés, la présence des vestiges, de ruines, de traces de l'activité humaine, devenaient courante et banale dans le paysage. Partout c'étaient des pans de murs mangés de ronces, des piliers de béton tordus d'où sortaient des ferrailles, des carcasses de hangars. Mais toute rupture était abolie entre ces ruines et la nature, au point qu'elles paraissaient en faire partie. Il fallait un effort d'imagination considérable pour rapporter ces formes à une volonté humaine tandis qu'elles se mêlaient très naturellement à ces produits spontanés du sol que sont les arbres, les ronces et les herbes. (142)

Le passage de Baïkal par les non-zones lui permet d'étudier soigneusement les différents écosystèmes. Certains endroits dépeignent un paysage avec plus de végétation que les autres, et au fur et à mesure que les amis avancent à travers les non-zones, les écosystèmes changent du tropical, à l'aride ou rocheux. Les espaces apparaissent en qualité d'observateurs qui avouent qu'avant il y a eu un développement humain assez douteux, mais qui a diminué. Les non-zones étalent un paysage et une végétation comme ceux vus dans les films futuristes. L'atmosphère de

l'œuvre littéraire exhibe clairement une écologie humaine diminuée par des facteurs climatiques, les affrontements militaires constants et les pillages qui produisent des mafiosi qui contrôlent la région. À cause du danger dans la zone, Baïkal et Fraiseur voyagent en silence et se cachent chaque fois qu'ils sentent la présence d'autres pèlerins. À un certain moment donné, ils se déguisent derrière les buissons lorsqu'ils discernent un étrange groupe qui se déplace:

Cinq hommes, les pieds serrés dans des chiffons tenus par des lanières, passèrent d'abord, portant en bandoulière des gibecières de toile, un vieux fusil à l'épaule. Ensuite, une troupe plus hétéroclite était emmenée par un grand Noir torse nu, une ceinture de grenades autour de la taille, coiffé d'un casque bleu dont la jugulaire ouverte pendait de chaque côté des joues. Derrière lui, à quelques dizaines de mètres trottaient un groupe de femmes emmitouflées dans des châles, à moins que ce ne fût des couvertures. Elles s'y enroulaient de la tête aux pieds et ne laissaient apercevoir qu'un visage apeuré. Deux hommes enfin, basanés, presque nus, un pagne sur les fesses, fermaient la marche en brandissant de longues lances. (140)

Les larges tenus qui permettent d'étaler seulement les «visages» et les hommes «basanés» tout en «brandissant de longues lances» fait que le lecteur se sente comme s'il était dans un environnement correspondant à n'importe quelle région d'Afrique, bien que l'écrivain avertisse, finalement, que Baïkal se trouve en Amérique du Sud. Ces éléments géographiques désignent avec une grande subtilité littéraire un environnement mondialisé où les écosystèmes anthropiques appauvris interagissent avec les naturels, et qui se fondent à leurs tour avec les écosystèmes humaines, des dispositifs littéraires que le romancier observe en maintenant les personnages en mouvement constant et dans des mauvaises conditions socio-économiques:

C'était une bande d'une dizaine d'enfants dont les voix claires résonnaient dans le vallon. Ils étaient vêtus d'uniformes de collège —jupes à carreaux plissées, blazers rouges, petites cravates écossaises— auxquels manquaient souvent des pièces: l'un n'avait pas de chemise, un autre avait une manche arrachée. Aucun n'était équipé de chaussures. (139)

Rufin dépeint comment le passage à travers les non-zones force les voyageurs à être assez prudents afin d'éviter des affrontements avec les groupes armés. L'auteur laisse savoir que le monde des non-zones est contrôlé par les «mafieux» qui abusent et manipulent la population, ce pourquoi les marcheurs sont forcés à être rusés pour faire la distinction entre les personnes qui font une promenade et les «mafieux», prêts à causer des préjudices. Une erreur d'appréciation pour les imprudents pourrait leur coûter la vie, ce qui fait que Fraiseur éclaire à Baïkal à l'heure de se mobiliser. Le lecteur se rend compte que le garçon inexpérimenté ne comprend pas la prudence à garder avec les inconnus. On découvre chez Fraiseur une préoccupation constante pour Baïkal qui doit changer son attitude amicale avec les étrangers et qui met en danger leur survie: "Franchement, je sais pas quoi te dire. Si tu comprends pas cela, c'est que tu viens vraiment d'ailleurs. T'es sûrement un sorcier et je sais pas de quelle lune tu tombes" (145). Dû aux besoins économiques des gens dans la région, les vêtements de Baïkal sont trop remarquables et il prend le risque d'être victime d'un vol; c'est à travers la pensée de Fraiseur que le lecteur se rend vite compte qu'il est assez facile de faire la différence entre le natif des non-zones et Baïkal qui étale l'allure d'un vrai Globalien. On apprend que le jeune homme voyage avec des ustensiles qui ne correspondent pas aux non-zones, comme par exemple un grand sac à dos, des vêtements thermiques et des baskets propres, tout en se présentant très différent aux autochtones de la zone. Il ne faut pas oublier que le premier instinct de Fraiseur

lorsqu'il rencontre Baïkal est celui de lui voler les affaires personnelles. Cette connaissance de la réalité fait que Fraiseur lui explique que la région est peuplée de dangers et qu'au cas où ils décident de voyager ensemble, il n'est pas bien d'exposer leur vie et de se mettre en péril:

Seulement, si tu veux qu'on marche ensemble, martela-t-il en tapant de petits coups avec le tuyau de sa pipe contre la poitrine de Baïkal, personne doit savoir que t'es un sorcier. A part moi. Sinon y vont tous se jeter sur toi et te voler tous tes trucs, et moi je n'aurai plus de rhum. Alors, crois-moi, fais ce que je fais et n'essaie pas de finasser. Tu veux arriver en ville: je t'y conduirai. (145)

Tout de suite, pour que Baïkal comprenne comment faire la distinction entre les personnes qui ne sont pas des criminels et les vrais criminels, Fraiseur commence à faire une série de grimaces, pour que le garçon assimile l'allure destructrice des gens, et comme celui-ci continue à ne pas comprendre, il lui dit: "...Tout lui expliquer ! soupira-t-il" (145). Pour renforcer le danger de la région et la différence entre les deux mondes: le Globalia, connu par Baïkal et les non-zones comme le nouveau monde inconnu par le Globalien, l'écrivain fait Fraiseur prendre une forme théâtrale comme s'il parlait à une personne malade en disant: «Les chemins, c'est dangereux. Si tu vois quelqu'un, tout d'abord tu te caches. Tu regardes qui c'est. Si ça va, tu passes loin» (145). L'ignorance du jeune est assez visible au moment où il pose une question de précision: «Et comment sais-tu que cela va ?» (145). L'insistance de l'auteur à préciser ces faits montre qu'il est assez intéressé dans la sûreté de son personnage, ce pourquoi il décrit minutieusement les étapes d'initiation du jeune homme dans la nouvelle vie où l'écrivain dote Fraiseur de gestes théâtraux en essayant de le faire reconnaître le comportement physique des voyageurs pauvres: «[...] les joues tombantes, les genoux fléchis, l'air pitoyable et craintif [...] Ceux-là, expliqua-t-il, ça va» (145). L'importance du comportement représente une

caractéristique primordiale dans la vie du voyageur des non-zones, ce qui fait que Fraiseur continue avec la leçon où il enseigne Baïkal à marcher «à pas menus, jambes serrées, la tête rentrée dans les épaules. —Le regard, souligna-t-il en pointant ses deux index vers ses yeux. Très important, le regard. Et en effet, il mettait dans son regard une humilité, une inquiétude, une misérable avidité d'affamé» (145-146). Toute de suite, l'écrivain poursuit avec les explications de la conduite des mafieux lorsque Fraiseur devient de nouveau un artiste de théâtre où il échevèle ses cheveux grisonnants, se gonfle la poitrine, fait mauvaise figure, se met à marcher comme un gorille, et prend l'arme de chasse: «Il brandissait le fusil en poussant des cris et en imitant le bruit des projectiles. —Ça, c'est très mauvais. Très mauvais. Quand tu vois quelqu'un comme ça, faut avoir peur !» (146). L'atmosphère relaxée détend les personnages, mais sans faire oublier à Baïkal son but de conquête et la découverte des non-zones, ainsi que celui d'entrer en contact avec sa bien-aimée: «pourquoi ne dois-je pas entrer dans les villages?» (146). Le fait d'avoir osé demander cette question procure Fraiseur se rendre compte que son nouvel ami n'est toujours pas effrayé et qu'il n'a pas encore oublié son projet d'aller au village: «Les villages, c'est ce qu'il y a de plus dangereux. Personne d'honnête ne peut vivre là-dedans» (146).

L'insistance du garçon sert de guide pour l'écrivain caché qui emmène Fraiseur presque obligé jusqu'au village le plus proche. Depuis une colline, les deux personnages décrivent la représentation d'un village complètement incendié, tandis que les eaux de la tempête ont réussi à arrêter les flammes qui avaient dévoré tout à leurs pas et d'où Baïkal peut examiner les silhouettes antérieurement décrites par Fraiseur de manière cocasse: «La différence était que, si la sienne faisait rire, la leur faisait peur» (147). On comprend qu'après avoir bombardé le village, la tribu des Taggeurs rentre pour terminer à tuer les victimes, voler leurs biens, même si parfois les membres de la tribu étaient les premiers à piller les gens (161). Baïkal devient tellement

terrifié devant le massacre orchestré par Globalia et la tribu des Taggeurs que Fraiseur l'invite à se retirer tout en lui rappelant que les Taggeurs gardent des chiens et que s'ils sont découverts, ils peuvent avoir le même sort que les autres habitants (161). Le lecteur est informé sur la brutalité qui régit dans les non-zones où une femme appartenant à une tribu différente devient la victime des ennemis voisins et par conséquent de l'esclavage pratiqué par les Taggeurs (162). Le prototype de l'homme avec un fusil de chasse à la main représente ce qu'Herbert Spencer appelle «la survie des plus aptes» (dans Sandín 96) ou ce qu'on dénomme comme darwinisme social (El origen de las especies mediante la selección natural).

La lutte armée dans les non-zones apparaît comme un cancer de la société qui ronge les écosystèmes humains, érode les écosystèmes anthropiques et transforme les écosystèmes naturels. Les bombes, les tirs lancés par les Globaliens ou les tribus belligérantes mutilent non pas seulement la vie humaine, mais de la même forme ils détruisent les écosystèmes mondiaux, appauvrissant la qualité de vie des êtres vivants sur la planète. Les non-zones endurent une lutte constante de tous contre tous, où une culture soumet l'autre, de telle façon que ce processus inégal devient un fléau social qui opprime les sans défense (Sandín 96-97). À cause des attaques constantes, les habitants des non-zones sont terrifiés et lorsqu'ils aperçoivent les attaques armées, ils essaient d'échapper le plus tôt possible pour ne pas finir calcinés (173). La technique utilisée par les stratèges militaires pour attaquer les non-zones se compose d'une attaque à l'aube avec des hélicoptères puissants: «installations visibles —usines désaffectées, anciens domaines agricoles— ou sur des villages» (223). Les attaques aériennes autour de ces points stratégiques sont constantes; à peine les hélicoptères passent en tirant sur les gens qu'ils reviennent pour laisser tomber les bombes, brûlant la forêt qui se transforme dans «une tache rouge du côté que l'aube laissait encore dans la pénombre» (223). La mission se considère accomplie au moment

où les hélicoptères globaliens terminent les «munitions» (224) et que le chaos régit dans les non-zones socialement domestiquées par le pouvoir gouvernant (345) et le commerce-même d'armement.

La commandante Helen dans son ardeur d'affronter Globalia, la nation qui l'a exilée pour des raisons de manque de ressources économiques, conçoit son village dans la campagne à partir des déchets technologiques provenant de la relation entre la campagne et la ville. Possédant une certaine connaissance militaire, elle construit son village au sommet d'une colline qui « avait été évidée par un gigantesque labeur de terrassement» (339). Helen camouffle son centre d'opérations avec des déchets industriels fusionnés avec des produits de la campagne qui, plus tard sont abrités dans les flancs de la colline, qui en même temps servent de murs de soutènement au fort. Ces déchets humains forment une barrière autour de l'espace ouvert qui à un certain moment donné se transforme en «cratère large de plusieurs centaines de mètres» (339). Le fort est présenté comme un centre de déchets industriels où les citoyens, à cause de leur condition économique médiocre, continuent toujours à utiliser ce que Globalia cesse de conserver. Ici, les éléments de la campagne s'entrelacent avec ceux de la ville, formant ce que Néstor García Canclini appelle «les cultures hybrides pendant l'époque de la mondialisation» (13-14). Cette culture hybride dans les non-zones est clairement affichée lors qu'on trouve le fort avec des maisons qui:

[...] étaient des imbroglios de branchages, de torchis, de pierres schisteuses arrachées au sol. Mais elles y mêlaient des tôles martelées issues de canettes de bière ou de bidons de pétrole, des huisseries métalliques arrachées à des constructions plus urbaines. On distinguait aussi des panneaux publicitaires, des ferrailles de chantiers, des pylônes sciés. Plus surprenants étaient tous les

emprunts à la voiture: portières utilisées comme fenêtres, scellées dans la maçonnerie et qui s'ouvraient de l'intérieur avec une manivelle ; calandres chromées servant de linteau de porte; capots de moteurs disposés en quinconce comme de grosses ardoises sur les toitures [...] une tour d'éolienne en métal.
(339-340)

Helen exerce le rôle de commandant dans le village des "Déchus" (341), mais elle cherche un autre meneur qui puisse diriger sa tribu dans un affrontement contre l'empire globalien (340-354), bien qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils agissent comme des zombies de Globalia parce qu'ils sont complètement manipulés par sa presse à sensations. La télévision, ainsi que la presse écrite, bombardent la psyché de la population des campagnes et des villes, tout en les transformant en esclaves. Helen et son peuple cherche l'indépendance, cependant sagement le pouvoir de Globalia les fait subir un lavage de cerveau, ce qui les transforme en sujets de l'Empire globalien. Les Déchus éprouvent des changements considérables dans leur environnement naturel, leur mode de vie, la manière d'agir, ce sont ces éléments environnementaux qui transforment les Déchus en dépouillés de conscience. C'est ainsi que le village des «Déchus», de manière aliénée et comme une routine quotidienne, se rassemble dans «l'agora» pour regarder la télévision chaque matin et après-midi (340). Pendant la séance de l'après-midi, Helen attend les nouvelles, tout en regardant impatiemment son ancienne montre d'aiguilles (340), et en espérant que la télé verdâtre d'une vitre galbée se déclenche (341). Le temps arrivé, Helen avec allégeance:

[...] s'approcha de la caisse métallique posée en haut de son piédestal et ouvrit les deux battants rouillés. [...] Tripotant des boutons sur le côté, elle provoqua des

borborygmes dans l'appareil. Des lignes blanches zébrèrent sa surface comme des éclairs et un fort crachotement se fit entendre. (341)

Le niveau de développement dans cet endroit et la conception du style de vie se renforcent lors qu'on voit que, la télévision étincelée, la population s'impatiente dès que le programme est prêt à recommencer, ce qui explique pourquoi Helen fait pression sur Yuri pour exécuter les connexions pertinentes. L'homme apparaît dans la partie supérieure de l'hangar : «à orienter une énorme parabole blanche» (341). Après des précieux moments d'attente, on se rend compte que les Déchus sont manipulés à travers la presse télévisée, lors qu'on voit apparaître le logo du journal «*Universal Herald*» (341), une circonstance qui donne naissance au discours officiel d'Helen. L'élocution de la commandante pendant l'événement civil déclenche une suite d'éloges pour le peuple et la grandeur des ancêtres :

—Mes amis [...], mes sœurs, mes frères, vous tous qui partagez l'idéal des Déchus. C'est un grand jour pour nous. [...] Certains d'entre vous sont nés Déchus. D'autres ont choisi de le devenir. C'est parce que vous pensez tous que nous pourrions triompher un jour. [...] Elle jeta un nouveau coup d'œil vers sa montre.
—Il nous reste une minute. Le temps de chanter tous ensemble le vieil hymne de nos ancêtres: *Demain à Capitol Hill*. (341-342)

Le patriotisme de la communauté des Déchus augmente au fur et à mesure qu'ils attendent que la télévision démarre le programme. Dans le discours d'Helen transparaît un côté politique, lié au nationalisme et à la nostalgie de la nation soutenu par les Déchus ou aussi appelés enragés: «Plutôt refuser le bonheur que de ne pas le partager. Nous sommes les orphelins d'un monde offert à tous les humains. Déchus on nous appelle, pour ne pas dire enragés. Jamais

nous ne cesserons de combattre, ni aujourd'hui ni demain. Demain à Capitol Hill» (342). La dévotion, l'amour et le respect pour la patrie sont tellement forts que les participants répètent une partie supplémentaire de l'ancien hymne, tandis que la commandante essaie d'allumer la télévision sans retard: «Par gourmandise, certains doublèrent le refrain mais déjà Helen avait rouvert les portes de la télévision et tournait laborieusement un bouton cassé, pour monter le son» (342). Le fait d'allumer la télévision, sert à l'auteur à décrire l'image ancienne des téléviseurs du passé et pour faire indirectement un contraste avec la technologie existante dans Globalia: «Un présentateur, que l'écran restituait en rose vif (pour ses joues) et en violet (pour ses cheveux)» (342). On se rend compte que si dans Globalia non pas tout le monde a accès direct à la technologie moderne, dans le village des Déchus cette possibilité devient beaucoup plus réduite. Cette description de la télévision en couleurs dépeinte par le romancier renvoie la pensée du lecteur aux années 1950, aux débuts de la télévision en couleurs. L'auteur fait comprendre qu'au fur et à mesure qu'on s'éloigne du pouvoir politique de Globalia, l'accès à la technologie devient de plus en plus limité ; le citoyen globalien en souffre, comme dans le cas de Kate, Baïkal, Puig et puis, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la frontière globalienne et qu'on s'enfuit dans les non-zones l'accès technologique devient plus pauvre et restreint. Quand même il y a une grande différence entre les citoyens-même des non-zones (lorsqu'on voit que la communauté d'Helen a accès seulement aux vieux téléviseurs) et les mafieux comme Tertulien qui se réjouissent de la nouvelle technologie parce qu'ils peuvent être interconnectés avec le système électronique de Globalia.

Le contact le plus visible entre les Déchus et Globalia parvient à travers la télévision, car le jour où Baïkal visite le fort d'Helen, il se rend compte du projet machiavélique créé par la sécurité de la nation globalienne. Altman, se valant représentant de la presse, transforme le jeune

rêveur et amoureux de la nature en terroriste, en lui attribuant le fait d'avoir mis une bombe dans une voiture à Seattle (342). La chaîne de télévision, de manière sensationnelle, utilise une photo retouchée pour renforcer les caractéristiques subversives du jeune homme et lui donner un aspect terrifiant: "Pourtant, malgré ces altérations et la barbe qui avait poussé en désordre ces derniers jours, Baïkal restait bien reconnaissable" (342). La confrontation surprise d'avoir vue son image sur l'écran où il est accusé de terrorisme contre la nation, ainsi que le fait d'être tellement fameux parmi les citoyens du village, impacte Baïkal tellement qu'il en reste muet pendant un instant. Les Déchus, après avoir reconnu Baïkal sur l'écran, pensent avoir retrouvé leur «messie» (343) qui les dirigera vers la victoire finale, un moment de bonheur tellement espéré par tous.

Pour mieux convaincre le lecteur et donner une idée de neutralité et d'objectivité, l'écrivain fait intervenir plusieurs moyens de communication. Le journal télévisé, accompagné d'une chronique présentant Baïkal, fait connaître la photo du mafieux Tertullien qui avait apparemment exigé de l'argent à Baïkal pour les services de téléphone portable quand celui-ci doit envoyer un message à Kate, pour l'informer qu'il a été exilé dans les non-zones (343). Cachant la vérité, le journaliste informe que Tertullien, après avoir reçu dans son compte bancaire un transfert provenant du compte de Baïkal comme paiement de l'appel, est accusé d'effectuer des roulements bancaires en faveur du terrorisme: «La fin du commentaire permettait de comprendre que des réseaux financiers de soutien au terrorisme avaient été démantelés, à l'occasion d'un virement effectué par Baïkal après l'attentat» (343). Pour mieux persuader les téléspectateurs des faits présentés, le journaliste examine les nouvelles tout en soulignant: «quelques formules propres à frapper les esprits et à accroître la peur. Ces nouveaux succès confirmaient la gravité de la menace et l'imminence de nouvelles actions meurtrières» (343).

L'information télévisée fait Baïkal comprendre «l'ampleur de la machination au centre de laquelle Altman l'avait placé» (343) et l'aide à pouvoir prendre de futures décisions.

À travers l'interaction entre les différents individus des non-zones, Rufin réussit à donner une idée beaucoup plus claire de l'environnement dans le campement d'Helen, le style de vie des habitants, ainsi que la manière avec laquelle les habitants peuvent continuer à maintenir leur pensée et leur croyance en l'espoir d'un possible retour vers un passé merveilleux. De la sorte, à la fin de la programmation, Helen invite Howard, Baïkal et Fraiseur à se retrouver dans une salle de classe de l'école où ses collègues endoctrinent les nouvelles générations de Déchus. Étant donné que Baïkal et Fraiseur ont été transférés par Howard directement pour qu'ils se réunissent avec le peuple des Déchus, Helen ne se rend pas compte du fait que Baïkal est accompagné par un ami; c'est pour cette raison qu'elle demande auprès lui. Cet incident offre la conjoncture de mieux comprendre les origines de Fraiseur et par conséquent de pouvoir distinguer son peuple des autres tribus. Sans doute, Howard répond en essayant de diminuer l'importance de Fraiseur devant les yeux de Baïkal: «—Laisse [...] c'est un simple Tribu qui est au service de Baïkal» (344). La réponse discriminatoire inquiète le nationalisme de Fraiseur: "—Comme cela, un simple Tribu? Je suis un Fraiseur. Les Fraiseur ont jamais été au service de personne depuis que notre ancêtre est revenu de Detroit" (344). Le romancier laisse voir le chauvinisme et le divisionnisme existant entre les tribus, élément qui enlève la force et l'autorité pour se présenter comme un bloc solide contre l'absorbant empire de Globalia. Après avoir entendu le nom Fraiseur, Helen reste pensive, essayant de localiser géographiquement cette tribu:

—«Fraiseur», cela me dit quelque chose [...] Dans quelle région est ta tribu?

Fraiseur haussa les épaules. Baïkal savait qu'il lui était impossible de répondre à ce genre de question abstraite. —Quoi, insista Helen, tu ne sais pas où se situe ta

tribu? Vous n'avez jamais été visités par les Déchus? —Nous avons vu souvent approcher de maudits raisonneurs, prêcheurs et fainéants comme vous autres. Et, chaque fois, nous les avons mis à la porte. Comme ils le méritent. —Les Fraiseur... Il me semble que j'ai entendu ce nom-là à propos des Régions inaccessibles. Quand notre mission cartographique est revenue du sud-ouest.

(344)

Dans la conversation, Helen se rend compte non pas seulement de l'ignorance de Fraiseur au sujet de l'emplacement de sa tribu sur la carte, mais aussi du mécontentement des acteurs de la tribu de Fraiseur envers les prédicateurs, appelés «raisonneurs». La dispute perpétrée entre les protagonistes donne la sensation au lecteur qu'au fur et à mesure qu'on s'éloigne de Globalia, les peuples augmentent la possibilité de conserver leur liberté et la culture tribale, comme dans le cas de Fraiseur qui, selon les données des Déchus, habite dans les «Régions inaccessibles».

Dans le village des Déchus, Helen apparaît comme une héroïne prête à sacrifier sa vie et celle de son propre peuple pour affronter militairement Globalia qui les a exilés de leur patrie depuis le passé. Elle, tout comme ses habitants, luttent pour les revendications de son peuple contre Globalia. Cette rivalité entre les nations est à l'origine du fait que les Déchus commencent à entreposer leur propre stock d'armes: «un impressionnant arsenal de mitrailleuses, de fusils, de tubes lance-roquettes, y était aligné. [...] des canons étaient montés sur des prolonges. Les brancards et les timons qui en sortaient montraient qu'elles devaient être tractées par des chevaux» (340). Rufin critique le fait que le peuple des Déchus s'appauvrisse de plus en plus à cause de ses achats d'armes à Globalia pour sa défense, tandis que l'empire globalien invente des puissantes armes de destruction massive qui lui permettent d'avoir le contrôle complet des autres nations du monde. Helen a toujours l'espoir de combattre contre Globalia; pour cette raison, elle

pense que le meilleur moyen c'est de leur acheter les équipements militaires parce, selon elle: «les armes sont la seule denrée que Globalia exporte en grande quantité vers les non-zones» (351). Cependant, Helen et ses compatriotes n'arrivent pas à comprendre que Globalia habilement leur vend un arsenal qui de manière stratégique a déjà été rejeté par l'armée globalienne. Par contre, Helen ne s'en rend compte que tardivement et elle se confie à Baïkal en lui commentant: «Les non-zones sont gorgées d'engins militaires. Nous parvenons à en avoir notre part. Mais vous n'avez pas vu le détail. Beaucoup de ces matériels sont défectueux; nos techniciens ne peuvent même pas les réparer. Souvent, il nous manque les munitions» (352). Dans son discours, Helen fait découvrir une réalité qui prévaut dans le monde, plus précisément le fait que les non-zones sont devenues une décharge d'armes, où l'on trouve des armes qui, par leur vieillesse deviennent des reliques de musée. Pourtant, ces pièces anciennes sont achetées par les nations avec l'intention de se défendre de leurs adversaires, parce que celles-ci ne sont pas prêtes à accepter que leur plus grand ennemi les surpasse en technologie militaire de destruction massive. La course aux armements dans les non-zones fait plonger les gens surtout dans la pauvreté et, par conséquent cela augmente leurs dettes envers Globalia. Le commerce avec les armes est tellement succulent pour Globalia qu'une de ses principales missions consiste à préserver le désordre dans les non-zones, tout en incitant les tribus à s'affronter entre elles. Cette situation a pour conséquence une manipulation des mafieux, ainsi que l'infiltration-même de Howard parmi les Déchus.

Après avoir parlé avec Helen qui prépare une attaque contre Globalia, Baïkal est avisé par les Déchus de ne pas rester dans leur village dès que le mafieux Tertullien ou l'empire globalien pourraient les attaquer. Compte tenu de ce danger éminent, Fraiseur immédiatement offre de l'héberger dans la région amazonienne avec sa tribu. Par conséquent, les Déchus leur

fournissent le matériel nécessaire pour entreprendre leur long voyage. L'auteur fait usage de cette circonstance pour continuer à développer l'image complexe des différentes tribus qui contraste avec l'empire de Globalia, la variété des écosystèmes dans les non-zones, ainsi que leur importance stratégique pour Globalia. Pour cela, Rufin profite de l'opportunité de nous faire connaître non pas seulement le changement d'environnement au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la frontière globalienne, mais aussi on apprend sur les moyens de transport utilisés par les gens des non-zones par contraste à ceux de Globalia. En route: «Baïkal galopait sur un grand cheval bai, Fraiseur à ses trousses, malmené sur le dos à bascule d'un petit barbe» (373). Même si les amis continuent leur chemin à cheval, ils suivent attentivement les règles de sécurité pour éviter de se croiser avec l'ennemi puisque le thème de la sûreté constitue un élément primordiale tant dans la vie des Déchus comme dans celle des Globaliens, vu que la manœuvre fait partie intégrante du projet globalien de contrôler et manipuler le peuple. Tout en poursuivant leur traversée de la jungle amazonienne, Fraiseur se montre très heureux et interprète constamment des chansons tribales, de telle façon que même Baïkal qui ne comprend rien reprend certains couplets: «Il n'en comprenait pas le sens mais se plaisait à brailler dans le vent ces strophes venues du fond des temps qui avaient accompagné des rêves et des chutes, sonné la charge et la retraite, consolé des veuves et soutenu des marins» (373). Le mouvement constant à travers les non-zones lui permet d'observer le changement du climat et de la végétation dans son sillage. La question culturelle des chansons de Fraiseur se mélange avec la culture industrielle du paysage: «Partout gisaient des décombres industriels, des friches agricoles, des vestiges de routes, de ponts, de pylônes» (373), où l'on se rend compte que la nature saisit une fois de plus ce qu'antérieurement se trouvait dans son ventre: «Partout, la nature avait corrompu ces ordres éphémères pour y semer une confusion de racines, de ronces, de trous et de feuillage. Le plus

étrange pour Baïkal était que ce désordre, hostile à l'espèce humaine, était en même temps accueillant et doux à vivre» (373). Au milieu de la nature, on se rend compte des particularités de ce monde créé par l'industrie et qui est doucement attrapé par les milieux naturels qui surmontent les écosystèmes anthropiques de telle manière que la convergence des mondes naturel et artificiel allume une lueur de satisfaction dans la psyché de Baïkal qui, il y a longtemps, a eu le même sort que celui des peuples Déchus au moment où il a été envoyé en exil. Cet environnement inextricable le comble de positivisme que: «Jamais, il ne s'était senti aussi libre. Jamais, sur cette terre de tumultes et de crimes, il n'avait éprouvé plus intensément la paix. Pour rien au monde, il n'aurait voulu rentrer en Globalia» (373-4).

Au fur et à mesure qu'on avance dans le texte, on se rend compte que le champ, relégué aux non-zones, s'écarte à sa manière du monde convulsif des villes de Globalia; à mesure que le protagoniste se déplace de l'Amérique du Nord vers le cône Sud, l'espace sylvestre devient de plus en plus vert et plein de vie. Le changement des écosystèmes naturels démontre au lecteur que chaque fois qu'on s'éloigne de la ville, le monde naturel se triple, remplissant de vie les espèces de passage. On s'aperçoit que la végétation trouvée en Amérique du Nord (Globalia) déborde de crime, de pauvreté, de persécutions et de décès, ou comme Raymond Williams l'appelle: «la vie mondaine» (75). Pareil à un poulpe, Globalia submerge ses tentacules de contrôle dans les non-zones en les transformant en un espace ouvert où convergent: «la cupidité et l'innocence» (75). La cupidité se trouve dans les représentants de Globalia, dans Globalia-même et l'innocence de Globalia est illustrée dans les personnages du roman qui ne font pas partie de la jonction du gouvernement, tel est le cas de Kate, Puig, la population globalienne constamment réprimée psychologiquement et physiquement. La cupidité des non-zones est exportée par les infiltrés globaliens dans certaines organisations des non-zones, comme c'est le

cas des mafieux qui servent sans réserve à la sécurité de l'État globalien. L'innocence est représentée soit par le citoyen qui subit les attaques armées perpétrées depuis Globalia, soit par les tribus qui servent à Globalia, mais qui cohabitent dans les non-zones. Le lecteur devient le témoin de l'environnement ravagé et qui représente la vie-même dans les non-zones. Il est triste pour le lecteur de suivre l'histoire de l'œuvre, comme par exemple au moment où les hélicoptères envoyés par Globalia massacrent les villageois en lançant des bombes ou en les mitraillant. Après avoir détruit tout sur leur passage, ils envoient des aliments à la population moribonde et par la suite, pour nettoyer leur image de barbares, les militaires prennent des photos et des vidéos qui montrent comment ils nourrissent la population pour ensuite propager ces images dans les médias.

L'«innocence», le courage et l'adaptabilité du citoyen dans les non-zones est représentée de manière ample par le protagoniste Fraiseur qui évolue dans le courant du roman pour devenir le meilleur ami de Baïkal. Les caractéristiques de compétence des gens représentées par Fraiseur contrastent totalement avec la courtoisie de la nature qui souffre en silence le mauvais traitement administré par l'homme à l'intérieur et à l'extérieur de Globalia. La nature narrée par Rufin correspond à un espace chronologique situé autour de l'an 2100, alors que Williams dans son essai La ville et la campagne montre un environnement beaucoup plus proche à notre temps: «les champs, les forêts, les cultures, les animaux— sont attrayants à l'observateur, et à bien d'égards, lors de stations bénignes chez les êtres humains qui y travaillent ou qui maintiennent le contact avec eux» (75). La nature de Rufin après 2100 est tombée en disgrâce parce que les endroits présentés dans le roman subissent une énorme coupure dans leur végétation, dans le cas de Williams cela incarne une période postérieure à la Révolution Industrielle en Angleterre. Les deux œuvres illustrent des moments différents de l'histoire de l'humanité, pourtant Williams

annonce à l'avance la transformation éprouvée par l'environnement naturel, la Révolution Industrielle. Cette sensation que l'environnement mondial se transforme inspire les écrivains à élaborer leurs œuvres d'art tout en essayant de concevoir une certaine sensibilisation de l'environnement. Pour eux, l'homme, la nature et la littérature forment la même pièce dans l'environnement champêtre qui saute d'une image particulière à une représentation globale et du diagramme mondial au particulier. Le même concept littéraire est partagé par le russe Mikhaïl Khrapchenko qui souligne que l'écrivain fait partie du même savoir qui entremêle l'univers avec l'écrivain parce que la trame dans leurs œuvres incarne le produit des expériences quotidiennes (Khrapchenko 12). Cette façon d'interprétation philosophique indique que toute réalisation littéraire contient des éléments mixtes du passé qui enrichissent les créations du présent. Soutenant cette disposition philologique, Socrate assure qu'au fur et à mesure que l'être humain commence à apprendre, il se rend compte qu'il connaît moins de l'univers amalgamé qui l'entoure; par la suite, «les écoles socratiques mineures» continuent à transmettre cette pensée qui enrichit le savoir quotidien. Depuis son jugement littéraire, Williams manifeste que l'espace naturel est large et que tout simplement il a besoin d'un spectateur émotif qui l'interprète : «c'est un paysage avant l'arrivée d'un observateur inactif qui peut se permettre une distance par rapport à la nature. Le paysage alors, plutôt que la construction matérielle, est une distance sociale» (Williams 19). Depuis cette perspective, il signale que: «la campagne» et «la ville» sont deux mots très puissants, et cela ne faudrait pas être étonnant si nous nous souvenions ce que semble représenter l'expérience des communautés humaines» (25).

Williams décrit la campagne britannique pour que l'étudiant puisse percevoir la destruction générée dès le début de la Révolution Industrielle dans l'interaction de la campagne avec la ville. L'érudit perçoit ce moment historique comme s'il s'agissait d'une peinture qui est en

train d'envahir la mémoire du lecteur avec des éléments descriptifs. Williams raconte que ses ancêtres se sont réjouis d'une biodiversité plus variée, et que de la même façon cette nature a continué à se transformer à la longue. Le désir humain de fouiller les entrailles de la mère-Terre attise le désir d'approvisionner l'industrie avec plus de force. De la sorte, l'être humain —par son désir de puissance et de luxure— coupe à ras de terre l'environnement, réduisant ainsi toute la biodiversité mondiale. Williams, sans perdre du temps, prend sa plume pour façonner dans son essai ce qui se passe dans son environnement immédiat: «Ce sont les ormes, l'aubépin, et le cheval blanc que je vois maintenant dans le pré, par la fenêtre où je suis en train d'écrire» (27). Depuis sa fenêtre, l'essayiste continue à ravir le lecteur avec les couchers de soleil de novembre lors de la journée d'une manœuvre: «retourne de l'élagage, les mains dans les poches de leur manteaux kaki; et les femmes, les têtes couvertes de foulards, attendent l'arrivée du bus bleu à la porte de leurs chalets champêtres, le bus que pendant les heures de classe les mènera à travailler sur la récolte» (27). Sans perdre du temps, Williams reflète dans son œuvre les événements quotidiens qui caractérisent les activités nocturnes et diurnes des gens qui habitent à la campagne, mais qui sont étroitement liées avec les activités de la ville:

[...] la lumière allumée tard le soir, dans la hutte de porcs située de l'autre côté de la route pendant la période de parturition ; le lent camion marron que je croise au détour de la route, bourré de moutons qui se tassent contre les lattes de la remorque; la couleur lourde des couchers de soleil stagnants, des tas de fourrage enrichis de la mélasse. Il est également les terres arides, par-dessus de l'argile pierreuse, qui s'étend un peu au-delà de la route et vendue pour la construction des maisons, en vertu d'un projet spéculatif, pour 24 mille livres l'hectare. (27)

Dans son roman Globalia, Rufin trace une description du paysage de ce qui se passe tous les jours dans les non-zones, un peu similaire à celle exposée par Williams dans son essai La campagne et la ville, avec la différence que Rufin décrit la nature de manière futuriste dans une période autour de l'an 2100. Williams fait preuve d'une préoccupation pour la perte d'écosystèmes naturels générée par la Révolution Industrielle, alors que Rufin fait un saut dans le temps, et il fait une approche à la réalité environnementale vue comme produit de l'Industrialisation mondiale. Le voyage effectué par Baïkal en compagnie de son fidèle ami Fraiseur à travers les non-zones décrit une nature agonisante qui, au fur et à mesure qu'on se déplace vers le sud-est de l'Amérique, prend des tonalités différentes, dès qu'on traverse d'un environnement aride à un espace plus sauvage à mesure qu'on s'approche de l'Amazonie. Lorsqu'ils arrivent à la région sylvestre où s'enclave la tribu des Fraiseur, on le décrit comme un espace ouvert: «pas [...] trop profond dans la forêt» (375). L'arrivée sert à l'auteur de motif à décrire soigneusement le camp de Fraiseur, comme endroit strictement gardé pour empêcher les intrus d'y entrer sans que les autochtones s'en rendent compte, ce pourquoi les visiteurs doivent prendre les précautions pertinentes; par conséquent, lorsque les voyageurs se trouvent près de l'enclave, les gardiens annoncent leur apparition: "par un cri particulier car des guetteurs, alentour, avaient pour mission de repérer les intrus et de leur faire rebrousser chemin. Quand le premier guetteur les eut reconnus, tout un groupe sortit des cachettes et forma autour d'eux un attroupement joyeux [...] et fut fêté en héros» (376). Tout de suite, Rufin fait un parallèle culturel et laisse connaître la pratique hiérarchique de la tribu amazonienne lorsque Fraiseur, comme un grand acte de respect, remet: "les pièces du trou d'ozone dans les mains du plus ancien qui servait de seigneur" (376). La procession vérifie efficacement ce que Fraiseur avait antérieurement commenté à Baïkal que son pays était engagé dans la protection de

l'environnement, et que la population cultivait l'ozone dans la forêt pour après le vendre à Globalia où le mafieux Tertullien servait de médiateur entre les deux côtés. A travers le personnage Fraiseur, l'écrivain transfère sa pensée de manière objective pour informer à l'auditeur de son opinion et de sa propre perception de la planète Terre, telle qu'il la connaît ; de la sorte, il assure que l'ozone dans l'Amazonie a toujours existé, et qu'antérieurement on ne faisait pas des affaires avec l'ozone car la terre était saine, mais —lorsque la planète tombe malade— la protection de la forêt devient une démarche primordiale. C'est toujours par l'intermédiaire de Fraiseur qu'on apprend que le premier à établir ce genre d'affaires a été leur premier ancêtre Fraiseur à avoir quitté la ville de Détroit pour s'installer et habiter dans la région amazonienne. C'est exactement dans ce nouvel emplacement que les Fraiseur se consacrent à l'activité noble de protéger la forêt et donc à la production de l'ozone¹³⁰ (234-236).

Cohabiter au milieu de la nature sauvage et sylvestre constitue sa plus grande illusion et l'une des raisons pour laquelle Baïkal s'échappe de l'artificialité de Globalia vers l'espace de la forêt amazonienne, ainsi le jeune homme se sent à l'aise dans un: «endroit paisible à réfléchir». Dans la terre des Fraiseur, le jeune globalien prend un vif plaisir à découvrir les riches écosystèmes naturels qui nourrissent les résidents de la région d'air pur et les comblent de santé. La contribution faite par les enfants de la communauté qui «partaient fièrement assurer leur quart à la garde du puits d'ozone» (376) trace le contexte pour que le narrateur renforce sa description paysagiste et l'interrelation entre les êtres humains et l'environnement. Tandis que Baïkal accompagne les Fraiseur dans la routine quotidienne de la tribu, il se rend compte que ce peuple prend: «très au sérieux le travail pour lequel ils étaient rétribués» (376) et que la communauté les

¹³⁰ De manière plus ou moins indirecte, Rufin fait référence aux pays développés qui polluent l'environnement et qui, pour pouvoir continuer leur activité industrielle, malgré le degré de contamination, ont créé des projets de reforestation, la majorité d'entre eux dans l'Amérique Latine. De cette manière, ces pays achètent l'ozone produit par la forêt qu'ils ont planté dans une nation étrangère, et ainsi ils peuvent continuer à tirer les contaminants sans se préoccuper à faire des changements au niveau de la production industrielle.

a bien transmis à tous le respect pour la forêt et leur responsabilité envers sa protection au point qu'ils sont toujours prêts à repousser: «avec énergie tous ceux qui tentaient de s'infiltrer sur leur territoire» (376). Le lecteur apprend que les Fraiseur connaissent clairement leur mission vis-à-vis de la protection de la planète et qu'à l'intérieur ils apprécient profondément leur rôle écologique, pour cette raison ils n'hésitent pas à transmettre cette culture environnementale aux nouvelles générations, au contraire, ils le font avec beaucoup de fierté. Rufin utilise la métonymie pour comparer indirectement non pas seulement l'évasion de Detroit du premier Fraiseur, mais aussi son idée d'aller protéger la nature à la sensibilité acquise par Henry David Thoreau pour la forêt américaine. L'écrivain américain, dans son œuvre Walden ou ma vie entre les forêts et lacs, transmet aux nouvelles générations son expérience vécue dans l'entourage naturel et inspire par la suite l'anthropologue Máximo Sandín à publier son essai Mère Terre, Frère l'Homme (Madre Tierra Hermano Hombre) où, par l'intermédiaire de l'écriture, il transmet l'importance non seulement d'hériter de la nature dans son état sauvage, mais aussi d'arriver au but de créer une profonde sensibilisation écologique chez les humains. Tout en soutenant le sentiment environnemental, dans son intrigue romanesque Rufin exprime que le fait de protéger la nature établit la fonction principale des Fraiseur; les autochtones, en plus des soins prodigués envers la nature, sont présentés au lecteur comme une tribu pacifique où les gens dédient leur temps libre aux arts musicaux et à la danse, ils prennent la sieste et fièrement cherchent à transmettre leur culture aux générations futures.

Le mécontentement du premier Fraiseur, culminant avec «l'exode» vers le monde naturel, atteste du mélange entre le style de vie des villes accompagné par les caractéristiques de la campagne, aspects exposés par Williams dans son essai La campagne et la ville. L'exode des Fraiseur déplace de la ville à la campagne un mélange de cultures analysé par Canclini pour

décrire l'interaction entre les cultures en Amérique latine ; par la suite, Canclini ajoute qu'il y a trois façons primaires pour globaliser les nations, plus précisément: «comme producteurs culturels, comme migrants et comme débiteurs» (Latinoamericanos buscando lugar en este siglo). L'hybridation de la population se matérialise au moment où les Fraiseur, situés dans les non-zones correspondant à la région de l'Amazonie, se dédient à la production de l'ozone payé par Globalia, par l'intermédiaire du mafieux Tertullien. C'est un travail laborieux pour lequel les autochtones Fraiseur reçoivent «quelques pièces» comme paiement pour leur excellent labeur dans la préservation du monde naturel. Même si la rémunération faible pour la tâche héroïque des autochtones les oblige à vivre en pauvreté, en réalité les Fraiseur habitent entourés par la richesse naturelle rencontrée dans les banques de plasma germinatif au service des espèces à l'échelle mondiale.

Le premier Fraiseur, au moment de son émigration de Globalia vers les non-zones situées dans l'Amazonie, emporte des coutumes correspondantes à la nation globalienne, pour ainsi générer une forte hybridation dans le style de vie incorporée dans la société qui déménage au sud du continent américain. L'éloignement de la ville entraîne l'exorde d'une vie isolée de la nation globalienne, ce qui emporte l'hybridation des cultures dans l'environnement amazonien. L'hybridation est un processus auquel: «on peut accéder et qu'on peut abandonner, duquel on peut être exclus ou auquel on peut être obligé de se subordonner ; il est possible de comprendre les différentes positions des sujets en référence aux relations interculturelles» (Cultures hybrides 19). Par l'interaction entre Globalia et les non-zones Rufin montre un ramassis de cultures généré par la mondialisation vue depuis une perspective futuriste qui génère: «L'histoire des mouvements identitaires qui révèle une série d'opération de sélection d'éléments de différentes époques formulée par les groupes hégémoniques dans un récit qui donne de cohérence, de drame

et d'éloquence» (17). Ce processus social dans les non-zones et Globalia transmute de l'identité à l'hétérogénéité et à l'hybridation interculturelle ; c'est pour cela que certaines communautés en pleine de la globalisation essaient de connaître leurs origines pour renforcer leurs cultures, tel est le cas des Déchus et des Fraiseur qui s'efforcent de préserver la culture:

Il n'est plus assez pour dire qu'il n'y a pas d'identités caractérisées par des essences autonomes ; on imagine et construit des histoires sur son origine et son développement. Dans un monde tellement couramment interconnecté, les sédimentations identitaires organisées dans les ensembles historiques plus ou moins stables (des groupes ethniques, nations et classes) se restructurent parmi les groupes interethniques, transclassistes et transnationales. (18)

Selon Canclini, le mot «hybridation» apparaît non pas seulement pour désigner: «le mélanges d'éléments ethniques ou religieux, sinon que par les produits de technologie de pointe et des processus sociaux modernes ou postmodernes» (22). Cela génère que le mélange culturel ait son origine dans des circonstances spécifiques, dans un facteur historique et social où convergent: «les systèmes de production et de consommation qui servent parfois comme des contraintes, conformément on peut l'apprécier dans la vie de nombreux migrants. Une autre entité sociale qui patronne mais également conditionne l'hybridation émerge dans les villes» (22). On découvre une grande différence entre le procédé industriel de Globalia et celui des non-zones ; tandis que dans Globalia les politiciens profitent des progrès technologiques, les citoyens sont obligés à limiter leurs plaisirs vu que les politiciens contrôlent le destin du peuple. S'il fallait faire une comparaison entre les conditions de vie des masses et des politiciens dans Globalia avec les habitants et la mafia des non-zones, on note un grand contraste technologique entre les deux mondes ; même si les non-zones n'ont pas accès à la technologie avancée de

laquelle les Globaliens bénéficient, les habitants dans certaines régions des non-zones se réjouissent de la richesse de l'environnement naturel. En plus, bien que Globalia agit comme un être suprême dans les décisions prises vis-à-vis des non-zones, les habitants profitent d'une liberté plus ample, dépourvu des autres difficultés auxquelles ils doivent faire face. Cette notion est consolidée lorsque le premier Fraiseur s'exile dans les montagnes amazoniennes pour prendre sa distance avec Globalia et les mafieux (350).

Les Fraiseur apparaissent comme des personnes pacifiques, amicales, dédiées à la protection de la forêt et très attachées à l'art musical, toutefois aucun d'eux: «n'aurait osé toucher à la clarinette du Premier Fraiseur, qui était devenue un objet de vénération» (377), même si la passion pour les instruments musicaux les amène à chacun à: "confectionner un instrument et d'en jouer" (377). De la sorte, on les suit lorsqu'ils s'organisent en groupes pour jouer de leurs instruments musicaux et enrichir la vie de la société, et se récréer avec: «des rituels immémoriaux, auxquels les Fraiseur sacrifiaient avec la même soumission que n'importe quelle tribu sauvage [...] Chaque samedi soir, par exemple, à l'aide de tambours et de percussions diverses, un orchestre faisait danser la tribu» (377). Parallèlement à leur culture ancestrale, la passion pour la musique représentée comme un mélange entre la clarinette, les tambours et d'autres instruments à percussion, s'imprègne d'affection pour les voitures «General Motors». Comme preuve de cette vénération, la tribu des Fraiseur ancre «l'écusson «General Motors», accroché sur un des murs du sanctuaire, [la promène] en procession au printemps autour du puits d'ozone» (377). La culture hybride des Fraiseur se renforce de plus en plus par la marque de voitures américaines maintenues sur un piédestal et présentée comme trophée ou bénédiction: «un cardan de Chevrolet» (377). Le fanatisme pour les voitures américaines est tel qu'«aux filles qui se mariaient dans une autre tribu, on donnait des amulettes contenant, en guise de relique, un

morceau de la roue de secours que le Premier Fraiseur avait utilisé pendant son exode» (378). Le mélange culturel des Fraiseur arrive à tel point qu'ils s'éloignent de Globalia, cependant cet imbroglio persiste toujours dans la jungle de façon nostalgique comme dans le cas: «du légendaire restaurant McDonald's de Détroit où leur ancêtre se rendait les dimanches» (391). Les Fraiseur maintiennent cette tradition en vigueur pour conserver la culture de leurs ancêtres qui: «capturaient les iguanes [...] pour en faire des *nuggets*. Dans les *milk-shakes* ils remplaçaient les framboises par des fourmis rouges pilées. Et les jours de festin, ils étaient fiers de servir des *cheeseburgers* de singe» (391). En réunissant les différentes cultures, Rufin introduit le sujet de la transculturation, un concept défini comme tel par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz ¹³¹:

Nous comprenons que le terme «transculturation» exprime mieux les différentes phases du processus transitif d'une culture à l'autre, car il ne s'agit pas seulement d'acquérir une culture différente, ce que strictement parlant la voix anglo-américaine indique «aculturation», sinon que le processus implique aussi nécessairement la perte ou le déracinement d'une culture précédente, afin que vous pourriez dire une «déculturation» partielle, et en addition signifie aussi la création subséquente de nouveaux phénomènes culturels qui pourraient être qualifiés de «néo-culturation»... Dans toute l'accolade de cultures, la même chose arrive que dans la copulation génétique des individus: la créature possède toujours quelque chose des deux géniteurs, mais aussi elle diffère toujours de chacun des deux. Ensemble, le processus se transforme en «transculturation», et ce terme comprend toutes les phases de son parabole. (83)

¹³¹ Fernando Ortiz a été juriste, anthropologue et philosophe de la culture cubaine des années 30 et 40 du XXe siècle; en 1936, à côté d'Alejo Carpentier et Nicolás Guillén il devient le co-fondateur de la Société d'Etudes Afro-Cubaines. Le concept de «transculturation» apparaît pour la première fois dans le livre Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar (Advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación), publié en 1940.

Pour cette raison, la transculturation rencontrée dans la tribu des Fraiseur, en tant que création culturelle, est en mesure de capter des racines culturelles différentes, comme celles natives de Globalia, mais aussi elle englobe la néoculturation amazonienne où la tribu est forcée à adapter ses recettes aux produits de la zone, créant ainsi une nouvelle culture, sans pour autant perdre les autres influences. La transculturation apparaît comme une réponse à un monde de plus en plus interconnecté et qui implique la conjoncture de prendre une série de conditions transitoires et de mélange par lesquelles les Fraiseur passent sans se rendre compte. On infère que la culture des Fraiseur, au moment où ils entrent en contact avec la vie et les coutumes des Globaliens, termine par être infectée avec les traditions de cette nation. Ce mélange culturel est associé à l'amour des Fraiseur pour les voitures américaines et la malbouffe consommée dans les restaurants McDonald's, les nuggets et les milkshakes. Ce *modus vivendi* mondial génère l'augmentation de l'obésité et des problèmes cardiovasculaires chez la population de la planète qui les consomment. La propagande dans les médias est à l'origine de ces produits alimentaires maladifs qui remplacent les aliments traditionnels par la nourriture artificielle exportée dans le monde par la mondialisation-même. L'amour professé par les Fraiseur pour les voitures américaines au milieu de la forêt tropicale amazonienne constitue la façon directe que le romancier lie l'industrie automobile à la pollution dans le monde entier. La contamination sur la terre et dans l'espace, générée par l'industrie américaine est entièrement amalgamée avec celle des autres pays industrialisés qui composent l'image du Globalia narré par Rufin.

3.3 Postulats révélés comme dénonciation

Jean-Christophe Rufin révèle dans le roman Globalia une réalité globalisée surmontant depuis un passé ambigu jusqu'à un avenir pas trop lointain où la narration prend forme à travers le temps anachronique et chronologique décrivant l'empreinte d'un environnement décadent globalisé qui réduit les espèces de la planète à l'esclavage. L'auteur habilement organise l'œuvre tout en montrant artistiquement les points nocifs, les farces et les mensonges orchestrés par les dirigeants de l'environnement mondial. Le prosateur sagement met sur la table de discussion chaque os, chaque élément composant du corps de la globalisation pour ainsi décrire chaque filet et tout espace de la toile d'araignée qui attrape les nations pour leur piller les richesses appartenant de la même façon à toute espèce de l'univers biotique. La globalisation devient donc un grand aspirateur qui vide la richesse des Nations, et par la suite tout le capital va directement dans les poches d'un petit groupe de milliardaires, une division mondialisatrice que le sociologue allemand Ulrich Beck définit comme une mauvaise blague. Beck insiste sur l'injustice faite contre les catégories sociales défavorisées qui, en plus du fait qu'ils doivent payer pour les erreurs commises dans le monde, sont toujours les perdants, c'est-à-dire qu'ils survivent grâce à l'État-providence et à la démocratie, alors que «les gagnants obtiennent des bénéfices exagérés et échappent à toute responsabilité de la démocratie» (Qu'est-ce que le cosmopolitisme? Quatrième page de couverture).

Globalia dépeint une société entièrement contrôlée par les corporations multinationales, où le citoyen qui n'appartient pas au groupe au pouvoir se trouve désemparé parce qu'il ne lui est pas permis de faire partie des organisations sociales de protection. C'est ainsi que le Globalien apparaît destitué et sans pouvoir devant les organismes qui gouvernent au-dessus de l'Empire globalisé, alors que la Protection Sociale assure que dans Globalia on vit une «démocratie

parfaite» (464). Le lecteur découvre que dans cette société domine la loi du bâillon ou la loi du garrot où l'on ne permet pas au citoyen de s'opposer aux principes ou aux mandats de la toute-puissante Globalia. Le Globalien qui se risque à affronter les lignes directrices des compagnies multinationales est déclaré l'ennemi de la nation, pareil au cas de Baïkal. Pour maintenir ce système de contrôle social dans Globalia, le système de gouvernement a structuré scientifiquement des mécanismes qui lavent le cerveau des Anglobaux (243). De cette façon, les compagnies multinationales toutes-puissantes donnent à l'humanité l'opportunité de fumer le «cannabis» (364), leur permettant ainsi de propager la suprématie mondiale (443-454). Pour cette raison, les compagnies multinationales font l'impossible pour garder la prépondérance de l'économie globale. Pour cette raison, les responsables du pouvoir globalien fumigent les masses avec de l'opium en leur disant que Globalia est une 'démocratie parfaite' (466); de cette manière, l'endoctrinement de la population globalisée apporte le contrôle et la léthargie des masses à faveur de la globalisation du marché, un sujet idéologique examinée abondamment par Marx et Engels dans l'œuvre Manifeste Communiste. C'est de la sorte que l'importance des marchés réside dans la transculturation¹³² de la population qui de bonne ou mauvaise manière se dirige vers la mondialisation du marché et finalement vers la perte de souveraineté des nations.

Néstor García Canclini dans son essai Latinoamericanos buscando lugar en este siglo explique que la mondialisation n'est plus qu'une «attaque globale» (43) due au fait que les gouvernements, afin de remporter des relations commerciales, ont permis que les biens publics deviennent privés pour après faire partie de la richesse mondiale (43), due en partie aux traités de libre-échange (44) où le puissant conquiert les grands rêveurs de conquête. Certainement, la

¹³² Il s'agit d'un terme créé par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz Fernández (1881-1969) qui cherche à expliquer les effets provenant d'une culture qui sont adoptés par une autre pour finalement générer l'acculturation de la société qui l'adopte.

proposition néolibérale: «nous amène à une modernisation sélective: passe de l'intégration des sociétés à l'assujettissement de la population, aux élites des affaires latino-américaines, et de celles-ci aux banques, aux interventionnistes et aux créanciers transnationaux" (44). La centralisation du capital est à l'origine de la décadence du continent latino-américain: «Même les pays les plus dynamiques il y a quelque temps— l'Argentine, le Brésil et le Mexique— ont montré pendant les années quatre-vingts des taux de croissance négative» (44). Cette vision s'empire à partir des premières années du XXIe siècle, puisqu'elle secoue les Nations du monde, en augmentant: «la perte de crédibilité et la représentation des partis et des dirigeants politiques sont évidentes non pas seulement dans les brusques chutes électorales et l'instabilité des gouvernements" (45). Le mécontentement de la population mondiale devient de plus en plus belliqueux, parce qu'ils sont les témoins dans leurs nations de l'augmentation des: «famines qui démontrent l'échec des politiques économiques» (46). La liste de traités de libre-échange entre les nations riches et pauvres augmente, mais en réalité ceux-ci restent des projets fragmentés qui placent «les économies nationales dans une ouverture sans but, avec des règles contradictoires, avec des crises récurrentes et sans outils pour les affronter. Moins encore pour construire des postes de force minimum dans les négociations internationales» (48). Certes, la globalisation plonge la communauté globale en deux points: «les promesses du cosmopolitisme mondial et la perte des projets nationaux» (50). Le cosmopolitisme du XXIe siècle chancelle à cause du dégât causé dans ses racines devant l'acculturation des masses de la population où la culture mondiale se: « fabrique depuis les États-Unis, ou que ce pays détient le pouvoir d'orienter et de légitimer tout ce que se fait dans tous les continents» (62). Le «mode de vie américain» (63) avec lequel on régite le monde détient une grande importance lorsqu'on découvre que la globalisation n'arrache pas des cheveux sans du sang, c'est-à-dire que le marché mondial a comme objectif

principal de produire plus de millionnaires. Comme facteur de contrôle social et comme l'une des malédictions du monde, de nos jours, apparaissent des médias de masse qui sont devenues l'instrument colonisateur de la culture d'État toutefois qui transcende le niveau international. Ce point est stratégiquement exposé dans Globalia quand le narrateur montre «les écrans» qui de forme sensationnelle agissent comme des serviles du système globalisé dès qu'ils font partie du même modèle néolibéral global (454-468). Dans la même direction écocritique, Bonet soutient que les moyens de communication massive globalisés non pas seulement abrutissent l'individu, mais de la même manière ils contribuent à centraliser la richesse en très peu de mains: «les États-Unis garde 55% des gains globaux produits à travers les biens culturels et de communication; l'Union Européenne, avec 25% ; le Japon et l'Asie reçoivent 15%, et les pays de l'Amérique latine, seulement 5%» (El audiovisual latinoamericano en el contexto internacional). Canclini ajoute que les États-Unis ont minutieusement organisé leur structure de conquête du XXI^e siècle appelée l'"«américanisation» de la planète" (Latinoamericanos 62). Ils réussissent à répandre une partie de leurs instruments de conquête par l'intermédiaire des produits comme:

[...] les films Hollywood et les émissions de télévision américains sont distribués par les entreprises du pays dans des chaînes de cinéma et circuit de télévision où le capital prédominant est américain. Ou associés à des entreprises japonaises ou allemandes favorisant le film de langue anglaise. (62)

Un autre facteur de contrôle américain est perçu dans l'Organisation des Nations Unies (ONU), l'Organisation des États Américains (OEA), la «Banque mondiale, le Fond Monétaire International, et les Organisations de Communication Transnationales, tout ce qui touche souvent les avantages des entreprises américaines» (62). Il y a des nations qui voulaient intelligemment bloquer ces formes de contrôle américain, mais le «lobbysme» -stimulé par les sociétés

multinationales et le gouvernement des États-Unis- continue à lutter pour bloquer toute mesure qui essaie de contrebalancer sa production culturelle constante dans le style américain (62). C'est sous cette forme de contrôle qu'on continue à s'appropriier de certaines «richesses de notre sous-sol, morceaux de territoire et dernièrement les radiofréquences, estimés par eux-mêmes comme la propriété la plus précieuse au XXIe siècle» (Rifkin, «La vente du siècle»).

Beck affirme que la globalisation apporte la "dé-traditionalisation, mais aussi tout le contraire: une vie vécue de manière conflictuelle entre les différentes cultures, l'invention de traditions hybrides" (L'individualisation 75). Un Globalia sans histoire (342-343) est mis en évidence par Beck, tout en indiquant que la globalisation est un processus «expérimentale. Les recettes héritées pour vivre mieux et les stéréotypes concernant les rôles sociaux ne marchent plus, dès qu'il n'y a pas de modèles historiques pour vivre la vie propre» (L'individualisation 75). La globalisation a généré à la fois une éradication de la culture prolétaire et bourgeoise en permettant l'émergence d'une nouvelle société. Il ne s'agit cependant pas de la culture et de la société uniformes de classe moyenne "mais plutôt d'une auto-culture qui est imprévisible tant pour les uns comme pour les autres, un mélange de société civile, de société de consommation, de société thérapeutique et de société de risque" (100). Dans cette société augmentent les ménages avec des personnes vivant seules où «la culture du soi sont des chiffres élevés de divorce et de la foule correspondante, évidente et latente, de modes de vie prémaritales, non pas matérielles, hors mariages et post-mariages, que nous avons pris l'habitude de mettre dans le même sac de la «pluralisation»» (100). Cet univers ressemble beaucoup à celui raconté dans le Globalia de Rufin, car on ne parle pas de la vie dans la famille, mais plutôt on voit que les acteurs proviennent de familles diffuses ou des parents morts comme dans le cas de Baïkal, Tertullien et Kate. C'est surtout le cas de Kate qui provient de deux parents alcooliques

assassinés par la solitude, encore un aspect de cette désintégration sociale qui finit par tuer à son père (99). La même déshumanisation qu'on éprouve dans Globalia se palpe chez Kate, qui, à l'âge de cinq ans, est séparée de sa mère et envoyée à "Anchorage en Alaska, dans l'unique pensionnat qui couvrait la zone nord-américaine" (101) et ce n'est qu'à l'âge de vingt ans qu'elle se retrouve avec sa mère. Marguerite s'adapte au mode de vie globalien dans les moments difficiles et pour oublier la peine: «restait assez attachée au gin. Elle cachait sa bouteille dans l'autel bouddhiste et s'en versait une bonne rasade quand les choses tournaient mal» (106). Le style de boire de l'alcool propre à Marguerite manifeste le désir de s'échapper à la réalité qui la fatigue puisqu'en remplissant le verre, elle boit d'une gorgée la moitié et «quand la tête tourne un peu, de petites gorgées gourmandes» (106).

Le style littéraire de Rufin, en reliant la trame de Globalia, présente au lecteur la réalité environnante dans un monde globalisé. Rufin annonce donc que lors de la fin de la Guerre Froide, les nations qui étaient déjà en guerre n'ont pas le même prétexte (492) ce pourquoi on a inventé un autre style de confrontation camouflé dans la crainte du terrorisme (50). Rufin présente la société globalienne contrôlée par les entreprises où les multinationales décident ce qu'on fait et à qui on poursuit (442-468). Sur le même style sociologique d'interprétation globale, Beck développe son livre Puissance et Contre-puissance dans l'ère globale tout en affirmant que les faits qui ont eu lieu à New York en 2001 permettent aux groupes terroristes de se consolider en impromptus nouveaux : «acteurs mondiaux en concurrence avec les États, l'économie et la société civile. Les réseaux terroristes sont en quelque sorte une ONG de violence» (35). Selon Beck, «le terrorisme transnationale ne se limite pas seulement au terrorisme islamiste, mais il peut se lier à tous les objectifs, les idéologies et les fondamentalismes possibles» (35). Le «homo œconomicus» représente les humains qui se

cachent à l'ombre et qui ont individualisé «la guerre: dès qu'ils ne font plus la guerre d'États contre les États, mais des individus contre les États» (36), des faits qui sûrement vont mener "à la mort de la démocratie", étant donné que les gouvernements devraient s'unir avec d'autres gouvernements contre ses citoyens pour éviter les dangers à venir de ceux-ci (37).

Rufin —avec la réunion organisée par Altman dans le château de Bouzov, au nord de la Moravie accompagné par ses collègues des multinationales— cherche à prouver le cosmopolitisme¹³³ du régime néolibéral¹³⁴ (*Globalia* 442-468). Dans le château, on note clairement que les représentants des consortiums ne se résistent pas entre eux, mais ils doivent se tolérer car ils ont besoin les uns des autres pour continuer à façonner le pouvoir mondial. Sur cette même dimension sociologique, Beck concorde avec Rufin en affirmant que «la globalité seule peut être en gestation en se supposant comme réelle, malgré le fait qu'il continue à subsister dans le monde des contrastes entre les nations, les régions, les religions, les côtés et les situations [...] Aucun des partenaires ou des adversaires ne peuvent jamais vaincre, sinon ils doivent s'allier» (45). C'est ainsi que le monde néolibéral couvre avec une «aura d'autorégulation, d'autolégitimation» (45), tandis que la société civile couvre dans le plan «moral global, et lutte pour une Nouvelle Grande tour de la globalisation radicale démocratique» (45).

¹³³ Les termes "cosmopolite" et "cosmopolitisme" sont des inventions de la Grèce antique du temps de Diogène. Le cosmopolitisme se réfère à la mobilité qui dépasse et mélange des frontières. Il est alors que le cosmopolite coexiste dans une double patrie et maintient une double loyauté, il est à la fois citoyen du kosmos (cosmopolite) comme citoyen de la polis (ville).

¹³⁴ Le régime néolibéral est devenu une force non seulement immensément influente, mais aussi normative et politiquement décisive dans la politique mondiale postérieure à la Guerre Froide. Sur les autels du tout-puissant Dieu du marché se répète constamment la promesse que tous ceux qui subissent les commandements du commerce mondial seront dotés de richesses terrestres. Le néolibéralisme est une organisation idéologique et économique basée sur l'égoïsme qui conclut une nouvelle façon de créer la justice fiscale encadrée dans des paramètres globaux. Cette pensée économique laisse dehors du jeu les politiciens et les gouvernements des nations pour laisser place à un mélange de pouvoir globalisé régi par les paramètres du marché Dieu. Le Fonds monétaire international, la Banque mondiale sont les garants qui supervisent les différentes recettes du régime mondial qui se lient à leur tour contre la résistance possible des différents États. Ce germe néolibéral trempe les partis politiques, les parlements et les gouvernements exécutant simplement les mandats de pouvoir suprême sans résistance. C'est le point qui enrichit l'étude de *Globalia* où se montre clairement que le vrai pouvoir de *Globalia* réside dans les corporations transnationales et non pas dans les politiciens ou le président du pays qui d'ailleurs apparaît une seule fois dans le roman.

La désobéissance des protagonistes et de certaines tribus dans les non-zones indique que le système globalisé n'est pas accepté par tous les citoyens dans son ensemble; si le système dans Globalia survit, cela est dû à un contrôle strict de mécanismes fait par la Protection Sociale. La confrontation des personnages contre le système globalien est décrite par Immanuel Wallersyein comme un état d'espaces «impurs» où on ne satisfait ni le plaisir du citoyen, ni celui des gouvernements, mais où il faut obéir au mandat du marché global. Les extraits «impurs» dans une société à un moment donné doivent être «trans-localisés» pour donner forme à une division de travail. Cela indique que la globalisation du marché réunit les gens dans un rôle qui est celui de la production, mais les humains conservent des échantillons culturels de leurs ancêtres. Cela montre que la culture et la matière ne sont pas détruites, mais qu'elles se transforment dans un mélange imposé par le système mondial (One world, many worlds) qui vise à produire pour un marché régi par l'offre et la demande. La vision du monde global perçu par l'essayiste Wallersyein est partagée par Rufin qui recrée chez le lecteur des caractères différents rencontrés chez chaque protagoniste provenant d'un mélange culturel international, même s'ils coexistent dans un même pays. La culture hybride des fugitifs globaliens se mélange surtout en entrant en contact avec les autres acteurs des non-zones. La même interaction du territoire globalien avec les non-zones dénote une rencontre de cultures. Dans Globalia le pouvoir politique étale tout ce qu'il faut pour vivre comme des rois, tandis que les citoyens représentés par Marguerite, Kate, Baïkal, Puig habitent modestement ; cependant, le mode de vie du globalien commun exhibe un statu plus pompeux que le citoyen ordinaire des non-zones, les Fraiseurs et les Déchus. Maintenant si l'on compare le pouvoir d'achat des mafieux qui habitent en Globalia avec les mafieux qui vivent dans les non-zones, les Globaliens sont épouvantablement les premiers; alors que les non-zones offrent un environnement naturel en comparaison avec l'environnement

artificiel de Globalia. Non pas que le confort artificiel soit mauvais, mais dans les non-zones on peut vivre à l'extérieur, dans la nature, bien que parfois l'on décrive l'environnement naturel et humain dans une misère extrême. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la frontière de Globalia, le lecteur se rend compte que la misère augmente, alors que les écosystèmes naturels commencent à s'améliorer et donc l'environnement humain comme celui que l'on trouve dans le monde paradisiaque des Fraiseurs qui prennent soin de la nature en même temps qu'ils pratiquent les arts dans leur temps libre.

La lecture de Globalia permet d'analyser la pluralité aspectuelle dans les traits culturels et le traçage généalogique chez les personnages globaliens. La mère de Baïkal provient d'une tribu nomade de Buriyat, qui partage la nationalité entre la Russie et la Mongolie. Elle rencontre son mari quand elle fait ses études d'infirmière au Milwaukee quand elle allait au café à étudier au restaurant de la ville où le père de Baïkal était le chef. On sait que le père de Baïkal provient de la race noire, qu'il s'appelle Smith et on pense qu'il vient aussi du Milwaukee. On suppose que Baïkal est né au Milwaukee à cause du complexe mélange généalogique-culturel de son père et de sa mère. La naissance de Baïkal s'effectue clandestinement, toutefois lorsque le gouvernement globalien le découvre, il enlève l'enfant à la mère et il l'envoie à l'école maternelle pour être placé dans un centre d'«éducation forcée» (28-29). La mère, à cause de la douleur d'avoir perdu son enfant, se suicide (30). Dès son enfance, le patron génétique et culturel est soigneusement examiné par la Protection Sociale qui recherche un prototype social qui puisse servir complètement au système (28-30) selon la nature du «Nouvel Ennemi». Les chercheurs de la Protection Sociale n'aiment pas la conduite de Baïkal, étant donné que l'enfant ne réagit pas comme les autres élèves éduqués par le régime globalien. Selon le général Sisoës, dès son jeune âge Baïkal présente un patron «asociale» parce qu'il ne suit pas l'endoctrinement culturel

implanté par le système; cela est dû au fait que le garçon n'est pas vulnérable à la propagande du système qui vise à créer une dépendance dans l'âme de l'individu, ce pourquoi le général Sisoës complètement découragé avoue à Altman:

—Oui, mais plus grave est le rejet des compensations imaginaires; désintérêt pour tout ce qui passe sur les écrans, que ce soient les nouveaux films, les documentaires, les informations, les pubs. Aucune des fêtes collectives à caractère commerciale qui s'égrènent pendant l'année ne l'intéresse. S'y ajoute le refus constant de participer aux voyages organisés par le centre éducatif. Plus tard, on note «une faible projection dans l'avenir pendant les stages d'orientation préprofessionnelle». (32)

Néanmoins, Altman paraît assez intéressé par le comportement psychologique et culturel du garçon et il souligne que le jeune est plein d'énergie, d'une volonté d'émancipation, ce qui est un caractère obligatoire pour l'ennemi globalien:

—Non, non, insista Sisoës sur le ton de quelqu'un qui veut plaider sa cause. Le garçon est énergique. Très énergique même. Il cherche quelque chose, c'est sûr. Mais il ne le cherche pas dans les voies socialement admises. C'est un cas typiques de pathologie de la liberté. On a beau être une démocratie parfaite, cela arrive. C'est à la Protection sociale de traiter ce genre de problèmes le plus tôt possible. Voilà pourquoi, dès l'âge de quinze ans, son dossier a arrêté ici. (33)

Rufin pour démontrer que l'acculturation des transnationales se fait de manière globale, il saute de l'explication de Sisoës à celle d'Altman pour parler des vêtements que Baïkal présente à l'adoption des patrons qui desservent la globalisation mercantiliste. L'enfant, comme s'il

s'agissait d'un extraterrestre réagit négativement au système, car il refuse de s'agenouiller devant le processus de la globalisation et d'accepter fortement sa soumission. Après avoir précisé que Baïkal depuis son enfance était le fruit de la discorde qui empêchait la globalisation, le romancier déplace le lecteur dans un monde où les autres enfants réagissent différemment à lui. C'est ainsi que dans la fête célébrée dans Globalia beaucoup d'enfants venant de différents orphelinats du monde se réunissent pour faire plaisir au globalisme qu'ils considèrent comme bienfaiteur:

D'autres faisaient le chemin pour la journée depuis Anchoyage ou des autres orphelinats centraux (on en comptait un pour l'Europe, caché dans les bois de Carélie; deux en Afrique, aux confins du désert tchadien et dans la région des Grands Lacs; trois en Asie, dont l'emplacement restait secret). L'essentiel était que toutes les zones sécurisées, pour la durée de la fête, pussent avoir chacune leur enfant. (478)

La fête constitue une forme d'endoctrinement enfantin, lorsque tout au long de la journée l'enfant est vu comme roi auquel est offerte une réelle allégeance. L'idée de cette activité est d'éduquer les nouvelles générations pour qu'elles s'intègrent sans objections dans le nouveau système de marché. C'est grâce à la conviction des enfants que se dresse un monde et où les entreprises sont prêtes à se disputer le marché grâce à leur publicité implantée dans l'esprit naïf des consommateurs qui, comme des agneaux, sont menés à l'abattoir:

Largement sponsorisée par de grandes marques de cosmétiques, d'aliments diététiques et de salle de sport-santé —au premier rang desquelles figurait, bien sûr, le réseau «Eternelle jeunesse»—, la cérémonie était l'occasion de mettre en

scène, sous forme de séquences publicitaires filmées ou même de tableaux vivants réalisés par des volontaires enthousiastes, les valeurs de la jeunesse. (478)

Ce qui restait dans ces regards c'était le pur vestige, à un haut degré de concentration, d'une barbarie domestiquée, rendue inoffensive par sa soumission à l'ordre marchand. (480)

Par le biais de sa prose, Rufin essaie de comparer les corporations multinationales aux poulpes qui astucieusement luttent de toutes leurs forces pour contrôler les marchés. Ces consortiums voient dans leurs entreprises commerciales des campagnes aveugles pour saturer les esprits et les marchés du monde entier. Stratégiquement, ils remplacent les politiciens qui leur servent d'enclave à tous les niveaux sociaux (288-289). En cas de rébellion, ils sont exterminés par la "mafia" (294). Entre eux, ils contrôlent les zones politiques tout en décidant comme à l'époque d'Hérode qui vivra et qui mourra. Ce sont les consortiums globalisés qui font la jurisprudence qui dirige dans Globalia, mais ils ne se soucient guère de la norme (345-369). Dans la nation globalienne les lois sont créées pour contrôler le travail des masses désintégréées qui obéissent simplement parce que celui qui ose à protester disparaît en secret ou il est exilé. L'univers globalisé maintient un point d'accord sur l'échelle juridique avec laquelle se divise le monde commercial, mais il y a beaucoup d'inimitié entre les consortiums à cause de la division du marché (442-452). Selon l'écrivain, cette lutte pour le contrôle du monde n'apparaît pas à un moment précis dans l'histoire humaine parce qu'on a perdu les racines de la génétique. Le nectar de la vie et l'essence naturelle des espèces s'est confondu avec le but des humains de contrôler leur environnement. C'est alors que le mondialisme apparaît sans aucune origine, pendant le temps chronologique: «tout semble à la fois bouger sans cesse et rester immobile. Il n'y a que

deux dimensions: le présent, c'est-à-dire, la réalité, et le virtuel, où l'on fourre tout ensemble l'imaginaire, le future et le peu qu'il reste du passé» (277).

Dans la cosmovision du monde de l'œuvre de Ruffin transparait la réalité des siècles dessinée sur la radiographie de l'histoire. Il y a un grand nombre de chercheurs qui de manière interdisciplinaire expriment leurs points de vue sur la globalisation de leur temps. D'après cette ligne de pensée, Beck se perpétue dans le temps pour écrire son essai Qu'est-ce le cosmopolitisme? Beck donne son point de vue sur la globalisation tout en associant ses réflexions à la sensibilité de la pensée littéraire de Ruffin. Pour le sociologue, alors que le mur de Berlin est tombé, certaines personnes ont pensé que le changement global ne serait régi ni par les aspects socialistes, ni par les aspects capitalistes, puisqu'on a prédit un monde globalisé. Ce nouvel aspect économique et politique «ne note pas précisément une politique finale, mais tout simplement de la sortie du système politique du cadre catégoriel État-national et du système des rôles à l'utilisation de ce qui a été appelé «politique» et le «non-politique» "(15). De cette manière se concentre le capital qui devient la mondialisation économique, où les compagnies transatlantiques se disputent les marchés. L'environnement mondial réagissant par des consortiums devient tout-puissant devant les États dissipés. La supériorité des multinationales devant le pouvoir des gouvernements élavés s'adapte très bien avec l'adage populaire: «un âne attaché contre un tigre lâché». Les démocraties du monde sont devenues des fantômes rabougris qui découlent les mandats provenant de l'offre et la demande. C'est pour cette raison que la politique internationale ne suit pas les schémas encadrées par des idéologies de gauche ou de droite (Giddens, 1995, 1997) parce que la mondialisation les a désintégré. Cet aspect théorique est renforcé par Beck pour indiquer que: «l'économie qui agit au niveau mondial sape les fondements des économies nationales et des États nationaux, ce qui déchaîne à son tour une

sous-politisation portée par des conséquences complètement nouvelles et imprévisibles» (Qu'est-ce le cosmopolitisme? 16).

On note que Rufin partage la théorie de Beck dans Globalia: en effet, le système politique est dirigé par un Président (288), toutefois son leadership est fortement contrôlé; là-bas les mafieux vivent mieux que les rois (259-269) lors qu'ils se dédient au trafic d'armes, de drogues, d'influences, ainsi qu'ils s'appliquent aux assassinats et aux enlèvements en toute impunité parce que c'est le modus vivendi des consortiums (442-452). La globalisation, appelée autrement se présente comme un univers où les sociétés multinationales détiennent le pouvoir de décider ce qu'on fait, ce qu'on publie, qui vit alors que celui qui n'est pas d'accord avec l'ordonnance est considéré l'ennemi numéro un du système. C'est cela qui arrive à Baïkal à travers les pages de la prose globalienne.

Avec la trame de Globalia, Rufin essaie de sensibiliser artistiquement le lecteur sur les graves problèmes découlant de la globalisation. Pour les entrepreneurs, la globalisation est fructueuse parce qu'elle les met en haut de la société avec des grands profits qui les favorisent, étant donné qu'il n'est pas le même d'être le cheval que d'être le chevalier. Le roman en question permet au lecteur de prendre conscience du problème de la bureaucratie internationale générée par la globalisation, un processus mercantiliste touchant le monde et qui joint de bonne ou mauvaise manière toutes les Nations de la planète tout en le transformant en «une nouvelle instance de puissance» (Gómez Lee, 179). Cette bureaucratie internationale s'est habilement incrustée dans les gouvernements tournants (¿Tripulantes de la nave Tierra o conquistadores? 7) et se présente au lecteur comme une radiographie sociale décrivant la réalité mondiale. C'est sur ce fil discursif que Rufin présente à Altman comme un vieux (27), ayant de grande connaissance et prêt à vendre son âme au diable rien que pour réussir dans ses astuces. Comme stratégie

globale, Altman est responsable du projet de créer le Nouvel Ennemi et pour ce poste il choisit le jeune Baïkal (28). Après avoir nommé le garçon par la hauteur des sociétés qui organisent le sophisme du «Nouvel Ennemi» (191-202), Altman lui fournit les instruments nécessaires afin que le jeune puisse réaliser son rêve de liberté et s'échapper dans les non-zones; néanmoins, Baïkal ne s'imagine pas que son évasion sera accompagnée d'un plan macabre qui le rend l'ennemi numéro un du gouvernement. Le montage d'Altman consiste à rendre responsable Baïkal de l'attentat de la voiture-bombe à Seattle (50-60), bien que ce crime se produise lorsque Baïkal est emprisonné pour avoir essayé de s'échapper aux non-zones et bien qu'Altman le connaisse comme le cerveau de l'agence (89).

En utilisant ses connaissances historiques précises, Rufin transporte le lecteur à l'infâme période coloniale qui réunit le vol des ressources naturelles et la mort des êtres humains en Amérique par les compagnies multinationales arrivées avec l'invasion du continent américain. C'est à Cap Cod et grâce au souvenir que Rufin affiche dans le même plan historique le passé et le présent. Le temps passe et l'histoire continue à montrer que les transnationales ont séjourné pour poursuivre l'aspiration des ressources naturelles qui provoquent encore les effusions de sang et les souffrances des êtres vivants qui sont victimes de l'esclavage (Dussel et al.). Le romancier faiblement rappelle l'histoire, en montrant le symbolisme représenté par Altman comme la dernière progéniture et Baïkal qui incarne la nouvelle génération, les deux réunis à Cap Cod, un endroit témoin des deux temps, mais vivant dans le même temps. Le symbolisme se renforce lorsque se présentent les deux époques sur la même carte et où Baïkal s'affiche comme le porc de Guinée, alors qu'il fait partie du macabre projet du «Nouvel Ennemi». L'écrivain, avec un effet artistique, crée une vérité historique en rappelant aux lecteurs que depuis l'arrivée des conquérants britanniques sur le *Mayflower* à Cap Cod on marque: "la première référence

culturelle standardisée des agrées anglo-américains" (75). Les paroissiens, persécutés en Angleterre, deviennent persécuteurs de ceux qui vivent à Cap Cod et ailleurs en Amériques. Le roman décrit non pas seulement l'arrivée, mais aussi la première apparition que les Anglais parviennent à réaliser en Nouvelle-Angleterre (75), ainsi que les temps célèbres de la Marine «commerciale à voile (reconstitution sponsorisée par plusieurs grandes marques de thé)» (75). Pour exploiter en liberté les richesses naturelles, les consortiums européens donnent des mauvais renseignements à la population, en alléguant que les cétacés sont les ennemis de l'homme et ainsi en les sacrifiant au large (75). Le romancier affecté par le massacre administré aux baleines par les négociants transatlantiques habilement décrit la souffrance des cétacés qui meurent à tout âge: «Il [Altman] décrivit leur rassemblement en abondance dans la baie aux saisons de reproduction» (78). Avec l'enthousiasme du marchand et de l'exploiteur de la plate-forme baleinière, Altman enseigne au jeune homme un canot de chasse équipé avec tout le dispositif mortel, utilisé pour la chasse des baleines et on dit même que tuer des crustacés est «habituel et bon» (78). Plus tard, le jeune homme est guidé vers un endroit où l'on jetait les captures et: «Des ossements des cachalots y avaient été laissés» (79), ce qui génère l'attraction de Baïkal «en touchant les énormes vertèbres froides» (79). Pour le garçon cet espace possède une magie naturelle car il se rend compte que d'autres semblables à lui ont mis le pied à des moments différents dans cet environnement. Le jeune homme sait qu'à Cap Cod se sont donné rendez-vous des équipages qui sont arrivés jusque là «pour partager la mort, aux trousses d'un monstre presque invisible» (79), des actes qui démontrent la déprédation de l'environnement naturel par les mercantilistes globalisés.

Immédiatement après le massacre des crustacés, l'écrivain continue à faire avec le lecteur une promenade littéraire pour lui montrer la dévastation effroyable causée par la fièvre de l'or

des consortiums: «—Regardez donc! s'écria-t-il en sortant un in-octavo plus récent, *la Chaîne de Cascades*, et le sous-titre : *Seattle et sa région avant la ruée vers l'or*» (80). Rufin vise à rappeler au lecteur les préjudices écologiques aux êtres vivants de la planète causés par l'extraction minière, un triste souvenir dans l'histoire environnementale qui a été enregistré dans le film, le théâtre et la littérature de jadis. La ruée vers l'or a contaminé les rivières, les ruisseaux, les lacs, les lagunes, atteignant des écosystèmes mondiaux. De la manière à laquelle les villes ont été construites, ainsi on a tout détruit, pour enrichir les poches des consortiums:

—Comme c'est précis! s'exclama-t-il en se penchant. On reconnaît les moindres détails, les anciens chemins, le relief, les cours d'eau. Tenez, regardez ce qu'il y a écrit : «Usines Boeing». Décidément, cela ne date pas d'hier. C'est un livre d'avant les grandes guerres civiles, certainement. Il y a même encore l'indication d'une frontière: États-Unis ici et là, Canada. C'est le genre de document que l'on ne trouverait plus aujourd'hui. La géographie aussi est une science sensible. (81-82)

Il s'agit d'une époque qui «stigmatisait la barbarie et l'inconscience écologique des hommes de ces temps heureusement révolus» (75), cependant l'écrivain sarcastiquement relate comment cette époque a été surpassée (75).

La réunion à Cap Cod génère un éventail d'idées qui permet à l'érudit d'interpréter le message écocritique que l'écrivain essaie d'externaliser à travers sa prose; c'est alors que le lecteur est transporté par les personnages vers des thèmes différents qui sont exposés dans le roman, des points de vue qui transmettent depuis un triste passé la réalité quotidienne de notre temps. L'argumentation des protagonistes sur le terrorisme existant dans Globalia catapulte le

lecteur vers diverses formes d'interprétation sur le terrorisme et beaucoup plus lors qu'il s'agit d'un auto-attentat. Le désir d'Altman est d'examiner Baïkal pour voir si le garçon remplit toutes les conditions requises et pour finalement le convertir en dirigeant terroriste. C'est depuis cette perspective qu'a lieu la réunion de Cap Cod lorsqu'au milieu des commentaires sur les petits pois, les vins, la charcuterie dans le confort de la maison-musée, le vieux habilement épie Baïkal pour en savoir plus sur son profil psychologique. Dans le dialogue on note l'insistance d'Altman pour identifier les instincts du jeune:

—C'est donc que ces choses que vous n'avez jamais vues exercent sur vous une influence. Elles vous fascinent.

—Elles me fascinent peut-être mais ne me font pas peur. (86)

Pour convaincre le lecteur à s'approfondir de plus en plus dans le monde de l'écrivain, l'auteur utilise plusieurs domaines, et cette fois-ci le récit se consolide dans le mélange de la gastronomie et la psycho-politique; par la suite, après avoir déposé les oignons hachés dans le pot, Altman demande à Baïkal: "—Non, vous n'avez pas peur, poursuivit-il en détournant les yeux car l'oignon cru piquait. Je vous le concède. Voilà justement pourquoi vous nous intéressez" (87). Néanmoins, Altman ne s'arrête pas là, mais il continue à scruter la psychologie du jeune homme:

Le paradoxe [...] c'est que la plupart des gens courageux ont besoin d'avoir peur. Vous avez remarqué ? Ils voient le danger partout. Ils ont besoin de se sentir menacés. Si on leur disait que tout va bien, littéralement on les découragerait. Mais vous, reprit Altman, vous êtes courageux et pourtant vous n'avait pas peur. (87-88)

Comme médecin de profession, il semble que Rufin entretienne une étroite relation entre la peur et la consommation de la nourriture, ce pourquoi le dîner organisé par Altman chez lui représente une sorte de thermomètre pour éprouver une possible co-dépendance entre les deux termes: la peur et les aliments, pour cette raison lorsqu'ils commencent à manger des petits pois, Altman continue le discours sur le sujet du courage et de la peur, tout en soulignant: «Vous êtes courageux, Baïkal [...] Les autorités responsables ont eu raison de ne pas vous permettre d'étudier l'histoire. —Pourquoi cela? -se récria Baïkal [...] —Mon ami, vous ne vous intéressez pas à l'histoire pour la comprendre mais pour la faire» (88-89). Toutefois, Altman essaie toujours d'obtenir plus de renseignements à propos de la peur et du terrorisme, il se rend compte qu'il pose la question à la personne moins qualifiée dès que Baïkal ignore le sujet (90). Par la suite, Altman —expert en idéologie du terrorisme et de la peur— quitte son masque devant le garçon, tout en renforçant sur la nécessité de la mise en place d'une société quelconque qui puisse avoir non seulement la capacité de créer l'image de la peur, mais aussi de l'inculquer aux citoyens:

[...] les gens ont besoin de la peur. Pas vous, peut-être. Vous êtes une exception. Mais les autres, tous les autres: pourquoi croyez-vous qu'ils allument leurs écrans chaque soir? Pour savoir quoi ils ont échappé! [...] La peur est rare, voyez-vous. La vraie peur, celle à laquelle on peut s'identifier, celle qui vous frôle au point de vous cuire la peau, celle qui entre dans la mémoire et y tourne en boucle jour et nuit. Et pourtant cette denrée-là est vitale. Dans une société de liberté, c'est la seule chose qui fait tenir les gens ensemble. Sans menace, sans ennemi, sans peur, pourquoi obéir, pourquoi travailler, pourquoi accepter l'ordre des choses? Croyez-moi, un bon ennemi est la clé d'une société équilibrée. Cet ennemi-là, nous ne l'avons plus. (92)

À travers la voix d'Altman, Rufin confesse à Baïkal que la peur représente la meilleure façon de garder sous contrôle la société c'est par le biais de la crainte et au cas où la nation n'a rien ou personne à appréhender qu'il faut lui créer le terrorisme comme une forme de censure social. Par son imposant pouvoir, Globalia ne dispose pas d'ennemis, ce qui offre aux citoyens certaines libertés qui les rendent ingérables, un fait qui n'est pas bien aperçu par le système de domination gouvernemental. Le sujet du terrorisme Baïkal «l'avait toujours pris [...] pour des fadaïses» (92), mais il se rend compte qu'en effet il était mieux de ne pas le contredire, même si d'une manière plus ou moins timide le jeune homme assure ayant toujours des attentats pour que Altman puisse ratifier: "— Oh! Les attentats... Vous savez, même sans ennemis... » (92).

Altman a une image claire de l'histoire de la réalité de sa nation en soutenant que «Nous sommes victimes de notre succès, en un sens» (93). En effet, la nation n'a pas un vrai ennemi car la sécurité de l'État —ce qu'on appelle dans le roman comme la Protection sociale— s'est infiltrée à tous les niveaux pour prévenir les attaques futures ; ainsi elle surveille bien: «Les églises, les mosquées, les synagogues, les sectes, les banlieues, les associations sont truffées d'indicateurs. Tous est sous contrôle, et nous n'avons plus d'ennemi digne de ce nom» (93). Comme lecteur, on apprend vite que ce qui pourrait représenter un danger pour Globalia, la Protection sociale les a expulsé: «à l'extérieur, dans les non-zones. Mais les non-zones sont isolées, morcelées, à ce point bombardées que toute force organisée y a aussi été cassée» (92). Selon Altman, les non-zones maintiennent des «cohorte de gueux» divisées qui devraient renforcer en y envoyant: «des sujets brillants, avides d'aventure et d'action, en espérant qu'ils parviendront à fédérer ces masses misérables, qu'ils seront portés par elles, qu'ils auront l'énergie de leur désespoir» (94). Depuis cet instant, le dîner représente un moment culminant et en même temps le départ de l'action car c'est précisément ici où Altman informe Baïkal que pour passer aux non-zones il faut recevoir

«le consentement» de la Protection sociale; néanmoins, lorsqu'Altman lui octroie ce privilège (94), Baïkal reste confus et ajoute: «—Je cherchais la liberté [...] et vous m'offrez l'exil» (94).

Tout en suivant le fil discursif écocritique, le prosateur relie son œuvre, tout en exposant Globalia, vue comme le territoire des États-Unis et les restes des nations industrialisés, impliquées dans la question du terrorisme et de la prévention des guerres créées pour se maintenir au sommet de la puissance mondiale. De cuillère en cuillère, l'auteur donne le nom des villes américaines ce qui démontrent que la puissance mondiale maintient son centre opérationnel aux États-Unis d'Amérique, ainsi qu'on nomme non seulement des adresses à Washington bien gardées par la police, mais aussi des désignations similaires aux organisations liées à la sécurité fédérale américaine:

Sans aucun doute, ce lieu était-il le plus secret de tout Globalia. Situé dans un quartier de Washington éloigné de tout, relié par des tunnels spéciaux où circulaient des convois fermés, le complexe de la Protection sociale était un monde à part. Il recelait en son sein une division que nul n'évoquait sans baisser la voix: le «Département antiterroriste». Enfin, dans ce département lui-même, existait une section encore plus secrète appelée BIM, ce qui signifiait: «Bureau d'identification de la menace». Le personnel qui y était affecté était trié sur le volet et aucun visiteur n'y était admis. (190)

Dans de pareils endroits secrets et fortifiés de Washington se trouvent les hauts dirigeants comme Glenn Arranches qui fait l'office de chef du BIM (190). Il est intéressant de voir que dans la traduction espagnole du roman on a traduit le mot BIM par OIA ce qui renvoie vite à l'abréviation CIA (Central Intelligence Agency) qui fait penser à l'organisation étatsuniennes

d'espionnage. Ce jeu de mots offre une piste que l'auteur donne au lecteur et y associe l'interprétation que l'auteur Frances Stonor Saunders tient vis-à-vis du CIA. La spécialiste se dirige vers la même voie encadrée par Rufin pour prouver à travers ses travaux de recherche que le CIA est impliquée dans des opérations secrètes en cours. Pour Stonor Saunders, le CIA est une organisation machiavélique capable à vendre son âme au diable afin d'accomplir ses projets. Dans son travail, Le CIA et la Guerre Froide culturelle, l'avidé essayiste examine les opérations du CIA dans le monde. Cela montre que le roman de Rufin s'inscrit pleinement dans ce qui arrive tous les jours dans ce monde globalisé où la chose la plus importante est la suprématie du capital. Dans ce monde romanesque narré par Rufin apparaît Glenn Arranches à côté de ses acolytes du BIM qui à tout prix cherchent la création du Nouvel Ennemi :

Je vous rappelle que notre réunion a pour ordre du jour: «Le point sur le lancement du Nouvel Ennemi.» Norman, veux-tu nous résumer l'opération au jour d'aujourd'hui? [...] Cela nous permet de supposer raisonnablement que dès demain plus de la moitié des personnes interrogées seront capables de reconnaître le Nouvel Ennemi parmi une liste de suspects. (192)

Le BIM s'inspire d'un fait inventé où l'on présente Baïkal comme un terroriste, une sorte d'écran de fumée qui vise à développer la panique dans la psyché de la population: «Dans les jours qui viennent on pourra voir l'appartement natal du Nouvel Ennemi, ainsi que ses parents (décédés) et les différents centres d'éducation renforcée où il a grandi» (193). La création de l'ennemi implique un projet bien planifié, dès qu'on aborde la question du terrorisme sur les écrans de télévision, plus tard on invente un bombardement qui est entièrement pris en charge par les médias à sensation: «Plusieurs médias ont envoyé des équipes en opération avec le

commando qui a effectué le premier bombardement en non-zone, dans un lieu soupçonné d'avoir fourni un abri au Nouvel Ennemi» (193).

Le simulacre du Nouvel Ennemi de Globalia dénote la réalité vécue par les Américains après le 11 septembre 2001. Immédiatement après les attaques, le roman mentionne que: «Les deux principales formations politiques globales» (194) se réunissent pour condamner l'attaque: «le coupable et son organisation soient éliminés» (194). La position des «deux formations politiques» suggère que le romancier vise spécifiquement les Républicains et les Démocrates, considérés comme groupes décideurs majoritaires aux États-Unis d'Amérique. De manière impressionnante, cette fois-ci Rufin se met dans la peau du journaliste-criminaliste qui, avec une préciosité de détails décrit le profil physique, psychologique, génétique, ainsi que l'entourage qui aurait pu influencer la création de sa personnalité. Plus tard, on observe comment les créateurs du Nouvel Ennemi continuent avec leur trucage tout en démontrant que le terroriste a été actif depuis sa jeunesse. Grâce à l'«infographie», ceux-ci reconstruisent des images depuis l'âge de deux ans (196). Le profil du visage de Baïkal est retouché soigneusement pour le présenté «sur les écrans personnels des participants» (196). Par la suite, on informe l'opinion publique myope sur les richesses du terroriste, le faisant passer pour le cuisinier d'«un homme riche qui lui a légué sa fortune» (196); pour soutenir le mensonge sur l'ascendance de Baïkal, le BIM soutient qu'il vient des «rois d'Abomey, en Afrique et de plusieurs nobles portugais, grands propriétaires terriens au Brésil» (196). Petit à petit, le lecteur se rend compte que le BIM a créé une histoire complexe et vraisemblable pour les yeux innocents des citoyens qui ont subi un lavage de cerveau à travers les années d'endoctrinement. En parallèle avec les facteurs économiques on trame la présentation «des sites suspects et des bombardements [...] une fausse vidéo de sacrifices humains qui serait mise sur le compte du Nouvel Ennemi» (197).

Dans les années 1980 le monde entre dans une nouvelle étape, raison pour laquelle on vise à diriger l'attention des citoyens vers la création d'une nouvelle guerre; cette fois-ci il ne s'agit plus de confronter l'ennemi directement, mais plutôt de s'appropriier des ressources stratégiques pour favoriser davantage l'expansion du capitalisme. De cette manière, le pétrole, le gaz, l'eau, la biodiversité et tous les minerais permettant de soutenir l'industrie technologique deviennent des affaires prioritaires pour les puissances industrielles chargées de militariser les ressources minérales stratégiques. Il y a des excuses différentes de la part des intéressés pour s'approprier les richesses naturelles, ce pourquoi on répand un écran de fumée en disant qu'ils poursuivent le terrorisme, la criminalité organisée et le populisme radical (Salazar 97). Cette guerre n'affiche pas une confrontation directe entre les parties qui participent au conflit car ils utilisent des dispositifs par satellite qui leur permettent une communication sans fil et l'utilisation d'armes de longue portée qui sont téléguidées avec précision jusqu'à l'ennemi. De cette façon, selon George Bush, le bien (c'est-à-dire les États-Unis d'Amérique) s'affronte au mal pour combattre le diabolique, l'irrationnel, l'autochtone, le pauvre et tous ceux qui ne pensent pas comme le système (Galeano, 2005, 12-13). Rufin, dans le cadre du discours «du bien contre le mal», crée son roman pour faire connaître au lecteur l'idéologie de la crainte vécue et exportée à partir de Globalia vers les non-zones. La peur qui est imprégnée dans la population globalienne par la Protection sociale se note lorsque le gouvernement-même s'engage à mettre une voiture piégée à Seattle (50). Cependant, on cherche en même temps à rendre responsables des innocents pour leur faire payer pour ces attaques. La Protection sociale essaie d'imprégner d'horreur la population globalienne pour que de cette façon les citoyens deviennent des dociles agneaux facilement gérables et qui continuent à croire fidèlement dans «la démocratie parfaite». Il n'y a aucun doute que le roman Globalia représente une preuve de la subtilité et du sarcasme

de l'auteur lorsqu'il fait percevoir dans son œuvre que le terrorisme et la peur trouvés dans Globalia représente un effet créé par le gouvernement globalien (50). Une interprétation pareille est formulée dans l'hebdomadaire Granma du 17 août, 2006 qui souligne qu'aux États-Unis: «Le terrorisme et la manipulation de la peur [sont], l'autre arme des États-Unis et ses alliés [...] La nouvelle menace d'une 'attaque terroriste' effraie le monde. Mais, en réalité, à qui sert ce 'terrorisme international'»? (Juan C. Alfaro). Juan Alfaro soutient que les actes de «terrorisme international» mettent en alerte le monde «occidental civilisé», et ainsi on poursuit le réseau Al-Qaïda et Oussama bin Laden. Oussama bin Laden est maintenant l'ennemi de la famille Bush après avoir été un de ses grands amis et avoir échangé leurs connaissances en matière de technologie pétrolière pour plus d'une "vingtaine d'années" (Le monde secret de Bush), mais après les attentats du 11 septembre 2001, l'administration Bush a autorisé immédiatement la sortie des parents bin Laden en avion privé des États-Unis à Paris (Dude, Where's My Country?). D'un autre côté, Peter Scowen dans Le livre noir de l'Amérique assure que les événements du 11 septembre n'incarnent pas ceux que le président Bush appelle «l'axe du mal» et qu'il essaie d'éliminer, mais en réalité il s'agit d'une partie de la politique étrangère des États-Unis. Parmi les ennemis de G. Bush, il y a Hugo Chávez Frías, le Président de la République bolivarienne du Venezuela, un pays avec la plus grande réserve de pétrole en Amérique auquel Bush souhaite piller ces richesses à travers un coup d'État largement évoqué dans le livre Le coup d'État fasciste contre le Venezuela. Sans succès, comme un enfant gâté, le Président Bush (¿Tripulantes? 8) continue ses constants désaccords avec la Corée du Nord, l'Iran, le Cuba et les pays représentants pour lui «l'axe du mal». C'est le cas où:

Bush a annoncé la démocratisation du Moyen Orient à partir d'Irak, mais le Moyen-Orient a changé pour le pire, comme le dit Paul Salem, le directeur de

Carnegie Endowment for International Peace. Les autocraties égyptiennes et saoudiennes par exemple sont devenues plus sévères, ce qui ne signifie pas plus fortes; l'Irak est un chaos; l'Iran est devenu une puissance régionale; des nouveaux acteurs qui ne sont pas de l'État, comme Al-Qaida, le Hezbollah, le Hamas et l'armée du Mahdi se sont consolidés, et la paix entre les Palestiniens et les Israéliens annoncée par Bush pour déclencher le scepticisme général avant la fin du 2008. (Bataille 14)

L'aspect extraordinaire de l'attaque du 11 septembre 2001 a causé une telle incrédulité chez les citoyens du monde que certains arrivent à penser que, dans le cas des Tours Jumelles (World Trade Center), il s'agit d'un auto-attentat. Le président Hugo Chávez Frías dans son programme "Allô, M. le Président?" déclare que l'attaque est une farce orchestrée par les États-Unis d'Amérique; le même point de vue est partagé par le Général russe Leonid Ivashov, chef de l'État-major des forces armées russes qui, dans une note publiée par le réseau Voltaire, souligne que le terrorisme international «n'existe pas» et que les attaques du 11 septembre «étaient un montage».

En analysant la question du terrorisme depuis la perspective de l'œuvre littéraire, on remarque que Rufin révèle un grand intérêt pour démasquer le style de vie pompeux et artificiel de certains individus qui vivent, travaillent et contribuent à l'Empire globalien; ils sont les représentants au service de la Protection sociale, amateurs de la chirurgie esthétique comme produit de beauté et facticité qui représente le monde plastique, éprouvé par la société industrialisée:

Al Stuyers [...] n'avait jamais aucun retard sur ses révisions chirurgicales. À la vérité, il les devançait plutôt. Son hâle permanent et les discrètes cicatrices par où sa peau avait été retendue sous les yeux, les tempes, au menton ajoutaient à son charme viril. Il avait été élu «Plus bel homme d'avenir» l'année précédente. (110)

Pour dénoncer le mensonge de la soi-disante démocratie globalienne où tout le monde est supposé de vivre à égalité, Rufin prend son temps à décrire en détails l'entourage et les conditions de travail de certains individus qui ont accès au pouvoir. Par exemple, le bureau de Stuyers à «Universal Herald» (110) est décoré avec «Le drapeau globalien avec ses deux cent cinquante étoiles» (110), comme un moyen d'attirer la sympathie du système qu'il sert. Le bureau de Stuyers fait preuve de grande amplitude et depuis son bureau spacieux il y: «avait une vue superbe sur des bassins situés au quarante-cinquième niveau: ils étaient entourés de massifs d'euphorbes géantes au milieu desquels étaient dispersées des boutiques» (113). Au contraire de la majorité de la population globalienne, le haut hiérarque de l'«Universal Herald» jouit de belles surfaces qui entourent son bureau, raison pour laquelle il défend volontiers le système où il vit comme un roi dans le milieu du travail. L'écrivain, pour étaler les inégalités de l'empire globalien entre les employés ayant des postes élevés et ceux ayant des mauvaises situations, présente de façon ludique le journaliste Puig Pujols qui travaille pour le même journal dirigé par Stuyers et qui possède d'importantes nouvelles pour son rédacteur en chef. Se dirigeant vers le bureau de Stuyers, il est arrêté avec mépris par la secrétaire qui lui communique que «Monsieur Stuyers est occupé» (111). Sagement, Rufin trouve des excuses gentilles et innocentes pour faire remarquer à son lecteur un comportement assez commun, qui est accompagné avec des expressions courantes dans le monde administratif. De la sorte, Puig ne croit pas que la réponse de la secrétaire soit sincère et il se rappelle de manière cocasse ce que sa

grand-mère catalane lui disait: «dans la conviction que l'audace est toujours sublime» (111). De ce fait, l'inspiration de la grand-mère lui permet de tromper la secrétaire:

Il retourna dans le couloir principal, rentra dans le bureau de la secrétaire qui lui jeta un regard méprisant par-dessus son écran. Mais Puig ne s'arrêta pas à elle; sur sa lancée, il avait déjà atteint l'antichambre qui menait au bureau de Stuyvers et, ouvrant la série de quatre portes qu'il avait repérées sur le plan, il déboucha dans le vaste bureau du rédacteur en chef. (112)

A travers l'histoire de Puig, Rufin fait découvrir les sous-dessous administratifs que les travailleurs et les clients innocents ne connaissent pas; de cette manière, en parvenant au bureau du rédacteur en chef, Puig se rend compte du mensonge de la secrétaire, lorsqu'il trouve Stuyvers en train de gaspiller son temps au bureau et se réjouir du paysage gratifié par les jardins extérieurs. C'est exactement cette attitude de bureaucrate que l'écrivain insiste à dénoncer lorsqu'il accentue le gaspillage et le luxe au niveau de certaines personnes qui travaillent pour la Nation, mais qui en réalité se cache derrière leur poste pour profiter des bénéfices et évader toutes responsabilités. Avant de rendre possible la réunion entre les deux personnages, le narrateur omniscient ouvre une petite parenthèse pour renseigner le lecteur sur le multiculturalisme existant dans Globalia et le fait que la nation est peuplée de nombreux étrangers ou que les personnages cités sont originaires d'autres nations. À *Universal Herald* Puig est d'origine catalane, et Stuyvers est d'origine hollandaise (113).

Pour justifier encore plus la supériorité entre le chef et les subordonnés, on poursuit leur interaction à travers la narration où Puig est invité à entrer dans le bureau de Stuyvers, un individu qui, même si celui-ci le laisse finalement entrer à cause de son audace, il n'y fait pas

attention: «—Allez-y, dit Stuypers qui parcourait toujours rapidement les dépêches» (115). L'échange de paroles entre les deux personnages se montre assez court où la présence de l'inconnu ayant interrompu son silence ne semble pas intéresser Stuypers, alors que le second se sent bien intimidé devant son chef, cependant essayant de donner une bonne impression de soi-même comme nouveau professionnel dans la compagnie, et tout en voulant le convaincre de son efficacité, Puig prend vivement l'initiative en lui assurant que: «J'ai la photo des poseurs de bombe» (115). La nouvelle cause une insatisfaction évidente chez Stuypers qui refuse de croire que les terroristes soient deux personnes blondes (117), toutefois Puig insiste sur ce détail, en ajoutant que la photo donne «l'impression qu'ils règlent quelque chose, sans doute le minuteur de la bombe. Et sur la dernière vue, plus personne : ils ont filé» (117). Convaincu de son succès, Puig n'a aucun doute de sa première réussite professionnelle, et sa personnalité commence à se douer de la confiance et de l'audace héritées de la part de sa grand-mère, dès lors, il se sent:

[...] aux anges de l'avoir ainsi, du premier coup, ébranlé. Il souriait avec une confiance qu'un œil profane eût peut-être pris pour de la fatuité. «Toujours, pensait-il, l'audace triomphe.» Et il remerciait en silence sa défunte grand-mère de lui avoir enseigné cet adage. (117)

Cependant, le romancier transforme vite la gloire de Puig en déception, lorsqu'il le fait retourner à la réalité globalienne, comblée de corruption et où la liberté d'expression existe seulement sur le papier pour laver les cerveaux des citoyens communs. Subtilement, sans que Puig ne puisse pas se rendre compte de la méchanceté de Stuypers, le rédacteur en chef récupère toutes les données du jeune homme, pour ainsi tout de suite commencer à l'insulter et le tourner en ridicule :

—Dites-moi, jeunot, vous vous payez ma tête, hein? D’abord quittez votre air arrogant et lâchez cette moustache ridicule. [...]

—Mais...

—Taisez-vous! Je sais: il y a deux blonds dans un coin et ce sont les poseurs de bombe. Mais, cher monsieur, si, au lieu de chercher à faire le malin en interrogeant les maniaques sexuels, vous aviez tout simplement *fait votre travail*, hein? Vous seriez allé à la conférence de presse qui s’est déroulée sur place, vous auriez écouté les enquêteurs, n’est-ce pas? Et vous sauriez que les poseurs de bombes sont non pas deux mais trois individus, non pas blonds, mais *bruns*. Très bruns, même, dont un barbu. Vous sauriez que le véhicule était volé; qu’il appartenait à un employé de banque. (118-9)

Dans le discours de Stuyppers on perçoit clairement son arrogance et la conviction que sa position supérieure à celle de Puig lui donne l’autorisation d’abuser verbalement de son employé; de la même façon, on énonce une pensée discriminatoire en soutenant que ceux qui ont mené les attaques ne peuvent pas être des «blonds, mais des bruns». Le romancier va au-delà de la race pour assurer que l’un avait une barbe. De nouveau, Rufin subtilement fait référence à la position de l’administration George W. Bush vis-à-vis d’Oussama bin Laden et son groupe en garantissant que ceux-ci sont les coupables d’avoir détruit les Tours Jumelles. Bien que Puig est certain que l’attentat n’a pas été accompli par Baïkal car celui-ci vient du service de sécurité de l’État globalien. De plus, il s’efforce à le confirmer ce fait avec les photos. De son côté, Stuyppers sait pertinemment que c’est la Protection sociale qui est à l’origine de l’explosion de la voiture piégée. Nonobstant, en traitant Puig d’idiot, il lui ordonne de se taire lui rappelant que la

profession de journaliste dans la démocratie parfaite de Globalia doit tourner aux avantages des mensonges que la sécurité de l'État exige:

—Mais justement, objecta Puig, tout le monde dit cela, cependant...

—Suffit! jeune idiot. Et commencez par apprendre votre métier. La presse est libre, vous le savez. Elle est libre *et* responsable. Quand une vérité se dégage, il faut la respecter. Cela veut quand même dire quelque chose, vous ne croyez pas, que tout le monde ait la même opinion? Vous, vous voudriez que seuls nous nous mettions en travers, c'est bien cela?

—Mais imaginez que...

—Vous voyez d'ici la une de demain: l'attentat a été commis par deux individus blonds dans une voiture de la Protection sociale. Autant faire plus court d'ailleurs:

«L'attentat a été commis par la Protection sociale.» Cela vous irait... ? (119)

Devant le discours de Stuyvers, Puig comprend qu'il se confronte à un monstre qui n'offre pas du tout aux citoyens de Globalia le droit à l'information et à la liberté de presse, sinon qu'elle joue un rôle majeur dans la promotion des décisions prises par le gouvernement et l'inoculation des idées préconçues par le régime. Par la suite, la presse devient complètement assujettie au gouvernement, c'est pourquoi Puig, comme journaliste en ayant trouvé ou en apportant une nouvelle différente aux médias dominants, termine par payer cher pour son audace et son professionnalisme.

Agilement, Stuyvers manipule l'information alléguant que Palmer, l'individu qui embauche Puig, avait travaillé avec *Global Post* et que cela faisait seulement cinq ans depuis

qu'il travaillait à *Universal Herald*, c'est pourquoi Stuyvers fait semblant de soupçonner qu'il s'agit d'un infiltré du *Global Post* qui vise à tendre un piège pour que l'*Universal Herald* publie des nouvelles pareilles et que finalement l'institution soit discréditée auprès du grand public (120). Néanmoins, Stuyvers détourne stratégiquement le sujet des attaques dans une autre direction, bien qu'il sache bien qu'en effet la voiture ait été piégée par la Protection sociale. Stuyvers décide donc de donner à Puig une «Forte accélération de carrière» (120), ce qui en langage familier voudrait dire «le mettre à la porte» (121), après lui avoir détruit les preuves de sa multifonction, seulement pour avoir eu le courage de confronter le système bureaucrate et voulu s'en sortir de la presse sensationnelle. La punition du rédacteur en chef dénote la superpuissance des dirigeants qui sont à la tête des grandes entreprises dans Globalia et leur capacité de détruire l'avenir du travailleur honnête. Le terrorisme au travail est possible dans ce monde pestilentiel de gangsters, où le patron peut faire tout ce qu'il veut avec ses employés sans l'application de vraies lois ou l'existence des syndicats pour les défendre. Dans la jungle de travail de Globalia, le directeur est vu comme l'empereur romain César, dès qu'il détient le pouvoir de décider sur la vie et le travail des citoyens, un point clairement établi par Rufin lorsqu'il présente l'accélération arbitraire imposée à Puig:

[...] dans la langue familière, on continuait d'appeler «le mettre à la porte». Une «forte accélération de carrière» supposait l'inaptitude définitive du sujet à remplir quelque fonction que ce fut dans ce secteur. C'était une manière en effet d'accélérer à ce point une carrière qu'elle était portée, en un instant, à son terme définitif. (121)

La léthargie de la société globalienne comme projet mondial commence à se remarquer au fur et à mesure que l'action du roman s'écoule, ce qui cause dans la trame le mécontentement

de Baïkal qui cherche sa liberté dans les non-zones; son inquiétude, ajoutée à ses conditions mentales et physiques, réunissent tous les éléments requis pour le projet tellement désiré du «Nouvel Ennemi», organisé par les corporations multinationales. L'intrigue romanesque perçoit comment Baïkal et Kate maintiennent une idylle que la Protection sociale étrangle en les séparant, pourtant cet amour continue de s'alimenter à distance, tout comme la chance romanesque qui réunit le journaliste Puig avec Kate et Baïkal dans le projet du «Nouvel Ennemi». Quand-même, ces trois Globaliens sont doués de certains traits de caractère communs, comme l'honnêteté et la capacité de refuser à s'inféoder au mensonge du pouvoir globalien. C'est pourquoi l'acte de pudeur confronte les protagonistes directement avec le monde artificiel de Globalia, couvert par le cancer des malfaiteurs. Pour Fraiseur, les maffieux sont un germe social que conserve la société malade; de la sorte, les maffieux globalisés engourdissent la société se transformant en «caste» trouvée dans toutes les couches sociales, régies par de critères inconnus (260). Puis, ces gangsters pour se régénérer ils recrutent d'autres membres qui, comme la peste s'étend à tous les niveaux sociaux dans Globalia.

À travers sa prose, Rufin permet aux lecteurs d'observer la réalité de ce qui se passe dans le monde par intermédiaire de l'angle des non-zones. Le scénario présenté par Globalia suspend le lecteur dans un gigantesque tour d'où on détient la possibilité de regarder la réalité sociale dans la distance infinie. Rufin, comme prosateur, spécialiste en génétique sociale, est capable de détecter le gène défectueux qui pollue les autres gènes pour transformer l'ADN de la communauté globale. Les coups de pinceau littéraires rufiniens permettent au chercheur interdisciplinaire de percevoir facilement le panorama qui transparait froidement dans la réalité sociale catapultée depuis des époques d'où s'inspirent les différentes formes de conquête et de la subjugation des êtres humains dans l'univers biotique. C'est exactement cette vision écocritique

que l'écrivain présente dans son roman en montrant la puissance et la richesse des tourbillons en opposition à la pauvreté et la misère. Par conséquent, les citoyens des non-zones ne possèdent pas les conditions minimales pour vivre honnêtement puisque les entreprises transnationales ont avalé leurs richesses et fragmenté la nature. Les consortiums conseillés de manière scientifique ont étudié la psyché de l'individu de chaque tribu pour la manipuler. Ensuite, après avoir appris même la couleur des moelles osseuses, les marchands internationaux réfléchissent à leur stratégie de marketing et ils la mettent en pratique. Tout d'abord, les consignataires mondialisés divisent les tribus (341-342), plus tard ils les obligent à se confronter pour après leur voler les richesses (295). L'ancien proverbe utilisé dans la politique sociale et militaire «*divide et impera*» de Machiavelli est mis en œuvre, ce qui permet à la globalisation de se servir de vastes marchés, alors que la tribu qui ne suit pas le mandat, elle doit tout simplement se confronter à une autre jusqu'à son extermination. Ces attaques sont dirigées par des groupes fidèles à la sécurité du BIM qui, par l'intermédiaire de leurs agents camouflés, augmentent la division entre les Nations, ce qui attise constamment et quotidiennement la haine et les guerres dans les non-zones (347), des éléments qui augmentent la terrible misère humaine dans le monde.

Rufin dénonce fortement l'implication directe et indirecte de Globalia dans la vente d'armement à certains groupes paramilitaires pour encourager les confrontations entre les différentes tribus habitant les non-zones. De cette façon, les Globaliens assurent non seulement la déstabilisation de la région des non-zones et évitent leur future union contre l'empire globalien, mais aussi ils garantissent à la fois la dépendance permanente des non-zones de la grâce de Globalia. La protagoniste Helen assure que le gouvernement de Globalia soutient la conquête non pas seulement à travers les agents infiltrés (345-369), mais aussi qu'il paie ouvertement des groupes paramilitaires pour perpétuer des massacres de la population: «Certains

d'entre eux, comme les Taggeurs, servent aussi de relais pour Globalia: on les paie pour nous harceler et nous tuer» (350). L'idée de Globalia consiste à provoquer la terreur et la faim dans les non-zones pour que les opposants fléchissent sous cette pression, pour que tout de suite que les citoyens des non-zones soient vaincus et humiliés par les bombardements, Globalia —pour faire bonne impression devant les regards du monde entier— envoie de l'aide alimentaire aux pauvres qui abondent les zones dévastées après les incessantes attaques (169). Les violations constantes réalisées par Globalia contre les non-zones obligent ses ennemis à attendre l'occasion d'obtenir leur vengeance; c'est le cas des Déchus qui ont acheté l'armement (339) pour se défendre. Hélas, leur plus grand problème n'est pas seulement la vétusté de leurs armes, mais aussi le fait que la majorité d'entre eux ne possèdent pas de pièces de rechange, ce qui prouve que les Déchus ne pourront jamais gagner la guerre à Globalia (413). Même si les Déchus se trouvent partout, ils ont des opinions différentes qui les divisent:

Ceux qui ont quitté Globalia parce qu'ils étaient opposés à la séparation des deux mondes venaient des États-Unis, de l'Europe ou des grandes villes des continents sud qui sont devenus des comptoirs. Bref, ils connaissent les territoires qui composent maintenant Globalia. (353)

Rufin évite d'aborder des sujets relatifs, même quand il s'agit de l'histoire; cependant, l'écrivain rompe complètement ses liens avec sa société commune et il élimine totalement sa partialité, quand il choisit d'introduire un nouveau concept qui apparaît absolument différent dans son texte: celui de la négation et de l'inexistence de l'histoire. Globalia est une nation sans histoire qui fonde sa sécurité sur la «destruction [...] politique hors de Globalia» (330) où tout haut degré de cohésion se fonde «grâce à une forte armature de sécurité intérieure» (330). Cette nation maintient la cohésion tout en sensibilisant les nationaux avec des questions qui peuvent

leur arriver. En même temps Globalia arrive à maintenir le contrôle de ses citoyens par la peur en leur disant que telle communauté se trouve à l'origine des attaques terroristes; de grands risques écologiques apparaissent chez les Anglobaliens ainsi qu'une augmentation de la paupérisation. Par conséquent, «seule la démocratie globalienne peut leur apporter un remède» (330). Au début, on tolère officiellement que les peuples célèbrent seulement leurs échecs pour commémorer leurs défaites, étant donné que «La notion de victoire était considérée comme suspecte car donnant naissance à des désirs impérialistes [...] la relation entre les peuples, leur histoire et leur terre a été déclarée notion antidémocratique» (331). Même si Rufin sait bien qu'on peut nier l'Histoire, toutefois celle-ci laisse toujours ses traces à travers le temps et l'espace. Il lui fait alors réfuter le *chronos* et le *topos* et puis pouvoir jongler à sa volonté avec les éléments existants: «Toute liaison entre le temps et l'espace a été radicalement coupée à partir de cette époque» (331). De cette manière, on a l'impression que le monde existe seulement à partir de la formation de Globalia et sa division avec le reste du monde, les non-zones. La majorité des gens ne veulent pas savoir plus que ce qu'ils doivent savoir. Dans le cas concernant les non-zones «l'idée qu'elles aient pu être le théâtre d'une autre évolution historique qui a été éradiquée» (331). Globalia perçoit les non-zones avec supériorité ce qui engendre des commentaires philosophiques à différentes époques «Elles ne sont pas Globalia», puis au moment de la conquête, on a dit qu'«Elles ne sont pas humaines» parce qu'elles n'avaient pas d'âme, et dans le cadre de cette condition on les a massacré pour leur voler leurs richesses. Par la suite, on a déduit qu'«Elles n'existent pas du tout» (331), et à travers les années on a fini par les appeler «les non-zones» (331). Pendant la réunion de Wise avec Puig, Wise explique que les origines de Globalia n'ont pas une période exacte:

Il suffit de savoir que, juste avant la création de Globalia, un long processus avait déjà amené à l'effondrement économique de ce qui deviendra les non-zones. Le départ des Globaliens, la disparition des investissements et le déchaînement incontrôlé des guerres avaient déjà transformé un grand nombre de territoires en champs de ruines, en particulier dans les continents comme l'Afrique ou l'Amérique du Sud. (332-333)

Jusqu'à cette réunion Puig croit que Globalia est une: «fédération universelle» (332); par la suite, Wise lui révèle que Globalia est né au milieu des grandes guerres, son esprit guerrier l'a mené à éprouver «De graves convulsions ethniques et religieuses, la montée des fanatismes et des extrémismes, une période violente et troublée de crises que les historiens appellent entre eux 'l'ère des grandes guerres civiles'» (333). De pinceau en pinceau, Rufin réussit à donner une nouvelle forme et une nouvelle conception et à remplacer l'ancienne Histoire avec d'autres idées et idéologies; de ce fait, le romancier apporte d'importants détails par l'intermédiaire de la voix de différents personnages, comme par exemple Wise qui montre la photo du général Audubon, un militaire assez adroit qui découvre que pour rétablir l'ordre dans la nation «il fallait s'allier non pas aux politiques qui ne représentaient déjà plus grand-chose mais aux forces économiques» (333). Par la suite, Rufin introduit une ancienne idée présentée antérieurement par Marx et Engels dans leur «Manifeste du Parti Communiste»¹³⁵, plus précisément «L'abolition de la nationalité» qui reste complètement concevable dans le système de la globalisation des échanges et du commerce libre et qui met fin aux frontières entre les pays pour que finalement l'idée de nation n'ait plus de sens. Même si Rufin fait référence à l'idéologie marxiste, il le fait de manière

¹³⁵ En essayant d'expliquer l'Histoire du monde, dans leur «Manifeste du Parti Communiste» Marx et Engels démontre que le communisme crée une société équilibrée, alors que le capitalisme industriel mène la société au désespoir. Ils proposent quatre grandes conceptions: l'abolition de la propriété privée, l'abolition de la famille, la communauté des femmes et l'abolition de la nationalité.

sarcastique. Les effets des décisions prises par Globalia représentent un lavage de cerveau et un endoctrinement similaire: «un petit livret à couverture jaune, Wise pointa du doigt un court article de loi» (333), lorsque «le texte bref intitulé *Abolition de la nationalité*. Il permettait à toutes les populations vivant en Globalia de jouir des mêmes droits» (333). Ce moment est considéré comme la naissance de la démocratie universelle, toutefois c'est exactement au moment où: «la démocratie se déclarait universelle, [qu'] elle rejetait dans la non-existence la plus grande partie de l'humanité» (334). La vérité représente un grand pouvoir, ce pourquoi Rufin en choisit minutieusement les personnages qu'il peut investir de savoir; c'est ainsi que Puig et Kate se rendent compte que «Globalia [...] ne couvrait pas le monde entier mais correspondait à un territoire —ou plutôt des territoires—, des îlots plus ou moins groupés, strictement délimités et finalement assez réduits» (336). Cependant, la clé pour diriger et contrôler l'empire se trouve dans les écrits du Général Audubon qui affirme que «la seule chose qui tient les gens ensemble ce n'est pas un idéal commun. C'est seulement la peur» (334).

C'est exactement parce qu'il n'a pas peur, que Baïkal choisit de se confronter au projet du Nouvel Ennemi, parrainé par Altman et les compagnies transnationales. Avec plaisanterie, Rufin prend des éléments qui arrivent dans la vie réelle pour les manœuvrer d'une certaine manière romancière et continuer à dévoiler un panorama historique de la vie de tous les jours concernant les manipulations mercantilistes qui cherchent à se maintenir actives sur le marché, peu importe ce que les multinationales doivent faire pour contrôler l'offre et la demande globalisées qui renforcent le capital global. C'est à travers le discours écocritique que l'auteur organise dans son roman le moment où il raconte l'attaque à la voiture piégée (50). Il ne faut pas oublier que le roman Globalia fut publié en 2004, une œuvre qui expose chaque particule de la réalité environnante à l'explosion des Tours Jumelles, ce qui implique que les faits de la vie

réelle évoquent la trame du roman. De telle façon, l'auto-attentat perpétré par la Protection sociale dans Globalia associe la critique faite par Rufin et celle de l'essayiste et cinéaste américain Michael Moore. Dans son essai Dude, Where's My Country, Moore démasque clairement le gouvernement de la famille Bush qui cherche un ennemi (Oussama bin Laden), qui a été leur ami pour vingt-cinq ans; pour sa part, Rufin soutient que l'attentat de la voiture piégée est un coup monté. Cette idée est expliquée lorsque le journaliste Puig Pujols dispose d'éléments qu'il souhaite publier chez *Universal Herald*, un moyen de diffusion où il travaille (50-51); il n'y a aucun doute que les photos de Puig montrent clairement que le gouvernement globalien dirigé par la Protection sociale représente les véritables terroristes, puisque ce sont eux qui font exploser la voiture. Après les attaques, la Protection sociale se charge de trouver une victime, Baïkal qui servira de moyen pour détourner l'attention du publique qui croie au mensonge du Nouvel Ennemi. La même pensée est partagée par Moore dans son livre Dude, Where's My Country? en soutenant vigoureusement que George W. Bush manipule de la même façon les attentats du 11 septembre 2001. Moore insiste sur le fait que Bush et son gouvernement ont créé la peur dans la population américaine avec les attentats du 11 septembre, pour que le citoyen leur donne des pouvoirs presque absolus qui leur permettent de poursuivre «leur ami» bin Laden dans d'autres nations. En utilisant les différents prétextes, l'administration Bush a rogné les droits civils, soumettant les nations entières dans le chaos et la misère, augmentant de façon alarmante la destruction de l'environnement à l'échelle mondiale.

Le lecteur découvre dans Globalia que la voiture piégée n'a pas été préparée par Baïkal, pourtant c'est à lui qu'on reproche l'agression, ce qui entraîne l'annonce de son exil organisé par la Protection sociale pour qu'ensuite les médias lancent le rideau de fumée vers les citoyens, en le présentant sur les «écrans» comme l'ennemi le plus recherché (210). Il n'y a aucun doute que

la Protection sociale sait où se trouve Baïkal puisque ce sont eux qui le déplace dans les non-zones et où il est surveillé par les «agents infiltrés» (477). Dans la trame de Globalia on découvre que dans la Protection sociale tous travaillent comme des agents infiltrés: Tertullien (474), Howard (476), Martha (359-370), Périclès (386), Patrick (398), Altman (398) qui fonctionnent comme des sicaires au service du système globalien. Ce pouvoir globalisé possède des puissants appareils multifonction qui facilitent l'espionnage (474), et à la fois il dispose de satellites puissants qui permettent clairement d'espionner Baïkal et Kate, lorsqu'ils transportent le cadavre de Fraiseur par les non-zones (438), ce concept est vérifié lors que Glenn et Velasco peuvent clairement observer via satellite Baïkal, Kate et le cercueil dans lequel ils transportent l'occis Fraiseur: «—Deux chevaux, deux passagers et une espèce de caisse derrière, précisa Howard. La caisse, c'est le cercueil. [...] —La veille le satellite a repéré la charrette avec le cercueil, prévint Velasco» (477). Rien de ce que se passe dans Globalia n'est un secret parce que la Protection sociale et les sociétés transnationales le surveillent tout (458-462).

Le romancier transmet clairement au récepteur littéraire que dans Globalia personne ne se déplace sans que la sécurité de l'État le sache. En utilisant ce discours critique, le prosateur donne des subtils coups de pinceau pour esquisser le doute dans la psyché du lecteur pour que celui-ci arrive à s'imaginer que le personnage Baïkal du roman est en réalité l'Oussama bin Laden poursuivi par George W. Bush. L'érudit commence à comparer les faits du roman avec la vie réelle qui va en s'aggravant après l'explosion des Tours Jumelles et où l'on se rend compte qu'il y a beaucoup d'éléments qui ont lieu dans Globalia et qui représentent d'une certaine manière les événements d'avant, pendant et d'après *le 11 septembre*¹³⁶. L'auteur suggère que la recherche de

¹³⁶ *Le 11 septembre* représente l'abréviation utilisée pour «les attentats du 11 septembre 2001» lorsque les Etats-Unis subit quatre attentats-suicides perpétrés par des membres du réseau djihadiste islamiste Al-Qaida, commandés par Oussama ben Laden. Par conséquent, l'administration américaine lance «la guerre contre le terroriste».

l'ennemi parfait est nécessaire pour attirer l'attention des Globaliens (306); c'est à travers les «filets machiavéliques de Ron Altman» (306) qu'on parvient à mettre en œuvre la stratégie du «Nouvel Ennemi». La relation entre l'image de bin Laden et celle de Baïkal est claire quand on se souvient que les groupes de la sécurité américaine ont retouché des vidéos et des photos de bin Laden pour les afficher à la population mondiale comme le fugitif qui continue à attaquer (196). C'est dans cette même perspective discursive que les spécialistes en infographie décrivent les photos de Baïkal depuis l'âge de deux ans (196). À propos des traits religieux de Baïkal, on dit que: «C'est un jeune fanatique qui a juré la destruction de la société démocratique. Il opère au nom d'une idéologie confuse. Elle mêle un messianisme primaire à un vague monarchisme qu'expliqueraient des origines nobles insuffisamment atténuées» (209-210). Puis, lorsqu'on affiche la photo de Baïkal sur les grands «écrans», son visage est «retouché pour durcir ses traits [...] la barbe qui avait poussé en désordre» (342). Ainsi comme on dit que bin Laden a envoyé de l'argent à partir de certains endroits aux États-Unis d'Amérique, Baïkal est détecté par la Sécurité sociale, pour avoir envoyé un «je t'aime, Kate» du multifonction de Tertullien (269), un service qui lui coûte «quatre cent mille globars» (268), un envoi réalisé entre Globalia et les non-zones en utilisant la connexion «Glob-pay» (268). En outre, l'environnement dans les non-zones se décrit comme une région sans:

[...] histoire, puisqu'elles sont considérées comme vides ou presque. On y admet seulement la présence de quelques rares peuplades primitives et hélas de groupes terroristes. Quiconque [...] se rendait coupable d'un double déni. D'une part, cette opinion revenait à contester le caractère universel de la démocratie globalienne. D'autre part, d'un point de vue écologique, vouloir faire des non-zones des territoires accessibles à l'homme revenait à les retirer à la nature. Or les non-

zones étaient présentées au contraire comme des terres où Globalia garantissait à la vie sauvage une totale protection. (279)

Il n'y a aucun doute que Rufin comme membre actif du mouvement «Sans Frontières» (493) lui a permis d'agrandir sa vision du monde globalisé en surpassant sa «schizophrénie» lorsqu'il traduit ses expériences dans un ouvrage qui exprime la réalité de notre temps (494). C'est ainsi que la trame de Globalia est saturée d'éléments sociaux qui font transparaître le panorama émergé avec la "Guerre Froide" (494). Les événements historiques à partir de l'effondrement de l'Union soviétique permettent aux États-Unis et à ses alliés de se convertir en superpuissance à l'échelle mondiale. Selon Rufin, cette superpuissance l'a: «amené à remettre en question la prétendue fragilité de la civilisation démocratique» (494). La désillusion de l'écrivain devant la fragilité démocratique étranglée par les mafieux l'oblige à s'auto-exiler dans la personnalité des protagonistes Kate et Baïkal:

Dans le monde de Globalia, qui n'est autre que celui d'une démocratie poussée aux limites de ses dangers, je n'aurais, moi aussi, qu'un désir: m'évader. La fuite, telle devait donc être ma place. C'est ainsi que, dédoublé, je suis devenu Kate et Baïkal, transfuges d'un monde auquel ils ne peuvent se soumettre. (495)

Le sentiment de Rufin lorsqu'il avoue: «Dans le monde que je voulais décrire et qui se nomme ici Globalia, je n'ai longtemps trouvé aucune place pour moi-même» (495) décrit l'impression négative partagée par beaucoup d'écrivains du monde globalisé farci de mafieux. Le dédoublement, la mutation individuelle génèrent le désir de Rufin de s'échapper vers un monde lointain où il ne serait pas rattrapé par la main criminelle de la corruption judiciaire globalienne. La même pensée est partagée par d'autres écrivains qui par l'intermédiaire du

manuscrit cherchent à dénoncer des affaires frauduleuses que les sociétés transnationales détiennent dans les différentes nations comme celles cités par Rufin à Malibu (367), Los Angeles (361), Santa Monica (357).

Suite à la dénonce des affaires des mafieux, Rufin mentionne les relations existantes en vue du transport d'armes entre les gouvernements des États-Unis et celui de l'Arabie Saoudite, détecté dans l'affaire Iran-Contras. Pendant cette période historique, le gouvernement saoudien donne au représentant de la Maison Blanche, Oliver North 30 milliards de dollars en espèces pour l'alimentation des luttes armées, dirigées par la famille Bush depuis la Maison Blanche (Rupert). Les excellentes relations entre l'administration Bush et les Saoudiens font en sorte que le Président George W. Bush appelle l'Ambassadeur saoudien "Bander Bush" (Baer). Ensuite, la famille Bush et la famille bin Laden¹³⁷ forment le groupe Carlyle, une organisation d'armement qui d'un côté fait la guerre et d'un autre côté, vend des armes. Dans les années '90, les Saoudiens dépensent plus de 170 milliards de dollars dans l'achat d'armes et une grande quantité de ces entreprises ont été acheminé par le groupe Carlyle (Shorrock). On sait qu'Oussama bin Laden apporte au groupe Carlyle un minimum de 2 milliards de dollars pour son développement commercial (Eichenwald). De plus, lorsque George Bush était gouverneur de l'État de Texas, il a reçu les Talibans pour négocier le passage d'un gazoduc provenant du Turkménistan et qui devrait passer par l'Afghanistan et le Pakistan, un territoire contrôlé par les Talibans («Taleban to Texas for pipeline talks»). Ces affaires de milliardaires menées en secret renforcent la dénonciation romanesque de Rufin. En effet, même si l'écrivain ne le dit pas directement, il reflète dans sa prose des éléments concernant les attentats du 11 septembre et la situation chaotique qui entoure cette triste réalité. L'explosion des Tours Jumelles génère un gigantesque

¹³⁷ www.carlylegroup.com

tsunami de questions ajouté au tourbillon d'idées qu'on essaie de clarifier de façon pluri-aspectuelle sur l'attaque mortelle. Un groupe de scientifiques assurent que les événements des Tours Jumelles représentent un auto-attentat, une vision parallèle à l'idée de la voiture piégée (52) dans Globalia, et qui est organisée par la même sécurité de l'État. L'étude présentée par les scientifiques est si complète qu'elle inspire l'érudit à approfondir le sujet de telle manière que chaque fois qu'on pénètre dans la recherche, l'information à laquelle le lecteur est exposé fait peur quand on analyse la qualité et la quantité des données présentées.

La confrontation entre les Américains et les Arabes devient subtilement palpable dans Globalia lorsqu'Altman, lors de la réunion de Cap Cod, un peu ivre et fatigué, tout de suite, effectue une «arabesque» avec sa main (91). C'est ici où le lecteur discerne la perspicacité du romancier à tracer dans l'air le problème religieux entre certains Américains et Musulmans. L'«arabesque» active le doute du lecteur, dès que Rufin de façon sagace, un coup de pinceau après l'autre, esquisse la peinture qui montre la confrontation entre les Arabes (Musulmans) et les Américains. Plus tard, dans la réunion de Puig avec Wise apparaissent d'autres éléments qui contribuent à conformer l'idée que le Nouvel Ennemi apparaît amalgamé à des problèmes religieux et on le découvre quand Puig demande à Wise: «—Comment la presse élabore-t-elle sa vérité, par exemple? Pourquoi la Protection sociale peut-elle se retrouver mêlée à des attentats? Par quel prodige un innocent se retrouve-t-il dans les non-zones?» (276). Cependant, avant de lui répondre Wise fait sortir de sa poche: «un petit chapelet de nacre terminé par un pompon effrangé et le faisait tourner autour de ses doigts» (276). Au moment où Rufin fait Wise prendre le chapelet dans sa main et le fait tourner autour de ses doigts, à partir de ce moment, il catapulte dans la mémoire du lecteur le message presque subliminal qui suggère partiellement que le problème entre les Américains et les Musulmans est aussi religieux. À la question de Puig: «

—On peut même se demander si toutes ces questions n'en forment pas qu'une seule. Une seule qui serait...» (276), le narrateur omniscient intervient rapidement pour expliquer que Wise avant de répondre: «fit sauter le petit pompon par-dessus son pouce comme s'il se fut agi d'une écuyère minuscule» (276). Avant la confrontation de Puig qui demande directement à Wise: «— Qu'est-ce que Globalia?» (276), le narrateur omniscient intervient de nouveau pour détourner l'attention du lecteur vers une autre dimension symbolique: «Toujours le même regard ironique; toujours le même silence entre les phrases» (276). Rufin n'a pas l'intention de répondre à la question, mais plutôt la laisse dans les limbes avec l'objectif de la laisser filer, à condition qu'il ne soit pas lui-même qui le dise directement et ainsi qu'il évite les futurs affrontements avec la critique. Il ne faut pas oublier que Rufin soutient que le rôle du romancier ne consiste pas à signaler directement certaines choses dans son œuvre, sinon que cette fonction appartient aux critiques littéraires (495).

Pour certains, l'attaque décrite par Rufin ressemble beaucoup à celle qui a eu lieu pendant la période de Bush et qu'on a considérablement exposée sur «les écrans» au niveau mondial. Dans le roman, avec la voiture piégée, Baïkal est déclarée l'ennemi intraitable de Globalia et les médias à sensation le dénaturent. Pendant les attentats du 11 septembre, Bush déclare bin Laden «l'ennemi public numéro un» des Américains, sans mentionner que bin Laden a été le partenaire d'affaires de la famille Bush pendant des années, tout comme l'explique Michael Moore dans Dude, Where's My Country? Dans son livre, Moore se demande pourquoi les Bulgares qui travaillaient dans les Tours Jumelles sont restés chez eux le jour de l'attaque et qui les a pu informer? Un autre point important à analyser, c'est que dès le début des enquêtes on déclare Oussama bin Laden comme l'ennemi numéro un du gouvernement des Etats-Unis, cependant le Président Bush et le FBI autorisent les 24 membres de la famille bin Laden de

quitter le pays sans qu'il y ait eu aucune investigation, due à une demande expresse présentée par le régime saoudien (Tyler). Après la demande saoudienne, le gouvernement des États-Unis et le FBI les transportent en France en jet privé, sans objection (Mayer), cependant il reste toujours étrange qu'on ne demande aucune enquête de la part des autorités américaines, démontrant que la famille Bush a maintenu des liens étroits avec les bin Laden. Cette idée est corroborée par Allen en disant que les familles Bush et bin Laden ont maintenu des relations commerciales par le biais de la compagnie pétrolière appelée «Arbusto», une idée aussi partagée par Rupert qui soutient que la relation entre la famille Bush et les bin Laden est due au pétrole; «Arbusto» représente la société où le frère d'Oussama, Salem bin Laden, a investi 5% de son capital total (Dude, Where's My Country? 8-13) La relation d'Oussama bin Laden avec la famille Bush pendant 25 ans (Moore 25) suggère au lecteur qu'il existe entre Bush et Oussama bin Laden un accord pour trouver le «Nouvel Ennemi». Cette question est exposée dans Globalia lorsqu'Altman se présente à Cap Cod avec Baïkal pour lui dire qu'il l'a choisi pour représenter le «Nouvel Ennemi» (84-95). Le courage de Baïkal convainc Altman de le sélectionner en lui disant: «Vous cherchez l'aventure. Elle est à vous» (94); sans alternative, Baïkal se plonge inévitablement dans l'aventure qui entoure la trame du roman.

Dans Dude, Where's My Country? Michael Moore se demande comment bin Laden peut être l'ennemi des États Unis, s'il est mortellement malade? Le manque de présence publique de bin Laden oblige les médias à présenter des photos et des vidéos retouchés pour continuer à montrer un bin Laden «ennemi numéro un» des Américains. Rufin écrit Globalia tout en présentant la stratégie machiavélique d'Altman et de la Protection sociale, qui font plier la société en l'imprégnant de peur. La manipulation par la peur est très connue par le Président Bush, car en soumettant la société américaine par la terreur, il réussit sa réélection à la Maison

Blanche. L'épouvante créée chez le citoyen américain par la figure de bin Laden est analysée dans l'émission de télévision *Hardball with Chris Matthews* décrivant bin Laden comme une personne ayant de graves problèmes de foie et de reins, ce qui le force à être régulièrement connecter à des appareils qui le mettent sous dialyse (Gannon). La santé décadente de bin Laden ferait supposer certains analystes que celui-ci serait mort (Bruns), tandis que l'Oussama de Rufin (Baïkal) vit encore dans les non-zones «isolées, morcelées, à ce point bombardées que toutes force organisée y a aussi été cassée» (93). Cependant, le changement de gouvernement provoque aussi des transformations au niveau de la politique internationale; ainsi, le 2 mai, 2011 le Président Barack Obama ordonne une incursion secrète des forces armées spéciales SEALS pendant laquelle Oussama bin Laden est capturé et tué au Pakistan¹³⁸.

Parallèlement à la trame narrative, le roman Globalia présente la transformation de l'écosystème global d'où surgit une organisation qui cherche à faire connaître la réalité sur la transformation des écosystèmes nationaux et mondiaux. Il s'agit de l'Association Walden qui essaiera d'éclaircir l'histoire qui concerne le monde globalisé et son impact sur la communauté biotique. L'auteur subtilement introduit ses idées dans la lecture quand il cherche à faire prendre conscience de la transformation des écosystèmes qui œuvrent contre la communauté qui cohabite la planète Terre. Dans la prose on ne parle pas directement des sentiments des personnages concernés par la transformation de l'environnement globalien, non plus des non-zones, ce qui implique que l'investigateur devienne un détective de l'histoire sociale. Rufin aide à comprendre cette idée en montrant que la fonction du romancier ne consiste pas à prendre parti puisque cela représente le travail de l'essayiste: «à tout le moins, c'est ce qu'on attend de lui. Le romancier doit au contraire s'en grader. Il renvoie chacun à ses émotions, à ses réflexions et à ses choix»

¹³⁸ <http://thelede.blogs.nytimes.com/2011/05/01/bin-laden-dead-u-s-official-says/>

(496). L'érudit qui étudie la prose dans Globalia oblige l'analyste à faire sortir sa loupe pour déchiffrer les idées trouvées dans le texte. L'auteur déclare le fait que l'écrivain: «même s'il n'a pas la prétention d'égaliser Flaubert, a pour responsabilité d'animer la matière, d'y insuffler l'esprit» (495). Rufin soutient que ses réflexions sur la globalisation, il les a déjà exprimé comme essayiste et qu'elles lui manquaient pour compléter dans ses romans, pour cette raison il souhaite: «dépasser cette schizophrénie et de faire confluer les deux formes d'expression» (494). Il cherche à faire connaître son discours littéraire du point de vue qui encadre «l'immédiateté de notre monde» (494), bien qu'il ne faille pas oublier que l'histoire écologique au sein d'une société biotique ne peut pas s'écrire sans une base représentant le passé et le présent, d'où l'on peut visualiser un avenir immédiat. La vision de comment le temps et l'espace se transmutent chez chaque écrivain, est abordée par le russe Mikhaïl Bakhtine, tandis que Mikhaïl Khrapchenko approfondit dans son essai La personnalité de l'auteur et l'évolution de la littérature, le caractère et la personnalité que l'auteur se crée à travers le temps. Pour Khrapchenko "le mouvement de la vie et de la littérature provoquent sans cesse de nouveaux problèmes et donnent naissance à une nouvelle approche aux différents thèmes. [...] En effet, l'engagement idéologique de l'art et sa vocation sociale sont parmi les plus importants problèmes de l'esthétique» (7). Cela entraîne que l'écrivain transmette dans son œuvre l'expérience de sa vie, où sa mémoire fonctionne comme une grande batterie de connaissance qui stocke tout ce qu'on découvre ; par conséquent, lorsqu'on écrit, des profondeurs de l'inconscient jaillissent des sources d'idées qui, comme précieuse lumière recouverte de vertu artistique terminent à façonner l'œuvre:

Par conception du monde de l'écrivain on comprend tout d'abord sa vision particulière du monde, la nature de son contact avec la réalité, son attitude envers

elle. Il est clair que le talent est, en principe, le don de l'apprentissage de la vie d'une manière plus aigüe et plus grave, l'habilité de sentir et de voir ce qui est imperceptible pour les autres. Un véritable talent artistique se distingue par sa sensibilité, par sa capacité de réagir avec une profonde émotion à la réalité de la vie, pour surmonter les frontières apparentes de phénomènes et capturer les aspects inconnus. La vision du monde, formée au cours de la vie de l'écrivain dans des conditions historiques et sociales, systématise les observations et ses représentations, définit sa qualité [...] En étudiant la vie et la reproduisant dans son œuvre, l'écrivain réalise un travail extrêmement subtil et complexe concernant le choix de l'important et l'intéressant, il exécute un travail d'analyse très approfondi de la réalité. La façon dont l'auteur aborde le monde environnant joue un rôle assez important. (12-13)

Tout en suivant théoriquement la structure de cette idée théorique, on comprend que Rufin exprime dans Globalia la nécessité de partager avec le lecteur ses expériences et son interprétation de l'environnement globalisé qui transforme les écosystèmes. La présence des deux mondes qui roulent sur le même chemin se reflète dans le pouvoir des membres de la Protection sociale pour étouffer les espèces des non-zones et celles de Globalia. Au milieu de ces deux mondes déséquilibrés apparaît l'Association Walden qui cherche à préserver l'histoire des espèces et à éduquer la population sur la protection de l'environnement. Paul H. Wise apparaît comme membre fondateur et Président de l'Association (274) qui, aidé par un groupe de personnes réparties dans «plusieurs succursales à Seattle» (176) reçoit la tâche de préserver la réalité historique. Représentant la nouvelle génération qui refuse d'être contaminée, à l'âge de seulement 10 ans, Wise utilise le patrimoine de sa famille pour acheter et recueillir des livres

qu'ils lèguent sagement aux futures générations en tant qu'écriture vue comme réalité du monde (274). Wise dans un hangar de Boeing construit la souche de Walden, un symbolisme qui donne l'impression au lecteur que la lutte entre les richesses naturelles et commerciales ne s'est pas terminée, car si l'on souhaite toujours maintenir la vie sur la planète Terre, obligatoirement le naturel doit prévaloir sur le gaspillage de la société industrielle. En utilisant ce type de discours écologique Rufin démontre que l'Association Walden s'affronte au pouvoir globalien qui représente la transformation environnante; sans doute, la défense de l'environnement de Walden s'effectue en se retranchant dans un ancien bâtiment (271), bourré de «livres et brochures» (272), recouvert de poussière et de vieux papiers (272), à côté de «Deux fauteuils en cuir passablement usés se faisant face» (272). Ces actes descriptifs dans la prose démontrent la différence entre le pouvoir global, renforcé par le capital par rapport à la pauvre Mère-Nature qui, pareil à la Cendrillon, refuse à mourir puisqu'à côté d'elle mourront aussi les espèces qui la cohabitent.

Dans Globalia on note que Rufin garde une grande affection et admiration pour le héros écologiste du roman, dès le moment où il le baptise Wise. En effet, il l'appelle le 'sage' puisque le mot 'Wise' en traduction de l'anglais signifie 'sage'. La sagesse de Wise lui fait percevoir dès son enfance que le néolibéralisme enrichi génère le terrible déséquilibre écologique de la planète, raison pour laquelle le protagoniste met sa richesse à disposition de la défense de la nature, bien que Rufin essaie de clarifier que la richesse d'un homme ne peut pas rivaliser avec la fortune d'un système dûment stratifié qui absorbe les richesses à l'échelle mondiale. C'est pour cette raison que l'Association Walden dans sa pauvreté matérielle exhibe les richesses spirituelles inspirées de la parole écrite, capable de changer par le biais de l'éducation mortuaire cours pris par les espèces qui habitent la Planète Verte. Encadré dans ce discours de l'écologie humaine, Rufin décrit Wise comme un être humain qui déborde de paix, d'harmonie, de connaissances, où

son aspect physique et intellectuel est décrit comme: «sa peau cireuse, ridée et plissée [qui] semblait conserver la tracer d'un ancien embonpoint [malgré] son aspect provocant de vieillesse, cet homme avait incontestablement un air de pureté et de beauté» (273-4), puis le narrateur omniscient continue à dépeindre la pureté de Wise en montrant le détail de ses yeux «emplis de douceur, de paix, et [...] malgré tout confiance» (277).

De par sa nature dans Globalia, Walden¹³⁹ explique qu': «il y [a] longtemps que les brassages humaines avaient ôté toute signification aux patronymes» (181), alors que dans le monde globalisé vivent des gens qui invoque le nom de "Henry David Thoreau" (182) puisqu': «Il fallait une imagination supérieure pour concevoir un monde où l'homme vivrait ainsi librement dans la nature et se livrerait à ses plaisirs sans tenir le moindre compte de l'intérêt collectif: pêcher, faire du feu, couper des arbres» (182). La destruction provenant de l'industrialisation du marché et de la globalisation suggèrent que les expériences partagées par Walden sont un: «conte à la limite de l'absurde, plein de fraîcheur et de poésie» (182). Dans Globalia l'alternative à l'arrêt de la transformation brutale des écosystèmes naturels peut se réaliser à travers l'éducation des générations futures pour protéger le milieu naturel à la manière proposée par Henry David Thoreau¹⁴⁰ lorsqu'il est allé vivre «à Concord, qui se trouvait alors

¹³⁹ Dans 'Pourquoi j'ai habité à Walden', Henry David Thoreau explique les raisons pour lesquelles il est allé à Walden, en déclarant: «Je suis allé dans les bois parce que je voulais vivre délibérément, adresser uniquement les faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas voir ce qu'elle avait à enseigner, crainte qu'avant de mourir je découvre ne pas avoir vécu. Je n'ai pas voulu vivre autre que la vie; il est si cher vivre; j'ai non plus voulu pratiquer la résignation, sauf si cela était absolument nécessaire. J'ai voulu vivre profondément et extraire toutes les moelles de la vie, vivre de manière tant sévère et Spartan, comme pour vaincre tout ce qui n'est pas vie, couper une large renflée au ras du sol, mener la vie dans un coin et la réduite à ses extrêmes les plus bas, et si mesquine, puis obtenir tous ses mesquineries, et publier dans le monde ses mesquineries, ou si elle était sublime, le savoir par expérience et pouvoir donner un résumé réel dans ma prochaine sortie. Parce que je pense que la plupart des hommes sont dans une incertitude étrange si la vie est du diable ou de Dieu et on a déduit quelque chose précipitamment, que le but final de l'homme c'est de glorifier Dieu et se réjouir de Lui dans l'éternité» (Walden ou ma vie entre les forêts et les lagunes 90-91)

¹⁴⁰ Henry David Thoreau est né à Concord, au Massachusetts, aux États-Unis le 12 juillet 1817 et il est mort le 6 mai 1862. Thoreau est considéré le fondateur de la littérature américaine et le pionnier de l'écologie et l'éthique environnementale. Fatigué de l'individualisme et la déshumanisation qu'expérimente la nation américaine, Thoreau

aux États-Unis d'Amérique, de 1817 à 1862» (183); en tant que leader du mouvement écologiste, il déménage à Concord¹⁴¹ «pour s'installer dans les bois et on l'a mis en prison parce qu'il refusait de payer des impôts» (183). Complètement mécontent avec le cours pris par les États-Unis dans la cupidité mondialisée, Thoreau se déclare entièrement en désobéissance civile dans son œuvre intitulée La désobéissance civile et critique les États-Unis pour la mauvaise gestion dans la politique nationale et internationale qui se convertit en mondialisation du processus mercantiliste. L'écologiste dans son héritage littéraire soutient que la véritable démocratie doit se trouver dans les mains du peuple et que le citoyen en faisant usage de ses pouvoirs civils choisit ses dirigeants, puis les élus du peuple sont obligés de le représenter comme un père responsable qui s'occupe de ses enfants faisant que les majorités puissent profiter de la gouvernance. Hélas, le système politique au pouvoir a pris une direction opposée à laquelle il avait été mandé. En effet, le politicien ne sert plus avec le poste, mais s'en sert, et c'est ici où le mécontentement de

décide de s'échapper de la ville et vivre en communion avec la nature à partir du 4 juillet 1845 jusqu'au 6 septembre 1847. Il dépeint artistiquement ses expériences et ses connaissances dans son œuvre Walden, publiée en 1854. En 1846 Thoreau refuse de payer des impôts parce qu'il est en opposition avec la guerre contre le Mexique et l'esclavage en Amérique du Nord, ce qui est mal interprété par le gouvernement américain et donc il est envoyé en prison pour une nuit. Les événements génèrent le traité La désobéissance civile (1949), où il devient un pionnier du pacifisme et de la non-violence, en disant que le gouvernement ne devrait pas avoir plus de pouvoir que les gens sont prêts à lui donner. Ces interprétations philosophiques place Thoreau sur un piédestal élevé, partagé par les premiers écologistes. Ses essais sont influencés par la pensée de Tolstoï, Mahatma Gandhi, Edward O. Wilson et son livre L'avenir de la vie. La pensée de Thoreau fleurit les luttes pour la défense des droits civils encouragés par Martin Luther King et ses disciples aux États-Unis d'Amérique et d'autres parties du monde. La pensée de Thoreau est renforcée beaucoup plus lorsqu'en 1998 le social-démocrate Bill Clinton, alors Président des États-Unis le propose comme un exemple à suivre dans les pratiques du citoyen et affirme la supériorité morale de désobéissance civile sur la violence.

¹⁴¹ Concord est un village situé non pas très loin de Boston, dans l'État de Massachussetts, aux États-Unis. Concord a une grande valeur historique car il est à l'origine des batailles d'indépendance contre l'Angleterre. Il n'y a aucune doute que lorsque Rufin cite les villages de Concord et Cap Cod dans Globalia, il cherche à transmettre un message: que le citoyen américain même s'il déclare son indépendance de l'Angleterre, il vend sa souveraineté à l'industrialisme démesuré, généré par la mondialisation. Il n'y a aucune indépendance avec des esclaves et de la faim comme dans Globalia et les non-zones, une idée réaffirmée par Rufin en disant: «—Nous avons appelée cette association "Walden" pour que nos adhérents comprennent bien ceci: sous les apparences du rêve, ce qu'ils trouveront ici, c'est la réalité [...] C'est exactement le contraire de ce qu'ils peuvent voir sur les écrans» (183). Tandis que le protagoniste Puig écoutait toujours sonner les mots de Wise comme des coups de cloche: «Ces paroles étaient en tous points semblables à ce qu'il pensait lui-même, depuis qu'il avait été renvoyé du journal. Il eut d'abord l'envie de sauter de joie» (184).

Thoreau le fait se convertir en désobéissant de la conjoncture dominante, parce qu'il pense que le meilleur gouvernement est celui qui se dédie à gouverner moins:

Je crois sincèrement dans la devise «Le meilleur gouvernement est celui qui doit gouverner moins», et j'aimerais le voir mis à effet le plus rapidement et systématiquement. Bien fait, enfin cela résulte en quelque chose dont je crois aussi: «Le meilleur gouvernement est celui qui ne doit pas gouverner en absolu». Et lorsque les gens seraient prêts à le faire, ce sera le genre de gouvernement qu'ils auront. Dans le meilleur des cas, le gouvernement n'est rien de plus qu'une commodité, mais pour la plupart les gouvernements sont gênants et tous sont révélés pour l'être à un certain moment donné. Les objections faites à l'existence d'une armée permanente, qui sont plusieurs et de poids et qui méritent être maintenues, peuvent également se brandir contre le gouvernement-même. L'armée permanente est seulement le bras du gouvernement établi. Le gouvernement lui-même, qui est le seulement mode choisi par le peuple pour exécuter sa volonté est également soumis à des abus et à la corruption avant que le peuple puisse agir. (3)

Dans La désobéissance civile Thoreau exprime son mécontentement à l'égard de l'invasion des États-Unis d'Amérique contre le Mexique pour lui supprimer ses États du Nord, et ainsi, le territoire des Américains est étendu jusqu'à son accès à l'Océan Pacifique. D'après Thoreau, le gouvernement des États-Unis n'a pas été autorisé par le peuple pour mener cette guerre, sauf si l'on prend en compte les groupes intéressés par le pouvoir économique et territoriale qui se jettent à la tâche expansionniste et qui viole le droit sacré du citoyen:

Nous sommes témoins de la guerre en cours avec le Mexique, le travail de quelques individus relativement, qui utilise le gouvernement actuel comme outil; en principe, le peuple n'aurait pas adopté cette mesure. Le gouvernement des Etats-Unis n'est-il pas une tradition, cependant bien récente qui lutte pour se projeter intacte vers la postérité, mais perdant à chaque moment quelque chose de son intégrité? Il manque la vitalité et la force d'un seul homme: parce qu'un homme peut le plier à sa volonté. C'est une sorte de fusil en bois pour le peuple-même, mais il n'est par conséquent moins nécessaire pour ce peuple, qui exige également que certain appareil compliqué qui répond à sa propre idée du gouvernement. Alors, les gouvernements démontrent avec succès comment ils s'imposent aux hommes et pourtant, créent leurs propres contraintes avec succès. C'est excellent, nous devons l'accepter. Toutefois, ce gouvernement n'a jamais dépassé une entreprise, sauf pour le vacarme avec lequel on a sorti le corps. On ne maintient pas le pays libre. On ne laisse pas l'Ouest établi. On n'éduque pas. Le caractère inhérent du peuple américain est responsable de toutes les réussites et on aurait fait beaucoup plus si le gouvernement ne lui avait pas tendu un piège comme il est arrivé tant de fois. Parce que le gouvernement est un stratagème par lequel les hommes tentent de laisser seul mutuellement et atteindre le maximum de commodité lorsque les gouvernés sont laissés en paix. (9)

Dans Walden ou ma vie entre les forêts et les lacs Thoreau informe qu'il est allé dans la montagne pour s'échapper de la vie urbaine parce qu'il désire expérimenter les vrais plaisirs de vivre sans les astreintes du système dans lequel il a déjà cessé de croire. La vie dans la ville dégoûte Thoreau à tel point qu'il arrive à s'exiler à la campagne où il se réjouit des délices qui

génère la vie en communion avec la nature. L'écologiste dénonce l'asservissement brutale qui provient du marché régi par l'offre et la demande, et où: «l'ouvrier n'a pas du temps libre pour une intégrité durable permanente; il n'est pas autorisé d'entretenir les relations les plus virils avec les hommes, parce que son travail serait méprisé sur le marché» (18). Thoreau, en approfondissant la misère humaine connue autour du monde, touche le cœur du lecteur, en affirmant:

Je ne doute pas que certain de ceux qui lisent ce livre, ne peuvent pas payer le dîner que vous venez de manger ou les vestes et les chaussures que vous êtes en train de dépenser, ou vous venez de dépenser [...] Il est évident que beaucoup d'entre vous vivent une vie pauvre et servile, parce que l'expérience a amélioré ma vision des choses. (18)

Il soutient que les agriculteurs sont contraints de travailler comme des esclaves pour la "nécessité" (17). L'homme n'a aucune obligation de travailler des extensions géantes de terres lorsqu'en réalité, leurs familles mangent seulement une petite quantité de ce qu'ils produisent (17). Thoreau mentionne expressément l'asservissement de la race humaine par l'invention mercantiliste en créant la monnaie comme une forme de contrôle social. C'est là où le citoyen avec le désir de devenir milliardaire tombe dans le piège de vouloir avoir plus de capital pour se sentir important, mais pour ce désir mesquin on sacrifie son propre frère et toute la communauté biotique. C'est une des raisons pour laquelle Thoreau s'en va à Concord pour y vivre seul dans la forêt, à côté de la lagune Walden où les voisins les plus proches se trouvent à un mille. C'est à Walden où il se prouve à lui-même et qu'il commence à construire une cabine dans laquelle il se loge pour deux ans et deux mois; dans cet endroit il produit tout ce qu'il mange, ainsi qu'il se libère des préoccupations et des nécessités de la ville (15). Thoreau promeut le retour au naturel

où les êtres vivants vivent sans contraintes sociales qui les enchaînent sur un modèle social construit par les humains pour surveiller leurs frères. Cette réflexion-même est partagée par Rufin qui exprime ouvertement dans Globalia que sa façon de lutter contre la globalisation mercantiliste c'est de protéger le milieu naturel. C'est pour cette raison que chaque membre de l'Association Walden, comme un moyen d'initiation, doit lire le livre: "Walden, ainsi que le sous-titre, La vie dans les forêts et le nom de l'auteur: Henry David Thoreau" (182).

Pour laisser un final ouvert dans le roman, de la même façon que le monde globalisé est dénoncé par le prosateur, on présente le débat entre le monde naturel, représenté par l'Association Walden contre l'environnement commercial dirigé par les transnationales qui se servent de manière opulente des ressources naturelles. La profusion dans laquelle habitent les propriétaires des transnationales dans les espaces libres se note dans la description du château situé dans la bulle de verre et entouré de: «denses forêts qui couvrent le nord de la Moravie, sur les contreforts des Sudètes, se dressait inexplicablement une gigantesque bulle de verre» (444) qui héberge: «un seule édifice: le château de Bouzov et son parc» (444). Dans cet espace extravagant se réunissent les grandes compagnies transnationales invitées par Altman pour aborder des questions de nature globale, mais à la fois on décrit l'endroit comme une partie du royaume céleste où les yeux des dieux mortels du marché possèdent du grand confort. C'est ainsi que l'auteur décrit un peu les somptueux espaces intérieurs du château habités temporairement par Altman:

C'était un endroit livré à la mélancolie de l'attente. Tout était prêt pour y accueillir la vie. Les lits étaient pourvus de draps en lin, la cuisine tout émaillée de faïence bleue regorgeait de provisions; dans les hautes cheminées, des troncs d'arbres secs, en bois véritable et pas en ersatz non polluantes, n'espéraient

qu'une allumette pour s'embraser. Un seul homme pouvait opérer par sa présence cette métamorphose et cet homme était Ron Altman. Bien que son légitime propriétaire, il venait rarement au château de Bousov. Quand il arrivait, en une heure à peine, la grande carcasse médiévale s'étirait, se dégourdissait, reprenait chaleur et couleur. (444)

Altman donne des instructions claires à ses sujets afin de préparer en détail tout pour que les rois du marché puissent sentir leur somptuosité céleste tandis que le patron suprême attend: «assis dans un grand fauteuil à dossier plat et à pieds tournés. En entendant la cavalcade assourdie des valets dans les étages, il était confiant et souriait. Le château serait prêt à temps pour recevoir dignement ses invités» (444-5). Peu avant l'heure, les invités commencent à arriver, c'est ainsi que Patrick le neveu d'Altman apparaît dans un véhicule «dans la grande cour dallée de schiste noir» (445), il sort «bronzé selon son habitude» (445), il laisse un employé déposer la voiture dans le garage, et il «entra dans le château par un pont de pierre et traversa la salle des gardes» (445), il monte «un escalier monumental aux marches usées et une antichambre tendue de tapisseries vénérables, il parvint à la bibliothèque où son oncle l'attendait» (445). L'élégance et le confort du lieu montre la différence entre la vie du citoyen ordinaire en Globalia et la forme somptueuse de vivre des riches qui dirigent la puissance du marché globale. À la suite de l'entrée de Patrick, il y arrive Gus Fowler, un type auquel, selon Altman: «Rien de ce qui se mange en Globalia ne lui échappe. De l'industrie agrochimique au restaurant du coin, tout est à lui. C'est incroyable comme un être aussi petit peut être aussi vorace» (447), suivi par le Britannique Alec Himes: «Roi du système bancaire et des assurances, c'était un personnage familier sur tous les écrans. Il ne répondait jamais aux interviews que par des grognements

dubitatifs qui affolaient les marchés » (448). Par la suite, il y entre un personnage avec des «traits asiatiques» appelé Muniro:

Il était inutile d'en dire plus. Son nom ornait la plupart des véhicules de Globalia et l'on savait que toutes les marques lui appartenaient. Les véhicules privés et les transports collectifs, les engins de chantier et les véhicules militaires, tout ce qui était en mouvement de façon autonome et jusqu'aux machines-outils dépendait de son groupe. La légende voulait qu'il eût commencé comme simple ouvrier. (448)

Bientôt il y arrive Laurie avec un air de pouvoir absolu: «l'arrière-petite-fille du grand Bill, la célèbre héritière du groupe Minisoft, la maîtresse incontestée d'un empire qui contrôlait tout ce que, en Globalia, était électronique, informatique, télécommunications et presse» (449), la grand-mère qui paraît agaçante parce qu'Altman «avec son château en Bohême, qui vient nous tourmenter» (449) la fait parvenir jusqu'à cet endroit lorsqu'elle a eu une opération où l'on lui a greffé trois mois auparavant un cœur de «clone de rechange» (449). Tandis qu'ils parlent, il y arrive Pat Wheeler, la propriétaire qui possède la SOCO GEGCO, une organisation qui contrôle une multitude d'entreprises dédiées aux «travaux publics et de la construction» (450); tout de suite, «des yeux timide derrière ses grosses lunettes» (450) il y arrive le groupe KHATRA, «Premier fabricant d'armes en Globalia» (451). Ainsi, un à un les invités passent à la réunion luxueuse où chacun des arrivants affiche «un âge extrêmement avancé [qui] représentaient les plus puissants acteurs dans les différents secteurs économiques de Globalia» (450).

CONCLUSION

La présente thèse contribue pleinement à l'écocritique dès que l'étude renforce sur le fait que la littérature constitue un excellent conducteur pour éveiller la conscience écologique, étant donné le fait que notre écosystème –Terre est un biotope interconnecté et où l'homme n'a pas tissé la trame de la vie, sinon qu'il est tout simplement un brin du manteau global appelé la Terre. Au cours de notre analyse des romans Amor en la Línea Vieja et Globalia, nous avons vu qu'à travers le discours littéraire on faisait la radiographie de l'état dans lequel se trouvent les écosystèmes locaux, régionaux et globaux qui dans des périodes différentes ont cohabité sur la Mère-Terre. Il s'agit d'un discours moralisant et polémique qui permet à la fois d'articuler le rapport d'interdépendance qui existe entre la nature, la culture et l'être humain. Ainsi, la littérature fonctionne comme un conducteur d'énergie ayant une vision d'un nouveau paradigme qui essaie de créer conscience pour que l'humain conçoive les autres êtres vivants au même niveau. Autrement dit, l'humain n'est ni supérieur, ni inférieur à aucun autre être vivant cohabitant la Terre. Les romans de Rufin et Rojas Pérez font preuve d'une influence significative sur les gens puisque les deux écrivains apportent une nouvelle vision du milieu terrestre où tout ce qui nous entoure est aperçu comme interconnecté. Il s'agit de voir l'écosystème-Terre comme la Mère-Terre.

Tant Rufin, comme Rojas Pérez étalent une vision écocritique qui narre la trame depuis la perspective de différentes époques. Rojas Pérez voit comment la nature est anéantie par les compagnies multinationales qui embauchent les gens à détruire la nature au profit des cultures de la compagnie et cela génère l'hécatombe écologique à niveau global. Parallèlement, Rufin, dans son œuvre, dépeint une réalité futuriste où (la nature de jadis de Rojas Pérez qui demandait en criant sa protection) le milieu de demain est déjà détruit. Ainsi, la nature rufinienne devient un

fait du passé, ou bien une relique de musée où les gens peuvent s'envisager l'image de la nature d'hier. Les deux écrivains : Rufin et Rojas Pérez exposent dans leurs œuvres une réalité globale de la destruction des écosystèmes de la Mère-Terre. Il n'y a pas de doute que Rufin et Rojas Pérez ne traitent pas leurs œuvres littéraires comme une utopie, sinon que depuis la perspective de la réalité.

Les deux écrivains, Rufin et Rojas Pérez apportent des solutions concrètes à la dégradation de la nature. D'un côté, Rufin -en s'inspirant dans l'œuvre de David Thoreau- propose le retour à la forêt, au sauvage, au naturel. De l'autre côté, Rojas Pérez reflète clairement l'urgente nécessité d'un changement immédiat, étant donné le fait que la vie de tout être vif est en danger. C'est ainsi que Flor, la femme de Chemo, au début du roman ne comprend pas l'importance de la nature équilibrée ; toutefois, lorsque la compagnie bananière Borzone arrive dans la région et détruit le milieu, Flor –comme héroïne, accompagnée par ses enfants- se mettent à la tâche de nettoyer Río Jiménez qui s'était transformé en déversoir industriel. Au moment où Flor et ses enfants assainissent l'écosystème-rivière, ils contribuent à la protection des écosystèmes locaux, nationaux et par conséquent globaux. Il s'agit donc de la conscientisation de la littérature écocritique à niveau global comme on analyse l'urgente nécessité de changement dans toutes les nations du monde.

Les deux romans se complètent entre eux de telle manière que, pour mettre en lumière ces fondements, le lecteur devient le témoin impuissant d'une pollution progressive de la terre, de l'eau et de l'air. De ce qui était autrefois un véritable paradis terrestre dans Amor en la Línea Vieja on découvre une planète Globalia quasi détruite, où les espèces ont disparu dans leur majorité, où le climat doit être réglé avec des appareils technologiques très avancés, la nourriture est produite de manière artificielle et les odeurs sont préservées seulement dans les musées de

l'agriculture. Sur le plan écologique, le lecteur voit clairement les résultats dévastateurs d'une « société de risque » qui a produit tellement, sans aucune limite que ses menaces et difficultés doivent être partagées par tous et où un nouveau contexte oblige le système à évoluer et à prévenir l'imprévisible. Parallèlement au monde détruit par le progrès globalisateur, on découvre le monde naturel et sauvage des non-zones qui garde toujours des petits souvenirs de ce qui était le monde autrefois. Ces fragments de mémoire ressemblent à l'environnement vécu à l'Ancienne Ligne, un espace qui explore sur la notion de cultures hybrides pour évaluer l'impact de la société caractérisée par une hybridation des cultures souches, populaires et de masse liées à l'expansion cosmopolite. Il s'y ajoute également les liens entre la classe sociale, la stratification culturelle et la boulimie symbolique de consommation. Les deux écrivains, Rojas Pérez et Rufin partent du principe qu'il faut tout d'abord mettre en contraste des mondes totalement différents afin de réussir à convaincre le lecteur, par un cri écocritique désespéré, qu'il est nécessaire de protéger la nature à n'importe quel prix, quel qu'en soit le coût financier actuel, car il n'est plus question de mettre une ligne de démarcation entre la nature et l'être humain.

Avec Amor en la Línea Vieja l'auteur se montre fortement engagé dans la défense de l'environnement. En les exposant à une variété de théories, l'auteur touche ses lecteurs jusqu'à éveiller une conscience écocritique et diriger leur réflexion vers l'importance du rôle que le texte littéraire joue non pas seulement en tant que moyen de transmission du message écologique, mais aussi en tant qu'outil de conscientisation dans la lutte pour la préservation de toutes les espèces, l'être humain inclus. De même, le texte souligne les implications pratiques qui résultent de la conservation de l'environnement, mais qui s'oppose toutefois à une perspective anthropocentriste de l'Univers (Buell). La première partie du roman extériorise la beauté naturelle dans un style édénique; dans la ferme de Don Román les techniques agricoles sont

conçues à partir d'un modèle de développement durable. La graine de maïs, par exemple, est semée dans la terre qui avait été laissée en jachère. À plusieurs moments, les écosystèmes terrestres et intergalactiques se réunissent. D'autre part, Rojas Pérez met en valeur la simplicité qui définit ses personnages et qui imposent par leurs préférences le retour à l'authenticité, à leurs origines, à la Mère-Terre. Le courage des protagonistes pousse les générations futures à agir et à prendre des mesures *ad hoc* contre la destruction progressive de l'environnement.

Pour citer Jonathan Bate, Rojas Pérez possède «the capacity of the writer to restore us to earth¹⁴²» de même qu'il aide à concevoir une perception plus développée du monde où les éléments de la nature, comme les animaux, les plantes, le soleil, l'air, l'eau, etc. jouent un rôle important, à tel point qu'à travers leurs propres histoires, ils arrivent à éveiller la pensée critique du lecteur. De la sorte, Glotfelty assure que:

[...] an ecologically focussed criticism is a worthy enterprise primarily because it directs our attention to matters about which we need to be thinking. Consciousness rising is its most important task. Ecocritics encourage others to think seriously about the relationship of humans to nature, about the ethical and aesthetic dilemmas posed by the environmental crisis, and about how language and literature transmit values with profound ecological implications¹⁴³ .

(<http://www.asle.org>)

¹⁴² «[...] la capacité de l'écrivain de nous retourner à la terre» (traduction propre).

¹⁴³ «Une critique écologiquement orientée est une noble entreprise principalement parce qu'elle dirige l'attention sur ce que nous devons réfléchir. Un éveil de conscience représente la tâche la plus importante. L'écocritique encourage les autres à penser sérieusement aux relations entre l'homme et la nature, aux dilemmes éthiques et esthétiques posés par la crise environnementale, et comment la langue et la culture transmettent des valeurs de profondes implications écologiques». (traduction propre)

En tant que critique littéraire et romancier, on suppose que l'auteur Rojas Pérez est conscient de la technique utilisée ; ce pourquoi on a vu comment il approfondit et développe l'idée d'une relation véritable entre les êtres humains et leur environnement, de telle façon que la page lui sert de toile à peindre son dessin et les paroles métamorphosent le lecteur et le transportent à des dimensions où, comme il le dit, «tout est pure vie».

Pour démontrer la relation qui existe entre la ville et la campagne on incorpore la théorie de Raymond Williams et on constate l'existence d'un échange de communion totale qui efface complètement la barrière entre les humains et le reste de l'environnement. La nature de Rojas Pérez est conçue à la perfection dès qu'elle offre à ses espèces tout ce dont on a besoin. Le paysan de Rojas Pérez montre clairement un style de vie auto-suffisante, étant donné qu'il se limite au fait de satisfaire sa consommation personnelle quotidienne, en contraste totale avec le citoyen globalien de Rufin qui est, ainsi comme Morin l'explique, "un individu autonome [qui] construit son autonomie à partir de la consommation d'une grande variété de produits, d'une très grande quantité d'énergie [...] et d'un très long apprentissage scolaire" (L'an I 14).

Dans la seconde partie du roman il y ressort la destruction environnementale causée par les compagnies bananières de l'Ancienne Ligne, une région qui appartient géographiquement à la province de Limón. L'œuvre littéraire rappelle le travail de Rachel Carson et dénonce évidemment l'usage indiscriminé des agrochimiques interdits aux Etats-Unis, mais utilisés au Costa Rica et qui ont causé de graves problèmes environnementaux, ayant des répercussions régionales et globales. Le critique français Edgar Morin envisage ce processus comme un élément fondamental dans la vie, toutefois il pense que:

[...] le problème le plus grave n'est pas tant que l'homme use et dilapide l'énergie naturelle [...] Le danger est dans le poison qui dégrade sans pouvoir être dégradé lui-même, déversé en des quantités telles qu'il dégrade l'organisation complexe des écosystèmes. (L'an I de l'ère écologique 13)

En s'appuyant sur les théories de la globalisation et du cosmopolitisme, l'écrivain Rojas Pérez introduit petit à petit l'idée de la 'globalisation du marché', étant donné que le processus de l'exploitation agricole change au moment de l'arrivée de la compagnie transnationale United Fruit Company qui, à l'heure de la production de la banane, rase complètement les écosystèmes originels et vierges. Dans la production de la banane, la compagnie détruit les forêts ancestrales, sèche les lacs et les rivières, contamine la terre et l'eau; l'air devient gris à cause des agrochimiques vaporisés dans les plantations de banane ce qui démontre que les dommages écologiques commencent à l'Ancienne Ligne et s'étendent aux écosystèmes globaux.

Par conséquent, la deuxième partie du roman Amor en la Línea Vieja soulève une question d'éthique environnementale, orientée vers une demande de justice environnementale, lorsque "cette forme de justice traite traditionnellement de la distribution égale ou équitable, entre les humains, des biens, des services, des ressources ainsi que des risques et des menaces qui affectent l'environnement » (Delord 80). Ainsi, le roman soutient que l'existence des êtres humains se réduit au statu de simples esclaves agricoles qui ont été empoisonnés par les produits agrochimiques répandus dans la région. La collaboration de la classe dominante avec la compagnie United Fruit permet au gouvernement d'ignorer les revendications sociales des ouvriers dans les bananières. Au moment où des demandes pour une meilleure protection de l'environnement s'associent à juste titre à des revendications à caractère purement humain, les ouvriers entament une grève pour défendre leurs acquis sociaux et la protection de

l'environnement, néanmoins, le gouvernement les accuse judicieusement d'être des communistes. La lecture écologique du texte s'attache à l'idée que l'environnement serait comme un espace politique et dialogique d'intervention, comme le lieu significatif d'une prise de conscience face aux enjeux que suppose une meilleure gestion de nos ressources naturelles. Ainsi, on voit comment le gouvernement contrôle les grévistes et passe sous silence ceux qui osent se prononcer contre la compagnie transnationale fruitière.

En plus de la dichotomie entre la campagne et la ville, Amor en la Línea Vieja insère des fragments de texte ayant des connotations mystiques, étant donné le fait que le roman suggère en premier plan l'idée que la terre est directement liée à l'univers. Dans son livre Tripulantes de la nave Tierra o Conquistadores, l'écrivain Walter Rojas Pérez fait allusion au «vaisseau spatial appelé la Terre». L'auteur invite le chercheur à admirer la Terre comme si elle était un être vivant qui entre dans une relation symbiotique avec l'écosystème interplanétaire. Le discours écocritique-intergalactique du mélange de genres est révélé quand on décrit le voyage du personnage Nuria qui part pour un monde souterrain ou intra-terrestre. Le thème de ce voyage a pour base les concepts de la Terre creuse ou de la Terre des «trous noirs»¹⁴⁴, véritables centres électromagnétiques où beaucoup de gens auraient disparus. Cette rencontre de deux mondes

¹⁴⁴ Parmi ces endroits on peut citer «le triangle des Bermudes» où l'on suppose qu'une grande quantité de vaisseaux, d'avions et de personnes sont disparus. Des disparitions similaires sont arrivées dans «le triangle du Diable» vis-à-vis des côtes du Japon. La théorie de la Terre creuse est renforcée par les recherches du vice-amiral Richard E. Byrd autour du Pole Nord qui dit avoir visité le Pole Nord et s'inséré à la Terre par un trou par où il pût admirer l'univers. Dans cet endroit, il y a des montagnes, des rivières, des lacs et une cité appelée «la Cité de l'Arc-en-ciel» ou «l'Avenue de l'Arc-en-ciel congelé» où il y habite la super-race occulte. Cette théorie est aussi soutenue par le mathématicien du XVIIIe siècle Léonard Euler et le découvreur de la comète Halley, le docteur Edmund Halley qui soutiennent qu'en effet la terre est creuse et qu'il y a tout un univers caché. John G. Fuller suit cette théorie dans son livre «Voyage interrompu» et raconte l'histoire de Betty et Barney qui, après avoir subis un traitement psychiatrique à cause d'un problème d'amnésie, à travers une session d'hypnose, ils découvrent avoir été enlevés par des extraterrestres pour être analysés, et c'est dans ce moment-ci que ces êtres leur informent qu'ils tiennent beaucoup de bases dans plusieurs endroits de la Terre. La théorie des trous noirs a été analysée par la relativité d'Albert Einstein, ainsi que les professeurs Carl Frank et John Hutchison qui soutiennent que les trous noirs sont des champs magnétiques et électromagnétiques qui sont interconnectés entre la terre et l'espace.

démontre l'interrelation génétique des êtres humains avec d'autres êtres vivants¹⁴⁵, ce qui fait sentir au lecteur que la nature provient d'une même banque génétique, tout en voyant en Nuria le prototype de l'enfant stellaire¹⁴⁶. D'après les connaissances acquises à travers la lecture de livres achetés dans la province de Cartago, don Román conçoit les singes comme des simples cousins génétiques; cette idée renforce la théorie selon laquelle la Terre ferait partie d'une banque génétique-intergalactique. Dans la même littérature, il apprend l'existence de bactéries arrivées de l'espace qui seraient à l'origine de la faune et de la flore intestinale. Le protagoniste apprend aussi le secret de la formation de l'oxygène, ainsi que l'âge de la Terre et la constante transformation de la planète réalisée par d'autres êtres vivants. Dans Amor en la Línea Vieja apparaît un mélange de théories qui ajustent la pensée pour arriver à la compréhension que tout ce qui coexiste sur la Terre se trouve en relation fraternelle avec l'espace sidéral, ce qui crée une double responsabilité à l'heure de protéger l'environnement.

La publication du roman Globalia met en scène un État plus ou moins indéterminé, mais emblématique qui offre au lecteur la possibilité d'analyser les rapports d'hyperpuissance et de surconsommation entre l'être humain et le milieu urbain et néo-rural dans un nouveau contexte cosmopolite globalisé où la diversité représente la norme. Même si ce modèle cosmopolite révèle un effort conscient pour refléter une certaine diversité, celui-ci, selon Beck dans un entretien avec Catherine Halpern, «va au-delà en mettant au contraire l'accent sur la reconnaissance des différences, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur». Pour autant, Globalia prend acte de la nature

¹⁴⁵ Cette idée que la vie sur Terre est liée avec celle d'autres êtres qui habitent sur d'autres planètes est partagée par Zacharia Sitchin. Dans son œuvre La douzième planète l'écrivain affirme que la vie sur Terre a été créée par des êtres interplanétaires et que depuis ce moment jusqu'au présent on s'adapte. L'héritage généalogique est développé par le physicien, biologiste moléculaire et neuroscientifique, le professeur Francis Crick.

¹⁴⁶ D'après la théorie, les enfants stellaires sont les enfants venus des étoiles. Ces enfants sont décrits par Brad et Francie Steiger comme des individus dont les âmes sont incarnées dans les individus ayant des armes provenant d'autres systèmes stellaires, puis ils ont voyagés à la Terre et ils ont décidé de s'y incarner pour stimuler le développement spirituel et évolutif de l'humanité.

comme s'il s'agissait d'un processus de fragmentation qui a cessé son existence de manière naturelle parce qu'elle s'est convertie en quelque chose d'artificielle, puisque ce qu'on observe dans le monde globalien ce sont des morceaux de la nature. Rufin lance un défi à l'historien Dominick LaCapra en renversant la véracité de l'historicité dès que le romancier introduit l'idée que le lieu n'importe pas, en plus il échappe à une identification tangible et cartographique.

Un œil attentif se porte également sur les écosystèmes naturels, comme s'il s'agissait de quelque chose d'exotique et d'inconnu pour la majorité de la population de Globalia. Il est important de se souvenir que l'environnement est tellement artificiel que les gens font de longs voyages pour admirer des artefacts qui représentaient autrefois la nature. Le rapport des urbains avec leur environnement est seulement orienté vers la consommation. L'expérience des touristes avec cet environnement se limite aux randonnées et à la consommation des produits de la société urbaine, comme les différents types d'assurances, les équipements sportifs, la nourriture, etc. Bien sûr, le Globalien en se retrouvant face à une végétation diminuée réagit avec surprise à cause de son manque de connaissances de la nature. C'est un phénomène qu'ils ne connaissent pas parce qu'ils habitent dans un monde artificiel.

Rufin se penche sur la question de l'inégalité entre les différentes classes à l'intérieur de l'État et à une échelle plus élargie dans le cadre du monde globalisé; il s'agit plutôt d'inégalités dans un cadre humanitaire, en particulier de la controverse sur l'origine de la précarité qui représente une problématique délicate non pas seulement dans les non-zones, mais aussi dans le monde développé, due aux nouveaux risques qui redéfinissent un nouvel espace cosmopolite. Il existe une division sociale où les directeurs de Globalia sont des corrompus qui ont sucé l'économie mondiale, ont appauvri leurs concitoyens et font croire à leurs compatriotes qu'ils vivent dans une vraie démocratie. Les gouvernants mafieux vantent les mérites de la démocratie

lorsqu'il y a un président qui en effet n'a pas le pouvoir d'agir comme tel. Ceux qui contrôlent la Sécurité sociale manipulent la population en disant que la liberté, la sécurité, la prospérité, l'unité politique prédominent dans Globalia, et que les Globaliens se dirigent directement vers la perfection.

Dans son roman, Rufin introduit son lecteur à la majorité de la terminologie critique littéraire actuelle, de la sorte que ce n'est pas une surprise lorsque le romancier introduit subtilement l'idée de "production sociale de risque" et de «cosmopolitisme méthodologique» (Beck) qui démontrent une confrontation évidente entre la politique institutionnelle et les multiples alliances que Beck appelle un «méta-jeu», justifié par le chercheur Frédérick Vandenberghe de la manière suivante:

Toujours à la recherche de la combinaison la plus avantageuse du capital et du travail, les entreprises et les multinationales rêvent d'un «capitalisme sans travail et sans impôts». Elles [...] pressent les gouvernements [...] d'abolir les droits sociaux acquis, et de l'autre, de garantir l'ordre et la loi, réduisant ainsi potentiellement l'État au rôle d'un gigantesque commissariat de police. (□Les grandes figures□)

Dans cette nation cosmopolite, les compagnies transnationales sont des organisations impliquées dans le contrôle du pouvoir pour étrangler le citoyen commun. Globalia s'est transformé en un vrai pouvoir mondial qui ne possède pas de rival qui puisse mettre en danger une nation si puissante. Pour cette raison, on arrive à inventer un ennemi qui, en utilisant cette démagogie politique, puisse effrayer le citoyen et le contrôler. C'est pour cela que Hannah Arendt nie la possibilité d'une démocratie cosmopolitique dans un contexte de risque totalitaire: «La notion même d'une force souveraine dirigeant la terre entière [...] n'est pas seulement un sinistre

cauchemar de tyrannie, ce serait la fin de toute vie politique telle que nous la connaissons. Les concepts politiques sont fondés sur la pluralité, la diversité et les limites réciproques des pouvoirs» (94).

Les concepts d'écologie humaine et de cosmopolitisme s'imposent par la question morale parce qu'ils se fondent sur des préoccupations changeantes de la communauté, ainsi que de l'altérité politique qui siège et abuse des membres de la société civile. De cette manière, on voit dans Globalia qu'après une attaque inespérée contre les petits villages, appelés terroristes il y apparaît une "force humanitaire Globale" accompagnée d'aliments et de médicaments qui sont censés d'être distribués aux victimes que l'on venait d'assassiner. Même si on cause des dommages à l'environnement, l'artifice politique permet de créer un rideau de fumée pour camoufler les crimes qu'on provoque contre le citoyen global. Pour cette raison, Rufin raconte qu'une personne ayant des références historiques devient très dangereuse pour le système dès elle possède les connaissances qui ne lui permettent plus d'être manipulée. Tous ces éléments descriptifs de l'environnement global narrés par Rufin permettent au lecteur d'avoir un clair panorama des événements qui ont lieu dans l'environnement global.

Il ne faut pas oublier qu'au moment de la publication du roman Globalia, le monde déclare la guerre en Irak, plus tard cette réalité historique s'étend à d'autres nations. Même si Oussama bin Laden a été assassiné, les guerres ne s'arrêtent pas parce qu'elles génèrent d'énormes profits pour les pays qui gagnent ces marchés. Dans Globalia Rufin reflète une grande quantité de ces expériences vécues pendant son long parcours avec les ONG, comme vice-président des Médecins sans Frontières, des innombrables campagnes en Afrique et en Amérique latine. La vision du monde de l'homme connaisseur de la réalité mondiale transforme Globalia en une forte critique de la démocratie néolibérale. Le chaînon "Liberté, Sécurité,

Prosperité” représente des vestiges vivants de musée qui ont cessé leur existence dans le méga-État planétaire, appelé Globalia.

Les romans Globalia et Amor en la Línea Vieja s’associent à un passé, un présent et un futur incertain qui démontrent l’existence des structures de pouvoir corrompues qui cherchent à contrôler l’autrui et son milieu. Les mesquins désirs de pouvoir et d’argent entraînent certains humains qui ressentent avoir l’autorité de diriger, ce que transforme les autres en esclaves. Ces désirs mesquins génèrent l’appauvrissement de l’être humain et son environnement naturel. Amor en la Línea Vieja analyse de manière progressive comment les compagnies bananières transforment l’environnement naturel qui se répercute négativement sur la vie saine de la planète. Globalia transporte le lecteur vers un futur altéré, avec peu de végétation, où l’être humain s’est converti en marionnette du système. Dans cette structure on ne peut pas critiquer lors qu’on le fait, l’individu est déclaré l’ennemi du système. C’est ainsi que le respect pour l’autrui et le reste de la nature a perdu son vrai chemin, car « □ L’être humain a perdu la perspective de ce qui est la terre : elle est un grand vaisseau spatial où il n’y a pas d’espace pour les touristes! Ici, chaque membre de l’équipage se promet de la défendre! La santé de la planète n’est pas négociable!» (Amor 121)

NOTES

[1] La situation environnementale a reçue dans des périodes différentes des interprétations variées; certains penseurs concordent avec la pensée d'autres experts ou bien s'opposent aux courants d'interprétation des discours écologiques. Depuis l'antiquité, les Grecs partent de l'hypothèse que la nature est imposée à l'homme et que la raison de l'homme n'est qu'une petite particule en comparaison avec la grandeur du Logos cosmique qui régit l'Univers (Mora Rodriguez, 1992 : 19-25). Dans le cas de Platon, celui-ci «voit dans la matière la matrice du mal moral et de l'indigne qui nous a fait venir au monde pour expier un péché commis dans les vies précédentes» (22). Dans la vision du philosophe grec, l'existence de l'homme est une façon d'épurer l'imperfection apportée par lui-même, dès que sa relation avec la nature est imparfaite, mais à son tour elle est perfectible. Aristote perçoit la nature de manière ordonnée et le monde avec une structure organisée et immuable; pour lui, les êtres vivants maintiennent une hiérarchie «dès les premières manifestations de la vie dans les plantes inférieures, en passant par les plantes, aux éponges et d'autres animaux [...] et en passant par les animaux invertébrés, singes et pygmées, jusqu'à l'homme» (Crombie 76). Aristote ajoute que la nature, ayant la nécessité de conservation, «a créé certains êtres pour diriger et d'autres pour obéir. Il a voulu que l'être doué de raison et prévision dirige comme propriétaire, ainsi que l'être capable pour ses facultés corporelles exécute les ordres et obéisse comme esclave» (12). Le philosophe ouvre la porte pour que l'homme mène les autres espèces, y inclut la même espèce humaine pour seulement avoir de l'argent comme moyen de pouvoir qui contrôle les autres êtres vivants. Hippocrate, à travers son discours médecin-philosophique, cherche un équilibre entre l'homme, la science et le reste de la nature, en disant que le médecin, pour être bon, il doit appuyer sa tâche dans les saisons de l'année, puisqu'il devra observer les vents chauds et froids [...] aussi que les effets des diverses

eaux [...] l'astronomie peut essentiellement contribuer à la médecine parce que le changement des maladies de l'homme est en rapport avec le changement du climat» (Wermer 787-788). La pensée hippocratique se fonde sur le bon bilan et sur la relation excellente que le patient maintient avec la nature. Si la personne est saine, cela indique qu'il y a un équilibre, mais s'il tombe malade cet équilibre avec l'environnement se casse; par conséquent, il doit surveiller de près la paix corporelle et spirituelle du patient, le compromis éternel du médecin étant alors de vivre en communion avec la nature et, à son tour, de la protéger (Sarton 425). Pour Saint Augustin la nature humaine, dès son origine, est endommagée parce qu'elle entraîne le péché original. Il est pour cette raison que l'homme dans son prêcher dédaigne la matière du monde, en attendant le passage définitif à l'autre vie pour être heureux (Mora Rodriguez 22). On n'attend pas des bonnes actions de la part de l'homme dans ce monde lorsqu'il comprend cette vie comme une sorte de promenade et qu'on laisse à son pas la dévastation de l'environnement. L'homme pense qu'il est supérieur aux autres créatures qui cohabitent la terre, ce pourquoi l'homme est en ligne directe et en compromis avec Dieu, mais les autres espèces ont un caractère dépendant, ce qui fait qu'ils ne soient pas comme l'homme (Copleston 83-84). La Bible présente à l'homme comme administrateur de ce qui existe sur la terre: «Et Dieu les bénit, et il leur dit: "Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. Et Dieu dit : regardez, je vous donne toutes les herbes qui engendrent semence sur la face de la terre; et tous les arbres fruitiers qui produisent semence vous serviront d'aliment, et tous les fauves de la terre, les oiseaux du ciel, tous les reptiles de la terre serviront d'aliment à tout être qui respire l'herbe verte» (Genèse, 1:28-30). À l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, on a laissé le libre arbitre pour qu'il domine les autres êtres vifs qui habitent la mer, volent dans le ciel et qui vivent sur la terre.

Son action n'est pas de contemplation passive, mais plutôt d'administrateur qui se sert de et qui dilapide les biens existants dans son environnement. Francis Bacon, avec une vision plus moderne, indique que l'homme s'instruit dans les sciences non pas avec le sain désir d'apprendre, mais parce qu'il cherche la façon d'obtenir le pouvoir sur les autres êtres vivants. La mise au point que Bacon donne sur le contrôle de la nature s'oppose à la philosophie aristotélique (Losse 78-79). René Descartes, tout comme Bacon, pense que les connaissances de la physique peuvent être employées pour «nous faire propriétaires et possesseurs de la nature» (77). John Locke avec un style politicien-libéral, anti-écologique et avec une interprétation de son environnement quotidien, propre à la bourgeoisie libérale du XVIIème siècle déclare que: «la découverte de l'argent a donné aux hommes l'occasion de continuer à acquérir et augmenter ses acquisitions» (25). Sur cette perspective égoïste et individuelle dans l'appropriation illégale de la nature Fritjof Capra manifeste: «bien que l'eau qu'il émane du front est de tous, qui peut douter que la récolte dans un récipient appartient à celui qui l'a remplis? [...] cette loi primitive de la nature, au moyen de laquelle on commence la propriété de ce qui était avant le commun, continue à régir encore parmi ceux qui forment la partie civilisatrice du monde» (42-43).

^[11] L'éthique écologique se réfère à la relation harmonieuse soutenable entre la société et la nature où l'on règle les relations avec les autres êtres et les éléments de l'univers naturel. On doit prendre en considération les problèmes existants orientés vers la compréhension et la connaissance de la société pour déterminer les points prioritaires de la protection de l'environnement (González Dobles 145-148). L'éthique écologique suppose reconnaître les valeurs morales de tout ce que nous entoure, sans penser dans la valeur matérielle-productive, mais plutôt mettre en rapport le monde extérieur avec une expression spirituelle interdépendante qui implique le respect, la responsabilité et l'évaluation dans la relation homme-nature:

«L'homme croit seulement dans la mesure qu'il est capable d'évaluer les choses, de les voir non pas comme des choses matérielles, comme valeurs pour lesquelles il vaut la peine lutter, de manière que, grâce à cela, tout le reste acquiert du sens» (Mora Rodriguez 21). L'éthique écologique plaide pour la reconnaissance de la vie comme valeur fondamentale où la nature représente l'axe primordial. On considère que les hommes font partie de l'histoire de la terre, ce pourquoi nous devons vivre en communion avec l'environnement pour maintenir l'équilibre et donner les droits correspondants à chaque espèce (Millier 11-27). Malheureusement, les XIXème, XXème et XXIème siècles ont réduit la valeur de la biodiversité à une simple signification matérielle et de production pour le développement économique, en croyant que la nature n'a pas de fin. En réalité, dans l'interaction de l'homme avec la nature, il faut maintenir l'équilibre et s'éloigner de la pollution, corriger tant qu'on peut les erreurs du passé, instruire la population pour que la Terre soit vue comme le refuge de tous les êtres qui habitent la planète et pouvoir l'hériter aux générations futures. On est arrivé à comprendre que l'environnementalisme traditionnel, représenté par le maintien et la protection de l'environnement naturel, n'est pas suffisant pour l'équilibre écologique et ne garantit pas l'existence humaine sur la terre, parce que l'éducation éthique-écologique est déjà une nécessité pour la société actuelle.

^[111] Le Costa Rica est un petit pays de l'Amérique Centrale avec un territoire de 51.100 km² et tout comme les autres nations latino-américaines, le Costa Rica maintient une économie capitaliste dépendante et par conséquent sujet à des fluctuations mondiales. La crise mondiale de 1929 répercute négativement dans l'économie fragile en faisant que les prix internationaux du café tombe un 50%, en étant à l'origine de la crise agricole qui provoque le chômage du paysan, la baisse dans la production interne, la centralisation majeure de la terre par le propriétaire, constante économique qui se maintient pour une période étendue (Vega Carballo 187). La

bourgeoisie agro-exportatrice est fortement frappée par la baisse des prix mondiaux du café et de la banane, mais ils transfèrent rapidement ces effets économiques aux journaliers (Camacho 130). Avec le manque d'exportation et importation le fantôme fiscal néfaste arrive au gouvernement et oblige au non-paiement des dettes obtenues avec les organismes commerciaux américains et anglais pour trois ans (Rojas Bolaños 27). Sans doute que l'inaccomplissement de paiement costaricien est à l'origine d'un majeur endettement avec les puissances économiques des emprunteurs; par conséquence, l'élite agro-exportatrice dominante du pays transfère les pertes à la classe travailleuse, prolétariat qui en «1932 maintient à peu près 8.863 chômeurs, approximativement 6% de la population économiquement active» (29). La crise de 1929 et la souffrance de travail éprouvée par les travailleurs dès 1920 prépare le chemin avec la formation d'organisations qui cherchent à défendre le camarade opprimé (Salazar 58), mouvements idéologiquement inspirés dans la Révolution Russe de 1917. C'est ainsi que commence la génération d'étudiants de l'école de droit, conformée par Manuel Mora Valverde, Ricardo Coto Conde, Luis Carballo Corrales, Jaime Cerdas Mora, accompagnés par les éducateurs Luisa González Gutiérrez, María Isabel Carvajal (Carmen Lyra) qui, unis aux diverses unions de travailleurs, se proposent d'organiser la masse ouvrière par le biais du Parti Communiste, organisation politique qui se fonde officiellement le 16 juin 1931, bien que le professeur Vladimir de la Cruz soutienne qu'il est le 6 juin 1931 (246). Dans son roman Amor en la Línea Vieja Rojas Pérez observe et raconte les conditions infernales des travailleurs de la bananière sur la côte Atlantique, le climat de la zone, les maladies terribles, l'exploitation du capitalisme yanqui, la coupe d'arbres et la contamination de l'environnement par la compagnie United Fruit Company, que l'auteur appelle Borzone.

THE COSTA RICAN NEGRO' S PLACE IN COSTA RICA?

Among the many items of interest in the Agreement between the Government and the United Fruit Company over the Banana Contract, there is a clause somewhat perplexing. That is the 8th Clause of the Executive's recommendations to Congress, agreed upon by the Company, which says that « *all preferences of work in the Banana Industry must be given to Costa Ricans* », and it goes on to demand that « *it is prohibited to employ people of color in such works in the Pacific Zone.* »

This discrimination seems ridiculous and lacking in vision, educated men are really not always wise; to suit the clamor of the here rabble, we find the more prepared ones lending themselves, by their prejudice against a few whose only failure is that they may be born with a different hue but in every equal other respect, to a stupidity bordering on savagery. The Constitution of le Costa Rica provides that all races and creeds within the country *are free to labour where they please*, and in whatever recognized profession they may choose; yet here we find our deputies, don Juan Romagosa included, discriminating against a coloured labourer. Is this not ridiculous, (to say the least of it), when we find that 2/3 of the population of Puntarenas are people of coloured origin, being mixed breed of Negroes and Indians. Besides, thousands of people of colour in this country who are either Côte Ricans by naturalization or by birth are constantly being hunted down and even paid for their votes when election time comes, and great promises held out to them of des facilities should their party get in power.

Does this discrimination not seem ill advised? If preference must be shown to Costa Ricans in the public engagements of the country, where does this class come in? How can

President Jiménez's Government now attempt to push them out of the way? Did they not help him into power?

There are very many highly intelligent and even educated Costa Rican Negroes in this country, how will they stand by and allow this inserted against them? Is it not of paramount importance that some of us should get up a memorial to be sent to the Chief Executive asking his interpretation of this paragraph of the agreement and to enlighten his country men as to a point of citizenship: « Children born of aliens in Costa Rica, not registered in the Consulates of their alien parents, to what flag or country do they belong? »

Can we not awaken the smoldering embers of the Club Creollo

Colonization of British Guiana

By *The Gleaner* of Jamaica we note that the Commission sent out by the League of Nations at the instigation of the British Representatives to that international assembly, to investigate the adaptability of the forest lands of the province of Rupununi, British Guiana, for the colonization by the Assyrians of the Mandated Territory of Iraq, who have been declared undesirable by the Armenians, the dominating section of that little Kingdom, have left Guiana on their return to Europe to hand in their report.

Neither Brigadier General Gilbert Browne nor Signor C.R. Giglioli of the Commission would allow an interview by newspapermen on the matter ; the only item they had that was out gave traversed 1.500 miles of jungled territory in their inspection and it was a very healthy and fine country.

It has long been our opinion that the time has arrived when the British Government should take up the matter of providing a Colony for the many thousands of labourers who have

taken the opportunity of migrating from their native lands in search of « *Green fields and pastures new* » and are now being insulted, snubbed and ill-treated in these pastures and fields no longer new or fresh, as is evidenced in the Republic of Panama. Here, so soon as the « Construction of the great waterway », the work on which they were utilized, was completed they were declared no longer and sent desirable back from whence they came after nearly half a century of settlement.

In Cuba, to which country they were attracted and also contracted by the thousands when the price of sugar was high and Cuban labour could not cope with the situation, they were again declared undesirable so soon as change came about in the economic life of the country, and thousands had to be repatriated to the lands of their birth by the Government Colonial, most in a starving condition.

They experienced similar treatment in Nicaragua and Honduras whither they were transported by the United Fruit Company area extensive most the institute to in the world under banana cultivation. No sooner than the natives of these des countries knew des how to plant, clean, prune, cut and ship the fruit they were not only asked to vacate but were massacred with little or no protection.

What happens in Costa Rica?

Right here in Costa Rica what happens? These people were contracted by the late Minor C. Keith and later on by the United fruit Company, constantly, between the years 1872 and 1900 (the writer himself coming under contract in 1899), at a time when not only was native labour inadequate, inefficient and insufficient, to carry on the construction of the Railroad conceded to the British bond holders of the Costa Rica Railway Company, but the health conditions of the territory through which this railway and its consequent improvements had to travel, were so

dangerous and pernicious, the atmosphere so impregnated with yellow and other malignant fevers, the waters of the streams so charged with myriads of deadly germs, that it was considered suicidal to come to work on the Atlantic Coast; yet after sacrificing the lives of thousands of these immigrants from the British West Indies to clear up and make healthy the livable and Province of Limon for the natives of the interior, we find the same insults and condemnations being showered on their heads, the heads of a people who have made Costa Rica the pleasure ground it is for native and tourist alike. They are even told by the National Congress that they must be segregated into isolated corners and not allowed to enter her capital, where the only places of striking interest have been made by possible foreign capital.

The United Fruit Company, now known here as the «Compañía Bananera de Costa Rica», is demanded to employ 80 per cent of native labour as against 20 per cent of the foreigners who were brought here by this very Company to make the Park, the Sea Wall, the Custom Houses and their surroundings habitable for this 80 per cent to occupy. What ingratitude. The rest of this colony of wonderful colonizers must therefore wander about, sneaking back into the adjacent Republics, where they are not wanted, to eke out a miserable existence in search of work among strangers who would shoot them down at sight were it not for the fear of the laws of the land.

We have often wondered if the British Consuls at these places have ever brought the impossible conditions imposed on these people, to the attention of Downing Street, and if so, why nothing in the line of a new Colony has been thought of, as is now being done for the despised Assyrians of Iraq. And since, apparently, nothing has been done by the de Representatives of His Britannic majesty in these countries, why will not those who are suffering

in the manner above outlined, make a loud to the wail British Government for the establishment of such a Colony, whether it be in Africa, British Honduras or Guiana.

The British West Indian is such a wonderful colonizer that we are venturing to say if a Colony were allotted them, the lands granted at the rate of one dollar per in 15 payable hectare years or earlier if possible, the country opened by the building of highways and railroads on which the people could be employed while their crops are coming into production, there would be developed within two years a wonderful increase in the trade of bananas and des other vegetables with citrus and other lines within five years, all within the Empire. This too, in the event of a storm occurring in Jamaica, helps the Producers Association of that island by providing them with an additional and reliable supply from within the confines of the Empire. This increase would in no way affect the United Fruit Company because, in five years time, according to the terms of the new Contract, she will be getting bananas here at twenty five cents per count so as to enable her to pay the European duty and undersell the West Indian fruit.

We throw this idea out to the U.N.I.A.; they might get up a huge Bonne Petition with the « Vu » (sic) of our Consuls here, to be placed before the Jamaica Government or for presentation to Downing Street. The Associate editor of this paper, Mr. S.C. Nation, will willingly work in harmony with any such plan for the relief of these stricken and unfortunate people here and in other Republics.

The avis parties interested of are invited through these columns.

The recent elections

On Sunday February 9th this Republic passed through the most sensational Presidential election of all times in her history.

Never has so much interest been exhibited in any other election as was evidenced in this one. It was well known that the party was Cortés immensely strong and influential, but the Beeche party was declared equally powerful. The Communist Party, composed as it was of the labouring masses, was considered a dangerous factor in opposition to the others; both have however been overwhelmingly defeated by don León Cortés and in a manner never even conjectured by his principal adherents. In every province he led the cortesistas votes by more than the aggregate of their opponents, there was not a redeeming district in the whole combat. Cortés won easily, actually playing with his opponents.

The first count reported showed Cortés having 49.471 votes; Beeche, 28,605 and Sáenz, the Communist candidate, 4,547; but the final count disclosed that don León Cortés, of the National Republican Party, had received 53.748 votes, don Octavio Beeche, of the National Party, 30.884, and don Carlos Luis Sáenz, of the Communist Party, 4.693 votes. The number of rejected or spoiled votes amounted to 1.431. Thus it will be seen that 89.325 votes were cast; meanwhile the computers who were entrusted with the handing out of the cédulas for voting stated that nearly 128.000 had been given out by them to persons eligible to vote out of a population of 577.833. What has then become of the remaining 38.000 odd cédulas?

However, tranquility reigns in every corner of the Republic. Having regard to the noise and propaganda made during the campaign, the great consternation among onlookers is the small number of votes secured by the Communist Party ; and the question naturally arises, what has become of the adherents, that only 4.618 votes could be mustered, especially after combining with the Labourites and styling themselves the « Bloc of Workmen and Labourers » ?

Most persons are of the opinion that the Beeche party would have made a much better showing, but their alleged combination with the Communists, in case the absolute majority was

not obtained, crippled their chances of success. And in this direction one cannot help admiring the good judgment of the voters, for when the assassination of Mr. González is considered as also other atrocities threatened and committed by the Communists, who could vote to encourage the strength of such party? A party which denies the civilizing educational influence of the Church on a community, a party which encourages the murder of those who, by their thrift and industry, have managed to mass a few thousand dollars, and the confiscation of their property for distribution among discontents and fanatical enemies of work and thrifty ideas. *The Voice of the Atlantic* congratulates the good judgment of our voters in upholding the righteousness of the cause of our Institutions.

President Cortés will have a free hand in guiding the enlightened destinies of the country, as he will have no serious opposition in Congress; he has also gained the majority in every municipality. His party will be represented by 32 deputies, while the Nationalists will have only 9 and the Communists two of the 43 composing *our* Legislative Assembly.

I' LL SOON RETURN

<i>Frankfield Bush where I was born</i>	<i>Frankfield in your babyhood,</i>
<i>Reared on sweet potatoes, corn</i>	<i>When old huts about you stood,</i>
<i>Breadfruit, yams and cockstone peas</i>	<i>Long-shop was your only pride,</i>
<i>Kalalu with bread and cheese</i>	<i>Standing by your old roadside-</i>
<i>Hunts my mem' ry without ease</i>	<i>Road no more than five feet wide ;</i>
<i>Beck' ning « Come back, come, will you? »</i>	<i>But was good enough for you.</i>
<i>Frankfield, by the Minho stream ;</i>	<i>Years have fled and we have grown ;</i>
<i>I could never, never dream,</i>	<i>I' m a man now, you a town ;</i>
<i>While I climbed those guava trees</i>	<i>Railroad traffic, since of bat,</i>

*With my pants above my knees
 Driving birds off « goongu » peas,
 Ever I'd depart from you.
 Ever fanned by that cool air
 From the Minho running there,
 Even when the sun is hot
 Frankfield, you' re a favourite spot
 And I must forget you not,
 So I'll soon come back to you.
 Frankfield, claimer of my heart,
 Though some hundred miles apart,
 Still you hold my constant gaze ;
 For the happiest of my days,
 Compassed in one Mona's ways
 Say I must manage back to you.*

*Pretty buildings up-to-date
 Put you in such charming state
 That I' m longing more for you.
 Frankfield, sweet home of my birth
 While I' m wandering `bout this earth
 Searching for my share of gold
 To me sustain when I' m old
 When my bag no more can hold
 I will then return to you.*

Can B. Soyès, *The Atlantic Voice*, 22 March 1936

FAITH AND HOPE

*High hopes that burned like stars sublime,
 Go down the heavens of freedom;
 And true hearts perish in the time
 We bitteriestly needed them.
 But never sit we down and say:
 «There's nothing left but sorrow»;*

*There are no flowers blooming,
 But life beats in our frozen bough,
 And freedom's spring is coming:
 And freedom's tide comes up always,
 Though we may strand in sorrow,
 And our good bark, aground today*

*We walk the wilderness today
 The promised land tomorrow.
 Our birds of song are silent now,
 Lo, now the dawn bursts up the skies,
 Lean out your souls and listen.
 The earth rolls freedom's radiant way
 And ripens with our sorrow,
 And the martyrdom today
 Gives victory tomorrow.
 'Tis weary watching wave by wave
 And yet the tide heaves onward*

*Shall float again tomorrow
 Our hearts brood o' er the past, our eyes
 With smiling future glisten;
 We climb like corals grave by grave
 Yet beat a path way sunward.
 We're beaten back in many a fray,
 Yet never strength we borrow;
 And where our vanguard rests today
 Our rear shall rest tomorrow.*

J.B. Davidson, Citron. *The Searchlight*, 24 January
 1931

QUEER COMBINATION: THE OU-OU-G-H READING WRINKLE

*July is non time of drought
 Rough and tough, enough with Clough
 The doughty bough and plough and slough

 Cough and Gough in a trough
 Sought and fought for ought
 But nought they brought.*

*Though in although
 And dough does well for dough-cough-nough
 Through begins throughout,

 Bought and wrought must go with thought.
 And with Thoroughness, Thorough
 Was thoroughly bred with Thoroughfare.*

H. Hylton, Citron *The Searchlight*, 14 July 1930

THE CALL TO AFRICA

Awake ! Ye children of the Race The days of sighs are passed and o'er
Arise ! Take your allotted place Let's clasp our hands and wave the chain
The U.N.I.A. your motto be That will link us to Afric's main.
Think it, dream it, you shall be free. Brothers and sisters heed the call
We have non home, we have no flag Marcus calls us one and all
Our course and years have been zig zag Let us unite with one accord
But forward we go in the might of God And put this might program o'er.
To the place our forefathers trod.
Comrades and brothers pine no more

J. C. Francis, Bananito, Citron, *The Searchlight*, 23

November 1929

TO LEADERS OF EXCURSION TRAINS

I

Leaders who bask in white men's zone,
Can't you JO something for your own!
Why have you always criticised
While you have launched no enterprise?
Yeah, you can lead us much the same
As you have led us in ait these trains.

II

Excursion trains are good to run
But only when `tis rightly done;
The principles if all be pure
So many true ones will secure;
This crises calls for leaders true
To help the suffering, why can't you?

III

*Costa Rica, a blessed land
In which excursion trains run grand;
'Tis froth that Guapiles they'd go
But for the money they did so;
Atlantic Negroes all should know
Some better places, why not so.*

IV

*Then go wherever the young can find,
Improvements of all various kind;
'T will help ambitious ones to rise,
By seeing some new enterprise;
Then to their leaders they will give
Praises to them, yea, while they live.*

V

*The crowds that fill these trains so grand,
Are they the best class in the land?
Why decent people stay aside?
Their children they have kept beside,
For these men merit no the right
To lead their children out of sight*

...

IX

*Yea we want true leaders indeed,
For which we must earnestly plead,
We want wise leaders and profound
To put us on à vantage ground.
Leaders who walk in wisdoms ways
Their names shall have fullness of praise.*

Frank Moulton, Pacuarito, Citron, *The Searchlight*, 2

August 1930

*'Tis eventide - just half past six-
And, having read my Searchlight through,
I'll take the pleasure now to mix
A wholesome draught and send to you.
(But, by the way, I do cry
A Moulton in poetic glee;
If he can be, then why not I,
Who own a bigger head than he?)
And drink it all, dear S.C.N.,
'Twill make you strong - believe my word-
Which being the case, your agile pen
Will prove twice mightier than the sword.
Now, as the fruit of earnest search,
On 12th July - a month aback-
These big excursions by the Church
Became your subject of attack,
Which brought Saint Ambrose, without fear,
Upon the stage with rag to chew
Because you dared to interfere
With what did not belong to you:
But Ambrose dear had quite forgot
That nation means much more than one,*

PEACE

*And so as fast as horse can trot
Did he, poor fellow, cut and run.
Then came St. Cyr in saintly mood
To take you to a further task
For saying things he thought quite rude,
And things that should keep on a mask.
At his you got so very warm
That fires broke out from every side
Causing in hell so great alarm
That fiends went running far and wide
Thus bringing one right up to you,
Who Gazes only in his pot
For Crystals that he'd made to do
A lot of harm and damn your lot.
On knowing which you raised a cry
That really sounds much like defeat:
« Your garbage, Cyr, quite blinds my eye,
So from my columns make retreat
And sign peace terms without delay.»
Then think you how the Contract goes
In Congress Hall at San José
For only God in Heaven knows*

What will become of you and me

If Congressmen its terms ignore:

And then, not knowing where we'll be

Let's be at peace and fight no more.

Cyrillo, Siquirres, Citron, *The Searchlight*, 17 August 1930

The Horse, still an impression

As we note the splendour, the beauty of the animals being cared and trained for the Races at Cahuita on Easter Monday, we experience the gladsome conviction that despite his most dangerous competitors of the present age - the motorized vehicle and the device- the mechanical Horse yet holds his own and stoutly refuses the idea that his day of usefulness has forever departed.

For more than three score years we have been hearing that the days of the Horse were numbered. At the advent of the bicycle, we were told the stirrup would be superseded by the pedal.

At the coming of the automobile with its inflated tyres which inflicted less damage to our roadways, we realized that the splendidly matched pair of attractive trotters would no longer be kings of the public highway. By the appearance of the Tractor, we saw there would no longer be a need for the fine pair of heavily built plow animals, while the introduction of the Truck or Camion induced the belief that the utility of the intelligent, docile, faithful Cart Horse had departed para siempre.

The bombing aircraft relegated into oblivion the glories of the Cavalry which had for eons been the mainstay of the armies of the world, and robbed the cavalier of that glory and

admiration possessed by him from the age of Chivalry. Even the pleasing scene of the Lord of the attired manor in his costly coat of red, his knee breeches and his shining top boots astride his favourite mount, gets rearer and rearer; yet despite all these, as we observe our Racers proudly pacing around us, we feel a surge of pride that the Horse is still with us, still holding his own; that he is here for work, here for sport, here to stay.

Though once he only shared with the ox and the ass the privilege of bearing his master's burden, and has now to do so with the many mechanical des whose only devices claim of affinity with the animal kingdom may lie in their much boasted « horse power », we hold the opinion that instead of disappearing, the usefulness of our equine friend is gradually being restored.

The race track, which brought credit to man's ingenuity by the production of a lighter, swifter creature than the originally given us by nature, still increases in favour, despite the censuring of the Sweepstake and the Bet, with the Thoroughbred steadily gaining in appreciation and proving himself the Lord of the animal kingdom, the while his thrilling displays in speed and endurance become the King of Sports and the Sport of Kings. Hence he is with us to stay.

He is still the same as that which bore Wellington to welcome Blucher on the field of Waterloo, the same as that which accompanied King Richard the First throughout his Caladinic warfare on behalf of Christianity and gave England her « Coeur de Lion ». London yet boasts of her Horse Guards, and the British Sovereign still uses the Great Coach of State, drawn by its noted equipment of horses.

For the Polo Fields, we find new ponies being specially bred with which our Teams cross the oceans to do battle for the upkeep of the game. The Britisher meets the West Indian in the Isle of Springs, the des Lords of the prairies of Argentina and Brazil pit their skill against that of the North American on these proud mounts. But of far greater import are those who specialize in

the Horse for pure love of the animal, and who, when seated on such horses partaking of the healthy exercise, feel themselves Gods veritable of Creation. Yes, whether as necessity for work or as an AID to manly sport, the Horse has been in the forefront for thousands of years before Pharoah' s [sic] murderous charioteers perished in the Red Sea; and even though the present day material for the preservation of peace or the prosecution of war, for facilitating transportation or national assisting agricultural production has to be immensely metallic, the Horse is still a big business; there still remains a thrill in the mount of a gay animal which only true horsemen or horsewomen can experience. Horse and Pomp, Chivalry and Pageantry have ever been associated and will ever be, despite what rivalry may be encountered in the great and swift movements of an ever changing world.

BIBLIOGRAPHIE

- Acker, Alison. Honduras: The Making of a Banana Republic. Cambridge, Mass: South End Press, 1988.
- Acharya B.R., S. Raina, S.B. Maqbol, G. Jagadeeswaran, S.L. Mosher, H.M. Appel, J.C. Schultz, D.F. Klessig, R. Raina. "Overexpression of CRK13, an Arabidopsis cysteine-rich receptor-like kinase, results in enhanced resistance to *Pseudomonas syringae*." dans Plant J. 50, 2007: 488-99.
- Aínsa, Fernando, "¿Espacio mítico o utopía degradada?: por una geopoética de la ciudad en la narrativa." dans Espacios del imaginario latinoamericano. Propuesta de geopoética. La Habana: Editorial Arte y Literatura, 2002: 149-170.
- Aldrich, J.R., Bartelt, R.J., Dickens, J. C., Knight, A.L., Light, D.M., and Tumplinson, J.H. "Insect Chemical Ecology." dans Pest Management Science. 59, 2003: 777-787.
- Alegría, Ciro. El mundo es ancho y ajeno. Caracas, Venezuela: Biblioteca Ayacucho, 1986.
- Alfaro, Juan C. "Le monde secret de Bush" dans Granma. La Habana, Cuba : 17 aout, 2006.
- Altamirano, Ignacio. El Zarco. La Habana: Editorial Casa de las Américas, 1976.
- Antón, Benedicto. Educación ambiental. Conservar la naturaleza y mejorar el medioambiente. Madrid: Editorial Escuela Española, 1998.
- Arcanti, Krystina. El lenguaje secreto de las flores. Barcelona, España: Océano Grupo Editorial, 2000.
- Arias Maldonado, Manuel. "Democracia verde versus democracia liberal: ¿hacia un nuevo modelo democrático?" dans Revista de Estudios Políticos. 105, Nueva Epoca, julio-septiembre, 1999: 175-209.
- Arguedas, José María. Agua y otros cuentos indígenas. Lima, Perú: Editorial Horizonte, 1986.
- . Los ríos profundos. Lima, Perú: Editorial Horizonte, 1986.
- Audouin, Alice. Ecolocash : Une écologie de circonstance. Paris : Editions Anabet, Pamphlet, 2007.
- Auzias, Jean-Marie. Michel Serres, philosophe occitan. Montpeyroux: Jorn, 1992.
- Bakhtín, Mikhaíl. The Dialogic Imagination. University of Texas Press, 1981.
- Bajtín, Mijaíl. Teoría y estética de la novela. Madrid: Editorial Taurus, 1989.

- Balbuena, Bernardo. "La grandeza mejicana." Literatura hispanoamericana de la Conquista a la Colonia. La Habana: Editorial Nacional de Cuba, 1965: 359-68.
- Bate, Jonathan. The Song of the Earth. Cambridge, MA: Picador/Harvard University Press, 2000.
- Bauman, Zygmunt. Postmodern Ethics. Oxford: Blackwell, 1993.
- BBC World Service. "Taleban to Texas for pipeline talks." December 3, 1997, <http://news.bbc.co.uk/1/hi/world/west-asia/36735.stm>
- Beck, Ulrich. World Risk Society. Cambridge: Polity Press, 1999.
- . Risk Society: towards a new modernity. California: Sage Publications, 1992.
- Bello, Andrés. Silvas americanas. Caracas: Fundación Eugenio Mendoza, 1965.
- Berry, Wendell. "The Regional Motive." dans A Continuous Harmony: Essays Cultural and Agricultural. New York: Harcourt Brace Jovanovich, 1972: 63-70.
- Besse, J.-M. Voir la Terre: six essais sur le paysage et la géographie. Arles: Actes Sud, 2000.
- Bodenheimer, Edgar. Jurisprudence: The Philosophy and Method of the Law (revised edition). Cambridge, Mass: Harvard University Press, 1974.
- Boland, Wilhelm. et al. "Herbivory-induced volatiles elicit defence genes in lima bean leaves". Nature 406 (6795): 512-5, 2000.
- Bookchin, Murray. Urbanization without Cities: The Rise and Decline of Citizenship. Montréal, Quebec: Black Rose Books, 1996.
- Borjas Sánchez, José A. Andrés Bello in memoriam. Universidad del Zulia, Facultad de Humanidades, 1965.
- Bourdieu, Pierre. La misère du monde. Paris : Seuil, Coll. «Points essais», 2007.
- Buell, Lawrence. The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1995.
- Cans, Roger. Petite histoire du mouvement écolo en France. France : Delachaux et Niestlé, Coll. Changer l'ère, 2006.
- Capra, Fritjof. El punto crucial. Buenos Aires: Editorial Estaciones, 1996.
- Carroué, Laurent et al. La mondialisation. CAPES/AGREG, Bréal, 2006.
- Carson, Rachel. Primavera silenciosa. Barcelona, España: Grijalbo, 1980.

Carta Mundial de la Naturaleza. New York: ONU, 1982.

Castro Herrera, Guillermo. “Los frutos nuevos. Naturaleza, sociedad y cultura en la historia de América Latina.” dans Boletín de antropología americana. 80 (29), Julio 1994: 65-80.

Chamoiseau, Patrick. Les neuf consciences du Malfini. Editions Folio, Poche, 2010.

Claudé, Paul. Au milieu des vitraux de l'Apocalypse. Paris: Gallimard, Collection Blanche, 1966.

Clavel, Bernard. L'arbre qui chante. Paris: Pocket, Pocket Jeunesse, 2002.

Cockburn, John. Los viajes de Cockburn por Costa Rica. San José, Costa Rica: Editorial Costa Rica, 1976.

Colectivo de investigadores del Ministerio de Ciencia Tecnología y Medioambiente. Filosofía y Sociedad. La Habana, Cuba: Editorial Universidad de La Habana, 2003.

Colette. Dialogues de bêtes. Paris: Gallimard, 2004.

---. Les vrilles de la vigne. Paris: Le livre de poche, 1967.

Colón, Cristóbal. Antología de las crónicas de Indias. Managua, Nicaragua: Ediciones Distribuidora Cultural, 1995.

---. Diario de navegación. Comisión Nacional Cubana de la UNESCO, 1961.

Comté, August. Discours sur l'Esprit positif. Paris: Vrin, 1995.

Contreras Castro, Fernando. Única mirando al mar. San José, Costa Rica: Farben Grupo Editorial Norma, 1995.

Copleston, Frederick. Historía de la filosofía. Tomo II, España: Editorial Ariel, 1974.

Crombie, A.C. Historia de la ciencia: De San Agustín a Galileo. Madrid: Alianza Editorial, 1974.

Crutzen, Paul J., and Eugene F. Stoermer. “The ‘Anthropocene’.” dans International Geosphere-Biosphere Programme Newsletter. 41, May, 2000: 17-18.

Darrieussecq, Marie. Truismes. Paris: Editions Gallimard, Folio, 1998.

Darwin, Charles. El origen de las especies. USA: Alba, 1999.

De Ercilla y Zúñiga, Alonso. La Araucana. La Habana: Editorial Arte y Literatura, 1984.

- De la Montluel, Marie. Mélusine des détritrus. Monaco: Editions du Rocher, 2002.
- De la Vega, Gracilazo. Comentarios Reales. Lima: Ediciones Cultura Peruana, 2002.
- Delord, Julien. «La recherche écologique à l'épreuve de la philosophie de l'environnement». Labyrinthe [En ligne], 30, 2008.
- Deming, Alison Hawthorne. The Edges of the Civilized World: A Journey in Nature and Culture. New York: Picador, 1998.
- Derrida, Jacques. De la grammatologie. Paris: Les Editions de Minuit, Collection «Critique», 1967.
- . L'écriture et la différence. Paris: Edition du Seuil, Collection "Tel Quel", 1967.
- Descola, Philippe. La Nature domestique: symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar. Paris : Fondation Singer-Polignac, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1986.
- . Par-delà nature et culture. Paris: Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2005.
- Douglas, Mary y Aaron Wildavsky. Risk and Culture: An Essay on the Selection of Technological and Environmental Dangers. Berkeley: University of California Press, 1982.
- Dudley, Susan and A. L. File. "Kin recognition in an annual plant." dans Biology Letters, Feb 23, 4(1), 2008: 69–70.
- Du Vignaux, Pierre Meirvilleux. L'aventure des Parc nationaux, la création des Parcs nationaux français, fragments d'histoire. Editions de l'Atelier technique des espaces naturels, 2003.
- Eckersley, Robyn. The Green State: Rethinking Democracy and Sovereignty. Cambridge, Mass.: MIT Press, 2004.
- Ekins, Paul. "Sustainability: Mutuality and Conflict in North-South", document présenté à la Conférence Générale de l'EADI. Oslo, juin, 1990.
- Engelberth J, I. Seidl-Adams, J.C. Schultz, J.H. Tumlinson. "Insect elicitors and exposure to green leafy volatiles differentially upregulate major octadecanoids and transcripts of 12-oxo phytodienoic acid reductases in Zea mays." dans Mol Plant-Microbe Interact. 20, 2007: 707-716.
- Escobar, Arturo. Encountering Development: The Making and Unmaking of the Third World. Princeton, New Jersey: Princeton University Press, 1994.

- Evernden, Neil. "Beyond Ecology: Self, Place and the Pathetic Fallacy." dans The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology. Cheryll Glotfelty and Harold Fromm, Eds. Athens and London: University of Georgia Press, 1996: 92-104.
- Faure, C. "Traditions populaires et retours à la terre sous le régime de Vichy: Quelques réflexions historiques à l'occasion de 'Hommes et Terroir', exposition d'ethnologie régionale en 1980" dans Nouvelles archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon. France : Lyon, Suppl. fasc. 18, 1980: 25-28.
- Frost, C.J., H.M. Appel, J.E. Carlson, C.M. De Moraes, M.C. Mescher, J.C. Schultz. "Within-plant signaling via volatiles overcomes vascular constraints on systemic signaling and primes responses against herbivores." Ecol. Letters. 10, 2007: 490-498.
- Freud, Sigmund. Über Psychoanalyse. UK: Echo Library, 2007.
- Gagini, Carlos. El árbol enfermo. San José, Costa Rica: Editorial Costa Rica, 1986.
- Galeano, Eduardo. Las venas abiertas de América Latina. Colombia: Tercer Mundo Editores, 1997.
- Gallegos, Rómulo. Doña Bárbara. Méjico: Editores Mejicanos Unidos, 1992.
- García Canclini, Néstor. Latinoamericanos buscando lugar en este siglo. Buenos Aires: Paidós, 2002.
- . Culturas híbridas. Buenos Aires: Paidós, 2001.
- Gary, Romain. Les racines du ciel. Paris: Folio, Gallimard, 1972.
- Gaquerel, E., Weinhold, A., Baldwin, I.T. "Molecular interactions between the specialist herbivore *Manduca sexta* (Lepidoptera, Sphingidae) and its natural host *Nicotiana attenuata*. VII. An unbiased GCxGC-ToFMS analysis of the plant's elicited volatile emissions." dans Plant Physiology. 149, 2009: 1408-1423.
- Genevoix, Maurice. La forêt perdue. Paris : Editions Flammarion, Garnier Flammarion, 1997.
- . Raboliot. Paris : Livre de Poche, 1974.
- . La dernière harde. Paris : Editions Flammarion, Garnier Flammarion, 1993.
- Giddens, Anthony. On The Edge. Living with Global Capitalism. London : Vintage, 2000.
- . Runaway World: How Globalization is Reshaping Our Lives. London: Profile, 1999.
- . The Global Third Way Debate. Cambridge: Polity, 2001.

- . The Politics of Climate Change. Cambridge: Polity, 2009.
- Giono, Jean. Les Terrasses d'île d'Elbe. Paris: Editions Gallimard, Col. Beaux Papiers, 1976.
- . L'homme qui plantait des arbres. Paris: Gallimard, Col. Folio Cadet, 1998.
- . Regain. Paris: Grasset, 1930.
- . "Triomphe de la vie" dans Récit et essais. Paris: Gallimard, Col. Bibliothèque de la Pléiade, 1989.
- Glotfelty, Cheryll, y Harold Fromm, eds. The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology. Athens: University of Georgia Press, 1996.
- Goicochea Domínguez, Clara. Reservas Naturales en grave riesgo. Perú: Editorial San Marcos, 1998.
- Golan, Romy. Modernity and Nostalgia: Art and Politics in France between the Wars. Yale: New Haven, 1995.
- Golsan, Richard. "Jean Giono et la 'collaboration': nature et destin politique" dans Mots. Volume 54, Issue 54, 1998: 86-95.
- González Dobles, Jaime. "Ética y medio ambiente" dans Filosofía del ambiente. Avendaño, Guillermo et al., Heredia: EFUNA, 1998: 145-159.
- Gore, Al. Una verdad incómoda. USA: Editorial Gedisa S.A., 2007.
- Guattari, Félix. Les trois écologies. Paris : Galilée, 1989.
- Guha, Ramachandra, y Juan Martínez-Alier. Varieties of Environmentalism: Essays North and South. London: Earthscan, 1997.
- Guillen, Diana. Costa Rica. México: Editorial Nueva Imagen, 1989.
- Guiraldes, Ricardo. Don Segundo Sombra. La Habana: Editorial Pueblo y Educación, 1990.
- Hainard, Robert. Nature et mécanisme. Neufchâtel: Editions du Griffon, 1946.
- Harpelle, Ronald. The West Indians of Costa Rica. Race, Class, and the Integration of an Ethnic Minority. Quebec: Mc.Gill-Queen's University Press, 2001.
- Hawthorne Deming, Alison. Lauret E. Savoy, ed. The Colors of Nature: Essays on Culture, Identity and the Natural World. Minneapolis: Milkweed Editions, 2002.

- Heredia, José María. “En el Teocalli de Cholula”, “Niágara”, “En una tempestad”, “Al océano”, “Himno del desterrado”, “Estrella de Cuba.” Los grandes románticos cubanos. La Habana: Editorial Lex, 1997.
- . “Vuelta al sur.” Antología de la poesía cósmica. Méjico: Editorial Frente de Afirmación Hispana, 2002: 84-86.
- Isaac, Jorge. María. Méjico: Editorial Porrúa, 1992.
- Jagadeeswaran G., S. Raina, B.R. Acharya, S.B. Maqbool, S.L. Mosher, H.M. Appel, J.C. Schultz, D.F. Klessig, R. Raina. “Arabidopsis GH3-LIKE DEFENSE GENE 1 is required for acumulation of salicylic acid, activation of defense responses and resistance to Pseudomonas syringae.” dans Plant J. 51, 2007: 234-46.
- Jiménez, José Olivio. Antología de la poesía hispanoamericana contemporánea: 1914-1987. 7ª ed., Madrid, España: Alianza Editorial, 1999.
- Jonas, Hans. Le prince responsabilité. Paris: Editions du Cerf, 1990.
- Jrapchenko, Mijail. “La concepción del mundo del escritor y la ideología en el arte” dans La personalidad del escritor y la evolución de la literatura. Ciudad de la Habana: Editorial Arte y Literatura, 1984: 7-15.
- Keating, Clark L. Tierra de los Incas. New York: The Ronald Press Company, 1966.
- Körner, E., von Dahl CC., Bonaventure, G., Baldwin, I.T. “Pectin methylesterase NaPME1 contributes to the emission of methanol during insect herbivory and the elicitation of defense responses in Nicotiana.” dans Journal of Experimental Botany. London: Oxford University Press, 2009 July; 60(9): 2631–2640.
- La Capra, "Rethinking Intellectual History and Reading Texts." dans History and Theory, Vol. 19, No. 3 (Oct., 1980): 245-276.
- “La Ley de hidrocarburos N. 7399 del 3 de mayo, 1994”. dans La Gaceta. No. 95, 18 de mayo, 1994.
- Larrère, Catherine et Larrère, Raphaël. Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l’environnement. Paris: Aubier, Collection Alto, 1997.
- . La crise environnementale. Paris: Editions de l’INRA, 1997.
- Latorre, Ángel. Introducción al Derecho. Barcelona: Edit. Ariel S.A., 1990.
- Latour, Bruno. Politique de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie. Paris : La découverte, 1999.

- Lazo, Raimundo. Historia de la literatura hispanoamericana. Tomos I, II. La Habana: Editorial Pueblo y Educación, 1964.
- Le Guin, Ursula K. El nombre del mundo es Bosque. 3ª ed., Barcelona, España: Ediciones Minotauro, 1995.
- . Planos Paralelos. Barcelona, España: Ediciones Minotauro, 2005.
- Leopold, Aldo. A Sand Country Almanac and Sketches Here and There. London: Oxford University Press, 1949.
- Lévy, Sydney (dir.). “An Ecology of Knowledge: Michel Serres” dans Sub-stance. University of Wisconsin Press, Madison, n° spécial 83, vol. 26, no 2, 1997: 3-5.
- Losse, John. Introducción histórica a la filosofía de la ciencia. Madrid: Alianza Editorial, 1976.
- Love, Glenn A. Practical Ecocriticism: Literature, Biology and the Environment. Charlottesville and London: University of Virginia Press, 2003.
- Luke, Timothy W. Ecocritique: Contesting the Politics of Nature, Economy, and Culture. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997.
- Maldague, Michael. “La crisis del medio ambiente: causas y consecuencias.” dans El futuro del hombre en la naturaleza: ensayos sobre reserva de la biosfera. México: Instituto de Ecología, 1988.
- Mariátegui, José Carlos. Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana. Lima: Ediciones Cultura Peruana, 2002.
- Mármol, José. Amalia. La Habana: Editorial Arte y Literatura, 1983.
- Martí, José. Obras completas. Tomos VI y XX, La Habana: Editorial Nacional de Cuba, 1965.
- . Amistad funesta. Madrid: Editorial Gredos, 1969.
- Mata Fonseca, Esteban A. “Piden declarar emergencia en Siquirres por contaminación de mantos acuíferos.” La Prensa Libre. San José, Costa Rica, lunes, 13 de agosto de 2007.
- Matus, Eugenio. Literatura hispanoamericana de la Conquista y la Colonia. Tomo II. La Habana: Editora del Ministerio de Educación, 1963.
- McKibben, Bill. The End of Nature. New York: Random House Trade Paperbacks, 2006.
- Meléndez, Carlos. El negro en Costa Rica. San José, Costa Rica: Editorial Costa Rica, 1972.
- Menchú, Rigoberta. La niña de Chimel. La Habana, Cuba: Casa Editora Abril, 2003.

- Merton K. Robert. Social Theory and Social Structure. University of California: Free Press, 1968.
- Mewis, I, Tokuhisa J; Schultz JC; Appel HM; Ulrichs C; Gershenzon J. “Gene expression and glucosinolate accumulation in *Arabidopsis thaliana* in response to generalist and specialist herbivores of different feeding guilds and the role of defense signaling pathways.” dans Phytochemistry 67, 2006: 2450-2462.
- Miguel, Edward, Shanker Satyanath, and Ernest Sergenti. “Economic Shocks and Civil Conflict: An Instrumental Variables Approach.” dans Journal of Political Economy 112, no. 4, 2000: 725-53.
- Milla Batres, Carlos. En qué momento se jodió el Perú. Lima, Perú: Editorial Milla Batres, 1990.
- Millar F., Geico. “La vida al servicio de la vida. Algunos criterios para la ética ecológica” dans Filosofía del ambiente. Avedaño, Guillermo et al., Heredia: EFUNA, 1998, 11-27.
- Malinowski, Bronislaw. A Scientific Theory of Culture and other Essays. Chapel Hill, N. Carolina: The University of North Carolina Press, 1993.
- Moore, Michael. Capitalism: A Love Story. Beverly Hills, CA: Overture Films, 2009.
- . Dude, Where’s My Country? Girard, OH: Warner Books, 2004.
- Mora Rodríguez, Arnoldo. “Ecología, Ética y Filosofía” dans Praxis. Heredia, Costa Rica: UNA, No.43-44, octubre, 1992. 19-25.
- Morin, Edgar. L’an I de l’ère écologique. Paris: Tallandier, 2006.
- . Terre-Patrie. Paris: Seuil, 1993.
- Murphy, Patrick D. “Grounding Anotherness and Answerability through Allonational Ecoliterature Formations.” dans Nature in Literary and Cultural Studies: Transatlantic Conversations on Ecocriticism. Gersdorf, Catrin and Mayer, Sylvia (ed). Amsterdam: Rodopi, 2006: 417-34.
- Murthy, G.P. and Susan Dudley. “Above- and below-ground competition cues elicit independent responses.” dans Journal of Ecology. British Ecological Society, 95(2), 2007: 261-272.
- Naciones Unidas. Convención sobre la Diversidad Biológica.
<http://www.cbd.int/convention/guide.shtml>
- Neruda, Pablo. Geografía de Pablo Neruda. Barcelona: Editorial Aymá, 1993.

- Ortiz, Fernando. Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar (Advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación), prólogo y edición al cuidado de María Fernanda Ortiz Herrera, introducción de Bronislaw Malinowski, Cuba, España, Madrid, 1999.
- Parent, Monique. “Langue littéraire et langue populaire dans les ‘Contes’ d’Henri Pourrat” dans La littérature narrative d’imagination. Paris: P.U.F., 1961.
- Pearce, Fred. When the Rivers Run Dry: Water: The Defining Crisis of the Twenty-First Century. Boston: Beacon Press, 2006.
- Pérez Brignoli, Hector. Breve historia de Centroamérica. España: Alianza Editorial, 1989.
- Pichs Madruga, Ramón. Economía mundial, energía y medio ambiente. La Habana, Cuba: Editorial de Ciencias Sociales, 2004.
- Popol Vuh. México D.F.: Ediciones Quinto Sol, 1992.
- Pourrat, Henri. Vent de Mers. Paris: Gallimard, 1941.
- . Toucher Terre. Paris: Editions Sang de la Terre, 1986.
- Pufendorf, Samuel. Of the Law of Nature and Nations. London: The Lawbook Exchange, 2005.
- Ramuz, C.F. Derborence dans Œuvres Complètes. Lausanne: Editions Rencontre, 1968.
- Recasens Siches, Luis. Introducción filosófica al Derecho. 12 ed., México: Editorial Porrúa, 1997.
- Reclus, Elisée. L’Homme et la Terre. France: Nabu Press, 2011.
- . Histoire d’une montagne (Ed. 1882). Hachette Livre: Bnf, 2012.
- . Histoire d’un ruisseau. France: Nabu Press, 2011.
- Rivera, José Eustasio. La Vorágine. Méjico: Editorial Porrúa, 1989.
- Rojas Bolaños, Manuel. Lucha social y guerra civil en Costa Rica. 1940-1948. San José, Costa Rica: Editorial Porvenir, 1980.
- Rojas Pérez, Walter. Amor en la Línea Vieja. San José, Costa Rica: Editorial Porvenir & Colegio Universitario de Alajuela, 2007.
- . Costa Rica Volada. San José, Costa Rica: Editorial Porvenir, 2006.
- . Flujo y reflujo en Río Azul. San José, Costa Rica: Editorial Porvenir, 2006.

- . José Martí: el indio, el negro y el entorno revolucionario. San José, Costa Rica: Aire Moderno, Nuevas Paradigmas, 2005.
- . La ecocrítica hoy. San José, Costa Rica: Nuevo Paradigma, 2004.
- . ¿Tripulantes de la nave Tierra o conquistadores? San José, Costa Rica: Editorial Porvenir, 2006.
- Rossi, Anacristina. La loca de Gandoca. San José, Costa Rica: Editorial Legado, 2003.
- Rueckert, William. "Literature and Ecology: An Experiment in Ecocriticism." dans Iowa Review 9.1 (Winter 1978): 71-86.
- Rufin, Jean-Christophe. Globalia. Paris: Editions Gallimard, 2004.
- Sabugo Pintor, Angel. El libro del medio ambiente. Leon: Editorial Lebrija, 1980.
- Sachs, Jeffrey. The End of Poverty: Economic Possibilities for our Time. New York: Penguin Press, 2005.
- . Common Wealth: Economics for a Crowded Planet. NY: Pinguin Press, 2008.
- Sack, Robert David. Homo Geographicus: A Framework for Action, Awareness, and Moral Concern. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1997.
- Sainteny, Guillaume. L'introuvable écologisme français? Paris: PUF, 2000.
- Salazar, Roxana. "La loca de Gandoca o la angustia del ciudadano." dans La República. 16 de enero, 1993: 15 A.
- Sale, Kirkpatrick. Dwellers in the Land. 2nd ed. Athens: University of Georgia Press, 2000.
- Sandín, Máximo. Madre Tierra Hermano Hombre. Madrid: Ediciones de la Torre, 1998.
- Santos Zavaleta, Blasco. La verdadera historia social de la convención. Perú: Editorial Santos Zavaleta Basco, 2003.
- Sarmiento, Domingo Fausto. Facundo. Méjico: Editorial Porrúa, 1989.
- Sarton, George. Historia de la ciencia. Argentina: Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1970.
- Scowen, Peter. El libro negro de América. Barcelona: Ediciones B, 2003.
- Sepúlveda, Luis. Un viejo que leía novelas de amor. Barcelona: Tusquets Ediciones, 2001.

- Serres, Michel. Biogée. Paris: Edition Pommier, 2010.
- . Incandescent. Paris: Edition pommier, 2003.
- . Le contrat naturel. Paris: Flammarion, Champs, 1992.
- . Le retour au contrat naturel. Paris: BNF, 2000.
- . Rameaux. Paris: Le pommier, 2004.
- Shakespeare, William. The Tempest. New York: W. W. Norton & Company, 2003.
- Sheffer, Victor B. "Environmentalism: Its Articles of Faith." dans The Northwest Environmental Journal. 5: I (Spring/Summer 1989): 99-109.
- Shepard, Paul. "Place in American Culture." dans North American Review. University of Northern Iowa, 262, Fall, 1977: 22-32.
- Sitchin, Zecharia. El 12o planeta. España: Ediciones Obelisco, 2002.
- . Encuentros divinos. 3 edición, España: Obelisco, 2006.
- Snyder, Gary. "The Place, the Region, and the Commons." dans The Practice of the Wild. San Francisco: North Point, 1995, 183-91.
- Spencer, Herbert. Social Statics: The Man Versus the State. Indianapolis, IN: Liberty Fund, Inc, 1992.
- Stokke, Olav et Mármora, Leopoldo. Los dilemmas del desarrollo sostenible. Programa Costa Rica: Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales, Cuadernode Ciencias Sociales, 63, Julio, 1993.
- Stone, Christopher D. Should Trees Have Standing? And Other Essays on Law, Morals, and the Environment. Ed Dobbs Ferry, N.Y.: Oceana Publications, 1996.
- Stonor Saunders, Frances. The Cultural Cold War: The CIA and the World of Arts and Letters. New York: The New Press, 2000.
- Thoreau, Henry David. Pour la désobéissance civile. Paris: Editions Fayard, Mille et une nuits, 1997.
- . Walden. New Haven, CT: Yale University Press, 2004.
- Todorov, Tzvetan. New world disorder: reflections of an European. Malden, MA: Polity Press, 2005.

- Thomashow, Mitchell. Bringing the Biosphere Home: Learning to Perceive Global Environmental Change. Cambridge, Mass.: MIT Press, 2002.
- Tomlinson, John. Globalization and Culture. Chicago: University of Chicago Press, 1999.
- Toynbee, Arnold. Mankind and Mother Earth. New York: Oxford University Press, 1976.
- United Nations Development Program. Human Development Report 2006: Beyond Scarcity: Power, Poverty and Global Water Crisis. London: Palgrave Macmillan, 2006.
- Valcárcel, Luis. Del Ayllu al Imperio. Lima: Editorial Gracilazo, 1925.
- Vargas Llosa, Mario. El Hablador. Planeta Pub Corp, 1995.
- Vega Carballo, José Luis. Hacia una interpretación del desarrollo costarricense. San José, Costa Rica: Editorial Porvenir, 1980.
- Venegas Lynch, Alberto. Estados Unidos contra Estados Unidos. Madrid: Unión Editorial, 2013.
- Vercors. Les animaux dénaturés. Paris: Livre de Poche, 1975.
- Villaverde, Cirilo. Cecilia Valdés. La Habana: Editorial Letras Cubanas, 2001.
- Vincent, Julian F.V. “Stealing ideas from nature” dans S. Pellegrino (ed.), Deployables structures. Vienne: Springer Verlag., 2001: 51-58.
- Vitousek, Peter M., et al. “Human Domination of Earth’s Ecosystems.” *Science* 277, no.5325 (July 25, 1997): 494-99.
- Von Hagen, Victor W. Los Aztecas. La Habana, Cuba: Editorial Gente Nueva, 1996.
- . Los Incas. La Habana, Cuba: Editorial Gente Nueva, 1996.
- . Los Mayas. La Habana, Cuba: Editorial Gente Nueva, 1996.
- Wallerstein, Immanuel. The Decline of American Power: The U.S. in a Chaotic World. New York: The New Press, 2003.
- . The Modern World System. Oakland, CA: University of California Press, 2011.
- Wenz, Peter. Nature’s Keeper. Philadelphia: Temple University Press, 1996.
- Whiteside, Kerry, H. Divided Natures: French Contributions to Political Ecology. Cambridge, MA: The MIT Press, 2002.
- Williams, Raymond. El campo y la ciudad. Buenos Aires: Paidós, 2001.

---. Marxismo y Literatura. Barcelona: Ediciones Península, 1997.

Wilson, Edward Osborne. The Social Conquest of Earth. New York: Liveright Publishing Corporation, 2012.

Zeledón, Ricardo. Código Ambiental. San José, Costa Rica: Editorial Porvenir, 1999.